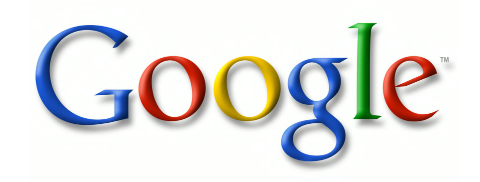
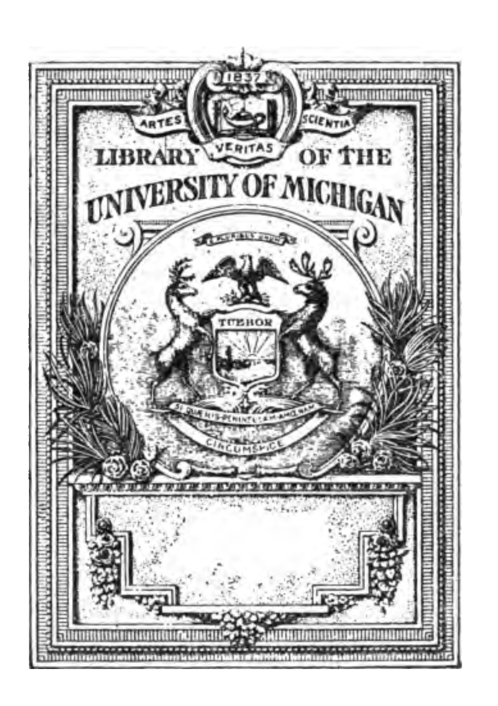
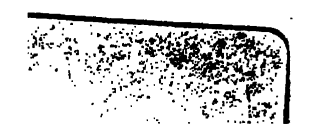





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





CONTES

ET

NOUVELLES

DU MÊME AUTEUR.

CAUSERIES LITTÉRAIRES, un volume.
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES, un volume.
LE FOND DE LA COUPE, un volume,
DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES, (sous presse) un volume.
LA FIN DU PROCÈS, (sous presse) un volume.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

CONTES

ET

NOUVELLES

PAR

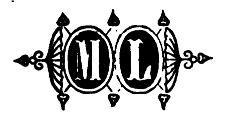
armand augustin joseph marie ferrand, comte de

A. DE PONTMARTIN

DEUXIÈME ÉDITION

—

AURÉLIE. — ALBERT.
LE CAPITAINE CARRAS. — LA MARQUISE D'AUREBONNE.
L'ENSEIGNEMEMT MUTUEL.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis*

1856

PRÉFACE

DE CETTE SECONDE ÉDITION

Le succès inespéré de ces *Contes et Nouvelles* m'engage à écrire en tête de cette seconde édition quelques lignes qui me paraissent se rattacher à une intéressante question de moralité littéraire.

Jusqu'à quel degré est-il permis à un conteur de s'inspirer, dans ses récits, des événements et des personnages réels qu'il a vus passer sous ses yeux? Jusqu'à quel point lui est-il permis de s'interroger lui-même, de fouiller dans sa conscience, dans ses souvenirs, dans tous ces phénomènes intérieurs, monde invisible que l'observateur doit connaître, comme l'historien doit lire couramment sur la carte des empires et le stratégiste sur les champs de batailles? Où commence, où finit cette liberté, ce droit de traduction, plus ou moins assoupli, de la réalité dans la fiction, de la vérité dans l'idéal? A quel moment la crainte de *faire faux* cesse-t-elle d'être une excuse suffisante à ces emprunts du monde de l'imagination dans le monde des faits?

Sans doute, celui-là est coupable qui, assistant de près ou de loin à un de ces épisodes dont s'attristent ou s'égayent les sociétés oisives, remarquant dans la foule une de ces existences révo-

tées contre la loi commune, s'en empare et les transporte dans un roman, sauf à réveiller les curiosités assoupies, à raviver les médisances oubliées, à faire chercher par ses lecteurs un nom propre ou une anecdote vraie sous des voiles transparents ou des pseudonymes indiscrets.

Sans doute, celui-là même n'est pas irréprochable qui, pour être plus sûr de ne pas s'égarer dans cette étude des sentiments et des caractères sans laquelle le roman n'est qu'un amusement misérable, cherche à décrire ce qu'il a éprouvé, deviné ou pressenti lui-même, sauf à compromettre dans cette espèce de demi-confidence d'autres destinées, d'autres cœurs, d'autres sentiments que les siens.

Mais en résulte-t-il que toute observation, tout souvenir, intime ou extérieur, soit interdit au conteur? Que pour éviter ce genre de soupçon ou de reproche, il soit forcé d'errer à l'aventure, de s'en tenir à l'invraisemblable de peur de rencontrer le vrai, de se demander sans cesse, avant de rien écrire, si tel personnage qu'il va peindre ne ressemble pas trop à un type connu, si telle scène qu'il va raconter ne rappellera pas de trop près un incident quelconque de la vie publique ou privée? Faudra-t-il lui tendre une page blanche que son imagination et sa fantaisie auront seules le droit de remplir? Sera-t-il condamné à combattre sans armes, à s'isoler de ce monde qui se détournera de ses tableaux s'il ne s'y reconnaît pas? Non; un pareil rigorisme n'irait à rien moins qu'à la destruction de l'art lui-même. Autant vaudrait interdire à un peintre d'histoire l'étude du corps humain, à un paysagiste la faculté de vivre familièrement avec la nature avant de l'interpréter sur sa toile.

Essayons donc de déterminer, dans ses exactes limites, cette question délicate : ce sera un moyen d'indiquer ce que j'ai prétendu faire, et surtout ce que je n'ai pas voulu dépasser dans les deux plus sérieuses de ces cinq *Nouvelles*, — *Aurélie* et *Albert*.

Tout conteur, ne dût-il écrire qu'un récit de vingt pages, doit être observateur; sans quoi, ce qu'il a de meilleur à faire, c'est de renoncer à un métier, déjà fort ingrat par lui-même, semé de périls et d'écueils, et qui, sauf quelques rares et glorieuses excep-

tions, n'est en faveur ni auprès de l'austère morale, ni auprès de la grande littérature. Je le suppose donc observateur. Le voilà regardant autour de lui et en lui, et cherchant à découvrir ces traits distinctifs qui forment des caractères, et, parmi ces caractères, ceux en qui se résument, d'une façon plus particulière, les mœurs, les idées, les travers de son temps. Il se peut qu'il les découvre chez des personnages connus ou même célèbres. En fera-t-il des portraits? Non; ce serait là une personnalité coupable, que rien ne saurait justifier, pas même le désir de moraliser en amusant. Il fera moins et mieux que cela : il se recueillera en lui-même; il transformera peu à peu ses observations primitives, et, plus tard, oubliant ceux qui les lui ont fournies, en dehors de toute individualité distincte, il s'efforcera d'esquisser des figures qui seront vraies sans être personnelles; ressemblantes sans être copiées. C'est ce que j'ai essayé de faire, dans un cadre très-petit et très-modeste, en écrivant *Aurélie* et *Albert*.

Enfant de cette génération rêveuse et enthousiaste, élevée sur les genoux de Werther et de René, bercée par cette musique enchanteresse que nous ont chantée Byron et Lamartine, et que nous avons tant de peine à oublier, disciple de cette école aisément portée aux exagérations poétiques et lyriques, j'avais commencé, comme tous mes contemporains, par prendre au sérieux ce type séduisant et bizarre qu'on appelle l'artiste ou le poëte. Je l'avais regardé comme le symbole de tous les dévouements, de toutes les tendresses, de toutes les grandeurs morales. Il m'avait semblé impossible que ces âmes supérieures ne fussent pas consumées de la flamme qu'elles répandaient au dehors avec tant de magnificence et d'éclat; que leur vibration harmonieuse ne fût pas l'écho d'une voix divine qui leur enseignait à aimer, à s'immoler, à souffrir. Je m'étais longtemps obstiné à voir en elles un pur et brûlant foyer d'amour, une ardeur de sacrifice et d'oubli de soi, un génie de surhumaine bonté, auprès desquels les affections vulgaires n'étaient que froideur, égoïsme et sécheresse. J'ai vécu, j'ai observé, j'ai réfléchi, et mes illusions sont tombées. Il m'a paru que ces privilégiés illustres abusaient volontiers de leurs priviléges, que leur rôle de créatures souffrantes, dévouées et

immolées n'allaient pas au delà de leurs poëmes, et qu'ils aimaient à ne se reconnaître aucune obligation et aucun devoir, sous prétexte qu'ils possédaient toutes les supériorités et tous les droits. J'ai cru deviner qu'ils préféraient l'honneur d'inspirer à l'embarras de ressentir, qu'ils trouvaient plus commode de tout rapporter à eux-mêmes que de tout donner à autrui, et qu'une fois leur dette payée en lyrisme et en beaux vers, ils se considéraient comme quittes envers la société. J'ai remarqué enfin que quelques-uns, en dignes héritiers de Goëthe, se vantaient d'embrasser dans leur amour l'humanité tout entière pour se dispenser d'aimer simplement et bourgeoisement leur femme, leurs enfants, leurs parents et leurs amis. De là, à me représenter ces êtres exceptionnels se glorifiant de ce titre d'exception, se révoltant contre les règles de la vie ordinaire et s'affranchissant de celles qui les gênent dans le développement de leur talent et de leur gloire; de là, à me demander quelles doivent être les suites de ces révoltes dans le cercle de la famille et pour les enfants destinés à recueillir cet héritage de bruit, de célébrité et de désordre, il n'y avait qu'un pas. Quelle est, quelle peut être, dans l'un et l'autre sexe, la conséquence logique et probable de ces existences éclatantes, désordonnées et déclassées? Comment ceux qui avaient longtemps passé pour de glorieuses victimes, pourraient bien n'être que de glorieux sacrificateurs? Comment un fils aimable et bon, une fille pure et innocente, peuvent-ils, à leur entrée dans le monde, être frappés dans leurs affections, dans leur bonheur, dans leur repos, non pas par un crime ou une tache héréditaire, mais par cet *égoïsme poétique* qui fait le fond de ces imaginations brillantes et qui, de loin, a séduit tant d'imaginations crédules? Voilà toute la donnée d'*Aurélie* et *d'Albert*; Aurélie, la fille de la femme célèbre qui, pour mieux suivre les inspirations de son génie a rompu avec les trivialités du ménage : Albert, le fils de l'homme du monde entraîné par une vocation littéraire, et, pour satisfaire ses goûts et sa vanité, abandonnant l'étroit horizon de la vie de province et du foyer domestique.

Maintenant, ai-je besoin de le dire? *Aurélie* et *Albert* sont les deux chapitres d'un même livre, les deux faces d'une même pen-

sée, les deux côtés d'une même page : jamais frère et sœur en littérature ne furent unis par de plus intimes liens. Je viens d'expliquer comment j'ai été amené à traiter ces deux sujets qui n'en font qu'un : encore une fois, y chercher autre chose, vouloir y découvrir quelque allusion personnelle, serait peine perdue. Le très-petit nombre d'incidents et de personnages secondaires destinés à mettre en relief l'idée principale, sont de pure invention. J'ai voulu esquisser, en quelques traits particuliers, une physionomie collective, un personnage, un travers de mon époque, qui, en flattant outre mesure l'esprit littéraire, a dû mettre en circulation des types frappés à cette effigie ; de même qu'en surexcitant l'esprit de spéculation et d'industrie, elle a créé des Mercadets. *Aurélie* et *Albert* ne sont pas deux portraits, mais deux études ; ils ressemblent à plusieurs, et ne sont copiés sur personne.

Cette courte explication m'a semblé nécessaire aujourd'hui que, par cette seconde édition, ce petit volume paraît devoir vivre un peu plus longtemps que je ne l'avais cru. Les préfaces ne sont même utiles, selon moi, que pour ces espèces de renseignements qui touchent à des points plus délicats que l'amour-propre et plus essentiels que le talent. Ne pas laisser planer le plus léger doute sur des intentions qui sont du ressort de la morale et de la bienséance non moins que de la critique et du goût, c'est le devoir de tout écrivain qui se préoccupe de la dignité, de la moralité des lettres, et qui ne croit pas que le mérite d'être imprimé tout vif affranchisse de tout le reste. Ajouterai-je, en finissant, qu'*Aurélie* et *Albert* sont, dans ce volume, les deux seules Nouvelles auxquelles j'attache quelque importance ? Que, sans elles, le volume même n'existerait pas, et que je n'ai écrit les trois autres que pour publier celles-là ? Ceci intéresserait fort peu le lecteur qui a toujours le droit de choisir et de préférer ce qui lui plait. *L'Enseignement mutuel*, tout à fait inventé, a rencontré une approbation presque générale, et donnerait ainsi un démenti à ma théorie. *Le Capitaine Garbas* et *la Marquise d'Aurebonne*, bien que reposant sur un fonds vrai, et peut-être à cause de cela, n'ont pas échappé au reproche d'invraisemblance et de mélodrame. En somme, ces *Contes et Nouvelles* ont été traités par la critique

avec une grande indulgence. Il est vrai que plusieurs de mes juges ignoraient alors, ce qu'ils ont su depuis, que j'étais un Torquemada, un Laubardemont littéraire, n'attendant que le retour probable de l'inquisition et de l'ancien régime, pour *dévouer* au fagot, comme dit M. Planche, tous les poëtes et tous les écrivains de l'école philosophique et libérale. En attendant cet heureux moment, j'autorise de grand cœur ceux qui m'ont loué par surprise à retirer leurs éloges, et je prie ceux qui veulent bien me maintenir leur estime de recevoir ici l'expression de ma reconnaissance.

Septembre 1853.

AURÉLIE

I

Au mois d'octobre 183.., une femme jeune encore, d'une beauté expressive et fatiguée, descendit de voiture, à la porte d'un des plus élégants pensionnats de Paris. Elle tenait par la main une petite fille de dix à douze ans.

Lorsqu'elle fut entrée et se fut nommée, la maîtresse de l'établissement, madame Aubert, la regarda, pendant quelques moments, avec une attention singulière, très-différente de l'empressement obséquieux que témoignent d'ordinaire les maîtres de pension, surtout aux parents qui arrivent en voiture : même, à mesure qu'elle lui annonçait, en fort bons termes, son intention de lui confier sa fille, cette expression de curiosité méchante, presque répulsive, devenait de plus en plus visible, et peut-être madame Aubert allait-elle répondre par un refus, lorsque son regard tomba sur cette enfant qui se collait timidement à la robe de sa mère. Sa résolution parut changer à l'instant.

C'est qu'il eût été difficile d'imaginer quelque chose de plus suave et de plus charmant que ce frais visage, encadré dans une petite capote de mousseline blanche. L'enfant ressemblait à sa mère, mais comme l'azur paisible des lacs de Suisse ou de Savoie ressemble à l'azur de l'Océan. On eût dit que le mélange d'un sang plus calme et plus pur avait tempéré et comme assaini, en cette douce créature, l'ardeur superbe, l'inquiétant éclat du sang maternel. C'étaient presque les mêmes traits; seulement, ce qui, chez l'une, avait été accentué ou altéré par la fuite des années ou les épreuves de la vie, gardait, chez l'autre, ces nuances vagues, ces lignes indécises qui marquent le mystérieux passage des dernières ombres de l'enfance aux premières lueurs de la jeunesse.

Par état, madame Aubert était physionomiste; elle se tint pour satisfaite de son rapide examen, et déclara qu'elle se chargerait volontiers de cette nouvelle pensionnaire. Il ne restait plus dès-lors qu'à débattre les conditions, ou plutôt madame Aubert n'eut qu'à dicter les siennes; car sa belle interlocutrice céda sur tout, ne souleva aucune objection, et se montra magnifique dans tous les détails relatifs à l'éducation de sa fille. Elle demanda qu'on lui donnât les meilleurs maîtres, que la peinture et la musique lui fussent enseignées par des artistes célèbres, qu'on ne reculât devant aucune dépense pour cultiver ses dispositions naturelles. De temps à autre, par un geste quelque peu théâtral, elle passait sa main blanche et effilée dans les cheveux de l'enfant, qu'elle pressait sur sa poitrine, en disant avec un accent passionné : « C'est ma fille, Madame ! c'est ma fille ! » exclamation pathétique à laquelle l'institutrice répondait par un sourire d'assentiment, qui n'exprimait pas une confiance bien robuste en cet excès d'amour maternel.

Deux fois pourtant, pendant cet entretien, cette personne si décidée à tout aplanir, parut prête à se révolter. Madame Aubert l'avertit, avec quelque insistance, qu'il fallait qu'elle lui abandonnât, d'une façon absolue, toute son autorité sur sa fille, qu'elle consentît à ne jamais la faire sortir, et se bornât à venir la voir à la pension. Cette clause rigoureuse, qui n'atteignait évidemment pas les autres pensionnaires, fit monter la rougeur au front de cette femme, qui réussit cependant à rester impassible. Mais un éclair passa tout à coup dans ses yeux, un cri de colère, de douleur peut-être, à grand'peine étouffé, vint mourir sur ses lèvres, lorsque, tous les arrangements terminés, madame Aubert, prenant une plume et un registre, lui demanda, non sans un peu d'embarras :

— Sous quel nom dois-je inscrire mademoiselle ?

Celle à qui s'adressait cette question, fit un effort violent pour se contenir. Elle y parvint, et répondit d'une voix assez ferme :

— Mais..... sous son nom, le mien, celui de mon mari : Aurélie d'Ermancey.

Madame Aubert s'inclina et écrivit.

Quelques instants après, madame d'Ermancey pressait de nouveau sa fille dans ses bras avec un luxe de démonstrations qui la fit éclater en sanglots et en larmes : madame Aubert, désirant abréger cette scène, s'empara à son tour des mains tremblantes d'Aurélie, et essuya doucement ses yeux avec une de ses tresses blondes, tandis que sa mère, s'arrachant à cette dernière étreinte, s'écriait : Au revoir, mon enfant ! à bientôt, mon Aurélie ! Après quoi, la porte se referma, et l'on ne tarda pas à entendre le bruit de la voiture qui repartait en emmenant madame d'Ermancey.

II

Nous ne prétendons pas décrire, dans sa paisible uniformité, la vie qui commença pour Aurélie à dater de son entrée chez madame Aubert. Toutefois, à ce courant monotone se mêlaient pour elle quelques incidents, quelques souvenirs, qu'il importe de retracer.

Aussi loin que pouvait remonter sa jeune mémoire, elle se souvenait d'un homme, à la figure grave et triste, qu'elle appelait son père. Il lui semblait qu'elle avait passé les premières années de son enfance, avec sa mère et lui, dans une maison de campagne dont la façade, tapissée de plantes grimpantes, et le jardin plein de gazouillements et d'ombre, lui apparaissaient vaguement, comme dans le plus lointain de ses rêves. Plus tard, à l'âge de six ou sept ans, elle se souvenait encore qu'elle s'était trouvée, un jour, à Paris, dans un grand cabinet très-sombre, rempli de vieux papiers et de gros livres, en présence d'un homme âgé, vêtu de noir, qui avait longuement causé avec son père et sa mère. Puis cet homme s'était tourné vers elle, lui avait fait signe de s'approcher, et lui avait dit d'une voix douce, mais solennelle :

— Mon enfant, avec qui aimez-vous mieux demeurer ? avec votre père ou avec votre mère ?

Aurélie n'avait pas compris d'abord, et s'était bornée à le regarder avec ses grands yeux étonnés : il avait répété sa question d'une façon plus solennelle encore. Aurélie, troublée, éperdue, n'ayant qu'un sentiment bien confus de la situation, avait jeté les yeux autour d'elle. Elle avait vu près de la che-

minée, son père assis en silence, pâle et pensif comme d'habitude, et appuyant son front contre le marbre. Sa mère, au contraire, était debout devant la fenêtre, le visage animé, l'œil en feu, dans tout l'éclat de son orageuse beauté. Un rayon de soleil l'enveloppait tout entière : elle couvait sa fille du regard, et ce visage superbe, frémissant d'émotion et de tendresse, eût pu offrir à un peintre le type de Niobé. Par un mouvement irrésistible, Aurélie avait tendu vers elle ses petites mains. Alors elle s'était sentie prise, embrassée, emportée comme une proie : son père, le cabinet sombre, l'homme vêtu de noir, tout avait disparu ; elle s'était retrouvée en voiture, sur les genoux de sa mère, qui la couvrait de caresses, de larmes, de baisers ; et, depuis, elle ne l'avait plus quittée.

Cette scène, on le comprend, occupait un point culminant dans les souvenirs de mademoiselle d'Ermancey. Elle y revenait sans cesse, et sans cesse elle y trouvait un nouveau sujet de tendresse pour sa mère. Cette image déjà lointaine, mais toujours présente, cet ardent regard fixé sur elle, et s'emparant de toute sa personne comme d'un bien que nul n'avait le droit de disputer, étaient restés gravés dans son âme enfantine, et rien n'avait pu prévaloir contre cette empreinte ineffaçable. Pourtant Aurélie se demandait bien souvent pourquoi elle ne voyait plus son père ; parfois même, dans les premiers temps, elle le demandait à madame d'Ermancey ; celle-ci lui répondait que son père avait mieux aimé vivre à la campagne, que sa santé et ses goûts le retenaient loin de Paris ; et elle détournait l'entretien à l'aide d'un jouet ou d'une caresse. Peu à peu, Aurélie, comme tous les enfants placés dès le seuil de la vie en face de situations exceptionnelles, s'était accoutumée à réfléchir, et bientôt elle avait deviné qu'elle ne devait plu

questionner sa mère. Mais elle ne l'en avait aimée que davantage, et jamais elle n'avait senti s'élever dans son esprit une pensée qui pût amoindrir cet amour ou seulement le troubler. Elle croyait son père insensible et froid parce qu'elle l'avait toujours vu grave et triste. Elle se disait que sans doute il ne l'avait pas regrettée puisqu'il avait si peu fait pour la retenir, et qu'il n'aimait probablement pas madame d'Ermancey, puisqu'il persistait à vivre loin d'elle.

Cependant, à mesure qu'Aurélie grandissait, un peu d'inquiétude se mêlait à son amour pour sa mère. Du moins elle n'y trouvait pas ce calme délicieux que renferment d'ordinaire ces sortes de tendresses, et il lui semblait que cette âme à laquelle elle s'était donnée tout entière, lui échappait de temps à autre, sans qu'il lui fût possible de comprendre ces variations soudaines. Si mademoiselle d'Ermancey n'avait pas été trop jeune pour analyser ses propres impressions, elle eût reconnu peut-être que c'était cette inquiétude même, ce vague et indéfinissable malaise, qui donnait à son amour filial une vivacité passionnée. C'est une triste condition des affections humaines, qu'elles restent toujours un peu inégales, et qu'on soit porté à aimer moins par cela même qu'on est trop sûr d'être aimé : voilà pourquoi l'on peut si aisément surprendre, chez les enfants, une sorte d'égoïsme naïf qui n'est que la certitude de ce qu'ils inspirent, et qui se contente de recevoir sans trop s'occuper de rendre.

Au reste, madame d'Ermancey excellait à réparer ces intermittences et ces lacunes dont souffrait Aurélie. Dans les moments qu'elle donnait à sa fille, elle savait mettre assez d'animation, d'entrain, de vives étreintes, de caressantes paroles pour faire oublier des journées de négligence et d'abandon,

Avec elle d'ailleurs, l'autorité maternelle dépouillait toute allure officielle et rigide. Dès qu'Aurélie avait dû l'entendre et lui répondre, elle l'avait traitée comme une compagne, tantôt se faisant enfant comme elle, tantôt l'élevant jusqu'à soi dans des conversations brillantes où elle résumait tout ce qu'une jeune intelligence pouvait aborder sans fatigue et sans ennui. Cette vie, malgré les heures de solitude et d'absence, était charmante : pourtant quelques changements s'y opérèrent, qui, sans altérer encore ces relations, les rendirent plus rares et moins intimes. Dans les premiers temps de son séjour à Paris, madame d'Ermancey avait occupé un appartement très-simple, dans une des rues les plus désertes de l'île Saint-Louis. Elle n'y recevait personne, et écrivait continuellement. Au bout de deux années, on eût dit qu'un coup de baguette magique avait subitement transformé cette existence silencieuse et isolée. Madame d'Ermancey était venue habiter un bel hôtel de la rue de Courcelles, et y avait réuni, en quelques mois, tout ce que le luxe et le bon goût peuvent combiner de délicates recherches. Aurélie, âgée de neuf ans alors, avait été d'abord éblouie de cette élégance, de ces fleurs, de cette soie, de ces dorures ; mais elle n'avait pas tardé à regretter la petite chambre et le froid salon de l'île Saint-Louis : car sa mère, dans cette nouvelle demeure, ne lui appartenait plus. Elle était entourée d'amis et de visiteurs qui se disputaient tous ses instants. Chaque soir, Aurélie, avant de s'endormir, entendait le piano, mêlé à de joyeux rires, à des causeries bruyantes qui se prolongeaient bien avant dans la nuit. Elle s'étonnait et s'effrayait de tout ce mouvement et de tout ce bruit : non pas qu'elle fût négligée ou abandonnée ! Parmi ces nouvelles connaissances, il y en avait qui lui apportaient des bouquets, des

albums, des livres, qui s'occupaient d'elle comme d'une grande personne, et s'extasiaient sur sa figure, sa grâce, ses progrès, l'à-propos de ses réparties. Malgré toutes ces séductions, elle les aimait peu : elle trouvait que tous ces amis, la plupart inconnus la veille, étaient trop familiers avec sa mère. Ils parlaient à madame d'Ermancey comme à un homme, à un camarade, et échangeaient avec elle, à l'anglaise, ces vigoureuses poignées de main qui ne tirent pas plus à conséquence en amitié qu'en politique, mais qui peuvent sembler très-significatives à un provincial ou à un enfant. Souvent aussi, lorsqu'elle entrait dans le salon, les conversations s'arrêtaient tout à coup, ou bien madame d'Ermancey, lui montrant la pendule, l'avertissait, avec une exactitude inaccoutumée, qu'il était temps de se retirer. Au milieu de cette vie agitée, les heures qu'Aurélie avait l'habitude de passer avec sa mère, devenaient de plus en plus rares. Les regards de madame d'Ermancey étaient toujours aussi tendres, ses manières aussi expansives, ses caresses aussi passionnées; mais, entre chacune de ces caresses, il s'écoulait souvent des journées, parfois des semaines. Cette espèce de barrière invisible, qui s'élevait peu à peu entre la mère et la fille, affligeait Aurélie sans qu'elle eût un moment l'idée ni de chercher à se l'expliquer, ni d'essayer de s'en plaindre. Aussi, lorsque madame d'Ermancey lui annonça que, pour des raisons indépendantes de sa volonté, il lui était impossible de la garder auprès d'elle, et qu'elle allait la placer dans un pensionnat afin d'y terminer son éducation, Aurélie fut moins étonnée et moins malheureuse qu'elle ne l'eût été, deux ans auparavant; elle entra chez madame Aubert à demi-consolée par l'espoir que sa mère, la voyant moins souvent, l'aimerait davantage, et que ce lien si doux, affaibli peut-être

par l'habitude de vivre ensemble, se resserrerait de nouveau par la privation et l'éloignement.

Une fois en pension, l'heureux naturel d'Aurélie ne tarda pas à lui attirer l'affection de madame Aubert ; cette affection pourtant ne se laissa deviner qu'après une épreuve de quelques semaines pendant lesquelles mademoiselle d'Ermancey fut soumise, à son insu, à une minutieuse surveillance dont elle n'aurait ni pu apprécier les motifs, ni mesurer l'étendue. Mais lorsque madame Aubert se fut assurée que sa première impression ne l'avait pas trompée, que ce visage frais et pur reflétait une âme pure et fraîche, et qu'aucune atteinte du dehors n'avait touché à cette fleur d'innocence et de candeur, elle se sentit saisie, pour cette enfant, d'un attendrissement profond, d'un attachement sincère. Aurélie n'en rencontra pas moins, pendant ces années régulières et paisibles, de nouveaux sujets d'observation et de tristesse. Ainsi, tout en se félicitant d'avoir si vite obtenu les bonnes grâces de madame Aubert, elle s'apercevait aisément qu'il se mêlait à cette amitié un sentiment étrange, une sorte de pitié ou du moins d'anxiété secrète, comme en face de malheurs inévitables et prévus. D'autres incidents, d'autres remarques froissèrent ou étonnèrent mademoiselle d'Ermancey. Ses compagnes allaient, deux fois par mois, passer une journée chez leurs parents, et c'était alors, au départ et au retour, un mouvement, une joie, une fête, l'annonce ou le récit de mille amusements, de mille plaisirs ! Aurélie ne sortait jamais, et, la première fois qu'elle en demanda la cause à madame Aubert, celle-ci l'attirant sur ses genoux avec une émotion visible, la conjura de ne plus lui adresser cette question. Les visites de madame d'Ermancey à la pension étaient courtes, irrégulières, bizarres. Elle embras-

sait sa fille avec des transports fougueux : un instant après, elle semblait distraite, préoccupée, rejetée loin d'Aurélie par quelque pensée inquiète qu'elle avait laissée sur le seuil et qu'elle allait y retrouver. Pendant ces visites, lorsqu'il y avait d'autres personnes au parloir, il était facile de s'apercevoir que madame d'Ermancey devenait l'objet d'un vif sentiment de curiosité. Bientôt, à ces remarques générales vinrent s'ajouter pour Aurélie des sujets de réflexions plus intimes et plus personnels. Son regard était si doux, son humeur si égale, que presque toutes les élèves ressentaient, dès l'abord, de l'inclination pour elle. Simple et aimante, Aurélie répondait à leurs avances, et il se formait entre ces jeunes âmes une de ces liaisons faciles auxquelles le cœur, à cet âge, se livre d'autant plus vite que rien ne lui a appris à se méfier ni à se contraindre. Cela durait ainsi pendant quelque temps. Puis, sans que mademoiselle d'Ermancey pût se l'expliquer, sans qu'elle eût le moindre tort, sa nouvelle amie lui montrait plus de froideur ; une ombre s'étendait sur cette affection naissante : on commençait par se rapprocher moins ; on finissait par s'éviter. Aurélie ne comprenait rien à ces refroidissements subits ; elle était trop fière pour essayer de retenir ou d'interroger ces amitiés qui se retiraient d'elle. Un jour pourtant, qu'elle voyait prête à lui échapper de la même manière et sans plus de motif une jeune fille à laquelle elle s'était attachée davantage, elle ne put s'empêcher de lui demander, les larmes aux yeux : — « Que t'ai-je fait? Pourquoi ne m'aimes-tu plus? » — La pensionnaire, après avoir longtemps refusé de répondre, lui dit enfin en sanglotant : — « Je t'aime toujours, mais mes parents me l'ont défendu. » — Aurélie alors, sentant vaguement qu'il y avait là quelque douloureux mystère, s'interdit

de l'approfondir davantage. Elle fit un vaillant effort pour en détourner sa pensée, et pour se créer dans son cœur un sanctuaire où rien ne pût pénétrer, ni humiliation, ni plainte, ni ressentiment, ni soupçon.

III

Les choses en étaient là, et mademoiselle d'Ermancey venait d'accomplir sa seizième année, lorsqu'arriva à la pension une nouvelle élève, nommée Laurence Daruel. Un peu plus âgée qu'Aurélie, Laurence, dès le premier jour, la prit en amitié. La pauvre Aurélie ne pouvait oublier les durs mécomptes que lui avaient précédemment attirés des avances du même genre ; elle se souvenait de ce qu'elle en avait souffert, mais elle souffrait aussi de la rigoureuse réserve qu'elle s'était imposée à la suite de ces épreuves. Son cœur aimant ressemblait à ces riches que ne décourage pas l'ingratitude, et qui trouvent plus triste de garder leur or que de mal placer leurs bienfaits ; elle n'eut pas la force de repousser cette affection qui s'offrait à elle, et répondit aux empressements de Laurence, tout en se disant qu'il lui arriverait probablement avec celle-là, comme avec les autres, et qu'au bout d'un certain temps elle verrait ce beau feu pâlir et s'éteindre. Il n'en fut pas ainsi. Laurence était orpheline, presque sans fortune ; l'indépendance de son caractère, la hardiesse de ses idées, contrastaient avec cette physionomie un peu uniforme que donne l'éducation aux jeunes filles bien nées. Ayant peu à attendre du monde, elle se croyait dispensée d'en accepter les jugements et d'en subir le joug. Moins naïve qu'Aurélie, mais

trop distinguée pour ne pas comprendre tout ce qu'il y avait en elle d'attrayant et de sympathique, elle dut à la fois l'aimer beaucoup, et prendre beaucoup d'ascendant sur elle : c'est ce qui arriva ; lorsqu'au bout d'un mois Aurélie vit que l'amitié de Laurence, loin de se refroidir, devenait chaque jour plus cordiale, elle s'y abandonna avec plus de confiance, y trouva plus de charme, et y en apporta davantage. Bientôt une circonstance singulière vint encore resserrer ce lien qu'Aurélie avait d'abord regardé comme si fragile. Un jour que madame Aubert entra inopinément dans la salle d'études, mademoiselle d'Ermancey vit Laurence pâlir tout à coup, saisir un volume broché, recouvert en jaune, qu'elle tenait sur ses genoux, et le lui passer furtivement en joignant les mains comme pour lui adresser une silencieuse prière. Aurélie jeta les yeux sur le livre, y lut le nom de l'auteur, *Arsène Gérard*, et ne comprenant pas ce qu'il pouvait y avoir là de dangereux et de si terrible, posa tranquillement le volume à côté d'elle. Madame Aubert passait de banc en banc, faisant sa visite hebdomadaire ; lorsqu'elle fut près d'Aurélie, elle prit le livre, lut le titre, regarda la jeune fille avec plus de tristesse que de colère, et se contenta de dire à demi-voix : — « Au fait, c'est vrai... si c'était une autre, je pourrais la punir, mais vous, je ne puis pas même vous gronder. » — Aurélie continuait à ne pas comprendre ; mais, une heure après, à la récréation, Laurence se jeta dans ses bras, en lui disant avec une vive émotion :

— Oh ! merci ! merci, chère amie ! tu m'as sauvée !

— Sauvée ! et de quoi ? demanda Aurélie stupéfaite.

— De la colère de madame Aubert qui m'eût punie, renvoyée peut-être... car ce livre... Mais, Aurélie, tu me regardes de ton petit air effaré, comme si tu ne savais rien !...

— Eh! que puis-je savoir? Qu'est-ce donc que ce livre, ou plutôt que cette énigme?

— Quoi donc! c'est toi qui me le demandes? murmura Laurence très-étonnée à son tour; et elle fixa sur son amie un regard pénétrant : elle lut sur ce charmant visage une candeur si vraie, une si complète innocence, qu'elle en fut profondément émue, et sautant de nouveau au cou d'Aurélie :

— Je suis une sotte, lui dit-elle, et c'est toi qui vaux mieux que nous toutes! — Puis, comme mademoiselle d'Ermancey essayait de l'interroger encore, elle lui mit gaîment la main sur la bouche, fredonna les premières mesures de la cavatine du *Barbier*, et, sans vouloir plus rien entendre, entraîna de force sa compagne dans le jardin.

Cet épisode redoubla l'intimité des deux jeunes filles, et bientôt Laurence Daruel choisit Aurélie pour sa confidente; elle lui raconta que, de toute sa famille, il ne lui restait plus qu'un frère, qui s'appelait Jules, et qu'elle aimait passionnément; qu'ils avaient tous deux pour tuteur un vieux magistrat, nommé M. Marbeau; que grâce à lui, Jules, après avoir fait de bonnes études et passé de brillants examens, allait entrer dans la magistrature, et y aurait un avancement rapide. Dès qu'elle parlait de son frère, Laurence était intarissable; elle dépeignait sans cesse à Aurélie les efforts et les espérances de ce laborieux jeune homme, entré dans la vie par l'étroit et rude sentier des privations et du travail. Tous ces panégyriques, à vrai dire, ne produisirent d'abord que peu d'impression sur Aurélie; elle voyait Jules Daruel chaque fois qu'il venait visiter sa sœur, et elle n'en était pas éblouie. Jules avait vingt-deux ans à peine; sa figure était régulière, sa taille élevée, sa physionomie intelligente, mais tout cela manquait de jeunesse, et

on se sentait, en le regardant, plus attristé que séduit ; on eût dit qu'afin de se poser d'avance en magistrat, ou de plaire à M. Marbeau, Jules avait éteint le feu de ses regards, ridé son front juvénile, et qu'il s'était fait, pour ainsi parler, le volontaire de la maturité et de la vieillesse. Il y avait perdu cette grâce, ce rayon que rien ne remplace, et qui illumine un jeune visage comme le soleil de mai éclaire les collines et les prairies.

Cependant, à force d'entendre parler de lui, Aurélie s'accoutuma bientôt à le regarder avec moins d'indifférence : son premier mérite, à ses yeux, fut celui d'être le frère de Laurence, car celle-ci prenait chaque jour plus d'autorité sur elle par l'originale franchise de son caractère et la vivacité de son esprit. Jules, de son côté, en retrouvant presque constamment les deux jeunes filles ensemble, s'habituait insensiblement à les regarder comme deux sœurs. Il commença à éprouver pour Aurélie un sentiment presque fraternel, qu'il ne distingua pas d'abord de celui que lui inspirait Laurence, et qui s'infiltra goutte à goutte dans son âme sans l'agiter, ni l'effrayer. Les courts moments qu'il venait passer auprès de sa sœur étaient ses seules distractions, ses seuls plaisirs ; ils lui devinrent plus doux encore, lorsque l'image d'Aurélie se glissant peu à peu à côté de celle de Laurence, un charme nouveau l'attira chez madame Aubert. Tout est bonheur pour les jeunesses austères, pour les âmes que le travail et l'étude ont sevrées des enivrements du monde ; elles savourent avec délices ce dont s'apercevraient à peine les désœuvrés, les heureux, ceux qui ont usé trop tôt leur faculté de sentir dans des émotions ardentes ou factices.

Chaque fois que Jules prenait le chemin de la pension, son

pas était plus léger, son regard plus vif, son cœur battait plus librement dans sa poitrine. Il s'asseyait au parloir entre Laurence et Aurélie, ou bien quand le temps était beau, il leur proposait une promenade dans le jardin. Le jardin n'était pas grand, le soleil était rare; pourtant ces pâles rayons, cette verdure chétive, le pénétraient de leurs discrètes influences. Peut-être même ce cadre mélancolique convenait-il mieux à Jules, et le préparait-il plus sûrement aux sentiments tendres, parce qu'il s'accordait davantage avec sa vie intérieure et l'état habituel de ses pensées. Peut-être se serait-il méfié d'une affection qui se serait offerte à son cœur au milieu des splendeurs d'un riche paysage ou parmi les fêtes bruyantes du monde, tandis que là, sous les tilleuls rabougris de madame Aubert, en face de cet étroit horizon clos de charmilles et de murailles, Aurélie, au lieu de se détacher trop vivement sur le fond de son existence, y apportait une harmonie de plus.

A mesure qu'une familiarité plus intime s'établissait entre ces trois personnes, un peu isolées toutes les trois (car l'amour de madame d'Ermancey pour sa fille ne se manifestait que par éclairs), un changement visible s'opérait chez Jules Daruel : ce sentiment nouveau, dont il ne se doutait pas encore, donnait à l'expression de ses traits, au son de sa voix, à l'ensemble de ses manières, ce qui lui avait manqué jusqu'alors ; il redevenait jeune, et Aurélie, en le regardant, s'étonnait de ne plus ressentir cette vague impression de froideur dont elle n'avait pu se défendre dans les premiers temps. Laurence s'en aperçut, et comme son esprit romanesque avait déjà décidé que Jules et Aurélie devaient s'aimer, elle se servit, auprès de son amie, d'une arme toute puissante. Sans l'effaroucher encore par des allusions trop claires, elle lui prouva, *par vives raisons*, com-

bien son frère, dans l'austère profession qu'il allait embrasser, serait à plaindre s'il ne rencontrait pas sur le seuil un cœur aimant, une femme qui s'associât vaillamment à son sort, allégeant ses ennuis, relevant son courage, et lui offrant ces inépuisables tendresses où l'âme se désaltère comme s'abreuve aux fontaines voilées d'ombre le voyageur fatigué. L'idée de dévouement se présenta donc à Aurélie presqu'en même temps que l'image de Jules ; ce fut assez pour qu'elle s'y reposât plus complaisamment, et prît à la longue, pour de l'amour, ce qui n'était que ce besoin de faire du bien et de se dévouer, particulier aux natures d'élite.

Jules Daruel commençait à se distinguer parmi les jeunes avocats ; son protecteur, M. Marbeau, désirait qu'il plaidât pendant quelque temps, avant de demander pour lui une place de substitut. Ce grave personnage accompagnait quelquefois son pupille chez madame Aubert : c'était de tous points, un magistrat de la vieille roche ; démarche, physionomie, costume, langage, tout en lui rappelait ces antiques figures parlementaires, auxquelles il était aussi difficile d'arracher une complaisance qu'un sourire. La première fois que M. Marbeau avait vu mademoiselle d'Ermancey, son visage s'était rembruni ; il avait fixé sur elle un regard inquisiteur, et Aurélie, en le considérant avec attention, avait éprouvé une émotion confuse, voisine de l'effroi. Ce vieillard de haute mine lui était-il déjà apparu en songe ? l'instinctive frayeur qu'il lui causait était-elle pressentiment ou souvenir ? elle n'en savait rien, mais sa vue la troublait tout en l'attirant vaguement, comme ces secrets dont on a peur, et qu'on voudrait pourtant éclaircir. Au bout de deux ou trois visites, M. Marbeau, qui avait questionné madame Aubert, et appris d'elle tout ce que valait mademoiselle d'Er-

mancey, perdit un peu de son air méfiant et sévère; il la contemplait avec une expression de tristesse qui la rendait, à son tour, mélancolique et pensive. Plus tard, lorsqu'il l'eut vue, sérieuse et naïve, affectueuse et prévenante, entre Jules et Laurence, comme entre un frère et une sœur, M. Marbeau, malgré le froid des ans et la rigidité de son caractère, ne put tout à fait échapper au charme que cette gracieuse créature exerçait autour d'elle; mais on eût dit que dans ces moments mêmes, il était en proie à une lutte intérieure; qu'à cet irrésistible intérêt qu'il ressentait pour Aurélie, s'ajoutait je ne sais quelle sombre pensée, la prévision d'un malheur inconnu, d'une destinée orageuse, planant sur cette paisible destinée. Mademoiselle d'Ermancey démêla quelques-uns de ces sentiments, et, comme elle avait depuis longtemps deviné chez madame Aubert des dispositions analogues, elle se demandait avec anxiété pourquoi l'on ne pouvait l'aimer sans s'attrister ou s'alarmer pour elle. Alors lui revenaient à l'esprit les faits bizarres que lui retraçait sa mémoire, et qui, à mesure qu'elle réfléchissait, prenaient peu à peu des formes plus distinctes, comme se dessinent à l'horizon les rochers et les montagnes, quand s'évanouissent les brumes flottantes du matin. Toutefois, Aurélie, dans ses conjectures, s'arrêtait toujours devant une image sacrée, celle de sa mère. De plus en plus certaine qu'il y avait dans sa position quelque chose d'exceptionnel et d'étrange, elle en vint, par une pente insensible, à s'imaginer que son père qu'elle n'avait pas revu depuis dix ans, et dont l'existence même ne se révélait plus à elle, avait commis un de ces grands crimes qui foudroient toute une famille, tels qu'elle en lisait dans l'histoire ou en entendait raconter par ses compagnes; ou bien qu'il avait rendu sa femme si malheureuse qu'une séparation avait

été nécessaire. En songeant alors combien sa mère avait dû souffrir, elle s'expliquait les inégalités de sa tendresse, l'irrégularité de ses visites, les nuages qui assombrissaient son front; et elle l'en aimait encore plus.

Un soir d'été, M. Marbeau était venu à la pension de madame Aubert; Jules Daruel s'y trouvait déjà, et il entraîna son tuteur au jardin avec Aurélie et Laurence. La soirée était belle; un rayon du soleil couchant jouait sur les toits voisins et venait mourir sur les cîmes des platanes et des tilleuls; les rosiers, les géraniums et les chèvrefeuilles secouant leurs gouttelettes nacrées, livraient à l'air du soir des senteurs pénétrantes; l'atmosphère avait ces vagues arômes, ces chaudes bouffées qui réjouissent les vieillards et disposent les jeunes gens à la rêverie et à l'amour. Jules avait plaidé la veille avec un légitime succès, et M. Marbeau, plus expansif que de coutume, lui montrait, dans un avenir prochain, la récompense de ses travaux. A chacune de ces paroles encourageantes, Jules Daruel, exalté par ces premiers bonheurs, reportait ses regards sur Aurélie, comme pour lui dire qu'en elle seule était le secret de ses succès et de ses espérances. Elle aussi le regardait involontairement, et elle se demandait si c'était bien là le même jeune homme qu'elle avait vu naguère morne et pensif, le front baissé, l'œil éteint. Ces délicieux étonnements d'une âme virginale se sentant graduellement éclore à une vie nouvelle, donnaient à la beauté de mademoiselle d'Ermancey un caractère si enchanteur, que M. Marbeau lui-même en fut frappé, et que Laurence, cédant tout à coup à un mouvement dont on ne pouvait suspecter la franchise, s'écria avec une vivacité charmante : « — Mon Dieu, Aurélie, que tu es belle ! » « — Et toi, Laurence, que tu es méchante! » murmura Aurélie en se

jetant, pour cacher sa rougeur, dans les bras de son amie.

Au tournant de l'allée, mademoiselle d'Ermancey poussa un cri de joie ; elle venait d'apercevoir sa mère qui, ne l'ayant pas trouvée au parloir, s'était dirigée vers le jardin. L'arrivée de madame d'Ermancey, dans un pareil moment, lui parut le complément et comme la consécration de son bonheur; il lui sembla que son ange gardien la lui envoyait pour qu'elle pût embrasser, d'un seul regard, tout ce qu'elle aimait, et mettre sa piété filiale de moitié dans ses nouvelles tendresses. Elle était si émue qu'elle ne remarqua pas d'abord qu'à la vue de M. Marbeau sa mère avait tressailli et s'était arrêtée : ce trouble ne dura qu'un instant ; madame d'Ermancey surmonta son hésitation, et se rapprocha du groupe, précédée de sa fille qui avait couru à sa rencontre, et qui la tenait encore par la main. — « Ma mère, c'est M. Marbeau, conseiller à la cour royale et tuteur de Laurence, » dit-elle en lui montrant le vieux magistrat.

— J'ai depuis longtemps l'honneur de connaître Madame, répliqua celui-ci très-froidement.

Madame d'Ermancey le salua d'un air de contrainte; elle essaya de dire quelques mots, Aurélie lui répondit; mais le charme était rompu ; entre ces âmes si unies, si épanouies tout à l'heure, quelque chose venait de se détendre ou de se briser. M. Marbeau avait repris son attitude imposante et sévère, comme s'il s'agissait de juger un criminel ; Jules était soucieux, taciturne, embarrassé. Laurence seule contemplait, d'un œil avide, cette femme, belle encore, dont le front haut et le regard de flamme annonçaient des facultés éminentes. La conversation se traîna péniblement pendant quelques minutes; puis M. Marbeau fit un signe à Jules, et s'inclinant à demi, sans se départir de son

air sec et glacial, il s'en alla avec le jeune homme. Un moment après, madame d'Ermancey dit adieu à sa fille, en l'embrassant avec une énergie convulsive, comme si de lointains orages s'étaient subitement réveillés en elle. Laurence et Aurélie restèrent seules, toutes deux tristes et abattues. Qu'était-il donc arrivé? quelle mauvaise fée avait mis en fuite l'expansion et la joie du cœur? Aurélie l'ignorait; peut-être Laurence aurait-elle pu le lui dire, mais elle ne le lui dit pas, et Aurélie n'osa l'interroger.

IV

A quelques jours de là, madame Aubert fit monter mademoiselle d'Ermancey dans sa chambre : — Ma chère enfant, lui dit-elle d'un ton affectueux et grave, asseyez-vous près de moi ; il faut que nous causions.

Aurélie obéit en silence. Madame Aubert continua : — Depuis six ans que vous êtes dans ma maison, je vous ai constamment traitée comme ma fille ; je puis vous le dire aujourd'hui, sans crainte de vous inspirer trop de présomption, je n'ai, dans ma longue carrière, rencontré personne qui m'ait attachée autant que vous !... Hors une seule circonstance qui portait, hélas ! son excuse avec elle, vous ne m'avez pas donné un seul sujet de plainte. Je vous aime, et je mérite que vous m'aimiez... Aurélie, avez-vous confiance en moi?

— Comme en ma mère ! répondit la jeune fille.

L'institutrice fronça le sourcil comme si cette réponse, sur les lèvres de mademoiselle d'Ermancey, n'était pas tout à fait de nature à la rassurer ; mais elle la regarda : elle comprit que

la pauvre enfant avait voulu exprimer par ces mots sa suprême confiance; et, profondément attendrie, elle lui tendit une main qu'Aurélie garda dans les siennes pendant le reste de l'entretien.

— C'est bien, ma chère amie, poursuivit-elle; pourtant j'aurais le droit de me plaindre; une fille ne doit pas avoir de secret pour sa mère, et depuis quelque temps vous en avez un... Il m'a fallu le deviner!

— Un secret! murmura Aurélie en rougissant.

— Oui, un secret: Jules Daruel vous aime; et vous, Aurélie, l'aimez-vous? Répondez-moi comme si vous interrogiez vous-même votre conscience et votre cœur!

Mademoiselle d'Ermancey baissa les yeux, se recueillit un instant, puis répondit à voix basse:

— Je ne sais pas... Si j'en étais sûre, il me semble que je vous l'aurais dit.

— Je vous remercie, mais ce n'est pas tout à fait répondre; songez que j'exige un aveu complet!..

— Eh bien! reprit Aurélie avec calme, je crois que je serais heureuse avec M. Jules. Il y a surtout une idée qui m'est douce; c'est celle de la bonne influence que je puis avoir dans sa destinée, du courage qu'il pourrait puiser dans mon affection et qui l'aiderait à atteindre le but de son ambition et de ses travaux.

— Ce sont là de bons sentiments; et, quoique les âmes enthousiastes soient souvent dupes d'elles-mêmes, je n'ai pas la force de vous blâmer. Je dis plus: je vous verrais avec plaisir devenir la femme de Jules Daruel; il a compris qu'il avait sa fortune à faire; il est bien élevé, d'une bonne famille de robe; il a de l'instruction et des talents: avant peu il aura

un état sérieux et honorable qui, à défaut de séductions brillantes, apporte du moins avec lui de sûres garanties de considération et d'estime. Pour vous, Aurélie, pour vous plus que pour toute autre, un mari tel que celui-là, une position telle que celle qu'il vous donnerait dans le monde, me paraissent désirables. Mais enfin, ma chère enfant, la vie positive a ses exigences : on ne se marie pas en se promenant dans un jardin, sans autre approbation que celle d'une tête romanesque comme Laurence, ou d'une vieille amie comme moi... Il vous faut autre chose... Il vous faut...

— Le consentement de ma mère, interrompit mademoiselle d'Ermancey.

— Oui, de votre mère, et puis... d'une autre personne : mais, pour le moment, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous le savez, Jules Daruel a un tuteur de qui dépendent, en grande partie, son avancement et sa fortune. M. Marbeau vient de me faire dire qu'il est un peu souffrant, qu'il me prie de passer chez lui ce matin, et de vous amener avec moi.... qu'en dites-vous?

— Je suis à ses ordres et aux vôtres, répondit Aurélie, qui, au nom de M. Marbeau, ne put se défendre d'une vague et douloureuse émotion.

— Eh bien! mon enfant, il nous attend; la voiture est en bas, nous allons partir.

— Quoi! déjà! murmura la jeune fille.

— Vous avez peur! reprit madame Aubert en s'efforçant de sourire : rassurez-vous, M. Marbeau cache, sous ses airs rébarbatifs, une bonté véritable. Nous lui parlerons avec franchise, et il n'est pas homme à nous affliger sans nécessité.

Une heure après, madame Aubert et mademoiselle d'Er-

mancey entraient chez M. Marbeau. Il occupait, rue Saint-Dominique, un vaste appartement au fond d'une cour d'un aspect grandiose et triste. En montant l'escalier, Aurélie éprouvait une sensation pareille à celle que lui avait causée M. Marbeau lui-même, la première fois qu'elle l'avait vu. — « Y a-t-il donc, pensait-elle, dans l'âme ou dans la mémoire, des affinités secrètes, des images endormies qui se réveillent à l'aspect d'une figure inconnue, d'une maison où l'on n'est jamais entré ? » — Cette impression confuse la poursuivit jusqu'en présence du vieux magistrat qu'elles trouverent assis dans son cabinet.

Il salua Aurélie avec bonté, madame Aubert avec déférence; mais il était facile de deviner qu'une pensée pénible le préoccupait.

— Mademoiselle, dit-il après les premières phrases de politesse, c'est moi qui aurais dû me présenter chez vous; pardonnez-moi mon indiscrétion en faveur de ma santé et de mon âge. Si je me suis permis cet oubli apparent des bienséances mondaines, c'est que la circonstance l'exigeait... Jules Daruel m'a tout dit...

— Alors, vous savez, Monsieur, reprit vivement madame Aubert, que cette chère enfant n'a pas cédé à un de ces entraînements romanesques qui mériteraient mon blâme et le vôtre. Vous savez que ce qu'elle veut, ce qu'elle espère, c'est se dévouer à M. Daruel, lui rendre la route plus facile et plus douce en y marchant à ses côtés, lui offrir ce dont a besoin tout homme de cœur en entrant dans une carrière pleine de labeurs : une main amie qui le soutienne, qui lui montre le but et qui l'aide à y arriver !...

— Hélas ! cela, c'est du roman encore, répliqua tristement

M. Marbeau.— Il s'arrêta un instant, comme accablé d'avance de ce qu'il avait à dire; puis, raffermissant sa voix et se tournant vers Aurélie :

— Madame Aubert ne se trompe pas? lui dit-il; ce sont bien là vos sentiments pour M. Daruel?

— Oui, Monsieur, répondit-elle.

— Eh bien! pardonnez à ma rude franchise; le moment est trop solennel pour que nous restions plus longtemps dans le domaine des illusions et des chimères.... Vous voulez être, dites-vous, un encouragement et un auxiliaire dans la destinée de M. Daruel? vous y serez une entrave. Vous voulez le rapprocher du but? vous l'en éloignerez. Vous voulez être son bon ange? vous seriez son mauvais génie...

— Oh! Monsieur, interrompit Aurélie avec un cri de douleur si vrai qu'il vibra jusque dans l'âme de ce pâle vieillard, et fit monter à son front une légère rougeur.

— Oh! non, pas vous... ce ne serait pas vous! poursuivit-il précipitamment... Vous, je vous confierais sans inquiétude le bonheur de mon fils, si j'en avais un... Mais derrière cette vie si pure, il y en a une autre... Ne le savez-vous pas?

— Moi, s'écria mademoiselle d'Ermancey, je ne sais rien.

— Est-ce possible? reprit M. Marbeau, au comble de la surprise, en s'adressant, d'un air de doute, à madame Aubert.

— Elle ne sait rien! j'en étais sûre, dit celle-ci avec des larmes dans la voix : sainte et sublime ignorance! que ne peut-elle la conserver toujours!

— Alors, mon enfant, ma tâche auprès de vous est plus cruelle encore que je ne le croyais, continua M. Marbeau; car il faut que je vous révèle de tristes secrets... Mais, auparavant, regardez-moi bien; est-ce que ma figure ne vous

rappelle pas un lointain souvenir? Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Attendez... attendez, répondit Aurélie, en promenant ses regards autour d'elle, et comme illuminée d'une clarté soudaine. Ce cabinet à tentures grises, ces livres, ces papiers, cette cheminée de marbre noir, ces vêtements de deuil... Oui, c'est bien cela, et je m'explique maintenant l'émotion indéfinissable que j'avais ressentie auprès de vous!... C'est ici que j'ai vu mon père pour la dernière fois; c'est vous qui m'avez demandé si je voulais vivre avec lui ou avec ma mère!

— Oui, Aurélie! il y a de cela dix ans; c'est moi que vos parents avaient pris pour conseil et pour arbitre; c'est moi qui eus le bonheur de leur éviter un de ces éclats dont le scandale défraie la malignité publique, et qui creusent entre deux cœurs irrités des abîmes infranchissables. Monsieur et madame d'Ermancey voulaient tous deux vous garder; ils voulaient faire valoir leurs droits, recourir aux tribunaux, mettre des avocats en présence; un procès était imminent: c'est alors que j'eus l'idée d'en appeler à votre décision enfantine. Je leur fis donner leur parole qu'ils respecteraient votre choix comme un arrêt du ciel. Il arriva ce que j'aurais dû prévoir. Entre l'affection timide, contenue, qui se repliait sur elle-même pour cacher ses blessures, et la tendresse expansive, éclatante, qui se révélait par des transports et des caresses, pauvre enfant, vous ne pouviez hésiter; madame d'Ermancey triompha.

— Mais, interrompit Aurélie avec angoisse, pourquoi se séparaient-ils? Ils étaient donc malheureux ensemble? M. d'Ermancey était donc bien dur pour ma mère?

— Lui! le meilleur des hommes; le cœur le plus loyal; l'âme la plus droite...

— Mais enfin, Monsieur, pour qu'il se séparât de ma mère, il fallait bien qu'il ne l'aimât pas !...

— Il l'aimait avec passion... il l'aimait trop... reprit M. Marbeau, à qui chacune de ses paroles semblait coûter un douloureux effort ; seulement... il ne savait pas la comprendre !

— La comprendre ! dit Aurélie dont la douce physionomie exprima un vif étonnement.

— Oui, c'est le mot inventé par ces natures superbes qui se représentent comme supérieures à tout, pour avoir le droit de ne s'assujettir à rien. Quiconque refuse de s'associer aux chimères de leur orgueil ; quiconque ne leur offre qu'une destinée commune, enfermée dans le cercle étroit des affections honnêtes et des joies paisibles, n'est pas capable de les comprendre et n'est pas digne de les aimer !... Madame d'Ermancey pouvait-elle rester ensevelie à la campagne, entre son mari et sa fille, lorsque s'ouvraient dans son imagination splendide d'éblouissants horizons, lorsqu'elle entendait une voix intérieure lui dire qu'elle n'avait qu'à ressaisir son indépendance et venir à Paris pour y régner en souveraine : souveraine par la beauté et par le talent ?

— Oh ! ma mère ! ma mère ! balbutia Aurélie éperdue.

— Il faut être juste, poursuivit le vieillard avec une sombre ironie ; l'événement lui a donné raison... Elle a brisé ce qu'elle appelait sa chaîne, et, au bout de deux ans, succès, talent, renommée, hommages, elle avait tout conquis ; ce n'était plus la même femme ; la gloire l'avait débaptisée ; le nom honnête avait disparu dans l'éclat du nom illustre : il n'y avait plus de comtesse d'Ermancey, il y avait Arsène Gérard !

— Arsène Gérard ! murmura Aurélie en regardant madame Aubert comme pour rappeler un autre souvenir.

— Oui, mon enfant, dit à son tour celle-ci. Arsène Gérard et madame d'Ermancey, c'est une même personne... Mais cela, du moins, vous le saviez?... Ce livre que je trouvai un jour à vos côtés?...

— Hélas! Madame, j'ignorais tout; ce nom m'était inconnu; ce titre, je le lisais pour la première fois; ce livre, je ne l'ai pas ouvert; c'était une autre pensionnaire qui l'avait mis là, et je ne songeais même pas à le cacher!

– Comment! chère et noble fille! s'écria madame Aubert de plus en plus attendrie; même ce léger tort, le seul que j'aie eu à te reprocher en six ans, tu en étais innocente! Et tu t'exposais à être grondée, punie pour une autre!... Oh! Monsieur, Monsieur! poursuivit-elle en s'adressant à M. Marbeau: si vous saviez quel trésor vous faites perdre à Jules Daruel!... Je m'y connais... c'est le bonheur de sa vie qui passe en ce moment à sa portée, et qu'il ne retrouvera plus!

M. Marbeau ne parut pas avoir entendu ces dernières phrases, et reprit avec sa gravité habituelle :

— Maintenant, Mademoiselle, vous savez ce qu'il n'était plus possible de vous laisser ignorer. Madame d'Ermancey a échangé la calme et modeste vie de famille contre l'ardente et capricieuse vie d'artiste. Sous un nom autre que le sien, elle a publié des ouvrages que l'orgueil de l'intelligence et du cœur a pris pour catéchisme et pour code; elle a plaidé la cause de ces passions révoltées qui ont fait son tourment et son génie. Il n'est pas une imagination de vingt ans qui n'ait tressailli au contact de ces pages enflammées; pas un lecteur, jeune ou vieux, enthousiaste ou désabusé, qui ne sache quel nom réel se cache sous celui d'Arsène Gérard... Comprenez-vous à présent pourquoi la fille de cette femme, si innocente qu'elle soit

de ses entraînements, ne peut pas épouser un homme prêt à entrer dans une carrière où tout est régulier comme le devoir, recueilli comme le travail, silencieux comme la vertu? Comprenez-vous pourquoi cette existence bruyante pèserait sur cette existence paisible, et pourquoi enfin, au lieu d'être pour Jules un appui et un secours, vous seriez pour lui un empêchement et un obstacle?

Pendant que M. Marbeau parlait, le visage d'Aurélie, encore baigné de larmes, s'éclairait comme d'une pensée nouvelle.

— Je vous crois, et je suis prête à vous obéir, dit-elle : je suis prête à ce sacrifice puisqu'il vous paraît nécessaire à l'avenir de M. Daruel. Qu'importent d'ailleurs mes sentiments d'hier? ils n'existent plus; il en est un qui se révèle à moi et qui doit absorber tous les autres : il est une place que j'ai laissée vide et que j'ai hâte de remplir... Par grâce, Monsieur, où est mon père?

— M. le comte d'Ermancey n'a pas quitté sa maison de campagne, à Sernage, près de Valence.

— Et pour aller là, combien faut-il de temps?

— Environ trois jours.

— Je veux y être dans trois jours; je veux partir ce soir; mais, hélas! reprit-elle plus tristement : que suis-je aujourd'hui pour M. d'Ermancey? sait-il encore que j'existe? m'aime-t-il encore? mon long oubli, ma coupable indifférence, n'ont-ils pas fait de moi une étrangère pour ce foyer qui ne me reconnaîtra plus? ce cœur que j'ai froissé m'accueillera-t-il? ces bras dont j'ai fui l'étreinte se rouvriront-ils pour moi? qui me guidera dans ces ténèbres? qui m'épargnera dans ce dernier malheur : être repoussée par mon père!

Pour toute réponse, M. Marbeau ouvrit son bureau, en tira une lettre cachetée et la donna à Aurélie :

— Vous pouvez la lire, elle est pour vous, lui dit-il.

La lettre était de M. d'Ermancey, et d'une date déjà ancienne. Voici ce qu'il écrivait à sa fille :

« Ma chère enfant, j'ignore si ces lignes vous parviendront. D'après ma volonté formelle, elles ne vous seront remises qu'au moment où vous vous souviendrez de moi. Dieu veuille que ce souvenir, éteint aujourd'hui, ne soit pas réveillé dans votre âme par un malheur ou un chagrin !

» Je ne vous en veux pas. Vous m'avez préféré une autre affection que la mienne ; je ne puis ni m'en étonner ni m'en plaindre : celle-là parlait un langage que je ne sais pas parler. Il y a d'heureuses natures, qui ont la faculté d'exprimer plus qu'elles ne ressentent. Il y en a d'autres qui ont le tourment de ressentir plus qu'elles ne peuvent exprimer. Un jour, peut-être, vous reconnaîtrez... Ah ! que ce jour n'arrive jamais, s'il doit vous coûter un soupir ou une larme !

» Ce qui m'afflige le plus, mon enfant, ce n'est pas la pensée d'être si longtemps séparé de vous, ce n'est pas même cette cruelle préférence qui donne à votre éloignement un caractère d'injustice. C'est l'idée que pendant cette longue séparation, n'entendant pas parler de moi, vous croirez que je ne vous aime plus, peut-être même, que je ne vous ai jamais aimée. Vous vous tromperiez, Aurélie : les tendresses expansives et sonores, qui ont tant de prise sur les jeunes cœurs, sont inégales et mobiles ; elles ressemblent à ces torrents de nos montagnes, qui tarissent en temps de calme, et ne s'alimentent que par les orages. La mienne n'est pas ainsi ; elle se nourrira de ses privations et vivra de ses blessures. Du fond

de la retraite où je vais m'enfermer pour toujours, je suivrai, à votre insu, chacun de vos pas dans la vie ; mais je n'y interviendrai point, et vous serez libre de croire que je suis devenu pour vous un indifférent, un étranger. Pardonnez cette dernière fierté à une affection méconnue. Pardonnez-moi de refuser les miettes de cet amour filial que j'eusse savouré avec tant de délices dans toute sa plénitude. Tout ou rien, telle est la devise des vrais cœurs de pères. Leurs sentiments et leurs bonheurs s'amassent lentement, jour par jour, comme le trésor des avares : ils se composent de cette possession de tous les instants, de cette intimité de toutes les heures, qui confondent peu à peu deux existences et deux âmes, et non pas de ces entrevues rapides qui semblent dérobées à d'autres soucis, à d'autres liens. Qu'irais-je faire auprès de vous? Vous demander une furtive caresse, et profiter, pour l'obtenir, des moments où vous seriez seule? Faire fléchir votre jeune intelligence à ces intermittences bizarres, si différentes de ce que vous verrez parmi vos compagnes? Perdre ainsi le fruit de mon sacrifice sans en amoindrir l'amertume? Ah! malheur à l'enfant sur le front de qui l'on peut distinguer les baisers de son père de ceux de sa mère! Il en est de ces tendresses comme de ces jumeaux qui viennent au monde liés l'un à l'autre, et qu'on tue en les séparant.

» Non, Aurélie, je ne vous verrai plus que si vous me redemandez. D'ici là, pourtant, mes mesures seront prises pour préserver votre adolescence de dangers qu'elle ne soupçonnera pas. Avant douze ans, vous serez placée dans une pension sûre. Je laisse à Paris un homme excellent, M. Marbeau, qui m'a déjà rendu de grands services, et à qui je confie cette lettre comme je lui ai confié mes douloureux secrets. Sans me

nommer ni se trahir, il saura où vous êtes, et pourra suppléer de loin l'autorité paternelle. Un jour, peut-être, il lui sera donné d'épier dans votre cœur le réveil d'un sentiment, qui, j'en suis sûr, n'est qu'endormi : ce jour-là, il vous remettra ma lettre ; ce jour-là, mon enfant, dites-vous bien que je vous aime et que je vous tends les bras. Mais ce n'est pas tout encore, Aurélie : si ce bonheur doit m'être accordé, je ne veux pas, en vous retrouvant, vous ravir à celle que vous m'avez préférée. Elle aussi, alors, aura peut-être reconnu le vide de ce qui l'entraîne et l'enivre aujourd'hui ; elle aussi, dans ses heures de désabusement et de lassitude, tournera un regard de regret vers le toit qu'elle a quitté. S'il en était ainsi, mon enfant, dites-lui que ma maison lui sera toujours ouverte ; dites-lui qu'à ce foyer qui vous aime, il y aura toujours deux places : la vôtre et la sienne.

» Le comte MAURICE D'ERMANCEY. »

Aurélie pressa cette lettre sur ses lèvres avec une pieuse ardeur ; puis elle dit à M. Marbeau :

— Monsieur, plusieurs de vos paroles m'ont été cruelles : pourtant, je vous remercie. Le mal que vous m'avez fait, je l'ai mérité. Grâce à cette juste expiation, je deviens moins indigne de l'affection qui m'est rendue. Voilà, ajouta-t-elle, en montrant la lettre de M. d'Ermancey, voilà le baume que j'emporterai sur mon cœur et qui guérira mes blessures.

S'adressant ensuite à madame Aubert, elle lui dit, d'une voix moins assurée : Madame, les dernières lignes de cette lettre expriment une vague espérance qui m'impose un devoir de plus. Avant de partir pour Sernage, il est une personne que je dois voir et qui se décidera peut-être à y retourner avec

moi. Je ne puis différer d'un instant l'accomplissement, hélas ! trop tardif, de cette mission sacrée : voulez-vous m'accompagner chez madame d'Ermancey?

— Oui, mon enfant, je suis prête.

En ce moment, M. Marbeau se rapprocha d'Aurélie. Depuis le commencement de cette scène, il était facile de voir que sa rigidité habituelle avait de nouveau fléchi devant les grâces et la douleur de mademoiselle d'Ermancey.

— Mademoiselle, lui dit-il, je dois accomplir toute ma tâche; mais elle est trop pénible pour que je veuille encore l'exagérer : il ne sera pas dit qu'un dernier moyen se sera présenté de concilier mes devoirs avec vos sentiments et ceux de Jules, et que je l'aurai repoussé. Il y a dans la lettre du comte d'Ermancey un passage qui m'a frappé tout comme vous : il y indique comme possible le retour de celle dont l'abandon a fait autour de lui la solitude et le vide. Si cet espoir n'est pas trompé; si vos prières et vos larmes ramenaient à Sernage madame d'Ermancey; si, fatiguée de sa vie fiévreuse et dévorante, elle partait avec vous, alors, je pourrais vous rendre tout ce que je vous enlève aujourd'hui. Le monde ne serait pas plus inexorable que celui qui a seul sur elle le droit de grâce ou de châtiment. Le monde, d'ailleurs, oublie vite; d'autres renommées, d'autres œuvres, d'autres éclats le distrairaient bientôt : Arsène Gérard disparaîtrait à son tour et redeviendrait madame d'Ermancey. Sa fille, au lieu de subir une injuste mais inévitable solidarité, rentrerait dans les conditions communes; tout serait changé, et l'honnête homme dont vous deviendriez la compagne pourrait marcher au but, le front haut, sans qu'un fantôme importun vînt l'arrêter en chemin.

— Vous entendez, Madame ? dit Aurélie, dont le regard allait de M. Marbeau à madame Aubert. J'accepte avec joie ce présage et cette promesse, non pour moi, qui ne veux rien, qui ne suis rien, mais pour ma mère, que je veux aimer et respecter toujours ; pour ma mère, dont je retrouve l'image chérie un moment effacée par mes larmes... Oui, elle viendra, j'en suis sûre ; elle ne résistera pas aux supplications de sa fille, à cette voix douce et prophétique qui l'appelle encore à travers les années enfuies.... Il n'y a pas un instant à perdre.... Partons, allons chez ma mère !

— Allez, mon enfant, lui dit M. Marbeau avec un attendrissement qu'il n'essayait plus de cacher ; allez, et puissiez-vous réussir ! Jamais cause plus sainte n'a été confiée à des mains plus pures. Ange de réconciliation et de paix, si la bénédiction d'un vieillard peut vous porter bonheur, recevez la mienne : je vous aime et vous bénis !

Aurélie entraîna madame Aubert. Elles remontèrent en voiture et franchirent rapidement la distance qui sépare le faubourg Saint-Germain de la rue de Courcelles. Pendant le trajet, le visage de mademoiselle d'Ermancey était si rayonnant que madame Aubert en fut effrayée et lui dit à plusieurs reprises :

— Ma chère fille, je vous en conjure, ne vous livrez pas trop à cette espérance... La déception serait si cruelle !

— Elle viendra ! Elle m'accompagnera à Sernage.... Je le crois, je le sens, je le sais, murmura Aurélie, avec une exaltation qui n'admettait pas de doute.

Elles arrivèrent à l'hôtel de madame d'Ermancey. Aurélie s'élança la première.

— Ma mère ! dit-elle, en passant à la hâte devant le concierge.

Celui-ci ne l'avait jamais vue ; il lui demanda qui elle était. Elle fut obligée de se nommer.

— Madame est partie ce matin, dit-il alors de cet air impassible qui donne aux mauvaises nouvelles quelque chose de plus écrasant.

— Partie ! s'écria Aurélie en pâlissant.

— Oui, pour l'Italie ou pour l'Espagne... Je ne sais pas très-bien...

— Partie ! répétait la jeune fille, les yeux secs et le corps immobile.

— Oh ! Madame se décide vite ! reprit le concierge avec un gros rire. Hier soir, il n'était question de rien. Ce matin, les ordres, les paquets, les chevaux, le diable et son train.... A dix heures, on était en route.

— Et madame d'Ermancey n'a rien laissé pour sa fille? dit madame Aubert, épouvantée de la pâleur d'Aurélie.

— Ah ! au fait, c'est vrai, faites excuse..... Je crois bien que mamselle Mariette a un petit chiffon de papier..... Mamselle Mariette !...

Une élégante caméristе parut à la fenêtre, demandant de quoi il s'agissait. Sur quelques mots du concierge, elle descendit, présenta une lettre à mademoiselle d'Ermancey, et lui dit, en la saluant avec une politesse glaciale : Excusez-moi, mademoiselle, j'allais la porter à votre pension.

Aurélie avait froid au cœur. Dans cette maison, qui était celle de sa mère, aucun visage ne lui souriait ; on la traitait en étrangère, en inconnue.

La lettre de madame d'Ermancey ne contenait que quelques lignes. On voyait qu'elle l'avait écrite à la hâte, sur le marchepied de sa voiture.

« Ma chère enfant, disait-elle à sa fille, pardonne-moi si je pars sans aller te voir. Je cède une fois encore à ce démon des voyages, à cet amour de l'imprévu, auxquels j'ai demandé si souvent l'oubli de mes peines et l'apaisement de mon cœur. Je m'ennuyais horriblement ; Paris est affreux au mois d'août ; j'avais besoin de respirer un autre air, de me chauffer à un meilleur soleil, de voir de vraies montagnes et de vrais arbres. Je vais en Espagne. J'ai parié avec mes amis que d'ici à huit jours je leur écrirais de l'Alhambra. Adieu ! j'espère que mon absence ne sera pas trop longue : je te rapporterai un costume complet de *maja* sévillane, avec lequel tu seras jolie à croquer.

» Je t'embrasse et je t'aime. TA MÈRE. »

Aurélie tira de son sein la lettre de M. d'Ermancey : elle montra à madame Aubert ces deux morceaux de papier, dont le contraste renfermait tout le secret de sa destinée. — Tout est fini ! Je n'ai plus rien à apprendre, dit-elle, en maîtrisant à grand'peine les sanglots qui l'étouffaient.

— Et maintenant, ma pauvre enfant, que voulez-vous faire? lui demanda madame Aubert, dont le cœur se brisait au spectacle de cette douleur.

— Emmenez-moi ! Emportez-moi d'ici ! répondit Aurélie en éclatant. Pas un moment de plus devant ces gens odieux qui me déchirent de leur indifférence, devant cette maison dont la vue me glace comme celle d'un tombeau ! Emmenez-moi ! Faites-moi partir, partir tout de suite ! Ce n'est plus qu'auprès de mon père que je puis relever la tête, respirer et vivre !

Il fallait pourtant retourner à la pension pour les préparatifs indispensables de ce triste départ. Là, une dernière épreuve attendait Aurélie : elle ne put éviter de revoir Laurence. Celle-ci avait dans l'esprit trop d'originalité et d'indépendance

pour admettre que la célébrité de madame d'Ermancey fût un obstacle entre Aurélie et Jules. — Ne t'en va pas! ne t'en va pas! répétait-elle à son amie, tout en pleurant avec elle. Jules t'aime; il ne peut être heureux qu'avec toi: il fléchira M. Marbeau: nous ferons entendre raison à ce vieux puritain. Voyez le beau malheur, avoir pour belle-mère une femme de génie!

— Tais-toi! Je ne te connais plus, je ne connais plus M. Daruel! répondit Aurélie avec une énergie fébrile. Je suis une fille ingrate et coupable.... Chaque heure, chaque minute de plus que je passerais ici serait volée à la seule affection, au seul devoir qui me reste.... Laurence, adieu pour toujours!...

— Mais, mon frère?

— Tu lui diras que c'était un rêve, une folie; que M. Marbeau a raison; que je serais dans sa vie une entrave insurmontable. Aujourd'hui, il se révoltera peut-être; dans huit jours, il se résignera; avant un an, il aura tout oublié!...

Madame Aubert avait eu pitié du trouble et du désespoir d'Aurélie. Elle s'était chargée de tout disposer pour son voyage, afin que la pauvre affligée n'eût pas à s'occuper de ces détails. Au bout de deux heures, elle avait recruté une vieille sous-maîtresse, taillée tout exprès pour les personnages muets, et qui avait aisément consenti à accompagner Aurélie jusqu'à Sernage. Les places étaient arrêtées, les malles faites, l'argent du voyage mis à part dans une bourse. L'active et ingénieuse affection de madame Aubert avait tout préparé: il ne lui restait plus qu'à conduire Aurélie à la diligence et à lui dire adieu.

L'adieu fut tendre et triste. Laurence voulut les accompagner: sa douleur était plus bruyante et plus emportée que celle d'Aurélie. Mademoiselle d'Ermancey eut le courage de

se contenir jusqu'à la fin, et ce ne fut qu'après que la voiture, s'ébranlant sur le pavé, l'eut dérobée aux regards de madame Aubert et de Laurence, qu'elle donna un libre cours à ses sanglots et à ses larmes.

V

Pour arriver à Sernage, situé à une lieue de Valence, dans une plaine que cotoient les montagnes du Dauphiné, mademoiselle d'Ermancey avait à suivre la route de Paris à Châlons, et à prendre ensuite les bateaux de la Saône et du Rhône.

Elle entra donc, le surlendemain de son départ, dans le bateau de Châlons, toujours accompagnée de madame Durand, la respectable sous-maîtresse, qui ne tarda pas à s'endormir. Comme d'habitude, il y avait, en ces premiers moments, grand encombrement de voyageurs dans la salle commune. Le jour se levait à peine, et cette salle triste et basse était éclairée par deux chandelles qui répandaient une lueur fumeuse et blafarde. Aurélie s'y sentait mal à l'aise : pour respirer un peu d'air pur, elle remonta sur le pont, rassembla autour d'elle son manteau et ses paquets, et s'assit, le visage tourné du côté où le ciel commençait à se teindre des premières clartés du matin. Ses joues, pâlies par l'insomnie de la route, portaient la trace de ses larmes ; un abattement profond se trahissait dans toute sa personne. Les objets extérieurs lui semblèrent d'abord répondre à l'état de son âme. Des figures inconnues passaient et repassaient devant elle, avec cette indifférence du voyageur affairé, esclave de sa valise ou de sa malle. Un épais brouillard luttait contre l'aube, et estompait de ses masses

confuses les clochers de la ville et les arbres de la rive. L'eau jaune et limoneuse de la rivière venait battre le flanc du bateau avec un clapotement monotone. On sentait courir dans l'air ce léger frisson qui précède, même en été, le lever du soleil, et se glisse dans les veines comme un dernier adieu de la nuit.

Quelques instants s'écoulèrent; le brouillard se dissipa, et le bruit régulier des roues annonça que le bateau était en marche; tout s'anima comme par enchantement, l'horizon, les lointains, l'amphithéâtre des collines. Aurélie éprouva bientôt une involontaire sensation de bien-être. Ces fraîches harmonies matinales ôtaient déjà quelque chose à l'âcreté de sa douleur. Elle s'abandonnait graduellement et à son insu, à ces spectacles de la nature, immortels consolateurs, qui ont des affinités mystérieuses et douces pour toutes nos douleurs comme pour toutes nos joies. Une brise tiède caressait son front, jouait dans ses cheveux et venait essuyer ses paupières encore humides. Constamment enfermée entre les quatre murs d'une pension, ne connaissant presque la campagne que par le jardin de madame Aubert, elle contemplait avec un intérêt toujours croissant ces riches prairies où le soleil levant faisait étinceler les gouttes de rosée, et où paissaient de beaux troupeaux de vaches, les pieds dans l'herbe, le cou penché vers l'eau transparente.

Pendant que l'attention d'Aurélie était ainsi absorbée par le tableau mobile qui se déroulait sous ses yeux, deux voyageurs, qui se promenaient sur le pont, la remarquèrent, et le plus âgé des deux se rapprocha sans qu'elle s'en aperçût. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, dont la figure, pleine de distinction, respirait la bienveillance et la bonté. Il fut frappé de l'isolement d'Aurélie, de la tristesse peinte dans ses

traits, de la grâce instinctive de son attitude, de ce long regard fixé sur l'horizon comme pour échapper à des souffrances intérieures. Cédant à un attrait indéfinissable, il fit encore quelques pas vers elle, et put lire, sur un des paquets, l'adresse suivante : « Mademoiselle Aurélie d'Ermancey, à Sernage (Drôme). » Il fit un geste de surprise et retourna précipitamment auprès de son compagnon, jeune homme de vingt-cinq ans à peine, qu'à divers traits de ressemblance il était facile de reconnaître pour son fils. Celui-ci avait regardé attentivement mademoiselle d'Ermancey, mais de plus loin, et comme s'il eût craint de l'effaroucher ou de lui déplaire.

La matinée avançait, et Aurélie, toujours plongée dans sa contemplation mélancolique, ne paraissait pas se douter de la fuite des heures. Les deux voyageurs se consultèrent pendant quelque temps. A la fin, le plus âgé se décida : il se dirigea de nouveau vers Aurélie, et, se découvrant avec une courtoisie respectueuse devant la jeune fille étonnée :

— Mademoiselle, lui dit-il, le hasard vient de me faire lire sur vos bagages le nom de mon meilleur ami, et la joie que j'en éprouve sera mon excuse... D'ailleurs, ajouta-t-il en montrant avec un sourire plein de grâce ses cheveux déjà presque blancs, voilà, j'espère, qui doit me protéger mieux encore et me justifier auprès de vous... Êtes-vous la fille du comte Maurice d'Ermancey ?

— Oui, Monsieur, répondit Aurélie, en levant sur lui ses beaux yeux.

— Et moi, Mademoiselle, je me nomme le marquis d'Auberive ; je suis l'ami, le camarade d'enfance de votre excellent père, et, de plus, son voisin de campagne... Vous paraissez voyager seule ; voulez-vous, en faveur de mon âge et de mon

amitié pour Maurice d'Ermancey, me permettre de vous offrir mes services, et de devenir votre compagnon de voyage?... Vous allez à Sernage?

— Oui, Monsieur.

— En ce cas, Mademoiselle, nous ferons route ensemble, d'ici à Lyon et de Lyon à Valence. Je vais chez moi, à Sougères, à trois quarts d'heure de Sernage; mais, auparavant, j'ai une nouvelle grâce à vous demander : souffrez que je vous présente mon fils, Emmanuel d'Auberive.

Le jeune homme, qui s'était tenu à l'écart pendant que son père parlait à Aurélie, s'avança alors, et lui fit un profond salut, auquel elle répondit en rougissant. Il y eut d'abord un peu d'embarras; mais lorsque mademoiselle d'Ermancey, surmontant sa timidité et son trouble, put considérer plus attentivement M. d'Auberive et son fils, cet embarras disparut. Il y avait sur leurs visages tant d'aménité et de franchise, dans leurs manières tant de simplicité et de charme! Aurélie en regardant Emmanuel, fut amenée involontairement à le comparer à Jules Daruel : ils étaient à peu près du même âge; et pourtant, quelle différence! Jules, nous l'avons dit, semblait avoir renoncé à paraître jeune; chez Emmanuel, au contraire, la jeunesse éclatait de toutes parts. On voyait que rien n'avait comprimé ni assombri cette heureuse et riche nature, qu'il n'avait eu qu'à se laisser vivre et grandir sous de bienfaisantes influences. Il suffisait d'ailleurs de l'observer dans ses relations avec son père, pour comprendre quel doux abri lui avait conservé cette printanière fraîcheur de cœur et d'esprit. Il y avait quelque chose de touchant et de charmant dans cette intimité absolue, qui, sans altérer les habitudes de déférence et de respect, faisait de M. d'Auberive et de son fils deux camarades,

deux amis. Ils ne s'étaient jamais quittés : veuf de bonne heure, le marquis avait concentré sur cette tête chérie tous les souvenirs d'un bonheur perdu, toutes les espérances d'une tendresse naissante; et, depuis, il n'avait vécu que pour ce fils, sa consolation et sa joie. Au moment de leur rencontre avec mademoiselle d'Ermancey, ils revenaient d'une excursion aux bords du Rhin et en Suisse, et, bientôt, pour distraire Aurélie, dont ils avaient remarqué la tristesse, ils se mirent à lui raconter leurs impressions de voyage, Emmanuel avec feu et enthousiasme, M. d'Auberive avec cette sérénité, cette chaleur communicative que conservent en vieillissant les âmes pures et droites. Je conviens, avant d'aller plus loin, que voilà un marquis bien invraisemblable, et qu'il ressemble bien peu à ceux que nous rencontrons au théâtre et dans les romans : je prie le lecteur de me pardonner cette invraisemblance, et d'admettre pour les marquis une exception honorable, comme il en a tant admis pour les repris de justice et les courtisanes!

Aurélie croyait rêver; ce beau ciel, ce frais paysage, les aspects changeants de ces deux rives qu'elle voyait fuir comme fuient, à mesure qu'on avance, les mouvantes perspectives de la vie, ces deux voix amies qui rompaient tout à coup son isolement et lui retraçaient de riantes images, tout cela, sans dissiper ses chagrins, leur donnait déjà un nouveau cadre. Déjà les sujets de regret qu'elle laissait à Paris, lui apparaissaient comme détachés d'elle par le temps et la distance. La jeunesse a beau faire; elle a beau, dans l'orgueil de sa douleur, se la représenter comme incurable; il n'en est rien : ses affections et ses joies brisées ressemblent au feuillage des chênes, qui ne tombe, au printemps, qu'à l'approche d'une sève et d'une végétation nouvelle.

Lorsque M. d'Auberive vit qu'Aurélie était moins intimidée, et que la confiance commençait à s'établir, il fit un signe à Emmanuel, qui s'éloigna discrètement. Alors prenant un ton plus affectueux et plus paternel encore, il questionna mademoiselle d'Ermancey sur les motifs et les détails de son voyage; mais il le fit avec tant de délicatesse et de tact, que ses questions ne pouvaient paraître ni indiscrètes ni blessantes, et qu'Aurélie sentit redoubler la sympathie qui l'attirait vers lui. Tout en évitant de mentionner les incidents qui avaient amené son départ de Paris, et même de parler de sa mère, elle dit à M. d'Auberive, qu'ayant terminé son éducation, et désormais maîtresse de choisir sa direction en ce monde, elle cédait à un désir irrésistible et à un devoir évident, en allant retrouver son père qu'elle n'avait pas vu depuis dix ans. Pourtant à l'âge d'Aurélie, la dissimulation est difficile : à mille indices involontaires, au tremblement de sa voix, aux réticences de son récit, M. d'Auberive comprit aisément que ce départ avait été entouré pour la jeune fille de circonstances douloureuses, qu'elle s'y était décidée brusquement, à la lueur d'un de ces éclairs qui devaient tôt ou tard lui découvrir ce qu'elle avait longtemps ignoré. Devinant, en partie du moins, ce qu'elle avait souffert, arrivant peu à peu à pénétrer le secret de cette âme restée naïve au milieu de ces premières douleurs comme une fleur dans des ruines, il ressentit une émotion profonde, et ce fut lui qui, à la fin de cet entretien, eut des larmes dans la voix.

— Mademoiselle, reprit-il, comptez-vous vous présenter ainsi, seule et à l'improviste, chez M. d'Ermancey ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en hésitant... je n'y avais pas trop réfléchi... je me fiais au hasard, à la Providence...,

— Eh bien ! si vous le permettez, ce sera moi qui en prendrai pour un jour le rôle auprès de vous. Ma voiture doit m'attendre à Valence ; je vous conduirai moi-même à Sernage ; je préparerai votre père à la joie émouvante que va lui causer votre arrivée ; je jouirai un moment de son bonheur, et puis je vous laisserai ensemble.

Aurélie le remercia avec effusion. Bientôt, Emmanuel revint auprès d'eux, et la conversation recommença, plus cordiale encore et plus animée. N'y a-t-il pas dans la vie des jours et des heures qui comptent double pour le cœur, où les sentiments vont plus vite, où ce qui n'eût été, en temps ordinaire, qu'une simple connaissance, devient presque une intimité ? Mademoiselle d'Ermancey l'éprouvait à son insu. Elle s'abandonnait, sans y songer, à l'attrait de ces deux natures chevaleresques, dont la distinction naturelle répondait admirablement à tout ce qu'il y avait en elle d'instincts élevés et poétiques. Aurélie, en effet, tenait de sa mère ce don de poésie native qui n'est jamais plus attrayant et plus vrai, chez les femmes, que lorsqu'il s'ignore lui-même : don précieux ou funeste, qui devient un péril pour les superbes et un charme chez les humbles !

La journée s'écoula rapidement. Le lendemain matin, à mesure qu'on approchait de Valence, l'émotion de mademoiselle d'Ermancey devint plus vive, et il lui sembla que M. d'Auberive et son fils la partageaient. Lorsqu'on ne fut plus qu'à quelques lieues, et qu'on vit s'élever, au-dessus des peupliers et des saules qui baignent leurs racines dans le Rhône, les montagnes de la Drôme et du Vivarais, Emmanuel, l'œil brillant de plaisir, lui montrait chaque massif d'arbres, chaque groupe de maisons, chaque pli de collines, les appelant par

leur nom, les saluant comme des amis que l'on fête au retour, après une absence. — A coup sûr, l'Oberland est plus pittoresque, disait-il; les bords du Rhin ont des aspects plus grandioses; la Yung-Fraü et le Mont-Blanc dépassent de bien haut nos pics dentelés et grisâtres; et cependant mon cœur bat plus vivement qu'il ne battait, il y a quelques jours, devant ces magnifiques paysages. D'où vient donc ce charme mystérieux et infini que la bonté de Dieu attache au pays natal? Est-ce le souvenir? est-ce l'espérance? est ce la certitude d'y revoir ceux qui nous aiment? est-ce le bonheur d'y ramener ceux que nous aimons? — Et ses yeux se fixaient sur son père : mais, un instant après, son regard retomba sur Aurélie, et elle en fut troublée. Elle aussi songeait que si elle avait eu le sort des autres enfants, si elle avait grandi dans la maison paternelle, à l'ombre de ces peupliers qu'elle allait revoir en inconnue, elle éprouverait, au lieu d'un sentiment cruel d'isolement et de vide, quelques-unes de ces joies si douces qu'Emmanuel dépeignait si bien. A cette pensée, toutes ses tristesses, un moment distraites, lui revinrent : une larme se fit jour à travers ses longs cils et glissa lentement sur sa joue. Emmanuel s'en aperçut. Il devina qu'il avait, sans le vouloir, causé un chagrin à Aurélie, et lui en demanda pardon d'un air si ému, qu'à son tour elle se reprocha de n'avoir pas su cacher ses impressions et d'avoir troublé la joie de ce jeune cœur. Entre deux âmes délicates, cet échange de peines involontairement causées, réparées avec candeur, et finalement partagées, porte avec soi des séductions vagues et comme un premier prélude à des sentiments plus intimes. Emmanuel, assurément, ne s'en doutait pas; il croyait n'éprouver pour mademoiselle d'Ermancey que cet intérêt amical dont son père

lui donnait l'exemple, et que justifiait trop bien cette situation singulière, relevée par tant d'innocence et de grâce. Aurélie était plus loin encore de penser qu'il pût y avoir pour elle autre chose que ce qu'elle venait de perdre ou ce qu'elle allait retrouver. Pourtant, l'image de ce jeune homme, lui montrant de la main le pays natal, malheureux de l'avoir attristée, consolé en la voyant sourire, s'associait aux émotions de ces heures rapides. Elle ne songeait qu'à M. d'Ermancey; mais à ses côtés, dans une sorte de perspective lointaine, elle plaçait ces deux aimables compagnons de voyage qui la ramenaient vers lui.

A midi, le bateau aborda à Valence. Madame Durand, qui s'était parfaitement acquittée de son rôle silencieux et passif, remit ses pouvoirs entre les mains de M. d'Auberive, et repartit pour Paris, chargée de mille souvenirs pour madame Aubert. En débarquant, le marquis trouva sa voiture, qui était venue, conformément à ses ordres, l'attendre sur le quai. On avait en outre amené pour Emmanuel un cheval de selle qu'il aimait beaucoup, et qui hennissait de plaisir en le reconnaissant. Il demanda alors à son père et à Aurélie l'autorisation d'escorter la voiture, ajoutant que si on voulait le rendre bien heureux, on lui permettrait, en approchant de Sernage, de prendre les devants et d'aller avertir M. d'Ermancey. M. d'Auberive consentit à cet arrangement. Comme il consentait, Aurélie n'osa pas dire non; mais elle ne put s'empêcher de remarquer avec quel joyeux élan Emmanuel sauta sur son cheval, et cette joie l'inquiéta sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi. On prit la route qui conduisait à Sernage, en serpentant à travers des collines plantées à mi côte de vignes et de haies vives. Il faisait un temps magnifique; l'air des mon-

tagnes et du Rhône tempérait l'ardeur du soleil. Ce n'étaient plus les pâles horizons et les ciels humides du nord; ce n'étaient pas encore les chaleurs mates et desséchantes de la nature méridionale. Aurélie restait silencieuse et le marquis respectait son silence. Chaque fois qu'elle regardait au dehors, ses yeux rencontraient Emmanuel, monté sur son beau cheval, dont les vives allures faisaient encore mieux ressortir sa bonne mine et l'élégance de sa taille. Elle eût voulu éviter de le voir, et se recueillir tout entière en elle-même; mais comment se détourner de ces collines où s'était abritée sa première enfance, et qui lui annonçaient Sernage? Était-ce sa faute si, sur le premier plan de ce paysage qui reprenait possession de son cœur, lui apparaissait ce jeune homme, chevauchant à quelques pas?

A un angle de la route, M. d'Auberive lui montra, sur une pente douce et boisée, un château de belle apparence, flanqué de deux tourelles dont les pignons pointaient à travers une épaisse futaie. — C'est là que nous habitons, c'est Songères, dit-il. Aurélie, se penchant à la portière, aperçut alors dans le lointain, au pied d'un des mamelons qui se découpaient sur la plaine et dont les derniers allaient se perdre à l'horizon, une maison entourée d'arbres, pareille à une tache blanche sur un fond de verdure. Par un mouvement instinctif, elle la montra au marquis, en l'interrogeant du regard. — Oui, mon enfant, lui dit celui-ci avec une gravité pleine de tendresse, vous ne vous trompez pas : c'est Sernage. En même temps, Emmanuel partit au galop, et bientôt on le perdit de vue. Dix minutes après, la voiture entrait dans une avenue d'ormeaux qui précédait une terrasse et une habitation élégante. M. d'Auberive fit arrêter; on mit pied à terre; la jeune fille tremblait si fort,

que le marquis était obligé de la soutenir. En ce moment, ils virent, au bout de l'avenue, la porte d'entrée s'ouvrir, et deux hommes venir à leur rencontre. L'un des deux avait besoin, lui aussi, qu'on le soutînt, et c'était Emmanuel qui le portait presque dans ses bras : — Voilà Maurice d'Ermancey ! Voilà votre père ! s'écria M. d'Auberive. Aurélie tendit les mains dans cette direction, et, tombant à genoux sur la route : — Mon père, dit-elle, d'une voie entrecoupée, mon père, pardonnez-moi !

— Te pardonner, ma fille chérie ! Je t'espérais et je t'aime ! dit M. d'Ermancey, en la relevant et en la pressant avec transport sur sa poitrine.

M. d'Auberive et son fils, témoins de cette scène, n'essayaient pas de retenir leurs larmes. Grâce à ce tact parfait qui est la politesse du cœur, le marquis comprit qu'il fallait laisser seuls, pendant quelques instants, Aurélie et son père.— Adieu, Maurice, dit-il, en lui serrant la main : le bonheur n'aime pas les importuns. Nous reviendrons dans quelques jours... Mademoiselle, je me féliciterai toute ma vie d'une rencontre qui m'a permis d'être pour quelque chose dans un moment comme celui-ci.

On amena le cheval d'Emmanuel : il était blanc d'écume.

— C'est pour arriver quelques secondes plus vite que tu as surmené ton fidèle Dick ! reprit M. d'Ermancey. Cher Emmanuel ! Digne messager de mon bonheur ! Ah ! je t'aimais déjà comme un fils !...

Ces dernières paroles, bien que fort simples et dites sans arrière-pensée, firent tressaillir Aurélie. — Ainsi, pensait-elle, il est de moitié dans tout, même dans la joie, même dans l'étreinte de mon père !

M. d'Ermancey prit le bras de sa fille et rentra avec elle dans la maison. Il ne se lassait pas de contempler Aurélie. Il s'émerveillait de sa beauté, de sa grâce, de cet épanouissement de jeunesse qui se découvrait à lui tout d'un coup, au lieu de s'être révélé, comme pour les autres pères, par gradations insensibles. Il cherchait dans ses traits charmants la trace lointaine de ce visage d'enfant dont dix années le séparaient, et peut-être aussi, hélas ! une vague ressemblance avec un autre visage qui s'associait dans son souvenir aux orages et aux amertumes de sa vie. Aurélie, toujours au bras de M. d'Ermancey, parcourait la maison avec une sorte de religieuse ivresse ; elle allait de chambre en chambre, essayant de retrouver l'empreinte, de respirer le parfum des années disparues. Dans cette revue rapide, elle passa devant une porte fermée, qu'elle voulut ouvrir comme les autres. — Non, mon enfant, celle-là ne s'ouvre plus, dit tristement M. d'Ermancey. Aurélie baissa la tête, et son cœur se serra : c'était l'appartement de sa mère.

La nouvelle de son arrivée ne tarda pas à se répandre. Les domestiques et les fermiers, tous vieux serviteurs, accoururent pour saluer leur jeune maîtresse. Ils l'avaient vue naître ; ils l'avaient bercée dans leurs bras ; ils avaient pleuré son départ et son absence. Aurélie revit ces bonnes et honnêtes figures, qui lui semblaient ne s'être qu'endormies dans un des replis de sa mémoire. Tout était nouveau pour elle, et rien cependant ne lui était étranger. Elle se souvint alors de l'affreux moment qu'elle avait passé, le jour de son départ, à l'hôtel de madame d'Ermancey. Étrange contraste ! Chez celle qu'elle avait préférée, on l'avait traitée en inconnue ; chez celui qu'elle avait quitté, elle était restée présente à tous les cœurs. — Ma

fille, lui dit M. d'Ermancey, en lui montrant les blés jaunissants, les prés, le verger, le troupeau qui revenait à l'abreuvoir avec un gai tintement de clochettes, voilà votre petit royaume : puissiez-vous vous y trouver bien !

VI

Dès lors commença pour Aurélie une vie égale et calme, dont elle ne ressentit d'abord que les douceurs. Reprendre chaque jour d'une façon plus intime et plus complète, auprès de M. d'Ermancey, cette place longtemps négligée, échanger avec lui tout un arriéré de tendresse, apporter dans son existence et dans sa maison ces mille petits détails que les femmes entendent seules et qui répandent sur chaque chose un air d'élégance et de bien-être, Aurélie n'en demandait pas davantage. Désormais sûr de son affection, M. d'Ermancey s'y abandonnait avec joie, et son caractère y perdait peu à peu cette timidité ombrageuse, cette défiance de lui-même que lui avaient laissées ses premiers chagrins : sa fille, heureuse de le voir heureux, oubliait tout ce qui n'était pas lui, et lorsqu'elle écrivait à madame Aubert, elle put lui parler de ses joies filiales sans qu'aucune ombre vînt se glisser sur ce véridique tableau. Elle éprouvait en outre ce sentiment vague et délicieux qu'un éloquent écrivain a appelé *l'ivresse des champs* : le matin, lorsqu'elle ouvrait sa fenêtre, et qu'au lieu de la sombre cour de sa pension, elle voyait le ciel bleu, les lointains à demi-baignés dans une brume lumineuse, le jardin, les arbres, les prés, tout le mouvement de la vie rustique, elle sentait son cœur s'épanouir ; elle aspirait à longs traits cet air

frais et pur, et remerciait Dieu de lui avoir donné, à l'abri des orages entrevus, ce nid paisible sous la feuillée.

Sougères, le château du marquis d'Auberive, n'était séparé de Sernage que par un bois de pins qui courait à travers les pentes, et où l'on avait ménagé des sentiers dont la trace capricieuse se perdait çà et là dans les fourrés. Ce bois était charmant, et Aurélie aimait à se promener dans ces agrestes détours, parfumés de cette senteur âcre, particulière aux arbres verts. Mais elle s'arrêtait toujours à moitié chemin : pourquoi? il lui eût été difficile de l'expliquer. Elle ne redoutait à coup sûr ni le marquis, ni son fils : pourtant il lui semblait qu'elle pensait trop souvent aux circonstances de sa rencontre avec eux. Ils étaient venus faire plusieurs visites à Sernage, et elle avait cru démêler, dans leurs physionomies et leurs manières, quelques légers changements. Elle n'y retrouvait plus, au même degré du moins, ce libre élan, cette cordialité sans bornes, cette familiarité sympathique qui avait répandu tant de charme sur le voyage et sur l'arrivée. Ces changements étonnèrent Aurélie, et ce qui l'étonna bien davantage, ce fut d'en être préoccupée. Elle fit alors un retour sur elle-même : avec cette force de réflexion qu'elle avait contractée dès l'enfance, elle se demanda par quel singulier mirage cet Emmanuel, inconnu naguère, que le hasard avait jeté sur sa route, s'était un moment emparé de son imagination. Elle se persuada aisément qu'il n'y avait eu là qu'une sorte de surprise, causée par l'exaltation où l'avait jetée son voyage, et que l'intervention fortuite de M. d'Auberive et d'Emmanuel dans les émotions de son retour à Sernage n'était, après tout, qu'un épisode de son rêve, comme les riants paysages qu'elle avait traversés. Mais qui ignore les caprices de la pensée, et comment elle dévie du but

que l'on se croit le plus sûr d'atteindre? Pour se fortifier contre toute illusion nouvelle, Aurélie chercha à réveiller, dans son âme, le souvenir de Jules Daruel; elle chercha à raviver, à faire saigner sa blessure, et elle s'aperçut tout d'abord que ce souvenir était éteint, cette blessure cicatrisée. Elle ne pouvait réussir a se rappeler Jules que pour le comparer à Emmanuel, et ce parallèle, une fois maître de son esprit, n'en sortait plus : à côté de l'image effacée du jeune légiste en habit noir et en cravate blanche, elle voyait sans cesse poindre la noble et élégante figure du jeune cavalier, galopant près de sa voiture ou soutenant dans ses bras M. d'Ermancey. — Quelle folie! et que m'importe tout cela? disait-elle alors pour couper court à ces visions dangereuses; et elle retournait à la hâte auprès de son père.

M. d'Ermancey, par malheur, ne pouvait ni soupçonner, ni comprendre ce qui se passait dans l'âme d'Aurélie. Il manque à l'affection paternelle, même la plus délicate, ce don de divination et de seconde vue qui fait du cœur des jeunes filles un livre toujours ouvert pour les yeux de leurs mères. M. d'Ermancey d'ailleurs était plus dévoué que pénétrant; il avait eu tant à souffrir au contact d'une organisation poétique et passionnée, que poésie et passion étaient devenues pour lui quelque chose de pareil à ces gouffres qui donnent le vertige et auxquels on évite de penser. Il voyait Aurélie, tendre et empressée auprès de lui, accourant chaque matin dans ses bras avec une caresse dans le regard et un sourire sur les lèvres; rien ne l'avertit que cette âme pure et aimante fût, si près de lui, exposée à un danger et à un chagrin.

Un jour même, dans une de ces bonnes causeries au coin

du feu que commençaient à prolonger les soirées d'automne, M. d'Ermancey laissa échapper quelques mots qui firent comprendre à Aurélie qu'à l'époque de sa naissance, aucun nuage n'ayant encore troublé la paix de Sernage, et Emmanuel d'Auberive ayant alors cinq ou six ans, on avait songé des deux parts à un projet de mariage entre ces deux enfants, projet qui semblait justifié d'avance par le voisinage, la convenance des fortunes et l'intimité des deux familles. Cette confidence lui causa une nouvelle émotion, et ramena sa pensée vers Emmanuel, au moment même où elle s'efforçait le plus de l'oublier. A l'aide de questions adroites, auxquelles son père n'opposait du reste aucune méfiance, elle parvint à compléter ce premier renseignement : il lui fut, hélas ! trop facile de savoir à la suite de quels événements ce projet avait été abandonné. Ce ne fut pas tout ; elle apprit bientôt, soit par M. d'Ermancey, soit par des indiscrétions du dehors, d'autres détails qui ajoutèrent encore à son anxiété et à son trouble, par l'effort même qu'elle fit pour se démontrer qu'ils lui étaient indifférents.

La famille d'Auberive était arrivée depuis longues années, dans le pays, à cette supériorité incontestée, qui résulte d'une grande fortune, d'un grand nom noblement porté, et surtout d'une longue série de générations *sur lesquelles il n'y a rien à dire,* pour nous servir de l'expression consacrée par ce vocabulaire de province, trop négligé peut-être des philologues et des moralistes. Riche déjà de la fortune de sa mère, doué de tous les avantages extérieurs, admirablement élevé par un père qui l'adorait, Emmanuel devait être, à vingt lieues à la ronde, le point de mire de tous les salons et de tous les castels où fleurissaient ces plantes délicates, d'une croissance si prompte

et d'une culture si savante, qu'on appelle les filles à marier. Emmanuel était, en un mot, et toujours d'après le même vocabulaire, *le meilleur parti* de la contrée : quiconque a pratiqué la province, sait à quels empressements et à quels priviléges donne droit ce titre onéreux. La situation de M. d'Ermancey s'était au contraire fort amoindrie depuis quinze ans. Un des effets les plus sûrs des dissidences domestiques est de rendre pauvres, en les séparant, ceux qui seraient riches en restant unis.

Lorsqu'elle eut obtenu un à un tous ces renseignements, et y eut ajouté ce qu'on lui taisait, c'est-à-dire l'effet moral produit par le départ de madame d'Ermancey, Aurélie put comprendre qu'elle n'était plus un parti convenable pour Emmanuel. Elle s'exagéra même cette disproportion pour en faire une impossibilité, et, sa fierté venant à son aide, elle se dit qu'elle aurait là la plus puissante de toutes les armes contre ce sentiment qu'elle ne s'expliquait pas encore, mais dont elle avait peur et honte. Elle se promit de profiter de la leçon terrible qu'elle avait reçue, de ne pas renouveler à Sernage la cruelle épreuve de Paris, et surtout de ne pas exposer le nom de sa mère à être jeté une seconde fois à son oreille, comme l'arrêt de mort de ses affections ou de ses espérances. Malheureusement, ces agitations n'étaient pas de nature à lui rendre Emmanuel plus indifférent. A chacune de ses visites, elle remarquait, tantôt qu'il était triste, et que cette tristesse, sur ce visage franc et ouvert, formait un poignant contraste ; tantôt qu'il regardait son père avec inquiétude, comme s'il était retenu par la crainte de déplaire à M. d'Auberive en se montrant trop empressé auprès d'elle ; tantôt, que M. d'Auberive lui-même la contemplait avec un singulier mélange d'anxiété, de sympathie et de regret.

Toutes ces remarques aboutissaient à des récriminations contre elle-même. — Pourquoi cette persistance à observer des détails qui devaient l'intéresser si peu? Remarquait-elle toutes ces nuances, lorsque Jules Daruel venait la voir à la pension? S'inquiétait-elle de savoir s'il était triste ou gai? froid ou empressé? Ce n'était donc plus la même chose? Quelle honte! un jeune homme qu'elle n'avait pas vu dix fois, qui ne songeait pas à elle! Et la pauvre Aurélie frémissait de se deviner si bien, et elle demandait à Dieu du courage contre Emmanuel et contre elle-même.

Vers ce temps-là, un officieux bavard apprit à Aurélie que mademoiselle Valentine de Reynald, riche héritière et passablement jolie, paraissait définitivement destinée à devenir la femme d'Emmanuel d'Auberive. Mademoiselle d'Ermancey crut sincèrement que cette nouvelle et ce nom lui rendaient le calme qu'elle avait vainement demandé à ses propres réflexions. Il lui tardait de recevoir là-dessus une communication positive, d'apprendre le moment précis de ce mariage, de voir s'élever enfin cette barrière que son imagination ne franchirait plus. Cependant quelques mois s'écoulèrent, et rien ne vint confirmer cette nouvelle. M. d'Ermancey et sa fille vivaient si retirés, que les rumeurs du dehors ne parvenaient point jusqu'à eux. Hélas! Aurélie eût souffert bien davantage si elle eût connu les bruits et les commérages qui commençaient à circuler dans le pays. Il était très-vrai qu'un mariage avait été presque résolu, l'hiver précédent, entre Emmanuel d'Auberive et mademoiselle de Reynald, et que, pendant son voyage en Suisse, le marquis avait laissé à son notaire ses pouvoirs pour rédiger d'avance les principaux articles du contrat. Mais il était vrai aussi que, depuis leur retour, cette affaire qui avait

paru toucher à sa conclusion, restait suspendue. On assurait même qu'Emmanuel allait beaucoup moins souvent *faire sa cour* à la brillante Valentine. Quel était le motif de ce retard? comment l'expliquer, surtout de la part d'un homme aussi esclave de sa parole que l'était le marquis d'Auberive? Excellent texte à commentaires. Chez le préfet, chez le receveur général, on mit sur le tapis cette grande question : Pourquoi Emmanuel d'Auberive n'épouse-t-il pas Valentine de Reynald? On fut bientôt sur la voie : madame de Reynald la mère, sèche et altière douairière, qui, depuis trois ans, couchait en joue ce mariage comme un chasseur à l'affût, sut que M. d'Auberive et Emmanuel avaient rencontré sur le bateau à vapeur mademoiselle d'Ermancey. On lui raconta, en les enflant, quelques-unes des circonstances de ce romanesque retour. Alors des renseignements précis sur Aurélie furent demandés et apportés. Huit jours après, il était bien avéré dans ce petit monde où trônait madame de Reynald, et où elle avait, comme toutes les royautés, ses complaisants et ses flatteurs, qu'Aurélie avait été élevée chez sa mère avec tous les artistes et tous les comédiens de Paris; qu'elle chantait comme mademoiselle Grisi et dansait comme Fanny Elssler; qu'elle ressemblait trait pour trait à madame d'Ermancey, et se préparait à imiter fidèlement ses exemples; que ce pauvre M. d'Ermancey avait été obligé de recourir à la supplication et à la menace pour obtenir, après dix ans d'abandon et d'oubli, qu'elle vînt passer quelques mois à Sernage; enfin, qu'elle avait ensorcelé M. d'Auberive et surtout Emmanuel en déployant tout un arsenal de coquetteries, de *talents d'agrément*, et de phrases sentimentales. — Quoi d'étonnant? Les livres d'Arsène Gérard avaient été ses premières lectures; elle y avait vu comment on

s'y prend pour *tourner la tête* aux hommes que l'on rencontre sur les grands chemins. — Que voulez-vous, ma chère? disait une amie de madame de Reynald, qui avait trois filles très-laides, et qui, au fond, était fort aise de la mésaventure de Valentine; nos filles ne sont pas de force à lutter contre de pareils moyens de séduction; ce n'est pas là l'éducation que nous leur avons donnée, etc., etc., etc. Une fois sur ce terrain, les conversations allaient loin.

VII

Aurélie ne savait heureusement pas un mot de ce qui se disait d'elle. Un jour, à la fin d'avril, à cette douce époque de l'année où chaque débris de l'hiver se cache sous un bourgeon et une fleur, elle reçut une lettre de madame Aubert, qui lui annonçait sans beaucoup de façons le mariage de Jules Daruel avec la fille d'un des collègues de M. Marbeau: une place de substitut devait être le cadeau de noce. — Je vous fais part de ce mariage un peu brusquement, ajoutait la bonne dame, parce que je suis sûre que vous l'apprendrez avec une grande résignation. Oui, mon enfant, grâce à ma vieille expérience, j'ai parfaitement deviné ce que vous ne savez peut-être pas encore très-bien: c'est que vous n'avez jamais aimé Jules Daruel.

Aurélie ne le savait que trop, et la joie qu'elle éprouva en voyant se briser ce frêle et dernier lien qui la rattachait au passé, acheva de l'éclairer sur l'état de son cœur. Cette fois, elle cessa de lutter contre le sentiment qu'elle avait combattu usqu'alors, et pour qui chaque incident de sa vie intime deve-

nait une victoire nouvelle. En reconnaissant à quel point madame Aubert avait raison, et combien elle s'était trompée lorsqu'elle avait cru aimer Jules Daruel, elle saluait, elle consacrait l'affection véritable, comme ces néophytes qui en voyant tomber le dernier temple de leurs idoles, se prosternaient devant le vrai Dieu ! Il en est de l'amour comme de ces maladies qui, longtemps stationnaires, font en un jour assez de ravages pour ne pouvoir plus être ni méconnues, ni guéries. Ce jour était arrivé pour Aurélie : elle plongea au fond de son cœur, et en rapporta cette perle divine, cette perle faite avec des larmes, dont rien n'égale la pureté ni le prix. Son sort était décidé : elle aimait !

Mais à ce sentiment profond, immense, invincible, ne se mêlait aucune espérance. — Emmanuel ne le saura jamais ! pensa-t-elle : le voir quelquefois, prier pour lui chaque jour, vivre sans cesse auprès de mon père, m'abreuver à la source des immolations et des sacrifices... Mon Dieu, je ne vous demande rien de plus !

Elle sortit; ses sensations étaient trop vives; elle avait besoin de les épancher dans le sein de cette belle nature qui, depuis six mois, la consolait et la calmait. Le soleil avait déjà ces molles tiédeurs, mêlées de rayons et de brises, qui répandent partout le mouvement et la vie. Aurélie s'enfonça dans un de ces sentiers qui conduisaient à Sougères à travers le bois. De temps à autre elle levait les yeux, et elle apercevait au loin, au-dessus du massif onduleux des pins, les tourelles du château, paisibles souveraines de ce frais paysage. Elle songea un moment que, si son enfance et sa destinée avaient été celles des autres jeunes filles, elle aurait pu devenir l'heureuse habitante de Sougères, l'heureuse compagne d'Emmanuel. Elle

repoussa vite ce rêve; regretter ce bonheur perdu, c'eût été accuser celle qui le lui faisait perdre.

Elle poussa cette promenade un peu plus loin que d'ordinaire. Deux ou trois fois, en se rapprochant de Sougères, elle crut voir, dans l'épaisseur du bois, quelque chose comme une ombre, une figure, qui disparaissait derrière les arbres quand Aurélie s'arrêtait pour la regarder. Elle s'imagina d'abord que c'était un pâtre qui se cachait pour ramasser quelques branches mortes. Ensuite elle pensa qu'elle s'était trompée, et que le jeu de la lumière dans ces flots mouvants d'ombre et de verdure, avait causé son illusion. Arrivée à une éclaircie d'où l'on découvrait à une distance égale Sougères et Sernage, mademoiselle d'Ermancey trouva à ses pieds un bouquet, fraîchement coupé, de fleurs de *Paulownia*. Qui avait posé là ces fleurs? Il n'y avait qu'un seul paulownia dans tout le pays, et il se trouvait dans le jardin de Sougères. Aurélie regarda de nouveau à droite et à gauche, et ne vit personne. Elle ramassa le bouquet, le respira un moment, en détacha une de ces belles grappes violettes qu'elle mit à sa ceinture, laissa retomber le reste, et retourna pensive sur ses pas.

Au lieu de rentrer à Sernage par la grande porte, elle fit un détour pour rester plus longtemps seule, traversa le jardin, et monta dans sa chambre par l'escalier de service. Sa croisée était ouverte; en s'avançant, Aurélie aperçut son père assis sur la terrasse au-dessous de sa fenêtre, et lisant un journal; elle allait l'appeler, lorsqu'elle vit dans l'avenue le marquis d'Auberive. Il était seul, contre son habitude, et, à mesure qu'il approchait, mademoiselle d'Ermancey lui trouvait un air solennel et grave qu'elle ne lui connaissait pas. Un insurmontable pressentiment la cloua à sa place; elle laissa la fenêtre

ouverte, et se tint derrière le rideau, se proposant de descendre après qu'elle aurait entendu les premières paroles qu'échangeraient son père et le marquis.

Au bruit des pas de M. d'Auberive, M. d'Ermancey jeta son journal, se leva, et tendit la main à son vieil ami.

— Maurice, dit le marquis d'un ton noble et calme, tu t'étonnes peut-être que je vienne seul aujourd'hui : c'est que j'ai une demande à t'adresser ; je viens te demander la main de ta fille pour mon fils Emmanuel.

Aurélie éprouva comme un vertige de bonheur, mais ce bonheur fut de courte durée ; M. d'Ermancey réfléchit un moment, puis répondit d'une voix ferme :

— Mon ami, je te la refuse.

Aurélie chancela comme si un coup de maillet l'eût frappée au cœur ; elle fut obligée, pour ne pas tomber, de se cramponner à l'appui de la fenêtre, et pourtant, dans cette angoisse suprême, elle ne perdit pas une syllabe de l'entretien qui suivit.

— Tu me refuses, toi, Maurice, s'écria le marquis d'un air de profonde surprise ; ce mariage n'a-t-il pas été autrefois le plus cher de nos rêves ? Emmanuel n'est-il pas riche, bien né, d'un caractère aimable ? un père ne peut-il pas lui confier sans crainte le bonheur de sa fille ?

— Oh ! ce n'est pas cela ! tu sais bien que ce n'est pas cela ! reprit M. d'Ermancey avec un sourire navrant de tristesse.

— Qu'est-ce donc alors ?

— Écoute : si tu veux que je te réponde avec une entière franchise, — et pour cela il me faudra raviver une cruelle blessure, — si tu veux que je te dise tout, tu dois aussi tout me dire ; me le promets-tu... foi d'honnête homme ?...

Un nuage passa sur le front de M. d'Auberive; il hésita, mais il répondit : Je te le promets.

— Eh bien! cette demande si étrange, si brusque, que tu viens de me faire, quels en sont les motifs? Souviens-toi que je veux les connaître tous.

— Le motif!... c'est qu'Aurélie est ravissante et qu'Emmanuel l'aime éperdûment : peut-il donc y en avoir un meilleur?

— Il y en a un autre, d'Auberive, il y en a un autre, j'en suis sûr; et quand même j'en pourrais douter, ton embarras me le prouverait. Mon ami, tu ne sais pas mentir! parle donc, tu me l'as promis.

— Tu le veux... mais non, je n'en aurai jamais le courage... je vais te déchirer le cœur...

— Eh! ne sais-tu pas que ma plaie saigne encore, qu'elle saignera toujours? interrompit M. d'Ermancey avec une sombre énergie : que ce soit ta main ou la mienne qui en arrache l'appareil, qu'importe?

— Eh bien! Maurice, cette demande que je t'ai faite, j'aurais dû te la faire à genoux. Pour Emmanuel, ce mariage est le plus désiré des bonheurs; pour moi, il est le plus sacré des devoirs. Sans m'en douter, j'ai compromis ta fille... ce voyage, cette rencontre, ce soin que nous avons pris de ramener Aurélie dans tes bras, tous ces faits si innocents et si simples, ont été commentés par la médisance... On a prétendu que mademoiselle d'Ermancey, cet ange de pureté et de candeur, avait déployé, pour nous plaire, des séductions romanesques...

— Et c'est pour réparer ce tort involontaire, fait par vous à ma pauvre enfant, que tu me demandes sa main pour ton fils, reprit M. d'Ermancey; c'est bien, c'est très-bien!.., Je n'en avais pas besoin pour savoir que si la loyauté et la déli-

catesse étaient exilées de la terre, on les retrouverait dans le cœur d'un d'Auberive. Mais, que ta conscience se rassure, ce n'est ni Emmanuel, ni toi, qui avez compromis ma fille.

— Et qui donc? murmura le marquis.

— Tu me le demandes?... Dis-moi, crois-tu que si vous aviez rencontré sur votre route toute autre jeune fille de ce pays, et si vous aviez fait pour elle ce que vous avez fait pour Aurélie, la langue la plus venimeuse, la calomnie la plus inventive eût trouvé là-dessus un seul mot à dire?

M. d'Auberive garda le silence.

— Tu ne me réponds rien; cette fois tu m'as compris, poursuivit M. d'Ermancey. Oui, mon ami, si l'envie et la malice se sont si aisément emparées de la réputation d'Aurélie, c'est qu'Aurélie n'est pas placée dans les conditions ordinaires; c'est que cette réputation leur était livrée d'avance par un implacable souvenir, par une tache ineffaçable... Comprends-tu, maintenant, pourquoi je te refuse ma fille?

— Mais, Maurice, ma demande est très-sérieuse, très-sincère! s'écria le marquis éperdu.

— Je le crois, et c'est pour cela que ma réponse doit être sincère et sérieuse. Penses-tu que la calomnie s'arrêterait après qu'Emmanuel aurait épousé Aurélie? crois-tu qu'elle ne se retremperait pas éternellement à cette source funeste? Tu le sais, d'Auberive, notre Dauphiné est fier de vous : dans ce temps où tout s'en va, votre race a conservé intact cet honneur, ce vieil et pur honneur qui est le premier des biens... Si jamais tu pouvais l'oublier, je m'en souviendrais pour toi... Quand je regarde ton Emmanuel, si enthousiaste, si beau, si digne de sa sainte mère, je retrouve en lui cette fleur de noblesse que notre siècle ne connaît plus, qui bientôt peut-être

ne sera plus qu'un nom, mais que nous ne devons pas laisser périr, nous qui en sommes les gardiens... Quoi! tu voudrais que ton ami d'enfance, que ce pauvre comte d'Ermancey, qui t'aime depuis cinquante ans, fût cause qu'on pût dire un jour quelque chose d'offensant pour un d'Auberive? Non, mille fois non... abandonnez-nous, Aurélie et moi, à notre solitude et à notre misère, nous aurons la force de les supporter.

— C'est toi qui es le plus noble, le plus généreux des hommes, reprit le marquis avec une sorte d'admiration douloureuse; mais tu exagères la portée d'un souvenir qui ne doit pas retomber sur ta fille...

— Il retombe sur elle de tout son poids; ce qui arrive aujourd'hui arrivera demain, après-demain, toujours. Quiconque enviera le bonheur d'Emmanuel et d'Aurélie aura là, sous la main, une arme empoisonnée au service de sa haine. Pour les railleurs et les méchants, Aurélie sera toujours la fille d'Arsène Gérard. Si elle a des succès dans le monde, si on vante ses grâces ou ses talents, il suffira d'un mot pour que l'éloge tourne en épigramme, pour que l'orageuse image d'Arsène Gérard se reflète dans chacun de ces talents, dans chacune de ces grâces. Peut-être, au milieu des premiers enivrements de la possession et de l'amour, Emmanuel mépriserait-il ces coups de poignard et ces coups d'épingle... peut-être, en le voyant heureux refuserais-tu d'y penser... Mais après, quel supplice pour lui et pour toi! quelle torture de ne plus retrouver en vous, ni autour de vous, cette belle sécurité contre laquelle il n'y a rien à dire, devant laquelle il n'y a rien à taire! Et si un propos insultant, une parole outrageante arrivaient jamais jusqu'à Emmanuel? Si tu voyais ce fils adoré prêt à laver dans son sang un sarcasme ou une injure?...

— Assez!... assez!... Maurice; tu m'épouvantes, dit le marquis, que ces derniers mots avaient fait pâlir... Mais enfin ces pauvres enfants ne pourraient-ils pas vivre à la campagne, s'enfermer dans leur bonheur, s'abriter à l'ombre de ces collines que n'atteignent pas les bruits du monde?... Ces fantômes que tu redoutes ne les poursuivraient pas jusqu'ici.

— Ils les poursuivraient partout... Tiens, en veux-tu la preuve? Vois cet article de mon journal de ce matin :

« On lit dans la *Gazette de Madrid*, 29 mars :

» La femme célèbre, connue dans la littérature et dans le » monde sous le pseudonyme d'Arsène Gérard, est en ce » moment à Madrid. Elle était hier au théâtre de la Reine, avec » Furst-Wagner, l'illustre compositeur. On sait qu'Arsène » Gérard s'appelle, de son vrai nom, la comtesse d'E........, et » qu'elle tient aux meilleures familles du Dauphiné. »

Le marquis d'Auberive parut un moment découragé. Hélas! reprit-il, que vais-je dire à Emmanuel? Il aime tant Aurélie! Il en deviendra fou de douleur!

— Emmanuel a vingt-quatre ans; à cet âge, il n'y a point d'invincibles amours, il n'y a point de douleurs irréparables. D'ailleurs, il a pour toi tant de déférence et de respect! Tu lu diras que ce mariage t'afflige, et il y renoncera.

— Mais je lui ai dit que je consentais, répliqua le marquis avec un soupir. Ecoute, Maurice, ton sévère langage, tes prévisions sinistres m'ont ému et troublé, j'en conviens. L'enthousiasme, l'amour d'Emmanuel dissiperont tous ces nuages. Laisse-moi deux jours de réflexion, après quoi nous reviendrons auprès de toi... Et si nous persistons... n'est-ce pas? tu ne seras pas inexorable?

— J'y consens; mais ces sujets sont trop douloureux pour

qu'il soit possible d'en parler deux fois. Nous avons échangé aujourd'hui tout ce que nous avions à nous dire. Emmanuel et toi vous reviendrez dans deux jours. Si vous persistez dans votre demande, j'appellerai Aurélie, et elle prononcera. Si, comme je le crois, comme je l'espère, tes réflexions te ramènent à mon avis, tu ne m'en diras plus un mot. Seulement, vous prendrez congé de nous, en annonçant un nouveau voyage, un voyage d'un an. C'est le meilleur moyen de distraire Emmanuel, de faire tomber les bruits malveillants, et, plus tard, de vous mettre en mesure de renouer avec les Reynald.

— Mais tu ne sais donc pas qu'Emmanuel, depuis qu'il a vu ta fille, ne veut plus entendre parler de Valentine? murmura le marquis en se levant.

— Je l'ignore, et je ne veux pas le savoir, répondit M. d'Ermancey avec fermeté.

M. d'Auberive embrassa son ami, et, un moment après, Aurélie le vit s'éloigner dans l'avenue.

— C'est vrai, dit-elle tout bas ; les scrupules de l'honneur me repoussent, comme m'ont repoussée les calculs de l'ambition.

Ce fut sa seule plainte ; elle rassembla ses forces, et écrivit à M. d'Auberive les lignes suivantes :

« Monsieur le marquis,

» Je viens me confier à votre honneur, à votre amitié. Par-
» donnez-moi mon indiscrétion ; j'étais près de ma fenêtre, et
» j'ai entendu les premiers mots de votre conversation avec
» mon père. Je suis vivement touchée, profondément recon-
» naissante de votre démarche, mais elle ne peut avoir de

» suite. Le jour où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer (jour
» qui ne cessera jamais de m'être cher), je vous parlai de
» quelques circonstances douloureuses au milieu desquelles
» j'avais quitté Paris; je ne vous les révélai pas toutes. Il en
» est une qui m'interdit tout nouveau lien, toute affection
» nouvelle; désormais je ne dois et ne puis plus vivre que
» pour mon père, et j'ai retrouvé près de lui une paix qu'il
» serait cruel de troubler.

» Je suis, monsieur le marquis, votre dévouée servante,

» AURÉLIE D'ERMANCEY. »

Ces lignes envoyées à leur adresse, Aurélie détacha de sa ceinture la fleur de paulownia qu'elle avait ramassée dans le bois de Sougères, la porta une dernière fois à ses lèvres, et la plaça entre les feuilles d'un album, à côté de la lettre de son père.

Puis elle descendit auprès de M. d'Ermancey. Elle était pâle, mais calme, et nul, pendant ces deux jours, n'eût pu se douter de ce qui se passait dans son cœur. Son père était plus agité qu'elle.

Le surlendemain, dans l'après-midi, M. d'Auberive arriva avec Emmanuel. Leurs yeux se fixèrent sur Aurélie; elle soutint courageusement ce regard.

— Mon cher Maurice, et vous, Mademoiselle, dit le marquis, recevez nos adieux pour quelque temps; nous partons ce soir pour l'Italie, et peut-être irons-nous de là jusqu'en Grèce et en Egypte.

— Mais nous reviendrons... il serait trop affreux de se quitter sans se dire au revoir! interrompit Emmanuel, dont les traits bouleversés et la voix remplie de larmes, trahissaient les déchirements et la douleur.

Au bout d'un quart d'heure, M. d'Auberive et son fils se levèrent, prirent congé et partirent. M. d'Ermancey et Aurélie les accompagnèrent jusqu'à l'entrée de l'avenue. Quand ils eurent disparu, mademoiselle d'Ermancey dit à son père :

— Il ne reviendra pas ; ou, s'il revient, ce sera pour épouser mademoiselle de Reynald.

— Quoi ! ma fille ! tu savais ?

— Tout : j'ai tout entendu ; j'étais là, reprit-elle en lui montrant sa fenêtre.

— Et tu l'aimais ?

— Oui, mon père.

M. d'Ermancey resta un moment silencieux et accablé ; puis, attirant Aurélie sur son cœur :

— Pauvre enfant ! s'écria-t-il avec une indicible tristesse ; punie pour les fautes d'une autre !

— Mon père ! dit Aurélie, en se serrant près de lui : Aimons-nous ! prenons courage ! prions Dieu ! il nous donnera la force de nous soumettre et d oublier.



ALBERT

I

Dans la partie la plus aride du département des Hautes-Alpes, à une demi-lieue de la route de Grenoble, on voit un château d'assez sombre apparence, dont les archéologues auraient peine à déterminer le style et la date. Ce château, appelé Blignieux, se compose d'un bâtiment carré, flanqué de deux tourelles décapitées pendant la révolution, et recouvertes d'une toiture en tuiles rouges. La grille fait face à une avenue d'ormeaux rabougris, aboutissant à un chemin frayé jusqu'à la grande route à travers des terres pierreuses. Une longue terrasse, parallèle à la façade, donne vue, à droite, sur un paysage terne et froid, qui n'a ni le caractère grandiose des montagnes du Dauphiné, ni la physionomie riante des plaines de la Provence. Ce sont des collines d'un dessin vulgaire, d'une teinte pâle et argileuse, se succédant, par mamelons inégaux, jusqu'aux premiers contreforts des Alpes. La végétation y est souffreteuse; les habitants ont un air de pauvreté

qui serre le cœur. Quand vient la saison des pluies, rien n'est plus triste que ces horizons écrasés par un ciel bas et estompés par la brume.

Il y avait, au moment où commence mon récit, bien des années que le bonheur et la joie semblaient exilés de ce château. Blignieux appartenait au comte Octave d'Esparon, qui l'avait quitté depuis longtemps en y laissant sa femme et son fils. Les détails de cette séparation à l'amiable n'étaient qu'imparfaitement connus : ces vieux murs en avaient gardé le secret.

Bien jeune encore, Octave d'Esparon s'était trouvé, par la mort de ses parents, à la tête de son patrimoine. Elevé à Paris, pendant ces années si riches en enthousiasme qui marquèrent la seconde période de la restauration, il était revenu dans sa province avec une foule de ces idées vagues, attrayantes, qui, colorées par le rayon de la jeunesse, forment tout un monde imaginaire, beaucoup plus séduisant que le nôtre. Aussi n'avait-il accepté de l'existence que le côté romanesque : des rêveries au lieu d'activité, des sentiments au lieu de principes, voilà ce qu'il apportait dans cette vie où les luttes les plus ignorées ne sont pas toujours les moins honorables, où les vertus les plus obscures sont quelquefois les plus belles.

Obéissant à un de ces caprices d'imagination familiers aux natures mobiles et qui les poussent, en un instant, d'un extrême à l'autre, Octave, à vingt-quatre ans, avait cru trouver dans le mariage l'accomplissement ou l'oubli de ses rêves juvéniles : il avait épousé mademoiselle Marceline de Gureuil, fille d'un riche propriétaire fixé dans la vallée d'Ogerelles, près de Grenoble. Mademoiselle de Gureuil avait dix-sept ans à peine, et tout ce qu'on savait d'elle, c'est qu'elle était belle, grave et

pieuse. Son père la maria sans appréhension : les goûts poétiques d'Octave d'Esparon l'avaient préservé de ce que les provinciaux appellent des sottises, et le vieux gentilhomme, élevé dans les idées de son temps, ne pouvait pas même soupçonner le genre de péril qu'apportent avec eux les caractères tels que celui-là. Quant à Marceline, son éducation austère, sa rigide piété, ne lui permettaient de préférer personne, et elle avait tendu la main à l'homme choisi par M. de Gureuil sans se douter qu'il lui fût possible. de songer à un autre.

Bien près d'elle pourtant, dans une habitation du voisinage, il y avait un jeune homme qui, sans l'avouer à personne, n'avait pu se défendre d'un sentiment profond pour mademoiselle de Gureuil. George de Charvey, troisième fils d'une famille nombreuse, se savait destiné au métier des armes par nécessité et par goût, et l'inégalité des positions lui eût fait regarder comme une folie de prétendre à la main de Marceline. Il avait donc soigneusement renfermé dans son âme un penchant que condamnait sa raison sévère, et, grâce à son extrême réserve, nul ne l'avait deviné. George était de ceux qui pensent qu'on profane certaines affections en les laissant entrevoir. Dès que son âge et ses études le lui avaient permis, il était entré au service, et il était déjà en garnison lorsqu'il avait appris le mariage de mademoiselle de Gureuil avec Octave d'Esparon.

Ce mariage ne fut pas heureux : au bout de quelques mois, Octave avait commencé à ressentir les premiers symptômes de ce malaise qui s'empare des imaginations ardentes, lorsqu'elles sont forcées de substituer les lignes inflexibles d'une vie tracée d'avance aux horizons lumineux et changeants qu'elles disposaient à leur gré. Ce ne fut d'abord que de l'inquiétude, un

ingénieuses et de délicates prévenances, l'amenât insensiblement à se livrer davantage, à ne plus se méfier de ce qu'elle pouvait ressentir ou inspirer. Octave, avec ses alternatives de transports et de sombre humeur, avec cette nuance d'exagération inséparable de certaines natures d'artiste, ne pouvait qu'effaroucher ce caractère contenu, ennemi de toute démonstration factice. Madame d'Esparon acheva donc de se replier sur elle-même, peu soucieuse de suivre son mari dans ces voies inconnues où elle le laissa s'isoler.

Dès lors, il s'éleva entre eux une mystérieuse barrière, une hostilité sourde qui devait s'aggraver chaque jour. Il en est du bonheur domestique comme de ces tissus précieux, mais frêles, que la moindre déchirure suffit pour mettre en lambeaux. Octave s'obstina de plus en plus dans cette conviction de sa valeur poétique, dont on eût pu le distraire en ayant l'air de la partager. Madame d'Esparon s'habitua toujours davantage à sceller ce cœur qui se sentait méconnu avant même d'être offensé. L'année suivante, elle eut un fils, et, au lieu de faire de cette joie un sujet de rapprochement entre deux âmes déjà désunies par mille déchirements secrets, elle eut l'imprudence de se retrancher dans sa maternité comme dans une forteresse imprenable. Absorbée par ses soins pour son fils, elle ne remarqua pas que M. d'Esparon s'accoutumait à vivre loin d'elle. Il sortait chaque jour pour faire de longues promenades, et ne rentrait que le soir, inquiet et agité. Sa journée s'était passée à poursuivre des fantômes, et son imagination, échauffée par l'oisiveté et la solitude, avait peuplé ce mélancolique paysage de ce qui manquait à sa vie. Gloire, plaisirs, éclat des fêtes, emploi de ses facultés inactives, il avait tout demandé aux brises qui glissaient sur ses tempes, aux nuages qui montaient dans

l'espace, et le soir, rentré dans ce château, retrouvant une femme qui l'humiliait de sa résignation et de son silence, il retombait du haut de ses chimères dans l'aride réalité.

Une pareille situation ne pouvait durer; bientôt s'élevèrent quelques orages d'un effet d'autant plus désastreux, que madame d'Esparon restait constamment, pendant ces crises, silencieuse et impassible. Son mari reprenait, à propos de quelque épisode vulgaire, ce thème toujours nouveau et toujours le même : cette glorification du *poétique* aux dépens du vrai, ces allusions perpétuelles à sa destinée manquée, à sa vocation méconnue. Madame d'Esparon ne lui répondait pas. Octave, qui eût mieux aimé des reproches et des tempêtes, se débattait contre ce silence; il s'irritait de jeter dans le vide ses déclamations éloquentes; emporté par l'ardeur du moment, il devenait provoquant et hostile; la verve de sa colère amenait sur ses lèvres quelques-unes de ces paroles incisives, irréparables, qui entrent dans le cœur comme une lame, et sur lesquelles le cœur se referme, gardant la lame et la plaie. Elle se levait alors, toujours calme; elle sortait de l'appartement sans que ses yeux trahissent aucune souffrance, et, un instant après, on l'eût retrouvée agenouillée à son prie-Dieu, ou inclinée sur le berceau de son enfant.

Cette vie, agitée sans éclat, monotone sans sérénité, ne tarda pas à inspirer une profonde antipathie à M. d'Esparon; ces tristes contradictions révoltaient, non pas sa raison et son cœur, mais la distinction de son esprit et la délicatesse de son goût. Seulement, au lieu de les amoindrir, en se résignant à n'être qu'honnête sans prétendre à être grand, il songea à leur échapper d'une façon plus conforme à ses préoccupations vaniteuses. Une idée qu'il traita d'abord de chimère, qui resta longtemps

confuse et inavouée, se mêla peu à peu à ses rêveries : puisque, dans cette existence qu'il subissait, il ne pouvait ni goûter le bonheur ni le donner, il se dit qu'il pouvait s'y dérober sans crime ; que pour le repos, la dignité de tous deux, une séparation était préférable à ces récriminations impuissantes qui ne remédiaient à rien et aigrissaient tout. Une fois que cette idée se fut emparée de lui, il perdit à se familiariser avec elle le temps qu'il aurait dû employer à s'en défendre, et bientôt il lui fut aussi difficile de la cacher que de la vaincre. Madame d'Esparon la devina : découragée par de longues épreuves, entraînée par cette espèce de douloureux fatalisme qui pousse les cœurs blessés au-devant de nouvelles blessures, elle ne fit rien pour combattre ce projet coupable. Octave vit un consentement tacite, un secret désir peut-être dans cette résignation passive qui le rassurait et l'irritait tout ensemble ; il cessa de se contraindre, et chaque incident de leurs froides ou orageuses journées ne fit que les rapprocher davantage de ce dénoûment qui devenait inévitable, dès l'instant qu'ils ne le regardaient plus comme impossible.

Si réservée, si maîtresse d'elle-même que fût madame d'Esparon, sa situation devait forcément se refléter dans sa correspondance avec son père. Celui-ci comprit, entre deux accès de goutte, que sa fille n'était pas heureuse, et, en homme sûr de son fait, il écrivit à son gendre pour le tancer vertement. Dans le contact des âmes droites, mais communes, avec les esprits brillants et égarés, ce qui achève ordinairement de tout perdre, c'est que celles-ci mettent autant de rudesse à réparer le mal que ceux-là ont mis de délicatesse à le faire. La lettre de M. de Gureuil était tout simplement une sévère mercuriale, qui ne tenait aucun compte des prétentions d'Octave, et où l'irascible

vieillard se montrait parfaitement étranger à nos raffinements modernes. Il écrasait en outre M. d'Esparon du détail des perfections de sa fille, énumération intempestive, qui suffit pour nous rendre une femme antipathique et nous faire haïr toutes les vertus dont on nous reproche de n'être pas dignes.

Ce fut le coup de grâce : M. d'Esparon entra chez sa femme avec cet air sombre et résolu que prennent les hommes faibles quand ils veulent être violents. — Vos plaintes, dit-il, vos accusations, vos ressentiments, ont porté leurs fruits; votre père, renseigné par vous sans doute, me traite comme on ne traiterait pas l'écolier le plus indocile, le visionnaire le plus insensé!

— Je puis vous assurer, Monsieur, dit madame d'Esparon, que mon père peut avoir deviné, mais que je ne vous ai pas trahi.

— Votre père a raison, Madame, reprit Octave d'un ton ironique qui déguisait mal sa colère. Non, je ne suis pas digne de vous; non, je ne puis rester ici sans vous rendre malheureuse en étant moi-même malheureux. Pourquoi chercher à nous tromper plus longtemps? Il n'y a qu'un moyen d'échapper à ces collisions pitoyables, d'alléger la chaîne à laquelle nous sommes rivés tous deux : il faut que je parte, que je vous quitte... au moins pour quelques années.

— Si vous jugez cette séparation nécessaire, si vous espérez y retrouver le bonheur, vous êtes le maître, lui dit-elle en pâlissant un peu, mais toujours calme.

— Vous le voyez, ce moyen ne vous effraie point; vous l'aviez prévu, approuvé peut-être. Qu'il soit donc fait selon notre désir à tous deux! je vais partir pour Paris; je veux savoir enfin si je suis vraiment un fou, un enfant, un maniaque, si ces idées de gloire et de poésie qui me tourmentent sont des chi-

mères comme vous le pensez, ou des pressentiments comme je le crois. Je vous laisse ce château, je vous laisse mon fils; vous conserverez ainsi tout ce que vous aimez, — et sans doute, ajouta-t-il avec un sourire amer, votre cœur me saura autant de gré de ce qu'il perd que de ce qu'il garde !...

Nul ne sut ce qui se passa à Blignieux pendant les heures qui suivirent ce dernier entretien. Le lendemain, au point du jour, Octave était parti. Pour les domestiques et pour le monde, peut-être aussi pour se donner le change à lui-même, il affecta de dire que cette absence ne serait pas éternelle; mais M. d'Esparon et sa femme comprirent en se quittant qu'ils se séparaient pour jamais.

A Paris, le comte se lança dans la vie littéraire; il renoua d'anciennes relations, il devint à la fois écrivain et homme du monde, et, si le succès pouvait être une excuse, Octave fut promptement justifié. Il avait trop hâte de réussir, il était trop avide des jouissances de l'imagination et de l'amour-propre pour songer à lutter contre le courant, à se préserver de cet excès où se sont appauvries de nos jours tant de facultés éminentes. Seulement il y apporta une sorte de distinction et d'élégance suffisantes pour la plupart des lecteurs qui se croient délicats lorsqu'ils ne sont que frivoles. En un mot, M. d'Esparon, au bout de quelques années, avait à peu près réalisé le rêve de sa jeunesse. Il était arrivé à cette célébrité qui n'est pas précisément la gloire, mais qui lui ressemble, surtout pour les gens intéressés à s'y tromper.

Quant à madame d'Esparon, elle poursuivait sans bruit, sans murmure, sa vie solitaire de Blignieux. Ses relations avec le voisinage, qui n'avaient jamais été très-suivies, avaient cessé tout à fait. En général, on la plaignait, on l'estimait, mais

sans vive sympathie. Le monde n'est-il pas presque aussi sévère pour l'abus de certaines vertus que pour l'éclat de certaines fautes? Il était facile de prendre pour de la fierté la réserve de madame d'Esparon, et son austérité pour de la raideur. Aussi avait-on trouvé presque naturel qu'Octave, dont on connaissait les goûts, n'eût pu s'accorder avec elle, et lorsque la rupture avait eu lieu, tout en blâmant un peu M. d'Esparon, on avait mis une affectation bienveillante à ne point paraître surpris.

Fort indifférente aux jugements du monde, peu communicative avec les gens de sa maison, madame d'Esparon s'était exclusivement consacrée à l'éducation d'Albert; mais là encore l'attendait une douleur plus intime et plus cruelle peut-être que toutes les autres.

Presque toujours seul avec sa mère, ne la quittant jamais, lui tenant lieu de tout, il semble qu'Albert ne pouvait aimer qu'elle, qu'il devait se former entre eux un de ces liens qui confondent deux âmes dans une âme, deux vies dans une vie. il n'en fut pas tout à fait ainsi. Albert avait été, dès le berceau, une de ces créatures d'élite que Dieu, dans sa bonté, accorde quelquefois aux unions malheureuses, comme il permet aux arbres brisés par l'orage de renaître de leurs racines en un rejeton plus vert et plus beau. Il tenait à la fois de sa mère et d'Octave; il avait de l'une la loyauté et la droiture, de l'autre l'organisation délicate et poétique. Malheureusement l'éducation que lui donnait sa mère fut, comme l'affection même de madame d'Esparon, plus austère qu'attrayante, plus sérieuse que tendre. Justement prévenue contre les écarts de l'esprit, la comtesse s'attacha surtout à éloigner de son fils ces dangereuses lueurs qui lui avaient coûté si cher;

mais elle manqua le but en le dépassant. Il y avait dans l'âme caressante d'Albert, à mesure qu'il grandissait, un besoin d'épanchement et de tendresse que madame d'Esparon ne satisfit pas. Alors, dans son ignorance de toutes choses, il s'était adressé des questions timides sur l'absence de son père. Il s'était élancé sur cette trace mystérieuse sans autre guide que sa curiosité inquiète. Lorsque Octave avait quitté Blignieux, Albert approchait de sa sixième année ; c'était assez pour qu'il conservât du comte une image douce et confuse comme les rêves de cet âge. Il y avait surtout un souvenir auquel il restait obstinément fidèle : le souvenir d'une nuit d'automne pendant laquelle, à travers son sommeil, il avait cru entendre dans la maison un mouvement et un bruit inusités. Vers le matin, sa porte s'était ouverte tout à coup ; un homme s'était avancé précipitamment vers son lit. Un pâle visage, se penchant sur lui, avait promené un long baiser sur ses joues et sur son front ; puis tout avait disparu, et le jour même, on avait dit à Albert que son père était parti.

Pendant quelque temps, il avait questionné sur ce départ madame d'Esparon, qui lui répondait vaguement que le comte voyageait ; mais les enfants ont pour certaines plaies de famille un instinct si sûr et si pénétrant, que bientôt Albert comprit qu'il ne devait plus interroger. C'est alors que madame d'Esparon, si elle avait su détourner à son profit ces premières inquiétudes, aurait aisément effacé dans l'âme d'Albert toute affection antérieure ; c'est alors aussi qu'attristé par la froide austérité de sa mère, il revint à ses premières impressions. Il retrouva dans sa mémoire cette vision matinale qui lui avait montré une dernière fois son père au moment du suprême adieu : il lui sembla que c'était de cette heure que datait pour

lui la faculté de sentir et d'aimer, et il en fit profiter Octave. Bientôt à ces idées confuses vint s'ajouter un autre sentiment. Il n'y a plus aujourd'hui de pays, si arriéré qu'il soit, où les journaux ne pénètrent : on n'en recevait pourtant aucun à Blignieux ; mais un jour Albert trouva par hasard sous sa main un numéro dépareillé où l'on parlait d'Octave d'Esparon comme d'un homme célèbre. Les mots de succès, de talent, de gloire, y étaient répétés à chaque ligne ; c'est l'usage aujourd'hui, et l'on distribue sans compter ce genre de largesses, comme on prodiguait les assignats dans les derniers temps de la république. Albert en ressentit une joie si vive, qu'il en fut presque effrayé. Emporter ce journal dans sa chambre, lire et relire ces quelques lignes, les presser contre ses lèvres, se sentir saisi d'un respect superstitieux pour ces carrés de papier qui lui parurent ne pouvoir jamais mentir, tel fut pour lui le résultat de cette découverte. Dès lors l'affection indécise et curieuse qu'il avait conçue pour son père devint un véritable enthousiasme, auquel se mêla l'orgueil de porter son nom et le désir de s'initier à sa vie.

Cependant Albert, s'il éprouvait trop de contrainte auprès de madame d'Esparon ou un penchant trop vif pour la séduisante et lointaine image, n'avait jamais pensé qu'il lui fût possible de quitter sa mère. Comme tout semble facile dans les premiers jours de la jeunesse, il aimait mieux se représenter dans une sorte de vague perspective un rapprochement entre monsieur et madame d'Esparon, rapprochement dont il serait peut-être l'heureux médiateur : là s'arrêtaient ses rêves et ses désirs ; mais sa mère ne pouvait tenir compte de toutes ces nuances. Le seul mystère qu'elle eût pénétré, c'était cette partialité blessante qui déchirait les fibres les plus déli-

cates de son cœur. Bien qu'elle n'en fît point un reproche à Albert et qu'elle ne parût pas même s'en être aperçue, cette cruelle découverte jetait une teinte plus sombre sur ses relations avec son fils, et cette vie à deux, que leur tendresse eût pu adoucir, se consumait, sans confiance et sans joie, sous ce ciel sans sourire et sans soleil.

Pendant que ces deux âmes souffrantes luttaient ainsi contre des douleurs cachées, des changements graves s'étaient accomplis dans la destinée de George de Charvey : il avait perdu ses deux frères aînés, et s'était trouvé seul héritier de son nom. S'il ressentit alors un regret en songeant à la vallée d'Ogerelles, sa conduite n'en avait rien révélé. Toujours esclave de ce qu'il regardait comme son devoir, il avait fait un mariage de convenance ; sa femme était morte deux ans après en lui laissant une fille, et M. de Charvey, cédant de nouveau à sa vocation, avait confié cette enfant au soin d'une de ses sœurs et repris du service. Parvenu au grade de colonel après un long et rude séjour en Afrique, il n'avait jamais perdu de vue, pendant ses campagnes ou ses courtes apparitions en France, ce pauvre coin des Hautes-Alpes qu'habitait madame d'Esparon. Il avait appris tour à tour les tristes orages de son intérieur, la naissance d'Albert, le départ du comte et ses succès à Paris ; mais il n'était plus revenu dans le Dauphiné : madame d'Esparon ne l'avait pas revu, et elle soupçonnait à peine l'existence de cet ami inconnu, malheureux de ne pouvoir ni adoucir ses souffrances passées, ni la protéger contre de nouveaux chagrins.

ni le jour où je l'ai connue, ni le jour où je l'ai quittée. »

Madame d'Esparon lut deux fois cette lettre, comme si elle eût voulu en bien peser chaque phrase et chaque mot. Avec cette rapide clairvoyance que donne l'habitude de souffrir, elle mesura en un instant l'étendue de ce nouveau malheur. Ce qu'elle avait deviné dans le cœur d'Albert ne lui laissait aucun doute sur la détermination qu'il allait prendre, et lui rendait mille fois plus cruelle la demande de M. d'Esparon. Cependant elle eut assez de force pour contenir toute apparence d'émotion; elle revint à la fenêtre, l'ouvrit et dit au jeune homme :

— Venez, Albert, j'ai à vous parler.

Albert obéit. Ils restèrent un moment silencieux, mais madame d'Esparon s'accommodait mal de toute hésitation; ce fut elle qui entama l'entretien :

— Albert, dit-elle, vous venez d'avoir dix-huit ans, et vous n'avez jamais quitté Blignieux.

— Me suis-je plaint? répondit-il doucement.

— Non, et je vous en sais gré; mais il ne faudrait pas que cette soumission vous fût trop pénible. Si l'un de nous deux doit faire un sacrifice, ce n'est pas vous.

Albert regarda sa mère comme pour deviner le sens de ses paroles. Elle continua :

— Cette vie est triste, je le sens : je ne suis pas une compagne bien gaie. Vous n'avez ici ni camarades, ni plaisirs de votre âge... excepté la chasse qui me fait peur sans que je vous l'aie jamais dit...

— Et pourquoi ne pas me le dire?

— Parce qu'il y a des choses qu'il faut supporter sans se plaindre, et celle-là n'est pas la plus douloureuse.

Puis, comme il allait répliquer, elle reprit brusquement

— Voilà bien longtemps, Albert, que vous ne m'avez parlé de M. d'Esparon?

Il tressaillit : un éclair passa dans ses yeux.

— C'est qu'en commençant à réfléchir, dit-il, il m'a semblé que je ne devais plus vous parler de lui.

— C'est vrai, murmura-t-elle tout bas : affreux châtiment des discordes de famille, que les noms les plus doux soient bannis de la bouche des enfants! — Vous avez eu raison, Albert, reprit-elle à voix haute, et, si je vous parle aujourd'hui de M. d'Esparon, c'est que j'y suis forcée : il trouve que je vous ai gardé assez longtemps.

— Que dites-vous! s'écria-t-il éperdu et sentant se réveiller, à ces mots, toutes ses tendresses filiales.

— Je dis que M. d'Esparon veut avoir son tour, et qu'il vous appelle auprès de lui.

— Et vous y consentez? balbutia-t-il avec une émotion qu'il fut incapable de dissimuler.

—Ce n'est pas à moi de refuser; ce serait à vous, dit-elle en le regardant fixement, car c'est vous qu'il laisse le maître...

Le pauvre enfant n'eut pas le courage de répondre.

— Et vous ne refusez pas, n'est-il pas vrai?

Même silence.

— C'est bien, Albert, vous partirez demain. Maintenant je devrais peut-être vous parler de cette vie nouvelle, de ce monde où vous allez entrer, des périls qui vous y attendent... à quoi bon? Que serait pour une âme entraînée les conseils d'une pauvre femme, ignorante de toutes choses? Un écho toujours le même, qu'on écoute par respect et qu'on oublie en l'écoutant... Oubliez-moi donc, s'il le faut, Albert; mais pensez

quelquefois à Dieu, qui juge les cœurs, et que je prierai pour vous. A présent, j'ai besoin d'être seule et de recueillir des forces contre cette séparation. Je vais vous envoyer un exprès pour arrêter votre place; la diligence vous prendra sur la grande route, devant la grange des Aubiers.

Tout le reste de la journée, elle parut éviter une nouvelle explication. Pour deviner ce qui se cachait sous cette froideur apparente, il eût fallu un observateur plus habile qu'Albert. Tout concourait donc à maintenir entre sa mère et lui cette barrière de glace qu'un dernier entretien aurait pu faire tomber. Il eût voulu répandre au dehors les pensées tumultueuses qui débordaient en lui. Prêt à réaliser ce qui ne lui avait jamais paru qu'un songe, prêt à saisir ces deux brillantes visions, son père et Paris, il aurait payé de son sang une de ces douces causeries où deux cœurs, au moment de rompre par l'absence le lien visible qui les unissait, y substituent par la confiance et l'amour un lien mystérieux qui les console. Voilà ce qui manquait à Albert. Il s'en alla dans la campagne et courut longtemps pour se dérober à la fièvre qui le gagnait. A la fin, il s'assit sur le talus d'un chemin, au bord d'une prairie jaunie par l'automne. Il regarda ces collines qui avaient formé jusque-là tout son horizon, ces maisons éparses dans les champs et d'où s'échappait un peu de fumée, ces Alpes lointaines qui profilaient sur un fond grisâtre leurs dentelures argentées; — et palpitant à la fois de tristesse et d'espérance, seul au milieu de ce mélancolique paysage, il lui sembla que son cœur trop plein confiait à cette nature inanimée ce qu'il ne pouvait dire à personne.

Le lendemain, Albert et sa mère se dirigèrent vers la grande route où devait passer la voiture. Le mince bagage du jeune

homme était porté par une vieille fille, nommée Marianne Bréchet, qui, après avoir successivement soigné dans leur première enfance madame d'Esparon et son fils, était restée auprès d'eux sans attribution déterminée. Marianne Bréchet offrait dans toute sa personne le type aujourd'hui presque effacé de cette race de vieux serviteurs, dont le roman a un peu trop abusé pour que j'y insiste : gens inutiles et nécessaires, précieux et insupportables, dont le dévouement revêche nous impatiente et nous attache, qui nous servent malgré nous, qui nous aiment et nous tourmentent, que nous envoyons vingt fois le jour à tous les diables, et qui n'en sont pas moins sûrs de mourir sous notre toit ou de pleurer sur notre cercueil. Marianne n'avait cessé, depuis la veille, de quereller ses maîtres au sujet de ce départ, et elle continuait sa litanie tout en portant la malle d'Albert, dont personne ne l'avait priée de se charger. Les deux chiens suivaient, l'oreille basse, comme s'ils pressentaient ce qui allait se passer. Le jeune homme n'osait se livrer à ses impressions, et madame d'Esparon recouvrait les siennes d'un voile impénétrable. Au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent au grand chemin, en face de la grange des Aubiers, où la voiture devait prendre le voyageur. Ils n'avaient plus que quelques minutes à passer ensemble. Albert, tout tremblant d'émotion, se jeta dans les bras de sa mère, qui, pendant un instant, le pressa sur sa poitrine avec une force surhumaine ; mais ce moment fut trop court pour qu'Albert pût en profiter ; d'ailleurs, la diligence arriva presque en même temps. Il y eut encore une rapide étreinte ; puis le jeune homme monta à sa place ; les chevaux reprirent le galop : une main et un mouchoir s'agitèrent à la portière. Vingt pas plus loin, la route tournait brusquement, et le lourd atte-

lage disparut. Bientôt le bruit même des roues se perdit dans l'éloignement, et madame d'Esparon, restée immobile sur le chemin, n'entendit plus que les lamentations de Marianne et la voix plaintive des deux épagneuls qui gémissaient à ses côtés.

Alors, elle regarda autour d'elle avec une morne douleur qu'elle n'avait plus besoin de cacher ; puis elle reprit à pas lents le chemin de Blignieux. Tous ses souvenirs lui revenaient en foule. Elle recueillait une à une les traces de ce passé dont elle avait enseveli les secrets dans son cœur résigné. Ce qu'elle avait souffert dans le contact de son âme chaste et noble avec l'imagination ardente et le cœur léger d'Octave lui semblait ravivé par le nouveau coup qui la frappait. Une seconde fois, elle se voyait punie de torts qui n'étaient pas les siens, blessée dans des affections que n'avaient pas su reconnaître ceux-là mêmes qui les inspiraient. Hélas ! Albert aussi, Albert s'y était mépris, lui dont elle avait espéré plus de justice ! Et maintenant il lui échappait, à jamais perdu peut-être. L'influence fatale, le fantôme décevant lui enlevait encore cette dernière consolation, comme il avait emporté le bonheur et le repos de sa vie !

Cependant elle ne murmura ni contre le ciel, ni même contre Octave. A mesure qu'elle se rapprochait de Blignieux, elle renfermait peu à peu dans son âme ce trésor de résignation et de souffrance. Lorsqu'elle arriva au château, elle marcha droit à la chambre d'Albert, et se jetant à genoux sur la dalle : — Mon Dieu ! dit-elle, ayez pitié de lui, car vous seul maintenant pouvez le protéger !

III

Ce fut avec un indicible battement de cœur qu'Albert, trois jours après, frappa à la porte de l'hôtel qu'occupait le comte d'Esparon au coin de l'avenue Marigny. En le demandant, sa voix tremblait si fort, que le concierge hésitait à lui répondre, lorsqu'un homme, qui se tenait sur le perron, se précipita à sa rencontre. Avant qu'Albert eût pu reconnaître un visage entrevu dans le plus lointain de ses rêves, Octave (car c'était lui) le pressait dans ses bras, le serrait sur son cœur, mêlant à ses étreintes plus de paroles tendres que le pauvre enfant n'en avait entendu.

Les transports de M. d'Esparon étaient d'autant plus vifs, que cette heure d'émotion répondait admirablement à sa nature de poëte. Revoir son fils, qu'il avait quitté presque au berceau et qu'il retrouvait au plus radieux moment de la jeunesse, le revoir dans des conditions exceptionnelles, romanesques, qui poétisaient sa paternité, et ajoutaient à cette entrevue tout le piquant de la nouveauté, tout le charme du souvenir, c'était là pour Octave une de ces bonnes fortunes de l'imagination et du cœur qui devaient le rendre tout à fait heureux. Aussi fut-il irrésistible ; il parla d'une façon vraiment attendrissante de sa joie, de son orgueil, de sa longue attente, indemnisée par ce seul moment. Albert, lorsqu'il osa regarder son père, fut étonné de le trouver si jeune. A dix-huit ans, on se figure volontiers que tout le monde est vieux à quarante, et Albert s'était représenté M. d'Esparon courbé par l'âge, le travail et les chagrins. Octave, au contraire, comme tous les

hommes qui se sentent vieillir, mais qui se croient voués à une jeunesse éternelle par leurs succès dans la poésie et dans le monde, luttait de son mieux contre les années. Ses cheveux d'un châtain clair, soigneusement ramenés, cachaient les rides qui commençaient à courir sur ses tempes; son regard vif, sa taille élégante, complétaient l'illusion. Albert, qui ne pouvait distinguer ce qu'il y avait de fatigue réelle sous cette jeunesse factice, fut frappé, en même temps que lui, d'une idée qui leur sourit à tous deux : c'est que M. d'Esparon semblait être le frère aîné de son fils, à qui, grâce à son air de vigueur et à l'expression réfléchie de ses traits, on eût pu réellement donner trois ou quatre ans de plus que son âge. Cette idée, qui autorisait entre eux plus de familiarité et d'abandon, rendait plus gracieuses encore les séductions que déployait Octave, et dont la coquetterie un peu féminine eût vaincu même des préventions ou des répugnances, si Albert en eût apporté. C'est là ce que le comte avait craint : aussi, quelles ne furent pas sa surprise et sa joie, lorsque cinq minutes d'attention lui eurent fait comprendre que ce fils, dont il croyait avoir à reconquérir l'affection, ne demandait, au contraire, qu'à l'aimer!

— Cher enfant, disait-il, on ne t'a donc pas appris à me haïr! —Et, pour toute réponse, Albert encouragé lui sautait au cou.

Lorsque les émotions de cette première entrevue se furent un peu calmées, Octave conduisit son fils dans l'appartement qu'il lui destinait. Albert, dont les yeux ne s'étaient jamais arrêtés que sur le maigre ameublement de Blignieux, se crut transporté dans le pays des fées, lorsque son père, après avoir traversé avec lui une galerie remplie de fleurs rares, le fit entrer dans un charmant petit pavillon indépendant du corps de logis. Il y avait rassemblé, non pas avec la profusion d'un

financier, mais avec le tact d'un homme du monde et la recherche d'un artiste, tout ce qui pouvait flatter, chez Albert, un goût, un sentiment ou un souvenir. Ainsi, de belles armes de toutes les époques y confondaient leurs entrelacements pittoresques avec des touffes de camélias et d'orchidées. Au-dessus d'un joli piano de Roller, une étagère en ébène renfermait une centaine de volumes, choisis parmi les meilleurs de toutes les littératures, et un tableau de religion d'un vieux maître espagnol faisait face à une vue de Blignieux, peinte par Paul Huet, dont le poétique pinceau avait tiré un admirable parti de cette nature pauvre et attristée.

— Albert, dit M. d'Esparon, c'est ici que vous logerez. Depuis que j'ai l'espoir de vous revoir, j'ai pris plaisir à tout arranger moi-même; il n'y a pas un meuble, pas un objet, que je n'aie choisi. Serai-je assez heureux pour que tout vous plaise, et pour que, vous trouvant bien ici, vous désiriez y rester longtemps?...

— Ah! dit Albert, vous êtes trop bon pour moi : j'aimerai toutes ces belles choses, parce qu'elles me viennent de vous; mais je n'en avais pas besoin pour que cette heure fût la plus belle de ma vie.

— Vous m'aimez donc?

— Oh! mon père!...

Il y avait dans ce cri, qui sembla dilater la poitrine d'Albert, tant de puissance et de jeunesse, qu'au milieu de sa joie Octave en fut troublé. En face d'un enthousiasme aussi ardent, il se sentit le cœur petit; il éprouva comme un remords pour le passé, et peut-être de l'effroi pour l'avenir. Cependant il n'en fit rien paraître, et serrant dans ses mains les mains encore tremblantes de son fils.

— A présent, lui dit-il, vous avez besoin de repos; que les premiers moments passés sous ce toit qui vous aime soient des moments de sérénité et de calme! — Puis il ajouta plus bas : — Albert, je suis sûr que, malgré la fatigue du voyage, vous allez écrire à Blignieux; remerciez en mon nom celle qui n'est pas ici...

Ainsi rien n'était oublié; pas une fibre, dans le cœur d'Albert, qui n'eût été touchée tour à tour par cette habile main. — Hélas! disait-il, il a même pensé à elle... Et moi, depuis une heure je l'avais oubliée! — Et peu s'en fallut que, dans son admiration et son repentir, le pauvre enfant ne trouvât que, même à l'égard de madame d'Esparon, Octave valait mieux que lui.

C'en était trop pour cette imagination pure et exaltée; ces heures décisives renfermaient la réalisation complète de ses rêves. C'était bien là l'homme inconnu, mais deviné, absent, mais chéri, qu'Albert avait paré de toutes les grâces de l'esprit, de tous les dons de l'intelligence. Trop agité pour pouvoir dormir, entouré, pour la première fois de sa vie, de ces exquise recherches dont sa distinction naturelle lui révélait le sens avant même qu'il en connût l'usage, respirant le parfum des fleurs qu'il avait souvent désirées, Albert éprouvait une sorte d'ivresse qui confondait pour lui les limites du réel et du possible. Déjà il croyait voir celui qui comprenait si bien toutes les délicatesses de l'âme achever son noble ouvrage, tourner vers Blignieux des regards remplis de tendresse et de pardon, et, grâce à une filiale entremise, faire cesser une séparation qui ne pouvait être que le résultat d'un malentendu. Heureux de cette pensée qui conciliait tout, rassuré par cette espérance sur toutes les émotions qui l'agitalent, Albert se mit alors à

écrire à sa mère; et s'il ne trouva pas dans cette causerie autant de charme qu'il l'aurait voulu, si le souvenir des manières froides et rigides de madame d'Esparon arrêta sous sa plume le libre essor de sa confiance et de son amour, Albert, pour s'en consoler, se dit tout bas qu'entre son père et lui cette contrainte n'existerait jamais : ce fut le dernier bonheur et la dernière injustice de sa journée.

Lorsqu'ils se retrouvèrent le lendemain, M. d'Esparon voulut profiter sur-le-champ de cette intimité fraternelle qu'il paraissait décidé à établir. — Voici, dit-il à Albert, comment nous vivrons : vous avez votre appartement séparé du mien; vous serez entièrement libre de l'emploi de vos heures. Que cette confiance, élément de toute affection heureuse, ne nous abandonne jamais! soyons deux camarades, deux amis ! Le matin, je reçois ou je travaille; c'est le moment que vous pourrez choisir pour votre correspondance et vos études. Après déjeuner, nous ferons ensemble quelque lecture, puis nous monterons à cheval. En rentrant, nous nous rendrons notre liberté jusqu'au dîner. Le soir, je vais au spectacle ou dans le monde; quand vous le voudrez, ma soirée vous appartiendra, et vous ne sauriez me la demander assez souvent.

En établissant cette vie indépendante, bien qu'en commun, M. d'Esparon restait maître de la varier sans cesse par d'adroites alternatives; il pouvait ne montrer à son fils que ce qui devait lui plaire sans l'effaroucher. Octave, en effet, avait facilement pénétré ce caractère à la fois aimant et loyal, confiant et austère : il avait compris que plus Albert lui apportait d'enthousiasmes et d'illusions, plus il serait funeste qu'il rencontrât auprès de lui de quoi les altérer ou les flétrir. Cette clairvoyance, qui accompagne toujours l'affection dans les es-

prits un peu préoccupés d'eux-mêmes, faisait déjà deviner au comte qu'Albert lui appartenait pour jamais, s'il réussissait à lui faire traverser cette vie nouvelle sans qu'il se doutât des misères sociales qui, en froissant ses principes, affligeraient sa tendresse et pourraient seules lui donner le courage de repartir. Rendons cette justice à M. d'Esparon : il ne se méprit pas un instant sur la nature des sentiments de son fils. Au lieu d'y voir, comme un homme vulgaire n'y eût pas manqué, l'entraînement banal d'un échappé de province, il y vit la noble et naïve confiance d'une âme qui jugeait de tout d'après elle-même. Les intelligences élevées, lors même que la pratique de la vie ou l'influence des passions les a fait déchoir, demeurent juges intègres de ce qui réalise un certain idéal de beauté morale; elles sont semblables à ces exilés qui tressaillent encore lorsqu'ils entendent parler la langue de leur ancienne patrie.

Cette matinée fut charmante. Quelques heures après le déjeuner, Albert, qui montait admirablement à cheval, mais qui n'avait jamais eu entre les jambes que des chevaux de Gap, lourds, disgracieux et trapus, entendit piaffer dans la cour. Son père l'attira près de la fenêtre, et, lui montrant une jument arabe, à l'œil ardent et doux, aux jarrets fins et nerveux, tenue en main par un jockey, il lui dit en souriant : — La voulez-vous? — Le jeune homme bondit de joie, descendit l'escalier en courant, sauta sur cette belle bête ; puis, se souvenant tout à coup qu'il avait quelqu'un à remercier, il se cambra sur la selle, se retourna à demi vers la fenêtre d'où son père le regardait, et, par un geste plein de reconnaissance et de grâce, il l'appela auprès de lui.

M. d'Esparon demanda son cheval ; ils sortirent ensemble.

La journée était belle, le temps sec et clair; ils prirent la grande avenue des Champs-Elysées. Albert, qui ne connaissait encore de Paris que ce qu'il en avait vu par la portière de la diligence, sentit passer dans tout son être un frisson de jeunesse et de vie, lorsque, respirant à pleins poumons cet air frais et piquant, il promena ses regards à travers les arbres effeuillés, qui découpaient leurs massifs sur le ciel et le paysage. Il découvrait tantôt la pointe d'or du dôme des Invalides, tantôt la blanche silhouette de l'Arc-de-Triomphe, tantôt les détours lointains de la Seine, reflétant dans ses eaux tranquilles l'ombre immobile de ses ponts ou les aspects changeants de ses rives. Ces merveilles servaient de fond et de cadre à ce tableau vivant qui se renouvelle chaque beau jour d'hiver aux Champs-Elysées et au bois de Boulogne, et dont tous les détails étaient pour Albert de nouveaux sujets de surprise et de ravissement. Bientôt il put remarquer qu'au milieu de la foule M. d'Esparon était l'objet d'une curiosité flatteuse et attentive : presque tous ceux qu'ils rencontraient semblaient non-seulement empressés de le saluer, mais surtout jaloux d'être salués par lui. Bien des femmes, après lui avoir fait un signe amical, se retournaient pour le voir encore ou pour se le montrer. Parmi les personnes dont il recevait ces marques de déférence, il y en avait d'illustres, dont le nom était parvenu jusque dans les Hautes-Alpes; Octave les nommait à son fils sans affectation, et Albert éprouvait un sentiment d'orgueilleuse joie, analogue à celui que Virgile, dans un beau vers, attribue à une heureuse mère.

Leur promenade touchait à sa fin; ils approchaient du rond-point des Champs-Elysées, lorsqu'ils virent venir un coupé très-élégant. Au moment où il passait près d'eux, Albert, en

se rangeant, jeta par hasard un coup d'œil dans la voiture, et vit une femme d'environ trente ans, d'une beauté remarquable, qui regarda Octave d'un air triste et doux. Comme M. d'Esparon l'avait saluée, Albert se retourna vers lui pour lui demander qui elle était; mais un incident bizarre intercepta la question et la réponse. A peine la voiture les eut-elle croisés, que le cheval d'Octave fit tout à coup volte-face pour la suivre et rebroussa chemin pendant quelques secondes. Il fallut que le comte, pris au dépourvu, se raffermît en selle et réprimât d'un vigoureux coup d'éperon ce singulier caprice. Une fois le cheval corrigé et ramené dans le droit chemin, M. d'Esparon le lança au galop; son fils le suivit, et ils arrivèrent au logis sans pouvoir échanger une parole.

Cet incident n'eut pas de suite. En rentrant, Octave avait bien l'air un peu préoccupé; mais Albert ne le remarqua point. A dater de ce jour, ils commencèrent une existence bizarre, paradoxale, au demeurant charmante pour tous deux. Comme tous les hommes légers, M. d'Esparon avait cet art de rendre la vie douce, que dédaignent trop les gens d'une inflexible vertu. En quelques semaines, il eut organisé les journées de son fils de manière à l'enlacer dans le double réseau de la variété et de l'habitude; il s'adressait tour à tour à chacune de ses facultés, et la connaissance parfaite qu'il avait de cet invisible clavier, qu'on appelle l'âme humaine, l'aidait à frapper toujours juste. Après le thé, ils lisaient ensemble quelque beau livre du bon temps, et cette lecture, commentée par un homme supérieur, ouvrait à Albert tout un monde d'idées. Son intelligence peu cultivée, mais d'une admirable droiture, faisait des pas de géant dans ces études attrayantes, où Octave avait soin de cacher son esprit derrière celui de son fils et de lui laisser

l'initiative de chaque pensée qu'il lui suggérait. Puis, lorsqu'il voyait poindre la monotonie, cet écueil des belles choses, M. d'Esparon coupait court à l'entretien, et une heure après ils couraient à cheval, comme deux compagnons de folie et de jeunesse, à travers les environs de Paris, si beaux, si poétiques en hiver, lorsque le sable durci craque sous les pas et que la brume dessine au loin ses horizons fantastiques. Ils passèrent quelque temps ainsi. Peut-être Octave, en arrangeant cette mise en scène de sa vie pour l'usage de son fils, avait-il d'abord été guidé par cet intérêt, cet amour-propre d'auteur, curieux de résoudre une difficulté piquante, de débrouiller victorieusement les nœuds d'une intrigue délicate. Bientôt il s'étonna du sentiment nouveau qui le passionnait pour son œuvre et l'attachait à Albert par des liens chaque jour plus puissants. Usé par le monde, rompu aux luttes journalières, il renaissait à la vie morale dans l'intimité de cet enfant, en qui il se retrouvait purifié et rajeuni, riche de ce qu'il avait souffert. C'était là pour M. d'Esparon comme une seconde conscience ; c'était la source refoulée ou tarie qui reparaissait peu à peu, prête à laver les cicatrices et les souillures. S'il se fût rapproché d'Albert quelques années plus tôt, avant d'appauvrir son cœur dans cette existence factice où le cerveau règne seul, cette heureuse crise eût probablement été décisive ; mais il en est de certaines habitudes de l'esprit et de certains écarts romanesques comme de ces abus de vigueur physique qui, laissant au corps la faculté des tours de force, le rendent incapable d'un travail sain et continu. D'ailleurs, pour pratiquer dans toute leur étendue les affections légitimes, il faut s'être accoutumé de bonne heure à se sacrifier soi-même ; il faut savoir s'immoler sans cesse, et c'est ce qu'Octave ne savait pas.

Au bout de trois mois, quelques symptômes imperceptibles parurent à la surface de cette existence, comme ces légers plis qui glissent sur une eau tranquille et en rident le frais cristal, sans qu'on devine encore s'ils sont tracés par une brise amie ou s'ils présagent une tourmente. M. d'Esparon commença à s'absenter plus souvent. Un jour, Albert, entrant brusquement chez son père, le trouva causant avec deux ou trois inconnus auxquels il fit signe de se taire, et qui, après quelques mots de politesse, se retirèrent discrètement. Un autre jour, M. d'Esparon reçut devant son fils une lettre d'une forme mince et élégante ; il rougit, la lut rapidement et la chiffonna entre ses doigts ; son agitation était visible, et un quart d'heure après il prit son chapeau sous un prétexte quelconque, et sortit. Tout cela n'était pas bien grave, surtout pour Albert qui n'en connaissait pas la portée, et qui était, dans ces occasions, plus surpris que mécontent, plus contrarié qu'attristé. S'il y avait dans ces courts épisodes quelque chose d'inquiétant pour sa rigoureuse droiture, Albert ne s'en doutait pas ; il marchait dans la vie avec la sécurité d'un voyageur qui a remis à son guide le soin de le protéger. Dans sa sublime ignorance, il ne soupçonnait pas le mal ; goûtant d'ailleurs auprès de son père un bonheur que rien ne troublait encore, il se préoccupait chaque jour davantage d'une pensée qui lui était chère, qui seule pouvait tranquilliser sa conscience lorsqu'il s'effrayait de se trouver si heureux. A mesure qu'il achevait de se laisser séduire par tout ce que le caractère d'Octave avait d'attrayant et de poétique, il se croyait plus sûr de réaliser l'espérance qui ne l'avait jamais abandonné, et qui lui montrait dans l'avenir M. et madame d'Esparon rapprochés par son influence. Alors il se rejetait avec une pieuse ardeur vers le souvenir de sa

mère ; alors aussi il lui écrivait de longues lettres auxquelles elle répondait toujours de la même manière, en lui rappelant ses devoirs, en l'engageant à se méfier des séductions du monde, et surtout sans jamais lui dire un mot d'elle-même. Cette résèrve glaciale affligeait vivement Albert et désorientait de plus en plus cette âme partagée entre une affection lointaine qui parlait un si froid langage et une tendresse complaisante qui ne lui avait demandé que de s'associer à ses joies. Au milieu de ces incertitudes le temps s'écoulait, et quiconque eût pu lire dans le cœur de M. d'Esparon et de son fils eût deviné sans peine que la destinée de l'un ou de l'autre, et peut-être de tous les deux, dépendait du premier incident qui viendrait troubler le calme apparent de cette vie.

IV

Au moment où Albert arrivait à Paris, le colonel George de Charvey s'y trouvait depuis quelque temps. Il y était venu pour revoir sa fille alors pensionnaire dans un couvent, et ce lien l'y retenait chaque jour avec plus de force. Ce cœur énergique, à qui la vie des camps avait laissé toute la fraîcheur de ses émotions paternelles, éprouvait un plaisir toujours nouveau à assister au développement juvénile de cette gracieuse enfant; mais, comme un colonel de cavalerie ne peut pas rester constamment auprès d'une élève du Sacré-Cœur, George de Charvey employait en observateur le temps qu'il ne passait pas auprès de sa fille.

L'intérêt affectueux qu'il avait voué à madame d'Esparon ne s'était point affaibli ; à Paris, il entendit beaucoup parler

d'Octave, de sa célébrité, de son talent, et bientôt il apprit l'arrivée d'Albert auprès de son père. Tout cela lui inspira le désir de connaître ce monde, cette vie d'artiste, à laquelle M. d'Esparon était mêlé. Les abords lui en furent faciles : riche, précédé d'une belle réputation militaire, bien né et n'ayant jamais rien écrit, double recommandation auprès des hommes de lettres, M. de Charvey fut accueilli avec empressement ; il put étudier, d'après nature, ces mœurs si antipathiques à son caractère et si nouvelles pour lui.

Ce fut une étude étrange et douloureuse pour cet homme franc et sévère, que la discipline avait accoutumé à plier toutes ses actions aux lois précises du devoir. Il marchait de surprise en surprise à travers cette brillante Bohême où chacun se croyant, par la grâce de Dieu et de ses œuvres, affranchi des règles ordinaires, substitue au code universel celui que lui dictent ses passions, ses dédains ou ses fantaisies ; monde bizarre, toujours plus prêt à idéaliser le bien qu'à le pratiquer; hommes singuliers qu'on appelle des artistes, faute de trouver pour eux un nom assez sévère ou assez beau ! Pourtant, chez tous ces hommes, il y avait eu un germe de grandeur et de bonté, de force et de dévouement ; mais le *moi* avait tout étouffé. Habitués à n'avoir foi qu'en eux-mêmes, s'imaginant que la société n'est faite que pour seconder les desseins de leur génie, oubliant que toute supériorité doit au contraire, sous peine de déchoir, concourir à la destinée commune, ils avaient brisé le faisceau des premières croyances pour s'isoler dans leur orgueil stérile. Les uns, après avoir chanté en vers divins les joies de la famille, les saintes douceurs du foyer domestique, la religion des souvenirs, et cette couronne de poésie et d'innocence qui s'effeuille du front penché des mères

sur le frais visage des enfants, n'avaient pu résister aux malsaines atteintes de ce midi de la vie aussi dangereux que celui du jour. Le tumulte des sens, les suggestions de la vanité, les conseils de l'ambition avaient fait taire dans leur âme les chastes voix de la Muse. D'autres, après s'être posés en prédicateurs d'un art nouveau, avaient démenti dans la pratique leurs théories spécieuses et imité ces sectaires qui compromettaient par leurs actions l'autorité de leur parole. D'autres encore, patriciens de l'intelligence, déshonoraient dans l'orgie leurs titres de noblesse. Il y en avait qui, au lieu de chasser les vendeurs du temple, y proclamaient de leur propre voix et y installaient de leurs propres mains la vente et le marché, l'agiotage et les enchères. Ceux-ci, par une commode méprise, confondant les inspirations de leur talent avec les désordres de leur vie, essayaient de faire de leurs ouvrages les pièces justificatives de leurs faiblesses et de contraindre le monde à s'incliner devant elles, à peu près comme Louis XIV forçait sa cour à reconnaître ses bâtards légitimés. Ceux-là, moins orgueilleux, mais plus coupables, se faisaient les courtisans des révoltes du cœur, pareils à ces flatteurs de l'insurrection qui trahissent l'intérêt du pays en caressant les passions du peuple. Les plus purs, ceux qu'environnait une auréole de gloire et de respect, n'avaient pas échappé aux maladies morales de notre époque. Sous des trésors apparents d'amour pour l'humanité se cachait un fonds immense de contentement d'eux-mêmes, une contemplation solitaire de leurs propres mérites. Se sachant supérieurs aux autres hommes, ils n'avaient pas cet égoïsme banal qui n'aime rien, mais cette sérénité olympienne qui se fait le centre de tout. Aussi, malgré l'éclat de leur esprit ou la beauté de leurs ouvrages, on sentait,

en les approchant, qu'il y avait entre leur cœur et le reste du monde une ligne de démarcation que l'amitié ni l'amour ne dépasseraient jamais. Ils ne se préféraient pas, ils se suffisaient, et ce sentiment, peut-être involontaire, donnait quelque chose de factice à leur bienveillance et à leur vertu.

Tels furent les traits généraux qui s'offrirent aux regards de M. de Charvey. Dans le monde où il les recueillit, il lui fut aisé de connaître la vie et le caractère de M. d'Esparon, sans avoir besoin de se lier avec lui. Il éprouvait en effet une répugnance invincible à rechercher la société d'un homme qu'il n'aimait pas et à épier ses sentiments et sa conduite, même dans l'espoir d'être utile à Albert, car c'est à lui qu'il songeait en observant ces tristes détails. Albert lui était cher, comme le sont d'ordinaire aux nobles cœurs ces jeunes têtes sur lesquelles ils peuvent transporter une autre affection, plus secrète et plus tendre, et s'unir, par un intérêt commun, avec la femme qu'il leur est interdit d'aimer. M. de Charvey fit même quelques tentatives pour arriver jusqu'à lui; mais, dans les premiers temps, M. d'Esparon et son fils vécurent si retirés, que les amis les plus intimes du comte trouvèrent à peine accès dans sa maison. Un peu plus tard, lorsque Octave reprit quelques-unes de ses habitudes mondaines, M. de Charvey, en le revoyant, chercha vainement Albert à ses côtés; le jeune homme, absorbé jusque-là par le bonheur d'être avec son père, ne lui demandait jamais de l'accompagner dans le monde, et ces dispositions sédentaires convenaient trop bien à M. d'Esparon pour qu'il essayât de les combattre.

M. de Charvey n'avait donc pu réussir encore à voir Albert d'Esparon, et il se demanda souvent avec douleur par quel moyen il pourrait protéger ce jeune homme contre les séduc-

tions et les périls qui l'entouraient. Alors, pour se consoler, il retournait auprès de sa fille, et si, en la regardant, une pensée qui lui était douce lui revenait à l'esprit, s'il aimait à entrevoir dans le lointain la possibilité d'une union entre ces deux enfants qu'il associait déjà dans sa tendresse, il se disait en soupirant que ce projet n'était qu'un rêve et que bien des événements pouvaient encore le renverser.

Un matin, M. de Charvey se promenait au Musée; on était à la fin de mars : le Salon venait de s'ouvrir, et le public commençait à arriver. Le colonel rencontra dans la foule un étudiant nommé Lucien Dalvèze, qui lui avait été récemment recommandé. Lucien était un de ces jeunes gens qui, sous prétexte de venir à Paris se préparer à une carrière sérieuse, y gaspillent leur temps et leur esprit dans toutes les futilités littéraires, et rapportent quelques années plus tard, dans leur province, une imagination découragée, une paresse railleuse, un fonds inépuisable de dédain et d'ennui.

M. de Charvey ignorait les habitudes et les tendances de Lucien ; quelques mots, échappés dans la conversation, le mirent sur la voie. Il lui tint alors un langage rude, austère, où il lui présenta, tel qu'il l'avait vu, ce monde si beau en perspective. Il lui fit une peinture sévère, mais vraie, de quelques-uns de ces hommes que transfigure l'admiration lointaine. Il essaya de lui faire comprendre tout ce qu'il y avait de faux et de convenu dans ces natures de poëtes, et de lui indiquer ces perpétuels contrastes entre ce qu'elles expriment et ce qu'elles sentent, entre ce qu'elles paraissent et ce qu'elles sont. Le colonel s'échauffait peu à peu. En parlant à Lucien, il se souvenait d'Albert ; il eût voulu que chacune de ses paroles pût parvenir jusqu'à lui, et ce souvenir le rendait plus

énergique et plus éloquent. Lucien, qui défendait son terrain pied à pied, citait quelques noms et quelques œuvres; M. de Charvey le réfutait aussitôt et ne laissait debout aucune de ses idoles. Ils étaient entrés dans le salon carré. En face d'eux, ils aperçurent le portrait d'Octave d'Esparon. Involontairement M. de Charvey s'en approcha, comme pour invoquer cette image à l'appui des paroles amères qu'il adressait à Lucien. Il regarda un instant cette figure spirituelle, à laquelle le peintre n'avait pas manqué de donner une pose et une expression d'une poésie extatique; puis il dit à Lucien d'un ton bref :

— Tenez, voilà encore un de vos demi-dieux, n'est-ce pas?

— Oui, certes, répliqua l'étudiant.

En ce moment même, un jeune homme, qui se tenait depuis quelques minutes près du portrait de M. d'Esparon, s'approcha d'eux et les écouta : ce jeune homme était Albert. Il s'était arrêté devant cette toile, retenu par un charme bien naturel, et que rendait plus puissant encore l'espoir de recueillir dans la foule quelques propos flatteurs pour celui qu'il aimait tant. Aussi, lorsqu'il entendit les dernières paroles échangées entre Lucien et M. de Charvey, éprouva-t-il une émotion violente; dès lors le colonel eut deux auditeurs au lieu d'un.

— Ai-je donc tort d'admirer Octave d'Esparon? avait repris Lucien, qui paraissait difficile à convaincre.

Au lieu de répondre, M. de Charvey lui dit en le regardant fixement : — Vous souvenez-vous, Monsieur, de votre enfance? vous êtes encore assez jeune pour n'avoir pas à remonter bien haut...

— Oui, je m'en souviens, répondit l'étudiant assez étonné de la question.

— Et que vous retracent vos souvenirs?

— Mais... des images communes à tous les enfants : mon père et ma mère veillant tous deux auprès de moi, et plus tard se partageant le soin de guider mes premiers pas dans la vie.

— Et si, pendant ces années heureuses, vous n'aviez jamais aperçu votre père, si votre mère seule avait veillé sur vous, qu'auriez-vous pensé?

— J'aurais pensé que mon père était mort, répliqua Lucien ému malgré lui.

— Eh bien! reprit le colonel en indiquant du doigt le portrait, si vous aviez été le fils de cet homme, vous vous seriez trompé; car il vit, et pendant de longues années, il a abandonné sa femme et son fils...

Albert frissonna à ces terribles paroles; une sueur froide mouillait son front; il eût voulu s'avancer jusqu'à cet inconnu, dont chaque mot lui déchirait le cœur, et lui jeter un sanglant démenti; mais une force invincible le retint : il voulait tout entendre.

— Sa femme! son fils! et pourquoi? demanda Lucien.

— Parce que ces hommes que vous admirez, dédaignent ces devoirs trop simples pour qu'on puisse s'enorgueillir de les avoir accomplis, parce que, poussés par un funeste désir de poétiser la vie, ils s'aigrissent contre ce qui les gêne, et maudissent ce qui les arrête. Ces liens les froissent et les blessent d'autant plus qu'ils s'y débattent davantage; puis vient le jour où, par un dernier et coupable effort, ils parviennent à les briser, et s'élancent vers cet horizon où les appellent deux fantômes : la passion et la renommée!...

— Et ces deux fantômes?...

— Octave d'Esparon les a atteints : la renommée... je n'ai pas besoin de vous le dire...

— Et la passion?

— La passion, reprit brusquement la colonel; si vous tenez à le savoir, allez le demander à la duchesse de Dienne !...

Après cette réponse, M. de Charvey entraîna Lucien comme s'il eût regretté d'en avoir trop dit. Albert resta un moment cloué à sa place; il lui semblait qu'un abîme s'était ouvert devant ses pas. Rien de distinct ni de précis ne s'offrait encore à sa pensée; mais il venait d'entendre de cruelles accusations contre l'homme qu'il avait déïfié dans son cœur. Les derniers mots prononcés près de lui renfermaient surtout un sens dont il frémissait. Il fallait à tout prix sortir de cette incertitude. A l'âge d'Albert et dans les dispositions où il se trouvait, ce sont toujours les résolutions les plus violentes qui se présentent les premières; son parti fut pris à l'intant.

M. de Charvey et son compagnon, après avoir regardé quelques tableaux, se disposaient à sortir du salon carré qu'ils traversaient dans toute sa longueur. Albert marcha droit à eux, et au moment où il passait près du colonel, trébuchant tout à coup comme s'il avait été poussé par la foule, il lui marcha sur le pied, et appuya de tout son poids.

— Prenez donc garde à ce que vous faites, dit M. de Charvey.

— Et vous, riposta Albert d'une voix sourde, prenez garde à ce que vous dites.

Le colonel comprit aussitôt qu'il y avait entre ce jeune homme et lui autre chose qu'une inadvertance ou une impolitesse. Se penchant rapidement à son oreille : — Monsieur, lui dit-il, on nous regarde, passons dans la galerie.

Il se dirigèrent vers ces solitaires asiles de la peinture malheureuse, que les artistes ont décorés du nom funèbre de *Catacombes*. Arrivés là, le colonel s'arrêta, et dit à Albert :

— Voyons, jeune homme, expliquons-nous. Sans le vouloir, je vous ai offensé, n'est-ce pas?

Albert fut tout à fait dérouté par cette façon d'entamer l'entretien ; mais il n'était pas homme à s'arrêter. Pris au dépourvu par la question de M. de Charvey, trop agité pour calmer ses paroles, il répondit d'un air décidé :

— Non, Monsieur, c'est moi qui vous ai offensé, et je suis prêt à en subir les conséquences ; je me nomme Albert d'Esparon.

Le colonel bondit comme un lion à la première balle qui l'effleure ; il s'avança vers le jeune homme, et lui secouant les deux bras de ses mains nerveuses : — Vous! dit-il ; vous !... vous êtes Albert d'Esparon, le fils de la comtesse d'Esparon?

— Je suis le fils du comte Octave d'Esparon, répondit Albert en regardant M. de Charvey avec une fixité provocante.

Celui-ci comprit tout ; il devina qu'il avait été écouté, et ce jeune homme si enthousiaste, si confiant, froissé dans ses sentiments les plus chers, lui inspira une vive affection, une ardente pitié.

— Et moi, Monsieur, lui dit-il doucement, je suis le colonel Charvey. Je vous pardonne, ajouta-t-il avec un sourire, d'appuyer un peu trop fort sur le pied des gens ; qu'il n'en soit plus question, et soyons bons amis.

En prononçant ces paroles, M. de Charvey tendait la main à Albert ; celui-ci retira la sienne.

— Mais, moi, Monsieur, répliqua-t-il, je ne vous pardonne pas la façon dont vous avez parlé de mon père ; je veux savoir

ce que signifiaient vos paroles. Si vous avez calomnié M. d'Esparon, avouez-le; si vous avez dit vrai, expliquez-vous. Encore une fois, je suis son fils; j'ai le droit de tout démentir ou de tout savoir !...

— Et si je ne veux rien ajouter à ce que le hasard seul vous a fait entendre?

— Alors, Monsieur, il faudra bien que vous m'en rendiez raison.

La situation se compliquait. Cette énergie, cette loyale colère, enchantaient le colonel; mais son embarras était grand: se faire auprès d'Albert le délateur de M. d'Esparon lui semblait une indignité; terminer les choses à l'amiable devenait de plus en plus impossible; l'attitude du jeune homme était celle de la menace, et, malgré lui, M. de Charvey se sentait remué par ce ton, ce langage auquel il était peu accoutumé.

— Eh bien! Monsieur, j'attends! ajouta Albert avec plus de force. Voulez-vous vous rétracter? voulez-vous tout me dire? voulez-vous vous battre?... Il me semble que je parle clairement.

Le colonel hésitait encore, cherchant un moyen de se tirer de ce mauvais pas; il n'en vit point. Se rapprochant alors d'Albert, il lui dit avec une sorte de rudesse affectueuse:

— Vous êtes donc bien décidé à me faire faire une folie!... Allons, Monsieur... puisqu'il le faut absolument, je suis à vos ordres, nous nous battrons.

Les conditions furent bientôt arrêtées: il fut convenu que les deux adversaires se rencontreraient le lendemain matin au bois de Boulogne, et qu'ils se battraient à l'épée. Le colonel semblait être sur son terrain; il réglait tout avec la prévoyance

d'un homme habitué à ces sortes d'affaires. De temps en temps il s'interrompait pour regarder avec un intérêt bizarre celui avec qui il devait se couper la gorge, et tout en expliquant à Albert qu'il amènerait un chirurgien et qu'ils se placeraient à cinq pas pour se porter l'un sur l'autre, il se disait qu'il eût bien mieux aimé lui sauter au cou.

Cinq minutes après, lorsqu'Albert se retrouva seul dans la rue et qu'il ne fut plus soutenu par ce sentiment qui nous sert de cuirasse quand on nous regarde ou qu'on nous écoute, une tristesse affreuse s'empara de lui. Sans le savoir, sans se l'avouer, il était en proie à son premier doute; il y avait dans le langage, dans l'accent, dans toute la personne du colonel un air d'autorité contre lequel il s'était raidi tant qu'ils avaient été face à face, mais qui, à mesure qu'il recouvrait son sang-froid, le frappait davantage. Un nom surtout, le nom de cette duchesse de Dienne, lui revenait sans cesse, et par une injustice familière aux affections vives, il le chargeait de tout le poids de ses rancunes. Son imagination ne s'arrêtait pas à préciser le rôle qu'elle avait pu jouer dans la vie de son père; mais il lui demandait compte de sa première souffrance, et c'était assez pour qu'il maudit cette image importune qui détruisit la paix de son cœur sans en altérer la pureté.

Les événements de cette journée n'étaient pas finis pour Albert; lorsqu'il rentra, on lui remit une lettre dont la seule vue lui causa une vague frayeur. Quoique portant le timbre de Blignieux, cette lettre n'était pas de madame d'Esparon. La suscription, d'une grosse écriture à peu près illisible, faisait honneur à la science hiéroglyphique des bureaux de poste. Albert l'ouvrit d'une main tremblante, et, à travers mille caprices d'orthographe, voici ce qu'il lut:

« Monsieur Albert, je ne suis qu'une vieille servante, et vous trouverez peut-être que je me mêle de ce qui ne me regarde pas; mais, en conscience, je ne puis laisser aller les choses comme elles vont, et il n'est pas bien que vous les ignoriez. Je vous dirai donc que votre mère, la chère et sainte femme! vous écrit tous les huit jours, et que vous croyez, par conséquent, recevoir exactement de ses nouvelles... Vous vous trompez. Dans ses lettres, elle ne fait que vous recommander d'être sage, de rester toujours bon chrétien, de vous méfier de cette grande ville où l'on dit qu'il y a tant de beaux habits et de mauvais cœurs, mais elle ne vous dit jamais rien d'elle-même. Eh bien! la vérité est que depuis votre départ, elle dépérit : voilà le grand mot lâché.

» Oui, monsieur Albert; vous voilà bien étonné, n'est-ce pas! elle qui a toujours été si froide, qui se laissait à peine embrasser!... Que voulez-vous? elle est ainsi faite, nous ne pouvons pas la changer; c'est un de ces caractères qui gardent tout en eux-mêmes, tout en dedans, jusqu'à ce que cela les étouffe. Votre mère ne vous a peut-être pas cajolé autant que vous l'auriez voulu, mais elle vous aime à faire compassion. Pendant ces treize ans, où d'autres, qui ont la langue plus mielleuse se sont fort bien passés de vous, elle vous a soigné comme moi-même je n'aurais pas su le faire. Quand vous alliez à la chasse, il fallait la voir! Toute la matinée elle priait Dieu; puis, lorsqu'arrivait l'heure où elle espérait votre retour, elle s'acheminait, quelque temps qu'il fît, jusqu'à la chapelle de Sainte-Marthe-des-Neiges, d'où l'on découvre tout le revers de la montagne par où vous reveniez. Là, elle restait immobile, jusqu'à ce qu'elle vous eût vu poindre en haut du sentier : alors elle rentrait à la hâte, comme si elle eût fait

une mauvaise action et qu'elle eût craint d'être surprise ; voilà comme elle est.

» Et quand vous avez eu cette grosse fièvre maligne qui nous a tous tenus, pendant quarante jours, entre la vie et la mort, il ne faut pas croire qu'elle ait laissé approcher personne de votre lit, pas même moi, ni qu'elle ait consenti à se coucher une seule de ces quarante nuits : non, elle était toujours là, à votre chevet, goûtant les potions, touchant votre front et vos mains, puis murmurant tout bas, comme si elle eût parlé au bon Dieu, puis vous regardant avec ses grands yeux secs qui me faisaient plus de mal que si elle eût pleuré. Et cependant ce fut justement dans ce temps-là que, Jacques allant faire des emplettes chez le pharmacien de Briançon, celui-ci, qu'il trouva lisant la gazette, lui raconta que votre père venait de publier une bien belle... je ne sais plus comment cela s'appelle; mais on dit qu'il en tira beaucoup d'honneur et de profit.

» Et, depuis votre départ, monsieur Albert, comme je voudrais que vous pussiez la voir ! Il est vrai que si vous pouviez la voir, c'est que vous seriez ici, et alors elle ne souffrirait plus. Les premiers jours, elle ne pouvait pas tenir en place; elle allait et venait dans les chambres, comme une âme en peine ; elle détachait les chiens, s'en amusait une minute, puis les renvoyait brusquement. Elle se promenait jusqu'à la chapelle de Sainte-Marthe, comme si elle espérait vous voir paraître au bout du sentier, ensuite elle revenait à la maison sans rien dire à personne ; mais, depuis quelques semaines, elle ne bouge presque plus, et elle ne m'inquiète que davantage à cause de son abattement et de cette obstination à ne se laisser distraire par rien. Vos lettres mêmes n'ont pas l'air de la consoler ; elle

maigrit à vue d'œil, et ce n'est pas étonnant; car dans ses quatre mois elle n'a pas mangé de quoi nourrir une alouette.

» Voilà, monsieur Albert, ce que j'ai voulu vous apprendre; si vous trouvez que j'ai eu tort, pardonnez-moi en songeant que depuis trente ans je mange votre pain, et que j'aime mieux vous manquer de respect que d'attachement. J'ai dû vous dire la vérité, vous ferez ensuite ce qui vous plaira; ce n'est pas à une pauvre vieille comme moi de vous dicter votre conduite, mais je connais votre bon cœur et je suis bien tranquille. En attendant votre honorée réponse, et en vous priant d'excuser la liberté que j'ai prise, je suis votre bien humble et bien dévouée servante,

» MARIANNE BRÉCHET. »

Cette lettre fut pour Albert comme un de ces éclairs qui, sillonnant tout à coup une nuit d'orage, jettent pour un moment sur ce qui nous entoure une clarté plus vive que le jour. Il commença à réfléchir, à regarder dans le passé, et il y lut bien des souvenirs auxquels il n'avait pas voulu songer. Il ne fit point encore descendre son père du piédestal où il l'avait placé; car les âmes aimantes se hâtent d'accroître leur affection pour ceux qu'elles ont méconnus, bien avant de la retirer à ceux qu'elles craignent d'avoir trop aimés; mais, en quelques heures, il rendit à madame d'Esparon tout un arriéré de reconnaissance et de tendresse. Ce sentiment le ramena à de tristes réalités. Il était à deux cents lieues d'elle; elle souffrait horriblement de son absence, et il allait se battre! Alors il lui sembla que la voix lointaine de la vieille Marianne s'était élevée comme un reproche terrible ou un sombre présage. Son duel du lendemain, qui jusque-là l'inquiétait peu, lui apparut

comme un crime. Les chances de cette rencontre, auxquelles il n'avait pas même songé, devinrent pour son imagination exaltée une réponse écrite avec du sang à cette lettre écrite avec des larmes; par malheur il n'était plus temps de reculer, et cette nécessité, qui le désespérait, devint son refuge contre son désespoir même. Demain, se dit-il, j'aurai tout expié ou je réparerai tout.

V

Peut-être s'étonnera-t-on que le colonel de Charvey eût si facilement consenti à se battre avec un jeune homme qu'il aimait et qu'il eût voulu protéger; mais M. de Charvey avait toutes les idées comme toutes les vertus du soldat. Il lui semblait d'ailleurs impossible qu'Albert, alliant une telle rigidité de principes à une si aveugle confiance, ne rencontrât pas tôt ou tard sur son chemin quelque affaire de ce genre. Dès-lors il valait mieux que dans cette initiation cruelle, mais inévitable, il trouvât au bout de son épée un adversaire tel que le colonel; car celui-ci, dont l'adresse égalait la bravoure, se croyait sûr de tenir entre ses mains toutes les chances du duel, et c'est là ce qui l'avait surtout décidé. Il comptait désarmer Albert, profiter de cet avantage pour prendre quelque ascendant sur ce jeune homme, et faire de cette rencontre une leçon décisive.

Ce fut avec cette résolution et cette espérance que le colonel arriva, accompagné d'un chirurgien et d'un témoin, au rendez-vous indiqué. Albert l'attendait depuis quelques minutes avec deux jeunes gens de sa connaissance qui avaient consenti à le

suivre, non pas sans faire une légère grimace et lui expliquer, à sa très-grande surprise, les mois de prison et les séances de cour d'assises auxquels ils s'exposaient pour lui rendre ce service.

Il était huit heures du matin. Une pluie froide qui tombait depuis le lever du jour avait rempli de grandes flasques d'eau les allées latérales du bois de Boulogne; l'herbe était glissante; les branches des taillis qu'ils traversaient pour trouver une place favorable leur renvoyaient au visage des goutelettes glacées. Enfin ils arrivèrent à une clairière protégée contre les regards par un massif assez épais : le colonel proposa à Albert de s'arrêter là.

C'était évidemment un duel étrange; les témoins l'avaient si bien compris qu'ils ne disaient rien pour l'empêcher, et qu'ils laissaient M. de Charvey maître de tout diriger à son gré. Si les fleurets n'avaient pas été démouchetés, on eût dit un maître d'armes s'apprêtant à donner une leçon à son élève favori. Albert était si calme, un courage si déterminé brillait dans ses yeux, que le colonel se tenait à quatre pour ne pas l'embrasser. Il ôta son habit, Albert en fit autant; il imitait tous ses mouvements, tous ses gestes. M. de Charvey prit les fleurets des mains du témoin et en offrit un à son adversaire. Celui-ci se mit en garde, et le duel commença.

A peine eurent-ils échangé deux ou trois passes, que le colonel frémit d'épouvante. Il venait de reconnaître que le jeune homme était de sa force. En effet, pendant ses longues années de solitude, Albert avait acquis dans cet exercice une habileté assez grande pour lutter même avec les maîtres. Lui aussi s'était fié à son adresse pour épargner M. de Charvey, le forcer de s'avouer vaincu, et apprendre au sujet de M. d'Esparon

quelque chose de précis. Ce fut donc avec une angoisse terrible que chacun d'eux reconnut qu'il n'était pas assez supérieur à son adversaire pour éviter de le blesser ; ils se battirent en silence pendant quelques minutes. Au bout de ce temps, le colonel poussa un cri d'effroi, parce qu'il vit quelques gouttes de sang sur le bras blanc et nerveux d'Albert. Celui-ci, trop échauflé par le combat pour sentir cette égratignure, arrivé d'ailleurs à ce moment où les jeunes têtes perdent toute prudence, se fendit avec un élan irrésistible. Il s'enferrait si M. Charvey eût tenu la pointe au corps ; mais le colonel avait prévu la botte. Il leva le bras, et, pendant que sa lame effleurait l'épaule d'Albert, il reçut le coup dans le côté. — Bien touché, dit-il en souriant.

Le sang jaillit en abondance. Albert, qui n'avait pas sourcillé, pâlit tout-à-coup. Il lança le fleuret loin de lui et se précipita vers M. de Charvey, que le chirurgien avait à l'instant soutenu dans ses bras. La blessure n'était pas grave, l'abondance même du sang rassurait l'homme de l'art ; mais Albert était incapable de l'entendre : il prenait la main du colonel, il lui demandait pardon, il s'accusait de violence et d'injustice, il se traitait de meurtrier.

— Calmez-vous, Albert, lui dit M. de Charvey ; ma blessure n'est rien, et vous, vous êtes un brave garçon !

Le regard languissant du colonel exprimait une affection si vraie, il venait de montrer tant de généreux courage, que pour Albert chacune de ses paroles devait avoir la solennité d'un oracle. Aussi le jeune homme lui prit de nouveau la main, et lui dit d'une voix à demi étouffée par les sanglots ;

— Oh ! Monsieur, vous me pardonnez donc ?

— Je fais plus, Albert, je vous aime !

— Eh bien! si vous m'aimez, un mot, un seul mot, qui m'éclaire dans les ténèbres où je marche, qui m'arrache au doute affreux où m'ont jeté vos paroles d'hier! Ce que vous disiez de M. d'Esparon, ajouta-t-il plus bas, est-ce bien vrai? en êtes-vous bien sûr?

M. de Charvey ne répondit point. Il ne se résignait pas plus que la veille à se faire auprès d'Albert le délateur de son père. Plus il pensait que cet instant devait donner d'autorité à son langage, plus il lui répugnait de parler.

— Oh! Monsieur, un mot, par pitié, un mot! répétait Albert avec une insistance désespérée.

C'était trop d'émotion pour le colonel; le sang qu'il perdait l'affaiblissait peu à peu; ses dernières blessures n'étaient pas encore fermées; la torture que lui causaient les questions d'Albert venant s'ajouter à ses souffrances; il chancela, et s'appuyant sur lui :

— Vous aussi, par pitié, répéta-t-il d'une voix éteinte, ne m'interrogez plus.

— Oh! rien qu'un mot, un seul, et je vous bénirai toute ma vie, répéta le jeune homme, qui, dans son ardeur, ne s'apercevait de rien.

— Eh bien!... votre père est un poëte, et votre mère est une sainte, murmura M. de Charvey; puis il s'évanouit.

Les témoins le transportèrent dans une voiture, aidés du chirurgien, qui, tout en maugréant contre les équipées et les mauvaises têtes, affirma de nouveau que ce n'était rien. Albert remonta seul dans le fiacre qui l'avait amené et reprit le chemin de la maison paternelle. La pluie avait recommencé; les Champs-Elysées étaient encore solitaires. Albert, en suivant la grande avenue, comparait tristement ce retour à sa

première promenade avec M. d'Esparon, si pleine d'enchantements, de confiance et de soleil; il n'hésitait pas sur ce qu'il avait à faire; sa conduite était tracée, et il ne songeait ni à ajourner ni à marchander son obéissance au devoir. Seulement, lorsque la voiture s'arrêta devant la maison de son père, il sentit qu'il lui restait encore là une affection et une espérance; quelques instants après, il était auprès de M. d'Esparon.

Sa pâleur, ses traits bouleversés, ses vêtements en désordre, donnèrent bien vite l'éveil à Octave; il devina qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire; il interrogea vivement son fils, qui lui avoua tout.

L'agitation du comte fut si vraie, son désespoir si grand, ses angoises si profondes, qu'Albert retomba dans ses incertitudes et se demanda de nouveau si l'homme qui parlait si bien le langage du cœur méritait les sévères paroles du colonel. M. d'Esparon commenca à reprocher à son fils de n'avoir pas eu plus de ménagement pour sa tendresse, de s'être exposé sans l'avertir à un semblable péril; mais Albert lui prouva sans peine qu'en pareille circonstance il n'y a rien de mieux que d'épargner à ceux qui nous aiment l'horrible douleur de savoir d'avance ce qu'il n'est plus temps de prévenir, où la triste envie de mettre obstacle à ce qu'ils ne sauraient empêcher. M. d'Esparon, qui l'écoutait avec une sorte d'admiration inquiète, frémissante encore du danger passé, finit par convenir qu'il avait raison. Sa pensée prit alors un autre cours, et une question bien naturelle arriva sur ses lèvres:

— Quelle était, demanda-t-il, la cause de ce duel ?

Le jeune homme regarda son père et se tut. Ses douleurs, un moment oubliées, recommençaient. M. d'Esparon, répéta

sa question avec plus de chaleur, et, à l'embarras des réponses d'Albert, il comprit bientôt qu'il s'agissait de lui-même.

— Et que disait-on de moi? reprit-il après un moment d'hésitation.

— Ce que le fils de madame d'Esparon ne devait pas entendre ; ce que le fils de M. d'Esparon était forcé de relever.

Octave rougit et se mordit les lèvres ; mais il était en ce moment sous l'influence d'un sentiment trop sincère pour ne pas faire bon marché de lui-même, et, ne songeant qu'à son fils, il mesura d'un œil épouvanté les périls et les chagrins auxquels cette susceptibilité chevaleresque exposait Albert.

— Ah ! dit-il enfin, c'est moi qui suis coupable ; j'aurais dû le prévoir ; j'aurais dû penser que ce que j'essayais était impossible, que vous étiez trop pur pour l'air que nous respirons ici !

Albert avait espéré que son père se défendrait avec indignation ; il attacha sur lui un regard de reproche, puis il ajouta :

— Ainsi donc vous me trompiez?

— Et le sais-je moi-même? N'avais-je pas oublié, en vous revoyant, tout ce qui n'est pas vous? Avais-je un autre but que de vous retenir? Et maintenant que faire? Chaque fois que je vous verrai sortir, chaque fois que vous passerez quelques heures loin de moi, je serai dans des transes mortelles.... Albert! Albert! cher et cruel enfant, pourquoi n'avoir pas plus de pitié de votre père?

— Rassurez-vous, répondit Albert en affermissant sa voix, cette inquiétude et ces périls ne seront pas de longue durée; je viens vous demander la permission de retourner à Blignieux....

— Partir ! vous, me quitter ! s'écria le comte en pâlissant.

— Il le faut ; le charme que j'ai trouvé auprès de vous ne doit pas me faire oublier une autre affection, d'autres liens....

M. d'Esparon resta un moment la tête appuyée dans ses mains ; quand il la releva, le regard qu'il fixa sur son fils était empreint d'une telle tristesse, que le pauvre Albert sentit sa résolution chanceler. .

— Oui, reprit Octave, je sais bien que je n'ai pas le droit de vous retenir malgré vous. J'avais espéré... il me semblait... cette vie était si douce !... votre présence me faisait tant de bien ! — En cet instant, la voix lui manqua, et il se détourna brusquement.

Albert n'y put tenir ; il se rapprocha de son père et lui dit doucement : — Oh ! ne vous plaignez pas ! Laissez-moi, je vous en prie, le peu de courage qui me reste. A quel point je vous aimais, vous l'avez deviné, n'est-ce pas? Aujourd'hui encore je donnerais ma vie pour vous épargner ce chagrin ; mais il le faut ; ma mère n'a que moi au monde, mon absence la tue ; d'ailleurs, voici sa fête qui approche...

— C'est vrai, murmura Octave ; elle s'appelait Marceline.

— Et ce jour là (hélas ! c'est la seule fois dans l'année où je la voie sourire !) j'attends son réveil pour lui offrir un beau bouquet de roses des Alpes.

— Les roses des Alpes!... reprit M. d'Esparon. Pâles et aimables fleurs que j'ai cueillies bien souvent sur la pointe de nos rochers !... J'étais jeune alors, jeune et pur comme vous, Albert ! Ah ! quel est donc ce charme invincible des premières émotions? — Et Octave se tut, comme accablé sous le poids de ses pensées.

Albert essaya quelques paroles consolatrices, mais son père

ne l'entendait plus ; cette imagination mobile se reportait, à vingt ans de là, vers cet humble coin de terre qu'elle avait si longtemps dédaigné.

— Oui, disait-il, il me semble que c'est hier; les plus fraîches de ces fleurs sauvages croissaient dans ce grand ravin qui sépare notre plateau de la première chaîne des Alpes, et qu'on nomme la Combe-aux-Loups. Oh! je n'ai rien oublié. Un pont rustique traversait le ravin, il conduisait à un petit sentier tracé, à travers la montagne, par le pied des chasseurs, et qui se perdait, au bout d'une demi-lieue, dans un bois de mélèzes...

— Le bois d'Estève!

— Oui, le bois d'Estève, c'est bien cela, et chacun de ces noms réveille en moi un monde de souvenirs!... c'est de la lisière de ce bois que la vue embrassait tout le paysage; en se retournant pour mesurer le chemin parcouru, on apercevait, bien loin, les pauvres tourelles de Blignieux, et, un peu plus près, aux bords du ravin, cette petite chapelle dont le porche m'a si souvent servi d'abri...

— Sainte-Marthe-des-Neiges, interrompit Albert...; ce lieu m'est doublement sacré, doublement cher : c'est là, lorsque j'allais à la chasse, que ma mère venait épier mon retour; c'est de là qu'elle me voyait paraître quand je sortais du bois d'Estève, et ses inquiétudes se calmaient en me voyant.

— Elle vous aime donc bien, vous? dit Octave d'une voix émue. Au fait, poursuivit-il tout bas et comme se parlant à lui-même, le cœur de l'épouse peut rester fermé, celui de la mère, jamais!

— Oui, mon père, elle m'aime, je le sais maintenant, et cependant j'en avais douté jusqu'ici.

— Que dites-vous?

— Comme elle n'est pas expansive, comme ses regards sévères, ses lèvres scellées n'avaient jamais encouragé mes caresses, je l'accusais de froideur...

— Vous aussi!... s'écria M. d'Esparon en tressaillant.

— J'aurais voulu trouver en elle ces élans de confiance et de tendresse que je sentais toujours prêts à s'échapper de mon cœur; et, faute de les trouver, j'ai cru qu'elle ne m'aimait pas.

— Oh! Albert, Albert, il me semble que j'entends ma propre histoire!...

— Oui, reprit le jeune homme, voilà ce que je croyais, voilà ce que j'ai souffert; mais aujourd'hui j'ai la preuve que j'étais ingrat et injuste, que cette affection à laquelle je ne pouvais croire est réelle, immense, comme le cœur qui la renferme.

Et il tendit à son père la lettre de Marianne, qui depuis la veille ne l'avait pas quitté. M. d'Esparon la lut; mille pensées tumultueuses se réflétaient sur son front, sa poitrine se soulevait. A la fin il rendit la lettre à son fils, et, se promenant à grands pas dans la chambre :

— Hélas! dit-il, qui sait s'il n'y a pas là une vérité qui m'accuse! Doute poignant qui m'a souvent poursuivi, et dont je me croyais délivré! Albert, c'est moi peut-être, moi seul qui me suis trompé! je n'ai pas compris cette nature rigide et fière; je n'ai pas su conserver vis-à-vis d'elle ce calme, cette dignité, qui m'eussent donné assez d'ascendant pour l'assouplir. J'ai voulu tout emporter d'assaut; mécontent de n'être aimé que par devoir, j'ai voulu éveiller en elle une passion impossible. J'avais espéré du moins qu'elle accueillerait avec enthousiasme les premiers essais d'une imagination qui ne sa-

vait que faire de ses ardeurs... et je n'obtenais que sa méfiance ou ses dédains! Alors ce livre où je ne pouvais pas lire, j'ai trouvé plus court de le déchirer; j'ai eu des paroles amères, des sarcasmes imprudents, des colères puériles, et, après avoir tout compromis, faute de savoir attendre, j'ai achevé de tout perdre faute de savoir pardonner!

— Pardonner!... votre cœur a donc bien souffert?...

— Oui, répondit Octave en baissant la voix, mais il y a des choses que je n'ai avouées à personne, que je ne me suis jamais dites à moi-même... Et aujourd'hui l'idée de ce départ, les angoisses qui me déchirent, tout m'arrache ce triste secret. Albert, savez-vous quel a été entre nous le plus terrible grief, le plus insurmontable obstacle? Mon orgueil.

— Ah! c'est donc vrai! balbutia Albert, qui, malgré lui, songea aux accusations du colonel.

— Oui, mon orgueil, qui me soufflait à l'oreille que j'étais fait pour être adoré, que la femme qui ne m'aimait que par devoir ne méritait pas d'être ma compagne, et que, si je brisais ces chaînes, le monde me vengerait de son indifférence et de sa froideur!

— En cela du moins vous ne vous êtes pas trompé. Pendant que ma mère commençait à Blignieux sa vie d'isolement, vous veniez à Paris, où vous trouviez le succès, la gloire, le bonheur!

— Ah! Albert, que vous me connaissez mal! D'autres peuvent croire que j'ai touché le but, réalisé mes rêves, que je n'ai plus qu'à me reposer dans ce que vous appelez de si beaux noms; si vous saviez quel fond immense de stérilité et d'amertume se cache sous ces jouissances factices, sous ces succès passagers! L'imagination est une fée malfaisante qui se plait à

détruire son propre ouvrage; l'idéal est une forme trompeuse qui cesse d'être dès qu'on y touche! l'orgueil est un abîme où s'absorbe et se dessèche tout ce qu'on y jette pour le combler!

M. d'Esparon semblait s'enivrer de ses douloureuses confidences : — Ah! reprit-il en regardant son fils, pourquoi m'avez-vous donné, outre la joie de vous revoir, celle de me sentir aimé? Pourquoi ce charme de plus, maintenant qu'il faut tout perdre? Malheureux! je ne puis accuser que moi-même! C'est moi qui devais prévoir ce qui me frappe aujourd'hui : regrets inutiles, il est trop tard!

— Et s'il n'était pas trop tard? dit Albert comme illuminé d'une idée soudaine; s'il était temps encore d'obéir à la voix de Dieu, à la prière d'un fils, de rendre un peu de joie à celle qui est restée pendant tant d'années dans la solitude et l'oubli?

— Quoi! que dites-vous? Croyez-vous donc que ce soit possible?...

— J'en suis sûr.

— Je pourrais encore reprendre ma place à ce foyer que j'ai fui, ma place dans ce cœur que j'ai blessé?

— J'en réponds.

— Eh bien! s'écria M. d'Esparon, qui semblait céder à un entraînement surhumain, eh bien! vous l'emportez. Meure dans mon sein ce démon qui m'égare! meurent ces ambitions que rien n'assouvit, ces rêves que rien ne réalise, ces éternelles inquiétudes qui se servent à elles-mêmes de pâture et de tourment! Je m'attache à vous comme à mon sauveur : vous partez pour Blignieux; Albert, partons ensemble!...

Albert poussa un cri : tous les doutes qu'il combattait depuis vingt-quatre heures tombèrent en un instant; en un instant, il

reprit plus de confiance et d'amour pour son père qu'il n'en avait jamais ressenti : — Ah ! dit-il l'œil rayonnant d'une joie divine, je savais bien qu'on vous calomniait ! je savais bien que vous étiez le plus noble, le plus généreux des hommes ! Et il ajoutait, tout en embrassant M. d'Esparon : — Quel bonheur que le colonel ne m'ait pas tué !...

Il y eut encore là pour tous deux quelques belles et douces heures. Comme Albert voulait partir sans délai, ils commencèrent sur le champ leurs préparatifs de départ ; ils s'en occupèrent ensemble, Albert avec une joie et un entrain charmant, Octave avec tant de vivacité et de hâte, qu'on eût dit qu'il évitait de réfléchir ou qu'il craignait d'hésiter. Il fut convenu qu'ils partiraient le surlendemain, et que Louis, le valet de chambre du comte, resterait quelques jours de plus à Paris pour terminer les derniers arrangements.

Ces préparatifs les occupèrent encore le lendemain une partie de la journée. Quand vint le soir, M. d'Esparon annonça à son fils que, pour dire un dernier adieu à la vie de Paris et saluer dignement ce monde qu'ils devaient quitter dans quelques heures, ils iraient aux Italiens. La saison allait finir, et les dernières représentations sont toujours les plus belles. Ce jour-là on donnait *Otello*. Si Albert avait eu trente ans, si l'expérience de la vie lui avait appris à se méfier de certaines épreuves, il eût cherché le moyen d'éviter cette soirée ; mais il était jeune, il était heureux, il se croyait sûr de M. d'Esparon comme de lui-même ; il accepta donc avec empressement une offre qui lui promettait trois heures d'excellente musique, et il ne vit qu'un plaisir là où il y avait un péril.

VI

M. d'Esparon et son fils arrivèrent au Théâtre-Italien un peu avant l'ouverture d'*Otello*; ils prirent place au second rang des stalles. Octave, en se retrouvant dans son centre habituel, en revoyant cette salle où mille détails, inaperçus pour d'autres, le ramenaient aux fugitives impressions de la vie du monde, s'étonna d'y prendre plus d'intérêt qu'à l'ordinaire, et il ne put se défendre d'un peu de trouble lorsqu'il songea à son héroïque résolution.

Au moment où *Otello* commença, Albert entendit, presque au-dessus de sa tête, le bruit d'une loge d'avant-scène qui s'ouvrait. Une femme y entra; Albert crut vaguement la reconnaître, et, comme il avait conservé précieusement tous les souvenirs qui se rattachaient à sa première promenade aux Champs-Elysées, il se rappela bientôt que c'était la femme qu'il avait rencontrée près du rond-point, dans cette voiture que le cheval de M. d'Esparon avait voulu suivre. Il la regarda alors avec plus d'attention, et la trouva admirablement belle : il lui fut d'autant plus facile de l'examiner, qu'elle se tournait fréquemment du côté où il était placé, tout en écoutant avec attention, ou du moins avec patience, les propos d'un beau jeune homme à figure fade, mais irréprochable, qui était entré dans sa loge, et qui paraissait se donner une peine infinie pour qu'on le crût au mieux avec elle. Albert avait fait peu d'attention à ce jeune homme; il ne remarqua pas davantage que, depuis l'arrivée de cette femme, M. d'Esparon semblait mal à l'aise, qu'il la regardait à la dérobée avec une agitation

singulière, tenant à peine sur sa stalle, et n'écoutant plus une note de l'opéra. Le motif de cette agitation était si puissant, qu'à la fin du premier acte, M. d'Esparon quitta sa place sans mot dire. Un instant après, Albert le vit entrer dans cette avant-scène et s'asseoir auprès de la belle inconnue. Il n'en fut pas surpris : il se souvint que le jour de leur rencontre Octave l'avait saluée, et il était dès-lors fort naturel qu'il allât lui faire une visite; mais cette visite se prolongea au-delà des limites ordinaires. Le coup de sonnette qui annonça le second acte n'eut pas même le pouvoir de rappeler M. d'Esparon. Depuis son entrée, une révolution évidente s'était accomplie dans cette loge; le bel élégant qui avait d'abord figuré en première ligne, passant tout à coup à l'état de comparse, cachait son désappointement à l'ombre de son large binocle. Albert, incapable d'apprécier ce symptôme, commençait cependant à se préoccuper de cette longue absence de son père. Ce ne fut au premier moment qu'un malaise vague, indéfini, une curiosité impatiente. Bientôt cette curiosité s'accrut, cette impatience devint plus vive. Le rideau s'était levé pour le second acte, et Octave ne revenait pas. Peu à peu Albert sentit naître au fond de son cœur quelque chose de pareil à ces pressentiments dont on a peur, à ces pensées dont on a honte. A mesure que le temps s'écoulait, il lui semblait que ce pressentiment absurde, cette pensée impossible, prenait une forme, un corps, un nom; un nom qu'il repoussait encore, mais qui revenait sans cesse et entrait plus avant dans son âme. En épelant malgré lui, de ses lèvres frémissantes, ce nom prononcé une seule fois devant lui par le colonel de Charvey, il avait la fièvre, il devenait fou, il eût voulu l'être. A la fin, il n'y put tenir. Se tournant vers un de ses voisins avec qui il avait échangé quel-

ques remarques sur la musique et les acteurs, il lui dit en tremblant déjà :

— Monsieur, pourriez-vous me dire quelle est cette femme en robe de velours noir avec un camélia dans les cheveux?

— Dans quelle loge?

— Dans cette avant-scène de droite, balbutia Albert.

— Où nous voyons M. d'Esparon? fit le voisin avec un sourire qu'il voulait rendre spirituel.

— Justement.

— Eh! c'est la belle duchesse de Dienne, dit l'officieux d'un air qui signifiait : D'où sortez-vous?

Ce nom suffisait. Albert sentit qu'il y avait là la ruine de ses dernières espérances. Jetant un regard désolé sur la duchesse de Dienne et sur M. d'Esparon, il rentra courageusement en lui-même, et comprit que l'arrêt qui condamnait Octave était cette fois irrévocable.

Par une triste coïncidence, au moment où il cherchait à se familiariser avec sa douleur, semblable à ces blessés qui ont le courage de sonder eux-mêmes leur plaie, Desdemona, pâle, brisée, tout en pleurs, murmurait aux pieds de Brabantio : *S'il padre m'abbandona!* La salle entière applaudissait. Malgré lui, Albert s'appliqua ces paroles désespérées. Alors il sentit que les larmes montaient aux bord de ses paupières, et, s'accoudant sur sa stalle, il cacha son visage dans ses mains.

Pendant ce temps, un drame plus vulgaire se passait dans la loge fatale. M. d'Esparon, en y montant, n'avait pas de but déterminé. Peut-être n'était-il poussé que par cette inconséquence bizarre, mais fréquente, qui rend insupportable l'idée d'être remplacé, même auprès de la femme que l'on n'aime plus. La vue du bel attentif avait contribué, autant que celle de la

duchesse, à ramener près d'elle M. d'Esparon; mais une fois installé, cédant à la pente de son caractère, le comte avait trouvé madame de Dienne plus ravissante que jamais, justement parce qu'il pensait à son départ et croyait la voir pour la dernière fois. Sous l'influence de cette idée, il avait été auprès de la duchesse ce qu'il savait être quand il croyait son cœur en jeu : spirituel avec sentiment, mélancolique avec grâce, séduisant enfin, même pour une femme qui ne pouvait plus guère s'abuser.

Depuis longtemps, en effet, madame de Dienne avait vu décroître son empire sur Octave. Elle aussi avait ressenti les effets de cette nature brillante, non moins incapable de dévouement et d'amour vrai dans le domaine de la passion que dans les limites du devoir. Alors, plus soucieuse de sa dignité que de son bonheur, elle avait accepté la situation, rendu au comte sa liberté, et posé elle-même les termes d'une rupture sans secousse et sans éclat. Je laisse au lecteur le soin de deviner si cette rupture et le vide qu'elle forma dans l'existence de M. d'Esparon n'étaient pas pour quelque chose dans ce réveil d'amour paternel qui lui avait fait appeler Albert. Ce sont là de ces mystères que ne s'avouent pas les cœurs où ils s'accomplissent, et il y aurait de la cruauté à être plus clairvoyant qu'eux-mêmes; mais, depuis trois semaines, M. d'Esparon, à qui ce bonheur paternel ne suffisait peut-être plus, avait renoué quelques communications avec la duchesse. Elle l'avait accueilli avec une douceur résignée qui la rendait plus attrayante. Sans préméditation et sans emphase, elle s'était posée auprès d'Octave en femme qui regarde comme inévitables les mécomptes qui l'ont frappée, et qui, au lieu d'en faire un sujet de reproche, les attribue aux tristes conditions de la vie et à l'irrésisti-

ble courant des affections humaines. C'était assez pour qu'elle apparût aux yeux de M. d'Esparon sous un jour nouveau; et, comme elle était très-spirituelle, comme il y avait un charmant paradoxe dans ces conversations où, en plaidant pour le désenchantement qu'elle avait subi, elle forçait Octave à se faire l'avocat de la passion qu'il avait brisée, celui-ci, piqué au jeu, retourna chez elle assez souvent pour en reprendre l'habitude, et y trouva assez de plaisir pour s'imaginer qu'il redevenait amoureux.

C'est au milieu de ces circonstances qu'avaient eu lieu les derniers événements que je viens de raconter. M. d'Esparon, en se décidant tout à coup à partir pour Blignieux, sous l'empire des émotions sincères que lui avaient causées le duel d'Albert et l'entretien qui l'avait suivi, ne s'était plus préoccupé de madame de Dienne; mais cette soirée, l'aspect de cette salle, la vue de la duchesse, celle de son nouvel adorateur, tout avait augmenté le danger, et nous venons de voir comment il y succombait.

La duchesse de Dienne fut-elle sa dupe? Céda-t-elle une fois encore à ce charme posthume qui fait croire aux femmes que des paroles d'amour sur les lèvres de ceux qui les ont aimées ne sauraient être tout à fait menteuses? Devina-t-elle vaguement qu'elle avait un rival à combattre dans la personne de ce jeune homme qu'elle voyait près de la stalle vide d'Octave? Eut-elle quelque idée de ce départ, et un dernier retour de coquetterie ou de vanité l'engagea-t-il à essayer ce qu'elle avait encore de puissance? Le fait est que leur conversation s'anima de plus en plus, et, sous des apparences de raillerie ou de malice, eut des échappées affectueuses et tendres. De temps en temps, Octave, qui sentait le péril, faisait mine de se lever;

mais elle le retenait par quelque grâcieuse câlinerie. Il resta donc, et tous deux crurent un moment à la possibilité de rallumer des cendres éteintes : folle chimère, dont le premier effet était de déchirer, à quelques pas de là, un noble et jeune cœur!

Otello allait finir. Albert, incapable de demeurer plus longtemps en face de cette loge, gouffre de soie et de velours où s'étaient abîmées en un instant toutes les joies de son âme, n'attendit pas la fin du troisième acte, et s'enfuit comme un faon blessé qui retourne à son gîte. M. d'Esparon vit sortir son fils; il fit un mouvement comme pour aller le rejoindre dans le corridor; mais les femmes les plus loyales ont aussi leurs heures impitoyables : dans cette soirée, la duchesse de Dienne avait accepté la lutte; dès lors il fallait qu'elle la soutînt jusqu'au bout. — Cher comte, dit-elle d'une voix plus douce que la romance de Desdemona, aurez-vous la complaisance de me donner le bras jusqu'à ma voiture? — Il n'y avait pas moyen de résister à une prière modulée avec tant de grâce. Octave attendit donc la chute du rideau; madame de Dienne et lui sortirent ensemble de la loge. On sait avec quelle majestueuse lenteur l'auditoire des Italiens descend le grand escalier. Une foule compacte arrêtait à chaque pas la marche de M. d'Esparon et de sa belle compagne. Tous les yeux se dirigeaient vers eux : « C'est la duchesse de Dienne et Octave d'Esparon, disait-on à demi voix. — Le poëte et la muse! — Dante et Béatrix! »

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au péristyle. Lorsque madame de Dienne fut montée dans sa voiture, Octave renvoya la sienne. Il avait besoin de respirer, de réfléchir, de compter avec lui-même. Le passage Choiseul était encore ouvert. Il y entra,

alluma un cigare, et revint à pied chez lui par les boulevards. La nuit était froide, mais calme et sereine. Des milliers d'équipages se croisaient dans tous les sens; des flots de lumière ruisselaient encore aux vitres des magasins et des cafés. M. d'Esparon croyait entendre des voix confuses lui répéter avec madame de Dienne : Restez ! — « Quitter tout cela ! se disait-il; abdiquer demain... être oublié dans six mois... Et pourquoi? pour un semblant de vertu et de bonheur, qui ne peut plus être ni le bonheur ni la vertu ! »

Il rentra, triste et indécis; on lui dit que son fils l'avait précédé de quelques minutes et s'était brusquement enfermé. Octave ne sut trop s'il devait essayer de le voir et de lui parler; il se dirigea furtivement jusqu'à sa porte : on apercevait au-dessous une raie lumineuse qui prouvait qu'Albert veillait encore. M. d'Esparon prêta l'oreille et crut entendre le cri d'une plume courant sur le papier; il n'osa frapper. Trop mécontent de lui-même pour pousser plus loin sa tentative, il revint sur ses pas, plus agité, plus irrésolu que jamais.

Le lendemain, à son réveil, il sonna et demanda son fils. On lui annonça qu'il était parti à la pointe du jour. M. d'Esparon ne comprit pas d'abord; il sauta à bas de son lit, s'habilla à moitié, et courut à l'appartement d'Albert : il n'y avait plus personne. A mesure que la vérité se révélait à Octave, un tremblement nerveux s'emparait de lui; il parcourait dans tous les sens les deux ou trois pièces dont se composait cet appartement. Tout le mobilier était intact; chaque objet avait été soigneusement remis à sa place; les habits qu'Albert, par ordre de son père, avait commandés à Paris, étaient exactement rangés dans les placards. Le jeune homme n'avait emporté que le mince et modeste bagage avec lequel il était venu.

En continuant ses recherches, M. d'Esparon aperçut enfin une lettre qu'Albert avait laissée sur sa table de travail; il se jeta dessus, déchira l'enveloppe et lut ce qui suit :

« J'ai prié Dieu qu'il m'inspirât ce que j'avais à faire; je le prie maintenant d'écarter de ma plume tout ce qui ne serait pas d'un fils respectueux et soumis. Pardonnez-moi donc si je pars sans vous; pardonnez-moi si cette lettre conserve quelques traces de sentiments que je repousse et que je renie.

» Je pars; j'ai craint que votre résolution d'avant-hier ne fût le résultat d'une exaltation factice, et par conséquent passagère. J'ai craint qu'il ne vous fût trop pénible, à cause de moi, de revenir sur une décision dont vous vous repentiriez plus tard. J'ai pensé que mon départ vous épargnerait à la fois l'embarras d'un instant et les regrets de toute la vie.

» Comment avais-je pu m'abuser à ce point? Renoncer pour nous aux succès, aux plaisirs, à tout ce qui rend votre vie si brillante, si enviée! c'eût été trop. Dans une heure d'entraînement que je regarde aujourd'hui comme un rêve, j'ai pu croire ce sacrifice possible; maintenant, je comprends tout ce qu'il vous coûtait, et je m'en veux de l'avoir espéré.

» Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi pour une personne que je ne vous nommerai plus. Elle est fière, vous le savez; si elle se fût livrée avec confiance à cette consolation tardive, et qu'ensuite... non, non; mieux valent certaines souffrances que certaines humiliations; mieux vaut un malheur dont on a cessé de se plaindre qu'un bonheur qui serait à charge à quelqu'un.

» Je ne sais ce que je vous écris; j'ai déchiré vingt lettres, et j'ai peur encore que celle-ci n'exprime pas assez tout ce que je voudrais dire, ou dise trop ce que je veux taire. Que Dieu

me protége donc et me soutienne !... Il y a des moments où je regrette de vous avoir connu. Mes rêves étaient si purs et si doux !... Puis est venue notre réunion plus douce encore, et cette vie dont il faudrait savourer les délices sans en connaître les secrets. Ah ! j'ai goûté tout cela avec trop d'ardeur ; j'ai mérité d'être puni : j'ai été trop heureux, trop crédule, et je sais aujourd'hui... non, je ne sais rien, sinon que je pars et que je pleure.

» Je vais reprendre ma vie de Blignieux avec la pauvre délaissée. Il est temps que je revienne à celle qui a besoin de moi, à celle qui n'a que son fils à aimer. J'ai beaucoup à réparer, bien des chimères et des injustices à abjurer à ses genoux. J'espère que mes forces ne me trahiront pas, et, si je retrouve auprès d'elle tout ce que je perds ici, il me semble que je serai presque consolé.

» Demain, à votre réveil, nous serons loin l'un de l'autre... hélas ! comme nous l'étions déjà ce soir, moins loin peut-être... Oh ! pardon ! pardon ! Je voudrais effacer avec mes larmes cette cruelle image ; je n'ai rien vu, rien su ; j'étouffe dans mon sein, dussé-je en mourir, tout ce qui n'est pas résignation et respect. A Blignieux, je sens que je vous aimerai encore ; à Paris, je ne vous reverrais jamais. »

M. d'Esparon lut et relut cette lettre ; chaque mot, chaque réticence le déchirait de honte et de douleur, puis il promena un dernier regard sur cette chambre vide, et il en sortit comme un exilé.

S'il y avait eu là des chevaux de poste, nul doute que dans ce premier moment de désespoir il ne fût parti sur les traces de son fils : il songea même à en demander ; mais il hésita, et une partie de la journée s'écoula avant qu'il se fût décidé.

Quatre heures arrivèrent; c'était l'heure où il avait coutume d'aller chez madame de Dienne. Machinalement il sonna. Sa voiture était prête, et, sans qu'il dit un mot, son cocher le conduisit à l'hôtel de la duchesse. Tous ceux qui connaissent l'histoire des passions, tous ceux qui savent à quel point il est difficile de les arrêter quand elles naissent et de les ranimer quand elles meurent, comprendront sans peine combien fut courte cette dernière illusion qu'Octave et madame de Dienne essayaient de ressaisir.

VII

En partant de Paris, Albert n'avait pas éprouvé un moment d'hésitation, mais la confiance et l'enthousiasme étaient éteints dans son cœur. Dans les premiers jours de la jeunesse, on croit toutes les épreuves décisives; les joies comme les douleurs paraissent sans appel. Dépouillé en un jour des songes dorés de son adolescence, Albert s'imaginait que son âme était dévastée pour jamais, et que pas une fleur ne pourrait croître sur ces débris. Cependant, à mesure qu'il approchait du terme de son voyage, sa tristesse, sans s'effacer tout à fait, prit un caractère de mélancolie plus douce. Lorsqu'en jetant les yeux par la portière de la voiture, il aperçut dans le lointain les premières cîmes du Dauphiné, il se sentit saisi de cette émotion que causent, après les crises de la vie, l'aspect de la campagne et le retour au pays natal. Quelques lieues avant Blignieux, il reconnaissait déjà chaque buisson de la route, chaque bouquet de bois, chaque accident de terrain; il lui semblait alors que sa vie se rattachait au fil qu'il avait rompu quatre

mois auparavant, et il se demandait si ces quatre mois n'étaient pas un rêve.

En arrivant à la grange des Aubiers, à l'endroit même où le chemin de Blignieux s'embranche sur la grande route, Albert sauta à bas de la diligence, laissa ses paquets à la ferme, et, le cœur palpitant, se dirigea vers le château au pas de course. En entrant dans la longue avenue d'ormeaux, il vit accourir ses deux chiens, qui avaient flairé son approche et qui se précipitèrent sur lui comme une trombe. Derrière eux marchait d'un pas plus lent la vieille Marianne, qui, depuis qu'elle avait écrit sa lettre à Albert, s'attendait sans cesse à le voir arriver, et venait tous les jours à sa rencontre. Le jeune homme se dégagea de ces premières étreintes; il courut jusqu'à la porte du salon et l'ouvrit d'une main tremblante. Sa mère était assise à sa place ordinaire. Rien n'était changé autour d'elle. N'eût été la paleur de ses joues et l'amaigrissement de son visage, Albert aurait pu croire qu'il ne l'avait quittée que la veille. Lorsqu'elle le vit entrer, elle changea de couleur, se souleva à demi sur son fauteuil, puis s'y laissa retomber; il se jeta à ses genoux, et, pendant un instant, ce ne furent, entre elle et lui, que murmures confus et paroles entrecoupées.

— Ma mère! dit enfin Albert, c'est bien moi, me voici de retour, et pour ne plus repartir.

— Merci, mon enfant! répondit-elle; puisque Dieu vous ramène ici, c'est qu'il permet que je vive, et me pardonne de vous trop aimer!

Comme si cette épreuve eût enfin vaincu la froide et rigide enveloppe dont madame d'Esparon recouvrait tous ses sentiments, ce fut le signal d'un changement visible dans ses manières à l'égard de son fils. Il lui apportait d'ailleurs tant de

dévoûment, de reconnaissance et d'amour, qu'il ne se méprenait plus sur la réserve apparente qu'elle gardait quelquefois encore en répondant à ses caresses. Les natures contenues, lorsqu'on a l'art de les deviner, ont au moins cet avantage, qu'on leur sait gré d'une foule de demi-teintes et de nuances qui, chez les caractères expansifs, passeraient inaperçues. Albert, pendant les premières semaines qui suivirent son retour à Blignieux, éprouva une jouissance délicate à ces découvertes qu'il faisait chaque jour dans le cœur de sa mère, et qui, par le léger effort qu'elles lui coûtaient, lui devenaient plus précieuses.

Cependant il ne retrouvait pas le calme. Sa pensée, violemment détournée des objets trop chers qui l'avaient si longtemps attirée, essayait vainement de se reposer, à l'ombre de cette affection, dans cette vie dont il acceptait d'avance la paisible uniformité. Il sentait s'élever en lui-même de secrètes agitations dont il ne pouvait déterminer ni la cause ni le but. Tout en se disant qu'il était heureux, il se surprenait encore regardant à l'horizon et interrogeant l'avenir avec d'indéfinissables inquiétudes. Il croyait les apaiser en revenant à sa mère avec plus d'entraînement et de transports ; mais madame d'Esparon, quoique heureuse de posséder enfin le cœur de son fils, était incapable d'y lire : son mariage, sa vie solitaire, l'avaient laissée si ignorante, que ces vagues symptômes, ce secret malaise qui perçait à travers les tendres démonstrations d'Albert, n'avaient aucun sens pour elle, et que cette nouvelle phase aurait pu se prolonger sans qu'elle s'en aperçût.

Un jour, vers la fin de l'été, Albert se promenait sur la terrasse de Blignieux, lorsqu'un petit pâtre des environs vint lui dire que quelqu'un l'attendait à la grange des Aubiers. Albert,

à ces mots, ressentit un grand trouble; bien que, depuis son retour, il n'eût pas une seule fois parlé de son père. Il ne pouvait s'empêcher de penser à lui. Dans cet inconnu qui l'attendait, et qui lui envoyait ce mystérieux message, il ne sut s'il devait espérer ou craindre de reconnaître M. d'Esparon; mais, à moitié chemin entre Blignieux et la grande route, cette incertitude fut dissipée; il aperçut, venant à sa rencontre l'homme qui l'avait fait demander; ce n'était pas Octave, c'était le colonel George de Charvey.

Du plus loin qu'il vit Albert, le colonel lui tendit les bras; Albert s'élança vers lui aussi ému qu'un coupable, et bégaya quelques paroles sans suite. M. de Charvey lui dit en l'embrassant :

— Monsieur, lorsque deux hommes ont loyalement croisé le fer, il est d'usage que le vaincu fasse, après sa guérison, une visite à son adversaire. Je n'ai pas voulu y manquer, et me voici : me pardonnez-vous ?

— Oh ! Monsieur, dit Albert les larmes aux yeux ; c'est moi, moi seul qui veux, toute ma vie, vous demander pardon !

— Non, Albert, reprit M. de Charvey avec une dignité affectueuse ; vous vous êtes bravement conduit. M'en eût-il coûté dix palettes de sang, je me réjouirais de vous avoir vu enflammé d'un si beau courroux. J'ai su, depuis, que vous aviez quitté Paris le surlendemain pour venir retrouver votre mère. Albert, vous êtes un noble cœur.

Le jeune homme remercia du regard M. de Charvey, puis il lui demanda timidement ce qui l'amenait dans les Hautes-Alpes.

— Je pourrais vous dire, répliqua le colonel, que c'est le désir de vous revoir, mais ce motif n'est pas le seul.

Il s'interrompit un moment, puis il ajouta :

— Si j'avais écouté tout ce qu'on me disait là-bas, il ne tenait qu'à moi de me croire à la veille d'une grande fortune militaire ; mais j'avais payé ma dette au pays, le reste n'était plus qu'affaire de vanité ; d'ailleurs, je n'ai pas eu le courage de me séparer de ma fille ; j'ai quitté le service, et je reviens, avec ma chère Alice, m'établir dans vos montagnes.

— Vous !

— Oui ; j'ai racheté, à huit lieues d'ici, dans la vallée d'Ogerelles, la terre de Rouvré, qui avait appartenu à ma famille : il y a un joli château, un grand parc, beaucoup de gibier ; vous viendrez nous y voir souvent..... bien souvent, n'est-ce pas ?

Albert s'inclina ; ils marchèrent quelques minutes en silence. Le jeune homme brûlait d'adresser au colonel une question qui expirait sur ses lèvres. Celui-ci le prévint, et lui dit d'un ton qui excluait toute idée d'offense :

— Albert, vous ne me parlez point de votre père ?

— Je n'osais pas, murmura-t-il.

— M. d'Esparon n'est pas heureux, il ne peut plus l'être. Votre départ a produit sur lui une impression douloureuse. Ensuite... les liens qui le retenaient à Paris ont achevé de se briser.

— Que dites-vous ? balbutia le jeune homme.

— Oui ; la personne qui l'avait aimé n'a pu se faire plus longtemps illusion. Il y avait désormais dans cette affection quelque chose de factice qui les a révoltés tous deux. Il se sont quittés, et cette fois c'est pour toujours. Elle est partie pour l'Italie, où l'on dit qu'elle compte se fixer.

— Et lui ? demanda Albert le cœur serré.

— Il a cherché dans le travail une réhabilitation et une revanche; mais là encore ses forces l'ont trahi. M. d'Esparon est de son siècle. Pressé de jouir, il n'a pas creusé ces mines sûres et profondes qui donnent le filon d'or pur. Son imagination s'est épuisée en prodigalités brillantes. Aujourd'hui il a passé quarante ans, l'âge où l'on fait de grandes choses quand on a patiemment fécondé sa pensée, l'âge où l'on succombe à la peine quand on a préféré les succès hâtifs à la gloire véritable. Aussi ce dernier effort ne l'a-t-il conduit qu'au sentiment douloureux de sa lassitude. Il ne se l'avoue pas encore, mais il en souffre déjà. Je connais quelques-uns de ses amis; ils m'ont raconté que M. d'Esparon n'était plus le même homme. En quelques mois, il a vieilli de dix ans. Il sent que sa renommée lui échappe, que de nouveaux noms font pâlir le sien, que ce terrain tant de fois exploité commence à sonner creux sous ses pas. Alors il s'irrite contre le monde, contre ses amis, contre lui-même. Tantôt il essaie de résister à l'évidence, il se rattache avec emportement à ces derniers lambeaux de talent et de gloire qui se déchirent entre ses mains : tantôt il prend une sorte de plaisir fébrile à proclamer lui-même sa déchéance, à maudire les illusions de sa jeunesse qui l'ont poussé hors des voies heureuses, à s'accuser non pas de ses fautes, mais de ses mécomptes et de ses chagrins.

— Hélas! que va-t-il devenir? murmura Albert.

M. de Charvey sourit avec plus de mélancolie que d'amertume. — Je crois pouvoir vous le prédire, reprit-il; lorsqu'il sera en face d'une réalité trop inexorable pour pouvoir être méconnue, lorsqu'il se trouvera trop malheureux de son isolement et de son déclin, les souvenirs de son fils et de Blignieux l'assailliront avec plus de force. Alors, Albert, vous verrez

M. d'Esparon venir frapper à votre porte et s'abriter sous votre toit, comme un pèlerin lassé du voyage. S'il en est ainsi, accueillez-le ; il sera digne de pitié ; il aura perdu tour à tour tout ce qu'il demandait à la vie !

Albert, à ces révélations douloureuses, sentit redoubler sa tristesse. — C'est donc ainsi, dit-il, que doit finir tout ce qui sourit à l'imagination et au cœur ! Rêverie, confiance, amour, visions chéries de nos jeunes années, vous n'êtes que péril et mensonge !

Tout en parlant, ils approchaient de la grande route. Déjà ils apercevaient la grange des Aubiers, dont le soleil couchant faisait reluire la treille poudreuse. La voiture de M. de Charvey était venue l'attendre à l'angle du chemin, que protégeaient contre la chaleur d'épaisses touffes de pruniers sauvages, suspendues aux fentes des rochers. Le postillon avait mis pied à terre et fumait paisiblement sa pipe. A droite, sur un tertre dont l'herbe, verte encore, contrastait avec les tons grisâtres d'alentour, une jeune fille était assise, respirant avec délices l'air des montagnes, et regardant sans cesse du côté de Blignieux.

Lorsqu'elle vit M. de Charvey, son premier mouvement fut de se lever et de courir à lui avec une vivacité presque enfantine ; mais, quand elle s'aperçut qu'il n'était pas seul, sa course se ralentit peu à peu, si bien que le colonel et Albert firent les derniers pas pour arriver jusqu'à elle.

— Alice, dit alors M. de Charvey, je vous présente un ami, M. le vicomte Albert d'Esparon.

Alice fit une gracieuse révérence, et devint rouge comme une cerise. Albert n'était pas moins troublé qu'elle. Le regard du colonel allait de l'un à l'autre avec une complaisance qui ne laissait aucun doute sur ses desseins.

— Ma fille, dit-il enfin, il faut partir. Nous avons encore huit bonnes lieues d'ici à Rouvré ; un autre jour, quand nous serons dans une tenue plus convenable, nous reviendrons à Blignieux ; j'aurai l'honneur de vous présenter à madame la comtesse d'Esparon.

Alice sauta lestement dans la voiture, non sans avoir jeté sur Albert un regard timide qui acheva de le bouleverser. — Allons donc, conscrit ! lui dit à voix basse le colonel avec un joyeux sourire ; vous étiez moins ému sur le terrain en face de mon fleuret. Puis il ajouta tout haut : Albert, vous savez le chemin de Rouvré ; deux relais d'ici aux Souchons, puis on tourne à gauche dans la plaine. Vous voilà renseigné ; maintenant, en route !

M. de Charvey monta en voiture, le postillon se remit en selle, et l'attelage repartit.

Une heure après, Albert était de retour à Blignieux : tout s'y passait comme d'habitude : ses chiens jouaient auprès de lui ; madame d'Esparon, assise dans son grand fauteuil, ne rompait le silence qu'à de rares intervalles ; on entendait dans l'escalier la voix grondeuse de la vieille Marianne.

Octave revint-il ? Albert trouva-t-il à Rouvré l'oubli de ses premiers chagrins ? Je laisse au lecteur le soin d'arranger à sa guise cette conclusion de mon récit.



LE CAPITAINE GARBAS

I

— Quant à moi, dit le capitaine Garbas, il ne m'est rien arrivé de bien extraordinaire depuis que j'ai été fusillé.

Un hurrah de surprise, un immense point d'interrogation, multiplié par vingt cris différents, répondit à ces paroles.

Nous étions là, en effet, une vingtaine, groupés autour d'un gigantesque bol de punch, dans la cour de la mairie du premier arrondissement ; artistes, écrivains, hommes du monde, gardes nationaux, troupes de ligne, réunis par les tristes hasards de la guerre civile, pendant cette nuit du 23 juin 1848, qui précéda la plus sanglante des quatre sanglantes journées. Grâce à cette mobilité de l'esprit français, qui aime à plaisanter avec les choses sérieuses et à prendre au sérieux les choses plaisantes, chacun de nous s'efforçait de jeter un bon mot, un conte, un souvenir, à travers les préoccupations générales. Même, comme on savait qu'il y avait

chance d'être tué le lendemain, rire quelque peu semblait de bon goût : car, vous le savez, la France est le pays où, au mérite d'être brave, on aime le mieux ajouter le plaisir de le paraître.

On avait donc fait venir un lac de punch contenu à grand peine dans une marmite de régiment, qui eût pu servir de bain de pieds à l'éléphant du Jardin-des-Plantes. Ces petites flammes capricieuses et bleuâtres, voltigeant comme des feux follets sur cette surface bouillonnante et sombre, ressemblaient assez aux folles idées du moment, flottant au dessus des sinistres et brûlantes réalités. Nous avions tous plus ou moins cherché au fond de nos verres l'oubli des anxiétés de la veille et des périls du lendemain ; un journaliste avait risqué quelques bons mots ; un touriste avait raconté une anecdote de ses voyages ; un chasseur avait paraphrasé une de ses dernières aventures ; un peintre avait essayé une charge d'atelier. Bref, la plupart d'entre nous avaient fourni leur enjeu de gaîté volontaire ou forcée, lorsque le capitaine Garbas, qui n'avait encore rien dit, obtint le plus grand succès de la soirée au moyen de ces quelques mots :

— Il ne m'est rien arrivé de bien extraordinaire depuis que j'ai été fusillé.

En ma qualité d'homme lettré, je me crus obligé d'intervenir.

— Il s'agit de s'entendre, dis-je en souriant : le capitaine n'a pas dit *fusillé*, deux l, é, accent aigu, participe passif, mais *fusilier*, l, i, e, r, substantif masculin.

— Non, reprit-il avec le même sang-froid, je n'ai pas dit *fusilier*, l, i, e, r, substantif masculin, mais *fusillé*, deux l, é, accent aigu, participe passif.

Nouveaux cris, nouvelle suprise, nouvelles questions.

Mais déjà le capitaine Garbas était rentré dans le mutisme qui paraissait lui être habituel.

C'était, à vrai dire, une figure étrange que le capitaine Garbas. Je ne l'ai vu que pendant quelques heures, et il m'a laissé une impression plus profonde, un plus durable souvenir que beaucoup de gens avec qui j'ai passé des mois et des années. Il pouvait avoir environ cinquante-cinq ans; il était de taille moyenne, maigre, sec, nerveux, et d'un teint très-brun qui contrastait, d'une façon bizarre, avec ses cheveux entièrement blancs, coupés courts, et ramenés sur les tempes avec une précision militaire. Ses traits fort réguliers, avaient dû être d'une grande beauté, avant que les chagrins, les fatigues ou l'âge eussent allongé l'ovale, dégarni le front, attristé la bouche et ridé les joues. Ses yeux, dont le regard sombre et profond m'avait d'abord serré le cœur, m'étonnèrent par leur éclat pendant qu'il parlait.

Tous les efforts, toute la curiosité, toute l'insistance de mes compagnons, échouèrent contre la taciturnité du capitaine Garbas. Pourtant l'inutilité de ces tentatives ne produisit pas l'effet que l'on aurait pu en attendre. Tout autre que le capitaine eût passé auprès de son sceptique auditoire pour un hâbleur, jaloux d'attirer l'attention et incapable de soutenir une gasconnade; mais il y avait dans sa physionomie et son attitude quelque chose de si imposant et de si triste, que l'on se sentait porté, malgré soi, à respecter son secret plutôt qu'à douter qu'il en eût un. Peu à peu, les questions devinrent moins pressantes, les regards moins animés. D'ailleurs, la nuit avançait; le sommeil gagnait de proche en proche; déjà, le long des murailles de cette cour vaste et mélancolique, de grandes bottes de paille, étendues sur le pavé, s'étaient trans-

formées en lit de camp où reposaient des rangs pressés de dormeurs ; quand la couche de paille était assez épaisse, le lit avait deux étages, et chacun de ces deux étages un habitant. Sans distinction de grade et d'épaulettes, le caporal ronflait sous le voltigeur, et le sergent sous le caporal.

La plupart de nos buveurs de punch avaient suivi l'exemple général, et s'endormaient les uns après les autres. Les dernières flammes de la réchauffante liqueur, à peu près épuisée, luttaient et s'éteignaient au fond du vase, hélas! comme allaient s'éteindre, quelques heures plus tard, les dernières flammes de la vie dans le cœur de plusieurs des braves gens qui m'entouraient. Bientôt il n'y eut plus d'éveillés, dans ce cercle si bruyant naguère, que le capitaine Garbas et moi.

La nuit avait un caractère de grandeur émouvante, bien différent de la grandeur sereine que demandent à ces heures paisibles les rêveurs, les amants et les poëtes. Ce n'était pas une de ces belles nuits d'été, où Dieu fait ruisseler sur l'azur du ciel des myriades d'étoiles, comme les seuls diamants dignes de sa puissance infinie; une de ces nuits limpides, douces harmonies de la vie des champs, poétiques compagnes de voyage, faites de vagues murmures, de vagues silences, de vagues parfums, des mille frémissements de la nature endormie : c'était une nuit sombre et troublée, où nos passions se faisaient sentir jusque dans le calme universel. Le ciel, pluvieux et froid malgré la saison, n'avait aucune des splendeurs de l'été; quelques rares étoiles, frissonnantes et mouillées, paraissaient et disparaissaient sous les nuages, comme nos débiles espérances sous le voile funèbre des calamités publiques. De temps à autre, un coup de fusil retentissait, isolé, perdu dans l'espace; puis à intervalles réguliers,

on entendait le cri des factionnaires : *Sentinelles, prenez garde à vous!* s'élever, se répondre, se croiser, s'éloigner, s'affaiblir et se perdre dans les rues désertes. Ce qui rend les autres nuits si belles, c'est que l'homme s'y cache et s'y tait ; ce qui rendait celle-là si sombre, c'est que l'homme y apparaissait partout, à l'imagination et à l'oreille, au regard et à la pensée.

Tout à coup, le capitaine Garbas plongea une dernière fois son verre au fond de la marmite, le retira plein, le but rapidement; puis se tournant vers moi avec un regard scrutateur que je n'oublierai jamais, il me dit en me montrant mes camarades endormis :

— Vous êtes le seul de ces messieurs qui ne m'ayez pas demandé l'explication de mes paroles.

— C'est, lui répondis-je, que je me suis souvenu d'un vieil adage de mon pays.

— Et cet adage, que dit-il?

— Qu'un homme raisonnable ne doit pas aller au devant d'un secret, mais attendre que le secret vienne au devant de lui.

— Et vous attendez le mien?

— Non; car vous ne savez pas si je suis digne de le connaître.

— C'est vrai... Vous n'êtes pas militaire?

— Je n'ai pas cet honneur ; mais j'ai toujours eu pour le soldat un respect, pour la vie militaire un culte qui doit obtenir grâce pour mes allures de pékin...

— Vous n'avez jamais vu le feu?

— Jamais.

— Et êtes-vous sûr, demain, de ne pas avoir peur?

— Si j'ai peur, je tâcherai qu'on ne puisse pas le deviner.

— Par amour-propre ?

— Non, par honneur.

— C'est bien.

Le capitaine Garbas n'ajouta rien à ces paroles; mais, à son air inquiet, à la mélancolie de son regard, on voyait que sa résolution de garder le silence était moins ferme que tout à l'heure ; il se leva, et époussetant une manche de son habit avec le parement de l'autre :

— C'est singulier, dit-il, nous sommes à la fin de juin, et il ne fait pas chaud !... Cela me rappelle qu'à Mont-Saint-Jean, dans la nuit du 17 au 18 juin, j'éprouvai aussi un mouvement de frisson ; ce frisson fut un présage : le lendemain, je reçus un coup de sabre qui me tint six mois entre la vie et la mort... Ah ! que ne suis-je mort alors !

Je tirai de ma poche deux cigares ; j'en pris un, et présentai silencieusement l'autre au capitaine Garbas. Il me remercia du regard, battit le briquet, me tendit à son tour un morceau d'amadou brûlant sur sa pierre à fusil; puis, quand nous fûmes allumés tous deux, il me demanda :

— D'où êtes-vous ?

— De Grenoble.

— De Grenoble ! s'écria-t-il avec un tressaillement terrible ; de Grenoble ! Ah ! je m'explique maintenant l'instinct bizarre, irrésistible, qui m'attirait vers vous... Eh ! dites-moi, continua-t-il en maîtrisant son émotion, pouvez-vous me donner des nouvelles de la famille de Montmeillan ?

— Elle est éteinte.

— Oui... cela devait être... poursuivit-il avec une indicible tristesse ; et il demeura quelques instants pensif, le front appuyé sur sa main ; puis il reprit d'une voix mal assurée :

— J'ai autrefois passé près d'un an dans les environs de Grenoble : j'avais connu cette famille ; le vieux comte de Montmeillan avait un fils et une fille...

— Le fils, Marcelin, est mort, cet hiver, veuf et sans enfants ; la fille, Henriette, ou plutôt sœur Césarie-Rose, est morte au couvent des Carmélites en 1845.

— Elle y a donc passé vingt-huit ans !... vingt-huit ans d'austérités, d'immolations et de sacrifices pour des fautes qui n'étaient pas les siennes ! Ah ! c'est Dieu qui m'avertit et me condamne par votre bouche ; je vois que mes pressentiments ne me trompaient pas, et que, moi aussi, je n'ai plus qu'à mourir !

Cette douleur si vraie, si profonde, me gagnait peu à peu, sans qu'il me fût possible encore d'en bien démêler la cause. Le capitaine était là, debout, devant moi, sa tête brune et ridée à demi-penchée sur sa poitrine. A la lueur du gaz et des derniers feux épars dans la cour, je vis rouler dans ses yeux une larme. Je lui pris la main et la pressai sans mot dire. Mon émotion me servit mieux que n'eût pu le faire la curiosité la plus habile ; il répondit à ma silencieuse étreinte, et me dit à demi-voix :

— Ecoutez ! la famille de Montmeillan est éteinte ; le triste secret, le souvenir d'amour et de désespoir qui me liait à cette famille n'appartient donc plus qu'à moi seul. D'ailleurs, je sens que je serai tué demain. Ce souvenir me pèse comme un remords, et il me semble que je mourrai plus tranquille, quand je me serai confessé à un honnête homme...

— Je ne suis pas, murmurai-je en souriant tristement, un confesseur bien respectable ; il en est dont le caractère est sacré, les consolations puissantes, dont le pardon serait absolu....

— C'est vrai, répondit le capitaine Garbas. A travers les hasards de ma vie de soldat, que de fois j'y ai pensé! que de fois je me suis dit que, pendant que sœur Césarie-Rose me pardonnait et priait pour moi, il me serait doux de pouvoir prier aussi, prier pour moi et pour elle! Enfant d'un pays où la foi se respire avec l'air, bien souvent il m'a semblé que la voix de Dieu m'appelait.... mais jamais comme ce soir!.... A présent, il est trop tard; nous n'avons plus que quelques heures, et je ne puis pas quitter mon poste. Demain, si je ne suis pas tué raide et si vous me voyez tomber, promettez-moi de tout faire pour me procurer un prêtre.

Je le lui promis. Il ajouta avec plus de calme :

— Merci! Maintenant, cette promesse fait de vous mon ami... mon seul, mon dernier ami, et à un ami l'on peut tout dire... Votre nom?

— Lionel.

— Lionel, écoutez-moi!

Nous étendîmes nos manteaux sur une botte de paille abandonnée par son premier habitant; le capitaine Garbas ralluma son cigare. Nous nous assîmes côte à côte, et il commença son récit en ces termes :

— Je ne m'appelle pas Paul Garbas, et je ne suis pas Français; je m'appelle Paolo Garba, et je suis Calabrais.

En 1809 (j'avais à peine seize ans), j'étais gardeur de chèvres, au service d'Antonio, riche fermier des environs de Martorano. La ferme d'Antonio Paëse, située sur le plateau d'une colline, dominait, d'un côté la mer, de l'autre la forêt de Sainte-Euphémie.

Je me souviens encore de ce paysage, comme si je pouvais effacer de ma vie trente-huit ans de douleurs et d'exil, et

rouvrir mes regards d'adolescent sur l'étable au toit rustique, où se pressait, le soir, mon grêle troupeau; sur les bouquets d'yeuses qui accidentaient çà et là les bruyères grisâtres; sur la mer bleue et brumeuse tachetée de voiles blanches; sur les grands bois qui dessinaient à droite leur sombre et immense rideau.

Un jour d'automne, j'avais conduit mes chèvres sur la lisière de la forêt, où croissait une plante aromatique dont elles étaient friandes. Au coucher du soleil, lorsque je voulus les rassembler pour les ramener à la ferme, je m'aperçus qu'il en manquait deux.

J'étais au désespoir. Outre que j'aimais comme des sœurs ces plaintives petites bêtes, jusque-là mes seules compagnes, je savais qu'Antonio ne plaisantait pas sur le chiffre de ses chèvres. Je m'enfonçai donc résolûment dans la forêt de Sainte-Euphémie, suivant tant bien que mal un étroit sentier dont les ondulations capricieuses se perdaient à tous moments dans les groupes d'arbres. Je marchais ainsi depuis une demi-heure, m'arrêtant de temps à autre pour chercher à me reconnaître au milieu de l'obscurité croissante, lorsque j'arrivai à une clairière où les dernières lueurs du jour, tamisées à travers le feuillage, me firent apercevoir, adossée et comme tapie sous un épais massif de hêtres, une pauvre cabane d'où s'exhalait un peu de fumée. En même temps, une jeune fille à peu près de mon âge parut sur le seuil, et courut vers moi, en me disant toute joyeuse et toute essoufflée :

— Je suis sûre que les chèvres sont à vous ?

Elle me raconta qu'elle était sortie, une heure auparavant, pour faire du bois, et qu'elle avait vu venir à elle ces deux chèvres, courant d'un air fort effrayé; sans doute le bruit

ou l'odeur de quelque bête sauvage était la cause de cette frayeur. Alors, n'osant s'éloigner de sa cabane, elle avait pensé que le plus sage était d'y remiser ces pauvres fugitives, espérant qu'elles seraient bientôt réclamées.

Tout cela me fut dit d'un ton simple et doux qui m'alla au cœur. A mesure que la jeune fille me parlait, son joyeux sourire s'évanouissait pour faire place à une expression de tristesse qui paraissait lui être habituelle. Je voulus la remercier, mais ne trouvant pas de paroles, je pris sa main que je pressai dans les miennes; elle ne la retira pas, et fixant sur moi son regard rempli d'innocence et de candeur, elle me demanda mon nom :

— Paolo; et le vôtre ? ajoutai-je.

— Luisella.

— Eh bien ! Luisella, je vous remercie ! dis-je en m'éloignant.

A dater de ce jour, ce ne furent plus mes chèvres qui occupèrent la première place dans mon cœur: elles cessèrent d'être mes seules compagnes. Comme vous pouvez aisément le croire, je sus retrouver le petit sentier; je m'enfonçai de nouveau dans ses profondeurs sinueuses; je revis Luisella et ne tardai pas à l'aimer. Ce fut presque un amour d'enfant, naïf et pur, vague et radieux comme l'adolescence et le matin. Voir Luisella, m'asseoir auprès d'elle sur les grands tas de feuilles sèches que l'automne amoncelait au pied des arbres, grimper comme un chat sauvage jusqu'aux plus hautes touffes de labrusques ou de ronces, pour lui rapporter une grappe de raisin ou de mûres, c'était mon bonheur, ma joie, ma vie. Seulement, je remarquais avec inquiétude que Luisella était toujours triste; et quand je la questionnais sur le motif de sa

tristesse, elle refusait de me répondre. Elle ne consentait jamais à me recevoir dans sa cabane; il y avait même des jours où elle me quittait brusquement, en me suppliant de ne pas la suivre. Bref, j'ignorais tout de sa vie, lorsqu'elle possédait déjà la mienne.

A la fin, ma jeunesse et mon amour lui ayant inspiré plus de confiance, Luisella m'apprit qu'elle habitait cette cabane avec son père, mais que celui-ci, presque constamment *en campagne*, ne revenait qu'à de rares intervalles, pendant quelques heures de la nuit, pour chercher de la poudre ou des provisions; puis, qu'il disparaissait de nouveau, exposé à tous les hasards, à tous les périls. Ensuite elle me dit en balbutiant le nom de son père : il s'appelait Tiodoro Mileto.

Ces confidences et ce nom me firent frémir; je savais ce que signifiaient ces mots : *être en campagne*, et le nom de Tiodoro Mileto était celui d'un de ces hommes audacieux, révoltés contre Joachim Murat, et dont la guerre civile avait fini par faire de redoutables bandits. Je compris alors la tristesse, l'inquiétude, les larmes de Luisella; car la position de ces révoltés devenait chaque jour plus périlleuse et plus horrible.

On était alors au commencement de l'hiver 1810; ce fut une affreuse époque pour les Calabres. La guerre de partisans, qu'y continuaient, en dépit de toutes les mesures du roi Joachim, quelques hommes dévoués à Ferdinand et quelques bandes de forçats envoyés tout exprès de Sicile par les Anglais, avait dégénéré, à la longue, en une sanglante série de massacres et de guet-apens. Les soldats français ne pouvaient plus voyager isolément ou par petits pelotons, sans tomber, au détour d'un sentier ou sur l'arête d'un ravin, mortellement atteints par les balles ou les poignards de ces brigands. Tout

favorisait cette guerre atroce : la haine des habitants contre les Français, l'imprudence de ceux-ci, et la nature même de ce pays creusé de précipices, bosselé de montagnes, coupé en tous sens par des taillis épais, des gorges profondes, des bois impénétrables.

Murat, irrité de voir qu'il perdait à ce jeu bon nombre de ses plus braves gens, voulut en finir, il nomma le général Manhès commandant des provinces calabraises avec des pouvoirs illimités.

Manhès n'y alla pas par quatre chemins. Il établit son quartier général à Cosenza, à dix lieues environ de Martorano; puis, par des attaques vigoureuses, il refoula presque tous les révoltés dans la forêt de la Scilla et dans celle de Sainte-Euphémie.

Une fois ce premier succès obtenu, il calcula que ces bandits réfugiés dans les bois, au milieu de la saison rigoureuse, ne pourraient pas y vivre, et que, pour qu'ils vécussent, il faudrait ou qu'ils vinssent chercher des provisions dans les fermes ou les villages, ou qu'on leur en apportât de ces villages et de ces fermes.

Alors il décréta que tout homme, toute femme, qu'on trouverait allant aux champs avec un morceau de pain dans leur poche, seraient immédiatement fusillés; que les gardes de la *sicarera* (gardes nationaux indigènes) envoyés à la poursuite des brigands et rentrant à la ville avant que le dernier de ces brigands fût tué ou pris, seraient immédiatement fusillés; que tout syndic, ayant dans sa commune un certain nombre d'hommes *en campagne*, et n'ayant pas, après simple avertissement, réussi à lui livrer mort ou vif le nombre exact de ces hommes, serait immédiatement fusillé : il va sans dire que

le village administré par ces malheureux syndics devait être cerné, brûlé, rasé, et les habitants passés par les armes.

Telle était la situation, telles étaient les mesures terribles qui semaient l'épouvante dans le pays tout entier, et que Luisella me retraçait en pâlissant, les yeux mouillés de pleurs, la voix entrecoupée de sanglots.

Par suite des plans stratégiques du général Manhès, deux compagnies de carabiniers à cheval vinrent à Martorano. Elles étaient commandées par le capitaine Goguillot; parmi ses officiers, celui qu'il aimait le plus était le lieutenant Albéric d'Offanges.

Albéric avait à peine vingt-deux ans ; il était beau, et, dans son regard vif, dans le sourire de ses lèvres un peu sensuelles, il eût été impossible de découvrir le moindre indice de cruauté. Quelquefois, en gardant mes chèvres, près du chemin qui conduisait de Martorano à la ferme de mon maître, je voyais Albéric passer à cheval, l'œil fier, la taille souple, plein de grâce et de vigueur juvéniles. Etait-ce haine contre les oppresseurs de mon pays? était-ce dépit de le voir si brillant et si beau, moi, pauvre pâtre, aussi dédaigné que mes chèvres? était-ce pressentiment? je l'ignore; ce que je sais, c'est qu'au bout de quelques jours je détestais Albéric.

Trois mois s'écoulèrent ainsi; le printemps commençait à teindre de ses couleurs nos bois et nos collines. Mes entrevues avec Luisella devenaient plus rares; car tel était l'effroi inspiré par ce joug de fer, qu'Antonio m'avait défendu de m'écarter de la ferme. Pendant les moments que je pouvais dérober à sa surveillance et passer auprès de Luisella, j'osais à peine l'interroger sur son père; je savais seulement qu'il n'était pas encore arrêté.

Bientôt, dans ces courtes entrevues, elle me sembla moins tendre, moins affectueuse que par le passé. Je comprenais sa tristesse ; je ne comprenais pas sa froideur. Ses regards, en s'arrêtant sur moi, avaient perdu de leur confiance et de leur calme. Je lui adressai quelques questions ; il lui fut facile de m'abuser en me répondant que toute affection, toute espérance lui était interdite, tant que son père courait d'aussi grands dangers. Un jour, devenant plus exigeant à mesure que je craignais d'être moins aimé, je dis à Luisella que, du moment où je l'avais vue, j'avais senti que jamais je ne pourrais avoir d'autre fiancée ; qu'au milieu de nos périls et de nos malheurs, ce nom si doux serait une consolation, un soutien pour elle et pour moi ; et je lui demandai, suivant nos rustiques usages, d'échanger son anneau contre le mien.

A cette demande, je vis Luisella pâlir. Elle me regarda avec une expression où se confondaient la reconnaissance, le trouble, le regret ; puis retirant sa main que j'avais prise entre les miennes :

— Après la guerre, me dit-elle ; en ce moment ce serait un crime !

Si j'avais été moins jeune, si j'avais su réfléchir, peut-être me serais-je demandé comment, malgré les mesures infaillibles, les ordres rigoureux de Manhès et de ses officiers, Tiodoro Mileto, le père de Luisella, n'avait pas encore été pris ; je ne songeai pas à m'en étonner, et le refus de la jeune fille m'attrista sans m'inspirer de soupçons.

Deux mois se passèrent encore ; on était à la fin de mai, et, avec le beau temps, la chasse aux bandits était devenue plus vive. Je voyais de moins en moins Luisella ; elle n'habitait même presque plus sa cabane, forcée, me disait-elle, de s'en

foncer, pendant des semaines entières, dans les profondeurs de Sainte-Euphémie, pour porter quelques vivres à Tiodoro.

Un matin, entraîné par mes inquiétudes et mon amour, je m'étais rapproché de la lisière du bois plus que ne le permettait mon maître Antonio. Je vis une figure blanche se montrer, disparaître, se montrer encore à travers les buissons et les troncs d'arbre. Je m'avançai : c'était Luisella.

— Il a faim ! me dit-elle.

Ses yeux étaient ardents, sa main brûlante ; elle avait la fièvre.

Je ne répondis rien ; je rentrai précipitamment à la ferme, me saisis en cachette de deux gros pains et d'un reste d'épaule de mouton ; puis, revenant vers Luisella, je lui dis de m'indiquer où je trouverais son père. Enfant du pays, habitué depuis longtemps à dénicher les grives et les palombes, je connaissais tous les replis de la forêt.

— Non, dit Luisella, donnez ; c'est moi qui lui porterai ces vivres.

— C'est moi, répondis-je, qui suis allé les chercher, et c'est moi qui ai le droit de les porter. Oubliez-vous, Luisella, qu'il y a péril de la vie ?

Je ne croyais dire là que des paroles bien simples ; cependant Luisella fit un mouvement comme pour se jeter à mes pieds. Elle me regarda avec un air d'admiration et de tendresse que je ne lui avais pas encore vu, et qui donna à sa beauté quelque chose de radieux.

— Paolo, murmura-t-elle, voulez-vous toujours être mon fiancé ?

Pour toute réponse je tombai à genoux auprès d'elle ; elle aussi s'agenouilla, et nous échangeâmes nos anneaux.

Après quoi, se relevant avec l'agilité d'une gazelle, Luisella me dit :

— Allez, Paolo ! je vais avec vous.

Je ne pus l'empêcher de m'accompagner dans cette excursion dangereuse, et j'étais si heureux de me trouver à ses côtés, de l'unir à moi par cette communauté de périls, que je n'avais pas la force de la repousser. Ce fut une journée étrange, remplie d'émotions tour à tour poignantes et douces, où la jeunesse et l'amour mêlaient leur magie à nos angoisses. Jamais matinée de printemps ne fut plus rayonnante et plus belle. Les mystérieuses retraites que nous parcourions semblaient s'éveiller sous chacun de nos pas, en mille harmonies confuses : chants d'oiseaux, bruissements d'insectes, caresses de la brise à travers l'épaisse feuillée. Çà et là, en quelque percée soudaine, où le soleil arrivait d'aplomb, un rayon de mai jetait tout à coup sa vive lueur dans ces grandes masses d'arbres, remplies de fraîcheur et d'ombre. Quelquefois, lorsque les buissons devenaient trop touffus, lorsque nous rencontrions quelque ravin trop profond, quelque rocher trop rude, Luisella s'appuyait sur moi ; je sentais son bras charmant trembler sous les battements de mon cœur ; et je priais Dieu, en ces instants, que notre course aventureuse ne finît jamais.

Au bout de quatre heures de marche, nous arrivâmes à un rocher creux, protégé contre les regards par un impénétrable entrelacement de ronces et de vignes sauvages, enroulées autour d'un épais taillis d'yeuses, et qu'on appelait San-Antoniello. C'est là que Tiodoro attendait sa fille.

Elle lui expliqua qui j'étais et le service que je lui avais rendu. Il me regarda d'un air sombre, et, se jetant sur les provisions avec une avidité famélique :

— Voilà donc, dit-il à Luisella, celui qui me coûtera la vie !...

Je ne pus comprendre le sens de ces paroles. Elle rougit ; il continua :

— Il y a trois jours que je n'ai rien mangé ; trois jours qu'il m'a fallu quitter la ferme de Gemigliano, où j'étais si bien... d'où vient ce changement ? à qui la faute ?

Luisella baissa les yeux sans répondre. Bien que les plaintes du brigand fussent pour moi autant d'énigmes, l'expression de son visage, le son de sa voix, le feu sinistre de son regard, tout me faisait frissonner.

— Adieu, mon père, dit enfin Luisella ; il faut que Paolo retourne bien vite à ses chèvres... Je reviendrai après-demain.

Tiodoro me regarda encore de cet air menaçant qui m'avait déjà glacé le cœur ; puis, laissant tomber la main que lui tendait sa fille :

— Au revoir, Luisella !... Adieu, Paolo !... nous dit-il.

Notre retour fut triste, silencieux ; Luisella baissait la tête et n'osait plus me prendre le bras ; moi, je n'osais pas l'interroger, et pourtant mille questions brûlantes se pressaient sur mes lèvres. Quand nous approchâmes de la lisière, je fis violence à mon émotion, et murmurai à l'oreille de ma fiancée :

— Luisella, que voulait dire votre père ?

— Paolo, si vous m'aimez, ne me le demandez jamais ! répondit-elle en sanglotant ; et elle s'enfuit.

Rentré à la ferme de mon maitre, j'eus à subir une violente réprimande pour ma longue absence et pour la disparition des comestibles. Cependant, malgré son avarice et sa poltronerie, Antonio était un honnête homme ; je pouvais être battu, mais j'étais sûr de ne pas être dénoncé.

Aussi, trois jours après, au moment où je sortais avec mes

chèvres, mon étonnement fut grand lorsque je me vis arrêté par quatre carabiniers, sous la prévention, disaient-ils, d'avoir porté des vivres à un homme *en campagne.*

Je n'essayai pas de nier; d'ailleurs, à quoi bon? Sous la dictature du général Manhès, être arrêté, c'était être jugé; être jugé, c'était être mort.

Je fus conduit à Martorano, en croupe derrière un des carabiniers. Nous étions à peine arrivés, que d'autres soldats amenèrent, des hameaux ou des fermes environnants, une trentaine d'autres prisonniers, coupables, comme moi, d'avoir porté à manger à des rebelles, ou d'en être soupçonnés.

On nous jugea tous pêle-mêle; et, s'il y a des pays où l'on se plaint des lenteurs de la justice, je puis affirmer que notre jugement fut à l'abri de ce reproche; en une minute tout fut expédié: instruction, réquisitoire, résumé, arrêt, condamnation.

Nous avions pour juge le capitaine Goguillot, aide de camp de Manhès, et trois autres officiers, au nombre desquels se trouvait Albéric d'Offanges. Mes trente compagnons d'infortune furent condamnés, collectivement et unanimement, à être fusillés dans la journée. Pour moi seul il y eut une exception assez singulière : Goguillot et son premier lieutenant me condamnèrent; Albéric s'abstint; le troisième officier, qui paraissait être son ami, dit quelques mots sur mon extrême jeunesse, et conclut à mon acquittement.

Mais comme l'abstention d'Albéric réduisait à trois le nombre de mes juges, et que deux d'entre eux avaient voté ma mort, je n'en fus pas moins très-positivement condamné à être fusillé comme les autres.

Lorsqu'on nous emmena, je remarquai qu'Albéric détournait la tête et évitait mes regards.

Il fut décidé que nous serions fusillés à cinq heures précises...

—Ici, je vous conjure, Lionel, me dit le capitaine Garbas en s'interrompant, de ne pas croire que je m'amuse à faire du mélodrame dans un moment aussi solennel et aussi grave que celui où nous nous trouvons. Le fait que je vais vous raconter est exactement vrai. Un de vos poëtes a dit, je crois, que le vrai est quelquefois invraisemblable : j'ajouterai que, sur des lèvres comme les miennes, et dans un instant comme celui-ci, cette invraisemblance même est une preuve de vérité. Ceci posé, je reprends mon récit :

A cinq heures moins quelques minutes, nous fûmes conduits hors de Martorano, du côté de la ferme où j'avais passé mon enfance. Le temps était si beau, l'air si pur, que j'apercevais à l'horizon le sombre rideau de la forêt de Sainte-Euphémie; je pensai que Luisella était derrière un de ses grands arbres, et je remerciai Dieu d'avoir permis, qu'au moment de ma mort, mes regards pussent atteindre tout ce que j'avais aimé.

On nous fit ranger sur une seule ligne, à l'extrémité d'une terre à blé que longeait un grand fossé, de manière à ce qu'en tombant, nos corps fussent reçus par cette fosse creusée d'avance. Le lendemain, quelques pelletées de terre devaient suffire à compléter notre sépulture, et c'était faire bien assez d'honneur à des rebelles et à des bandits.

Nous avions tous de la résolution et du courage : on en a toujours chez les peuples réduits au désespoir. Nous demandâmes qu'on nous laissât le visage découvert, et on nous accorda cette grâce.

Les carabiniers mirent pied à terre et armèrent leurs carabines. Un vieux sous-officier commanda le feu.

Je ne sais si un de nos exécuteurs tira avant les autres, et si, sa balle atteignant mon voisin de droite, celui-ci me fit, en tombant, un rempart de son corps; le fait est qu'au moment du feu de peloton, je sentis, au lieu de la mort que j'attendais, une masse pesante et inerte s'affaisser sur moi et m'entraîner de son poids au fond du fossé; deux autres corps tombèrent en même temps à ma droite et à ma gauche, et je me trouvai entièrement recouvert. J'entendis quelques faibles gémissements, puis il se fit un grand silence; après quoi nos exécuteurs s'éloignèrent, et je restai dans cette situation étrange, à demi étouffé par ces cadavres qui m'avaient sauvé la vie et n'osant pas faire un mouvement.

Vous croirez sans peine que les minutes me semblaient longues; cependant en ma qualité de pâtre, accoutumé à la vie des champs, j'avais appris à calculer assez bien les heures. Au bout de trois heures environ, je compris que le soleil devait être couché et je me soulevai à demi : en effet, la nuit approchait.

Au même instant j'entendis des pas qui s'avançaient vers le fossé, et deux voix d'hommes qui se mêlaient au bruit de ces pas.

Je me rejetai de nouveau sous le funèbre rempart qui me protégeait; bientôt il me parut que les deux promeneurs étaient au bord du fossé, et le dialogue suivant arriva jusqu'à mon oreille :

— Oh ! Albéric ! Albéric ! je n'aurais jamais attendu cela de toi !

Cette voix, ce nom d'Albéric me fit tressaillir : je reconnaissais la voix de l'officier qui avait conclu à mon acquittement.

— Tu as raison, Fernand, je suis un misérable ! répondit

Albéric; mais que veux-tu! Je suis fou, fou d'amour pour cette jeune fille, qui se joue de moi depuis si longtemps et qui m'a fait désobéir aux ordres du capitaine... Pour un sourire, pour un regard de Luisella, j'ai tout oublié, tout trahi; j'ai protégé la retraite de son père, de ce Tiodoro, un des plus exécrables coquins dont nous ayons à purger la Calabre... Comment t'étonner, après cela, que j'aie vu sans regret mourir ce jeune pâtre, dernier obstacle entre mon amour et Luisella! Fernand, je suis ensorcelé!..

— Oui, tu dis vrai, et il faut bien que je te croie; car cet amour insensé ne t'a pas rendu seulement infidèle à tes devoirs, rebelle à la discipline, ardent à arriver à ton but, fût-ce sur le cadavre d'un innocent!... Ne t'a-t-il pas fait oublier d'autres affections, d'autres liens, d'autres promesses?

— Henriette! s'écria Albéric avec angoisse.

— Oui!... Henriette de Montmeillan!... cette angélique enfant qui t'est promise par sa famille et par la tienne! Henriette, qu'en partant tu appelais ton ange gardien, et dont la douce image t'avait soutenu jusqu'ici au milieu de nos fatigues et de nos périls! Ah! tu n'es plus digne d'elle; l'ange gardien peut s'enfuir vers le ciel, car c'est le démon qui te possède tout entier...

— Fernand, par pitié, épargne-moi! Non, je n'ai pas oublié Henriette; je n'ai pas cessé de l'aimer; en ce moment encore, j'ai sur moi son portrait, ses lettres, doux talisman qui me protége! mais, je te le répète, si nous pouvions croire à la *jettatura*, je croirais que Luisella m'a jeté un sort... Je l'aime... sans cesser d'aimer Henriette... c'est un autre amour, une fièvre qui me brûle, des transports qui me consument... Fernand, il y a deux hommes en moi; l'un, généreux, loyal,

chevaleresque, fidèle à ses amitiés, à sa tendresse, à son pays, en un mot le fiancé d'Henriette; l'autre, esclave d'une passion coupable, ne reculant ni devant une folie, ni devant un crime... et c'est celui-là qui te parle en ce moment!

— Mais enfin, que prétends-tu faire?

— Je vais te dire tout: il y a cinq mois, tu le sais, que je rencontrai Luisella; je l'aimai, et sans répondre à mon amour, en me tenant sans cesse en suspens entre l'espérance et le doute, elle a réussi à faire de moi l'instrument du salut de son père, à m'arracher un ordre pour que mes hommes, dans leurs tournées, épargnassent la ferme de Gemigliano, où Tiodoro était caché... Les choses sont allées ainsi jusqu'à samedi dernier... Ce jour-là, je rencontrai Luisella à mi-chemin de Martorano; jamais elle ne m'avait paru si belle! Je me plaignais de ses rigueurs; elle me répondit froidement; alors, mécontent, irrité, jaloux, je lui dis que je n'étais pas sa dupe, qu'elle aimait encore le jeune pâtre avec qui elle m'assurait être brouillée; qu'on les avait rencontrés ensemble; qu'un officier de carabiniers n'était pas fait pour être sacrifié par une petite fille à un petit gardeur de chèvres, et que, pour commencer, je l'avertissais d'avoir à faire déguerpir son père de la ferme de Gemigliano, parce que j'allais la faire fouiller. Que crois-tu qu'elle m'ait répondu? « Faites ce que vous voudrez; je vous rends votre parole. » Et elle a continué son chemin, plus fière qu'une duchesse. Le lendemain matin, j'ai su que son père n'étai plus à Gemigliano.

— Et après?

— Oh! après... après, j'ai pu me convaincre que les bandits vertueux, les brigands, gardiens vigilants de la foi jurée et de l'honneur de la famille, étaient du domaine de l'Opéra-

Comique... car voici ce qu'a fait ce hideux Tiodoro; comme il se trouvait beaucoup plus mal dans son nid de hibou de Sainte-Euphémie qu'à la ferme de Gemigliano, il a signifié, hier, à sa fille, qu'elle eût à cesser de me désespérer, et à congédier définitivement son gardeur de chèvres...... Luisella a beaucoup pleuré, mais le père noble a été inexorable; il l'a menacée d'aller se livrer lui-même au capitaine Goguillot, et la pauvre enfant, épouvantée de cette menace, a tout promis. Tiodoro est réinstallé, depuis la nuit dernière, à Gemigliano... et Luisella doit me recevoir ce soir à minuit.

— Et ce malheureux pâtre?

— Encore du Tiodoro, mon ami! Prévoyant, avec une sagacité infernale, que cet amoureux indigène serait un obstacle entre Luisella et moi, et ne se souciant pas d'être forcé de s'enfuir de nouveau au plus épais de la forêt pour y mourir de faim, le digne brigand a fait dire hier soir, au capitaine, que ce jeune Paolo avait porté la veille des provisions à un des plus dangereux rebelles, et qu'on le trouverait à la ferme d'Antonio Paëse. De là, arrestation, condamnation et exécution...

— Et Luisella sait-elle que Paolo a été fusillé?

— Oui; et c'est là ce qu'il y a de plus étrange dans cette aventure. Malgré l'horreur et le dégoût que m'inspire Tiodoro, je l'ai vu un moment cette nuit... Il m'avait donné rendez-vous près de la ferme pour me parler de *l'affaire qui m'intéresse.* Il paraît que Luisella m'aime, qu'elle m'aime avec passion, mais qu'elle luttait contre cet amour, qu'elle se débattait contre son propre cœur, se rattachant avec une sorte d'ardeur désespérée à sa première affection pour Paolo..... Elle eût voulu faire de sa tendresse pour le pauvre pâtre, une sauvegarde, une barrière contre moi... Tiens, Fernand, une pensée m'est venue :

c'est que, par une bizarre coïncidence, Luisella devait avoir pour Paolo un sentiment analogue à celui que m'inspire Henriette de Montmeillan : une amitié fraternelle, une tendresse paisible et pure, qui lui eût suffi, si elle ne m'avait pas rencontré... qui m'eût suffi, si je ne l'avais pas connue...

— Eh bien ?

— Eh bien ! les mœurs de ce diable de pays sont fort différentes des nôtres. En France, la mort de Paolo eût creusé un éternel abîme entre Luisella et moi. Ici, c'est le contraire : vivant, il nous eût toujours séparés ; car, pour être plus sûre de lui rester fidèle, Luisella s'était fiancée à lui... Par sa mort, j'ai de l'espoir, à moins que son spectre ne vienne se placer entre elle et moi....

— Et tu iras ce soir chez elle ?

— J'irai, et elle ne me refusera pas de me recevoir.... Elle a trop peur pour son vénérable père !.... je m'attends à des cris, à des larmes, à des sanglots... Que m'importe ? je l'aime et j'en suis aimé...

— Et tu es bien sûr qu'aucun piége, aucun guet-apens ?....

— Oh ! je suis parfaitement tranquille... La fusillade de ce soir va contenir les maraudeurs de nuit pour une semaine au moins. D'ailleurs, la cabane de Luisella n'est pas très-avant dans la forêt... A minuit, trois coups dans la main, sa fenêtre s'ouvre, et, en un saut, je suis auprès d'elle...

— Et tu ne veux pas que je t'accompagne ?...

— Oh ! Fernand ! dit Albéric d'un ton de reproche.

Ces paroles furent les dernières que j'entendis ; les deux officiers s'éloignèrent, et bientôt le bruit même de leurs pas se perdit dans le silence et l'obscurité.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce qui s'était passé dans mon

âme pendant ce dialogue ; tous les incidents que j'avais eu peine à m'expliquer, le trouble de Luisella, ses alternatives de froideur et de tendresse, les paroles de Tiodoro, mon arrestation, l'embarras d'Albéric n'osant ni me condamner ni m'absoudre, tout cela s'éclaira pour moi d'un jour soudain, terrible, plus cruel encore que les soupçons et que les doutes. Pendant qu'Albéric parlait, la jalousie, la douleur, la haine, la colère, se pressaient dans mon cœur ; mais, en même temps, il me semblait que le miraculeux hasard qui m'avait sauvé d'une mort inévitable, me préparait une vengeance.

Lorsque je n'entendis plus rien, je me soulevai à demi hors de ma lugubre cachette ; la nuit était venue, et, en regardant les étoiles, je calculai qu'il devait être près de dix heures. J'avais tout juste le temps nécessaire à l'exécution de mes projets.

Je me dégageai entièrement des cadavres qui m'entouraient ; je sortis du fossé, et, me glissant de buisson en buisson, j'arrivai jusqu'à la forêt de Sainte-Euphémie. Il n'y avait pas de lune ; la nuit, malgré les étoiles, était sombre ; j'y voyais à quelques pas devant moi : c'était précisément ce qu'il me fallait.

Je reconnus le sentier qui menait à la cabane de Luisella ; je m'y jetai avec une sorte de furie, franchissant fondrières et broussailles. Au bout de vingt minutes, je distinguai, à travers les arbres, une petite lumière, bien faible, bien tremblante, mais qui me servit de guide... Ah ! que n'aurais-je pas donné pour que cette lumière, qui m'indiquait, à travers le lointain et l'ombre, la fenêtre de Luisella, eût été allumée pour moi !... Quelle rage quand je pensais que c'était là le signal qui devait conduire Albéric auprès de ma fiancée !... Mais cette

rage était ma force, et j'avançai rapidement; bientôt, je fus sous la fenêtre.

Luisella, vêtue de noir, était agenouillée, dans le fond, au pied d'une grossière statue de la Vierge, telle qu'on en trouve dans toutes les maisons de mon pays; la lumière que j'avais aperçue de si loin était allumée au-dessous de cette statue.

Au bruit que je fis en sautant dans la chambre, Luisella ne se retourna point; et je pus la regarder sans qu'elle me reconnût; elle priait.

— Luisella ! dis-je à demi-voix.

Un cri de stupeur et d'épouvante sortit à l'instant de sa poitrine; elle se retourna, me vit, et se dressant contre la muraille, l'œil fixe, les lèvres livides, plus pâle que la pierre d'un tombeau :

— Le revenant ! le revenant ! s'écria-t-elle d'une voix terrible.

— Non ! mais le vengeur ! répliquai-je en la touchant de ma main brûlante.

Il y eut là quelques minutes de stupeur et d'angoisse, pendant lesquelles ni Luisella, ni moi, n'eûmes la force de parler.

A la fin, se traînant sur ses genoux, et s'attachant à mes vêtements, elle me dit :

— Est-ce toi, Paolo ? Est-ce ton spectre ?

— C'est moi, répondis-je, moi que Dieu a sauvé d'une mort certaine pour faire de mon bras l'instrument de la punition et de la vengeance !

— Punir ! te venger ! Ah ! tu dis vrai... Je suis coupable... je t'ai trompé... j'aurais dû t'avouer tout... j'aurais dû te dire à quoi me forçait la sûreté, le salut de mon père...

— Ah ! répliquai-je avec un rire amer, cette piété filiale me

plaît et me touche !.., Mais Tiodoro, j'en suis sûr, ne vous eût pas trouvée si courageuse, si résolue à le sauver, si son salut ne dépendait pas d'un bel officier que vous aimez et qui va venir.

— Oh ! grâce ! Paolo ! épargne-moi ! pardonne-moi !

— Non ! point de grâce, point de pardon ! A-t-il eu pitié, lui qui me tuait ? avez-vous eu pitié, vous qui me laissiez mourir? Que vous avais-je fait, dites-moi, pour me déchirer ainsi le cœur? Je vous ai aimée... comme on aime, lorsqu'on est seul au monde, et qu'on rencontre sur son chemin un être adoré en qui on absorbe tout, son cœur, son espoir, sa jeunesse, son âme, sa vie ! Pour vous, j'aurais bravé mille morts ! Il y a trois jours, c'était avec délices que je désobéissais aux lois terribles de Manhès, parce que ce péril redoutable, je l'affrontais pour vous, par vous, avec vous. Ce soir, lorsque vingt carabines étaient dirigées sur moi, lorsque chacune de ces bouches de feu éclatait pour me broyer et m'anéantir, c'est à vous, à vous seule que je pensais ! Votre nom chéri était encore sur mes lèvres ; mon regard cherchait à l'horizon la place de votre cabane ! j'étais presque heureux de mourir, parce que je croyais sentir dans ma mort même comme une étreinte de votre amour et du mien !... Et vous, vous donniez votre cœur à un autre, à un Français, à un officier, pour qui vous n'êtes qu'un caprice d'un jour, une fantaisie d'une heure ! Votre main, encore empreinte de notre anneau de fiançailles, pressait cette main perfide et cruelle qui vous marchandait le salut de votre père ! Qu'étais-je pour vous moi ? un jouet dont on se sert et que l'on brise quand on s'en est servi ; un misérable pâtre que l'on peut trahir sans remords et désespérer sans crime ; un ver de terre que la botte du bel officier allait écraser

devant vous, sans qu'un cri s'élevât de votre poitrine pour essayer de me défendre... Je gênais vos belles amours... Je n'étais bon qu'à mourir !

— Eh ! bien ! oui, je l'aime, reprit Luisella avec une sombre énergie ; je l'aime d'un amour insensé ; et si c'est là un crime, frappe-moi, Paolo ; je suis criminelle ! Moi-même, je ne puis ni expliquer, ni comprendre comment cet amour a peu à peu envahi toute mon âme, comment cet homme m'a fascinée, comment ma pure et douce tendresse pour toi s'est effacée sous cette irrésistible image ! oui, je l'aime ; je suis coupable ; mais je ne suis pas infâme... Albéric ne sait pas à quel point je l'aime... Ce qui s'est passé ce matin, la trahison qui t'a livré, l'arrêt qui t'a condamné, le coup qui devait te frapper, j'ignorais tout... C'est mon père qui a tout fait ; c'est lui qui m'a annoncé, il y a quelques heures, ta condamnation et ta mort... Sans pitié pour ma douleur, pour mes remords, il m'a dit qu'il était perdu, et que c'était moi qui le perdais, si je ne consentais pas à recevoir Albéric cette nuit... Mais, tiens, Paolo ! regarde !

Luisella tira de son sein un couteau mince et effilé, et elle me dit avec un irrécusable accent de désespoir et de vérité :

— Toi mort, je n'étais plus une jeune fille oublieuse, fascinée et séduite ; j'étais une veuve, pleurant son fiancé, son époux : je me suis vêtue de deuil, je me suis agenouillée aux pieds de la bonne Vierge. Ton souvenir et ma prière devaient être entre Albéric et moi une barrière insurmontable ; et s'il avait voulu la franchir... eh bien ! ce couteau aurait fait justice.

— De lui ? demandai-je à demi-voix.

— Non, de moi ! répondit-elle en frémissant.

— En ce cas-là, m'écriai-je en m'emparant du couteau, cette

arme vengeresse changera de destination : car c'est Albéric qu'elle va frapper... il est minuit, et Albéric va venir.

Luisella qui s'était relevée, tomba de nouveau à mes genoux :

— Oh ! je t'en prie ! je t'en conjure !... me dit-elle d'une voix brisée de sanglots ; tout ce que tu voudras... mais pas cela ! Tue-moi ! écrase-moi ! mais pas Albéric ! Vois-tu, Paolo ?... je te comprends... il te faut une victime... Oh ! oui, tu es outragé... on t'a trahi, et tu n'es vivant que par miracle... mais pas Albéric !... Écoute... tout ce que je t'ai dit tout à l'heure... eh bien ! ce n'est pas vrai... je voulais te fléchir ; je voulais me sauver, comme une lâche fille que je suis... mais ce n'est pas vrai... Albéric n'est pas coupable ; c'est moi qui ai tout fait, tout dit, tout résolu... C'est moi qui suis une infâme... frappe-moi, tue-moi, mais pas Albéric !...

Elle se tordait à mes pieds : Tu l'aimes donc bien ? répliquai-je froidement.

Elle comprit que j'étais inflexible : alors, s'éloignant de moi, et se serrant avec une suprême angoisse contre l'image de la Vierge :

— Vierge de bonté et de pardon ! dit-elle, faites qu'il ne vienne pas !

— Dieu de justice et de châtiment ! m'écriai-je, faites qu'il vienne !

En ce moment l'horloge de Martorano sonna minuit. Le temps était si calme que malgré la distance, les vibrations de l'horloge arrivèrent distinctement jusqu'à nous.

Au même instant, nous entendîmes un léger bruissement dans le feuillage à quelques pas de la cabane.

— Entendez-vous ? murmurai-je tout bas à l'oreille de Luisella.

— C'est le vent du soir qui passe à travers les feuilles, dit-elle en frissonnant.

— C'est Albéric, et voilà le signal ! répondis-je.

Il venait de frapper trois coups dans ses mains.

Luisella se précipita sur la lumière pour l'éteindre ; je l'écartai d'une main, et de l'autre j'élevai la lampe à la hauteur de la fenêtre.

On entendit un craquement de pas ; je me collai contre la cloison ; une seconde après, Albéric, sautant par dessus l'appui, s'élança dans la chambre. Je m'avançai et il me vit.

Ses lèvres s'agitèrent un moment par une sorte de contraction nerveuse, mais il ne pâlit pas ; son regard resta fier et résolu.

— Homme ou spectre, mort ou vivant, dit-il, tu peux me frapper, mais non me faire peur...

— Je suis un homme, répondis-je l'œil étincelant d'une colère que son sang-froid augmentait encore... je suis un homme dont tu as voulu faire un spectre ; un amant à qui tu as volé sa fiancée, un innocent que tu as laissé condamner à mort... Tu as ton épée, défends-toi !

Albéric me répondit d'un air superbe : Une épée contre un poignard ! un soldat contre un assassin ! tu peux me tuer, Paolo, mais je ne me défendrai pas.

Et, d'un geste rapide, il jeta son épée par la fenêtre ouverte.

Un reste d'honneur, ma jalousie peut-être, m'ordonnait de ne pas le tuer sans défense. J'avisai, accroché à la cloison, un autre stylet, qui appartenait sans doute à Tiodoro ; je le pris, et présentant la poignée à Albéric :

— Au nom de votre honneur, si votre honneur n'est pas un vain mot, me croyez-vous le droit de me tenir pour offensé ?

Il hésita un moment; puis, perdant un peu de son attitude dédaigneuse, il laissa tomber de ses lèvres cette seule syllabe : Oui.

— Eh bien ! si je suis l'offensé et vous l'offenseur, j'ai le choix des armes et du combat : j'exige que vous vous défendiez.

Il releva la tête, comme pour me braver encore.

— Albéric ! défends-toi ! je t'aime ! s'écria tout-à-coup Luisella, les joües pâles comme la mort, les yeux étincelants comme l'éclair.

Un nouvel accès de rage me traversa le cœur ; et, l'instinct de la vengeance me révélant où il fallait frapper :

— Au nom de votre jeunesse, de vos espérances, de cette Henriette de Montmeillan que vous avez laissée en France et que vous y retrouverez, Albéric, défendez-vous !

A cette révélation soudaine, Luisella tomba inanimée sur le plancher.

— Tu as donc des démons à tes ordres ? me dit Albéric stupéfait.

— Non ; mais j'ai des oreilles pour entendre, lorsqu'on me croit mort et que l'on parle ! Albéric, encore une fois, au nom d'Henriette, défendez-vous !

Un sentiment de mélancolie et de regret se peignit sur son visage ; il prit le stylet, et se mit en garde.

Mais il se défendit mollement ; et, d'ailleurs, j'avais dans le maniement de cette arme une supériorité évidente ; je l'enlaçai comme un serpent, et le frappai en pleine poitrine. Il tomba raide mort.

Toute cette scène n'avait pas duré plus d'une minute.

Je revins alors à Luisella étendue sans vie : « Levez-vous, lui dis-je. » Elle ne me répondit pas et ne fit pas un mouvement.

— Luisella ! levez-vous ! repris-je.

Même immobilité, même silence.

Je la saisis entre mes bras, et l'assis sur un escabeau. Elle me laissa faire, et me regarda avec de grands yeux fixés dont l'expression tenait à la fois de la démence et de l'agonie. A la fin un nom s'exhala de sa bouche comme un souffle :

— Henriette ! murmura-t-elle.

— Oui : Albéric aimait Henriette ! Henriette était son seul amour ; tu n'étais que son caprice ! répétai-je en appuyant sur chaque syllabe.

Luisella tressaillit ; mais elle retomba bientôt dans son effrayante immobilité.

J'enlevai à Albéric la veste de petite tenue qu'il portait ; malgré la différence de nos âges, nous étions à peu près de même taille ; je passai à la hâte cette veste, et revêtis le cadavre de mon grossier sarrau de toile ; je pris son bonnet de police, et enveloppai sa tête dans mon bonnet de laine brune.

Dans la poche intérieure de la veste, je trouvai un paquet assez volumineux ; je le défis. Il renfermait quelques lettres, et une miniature : c'était le portrait d'une ravissante jeune fille.

Rien de plus poétique et de plus suave que ce frais visage de seize ans. Ce front pur, ce regard limpide, révélaient une de ces âmes célestes, nées pour le dévouement, la tendresse et la prière. Quelques boucles de cheveux blonds encadraient cette délicieuse figure, et faisaient paraître plus pure la pureté de ce front, plus candide la candeur de ce regard.

Pour un enfant à demi-sauvage, tel que j'étais alors, ce visage adorable fut une révélation tout entière ; il me découvrait un nouveau monde.

Un sentiment bizarre, confus, inexplicable, s'empara de moi pendant que je contemplais ce portrait. Il me semblait que ce n'était plus l'amour de ma fiancée que j'enviais à Albéric ; que c'était l'amour d'Henriette.

— Regarde, qu'elle est belle ! dis-je à Luisella en plaçant le portrait sous ses yeux.

Je ne sais si son regard put s'y arrêter un moment : un léger frisson fut le seul signe de vie qu'elle donna.

J'ouvris les lettres ; mais je ne savais pas lire ; je les repliai soigneusement et remis le tout dans ma poche.

Ensuite je sortis de la cabane. A la fin de mai, les nuits sont courtes ; le temps me pressait.

Je pris le sentier qui conduisait hors de la forêt ; arrivé près de la lisière, je jetai les yeux à droite et à gauche, et je découvris ce que je cherchais : c'était le cheval d'Albéric. Il l'avait attaché à un tronc d'arbre avant de s'enfoncer dans le sentier.

Je saisis le cheval par la bride et le conduisis jusqu'au seuil de la cabane ; j'entrai, m'emparai du cadavre d'Albéric et le plaçai en travers sur la croupe du cheval. L'intelligent animal frémissait sous ce lugubre fardeau, que je fixai avec des courroies. Puis je sautai lestement en selle ; le cheval essaya de se cabrer ; mais j'avais appris, en montant à nu nos cavales, à dompter de pareilles résistances ; je le pressai du talon, rendis la main, et, au bout de quelques minutes, sortant de la forêt, nous courions, au grand trot, dans la direction de Martorano.

Les étranges émotions de cette journée avaient fini par me faire monter au cerveau une sorte de vertige ; mon cœur ne battait plus ; j'obéissais à une impulsion machinale pendant cette course funèbre, que j'ai comparée depuis à celle du cava-

lier noir de Bürger. La nuit était sombre et calme; les étoiles pâlissaient déjà, quoique l'aube ne parût pas encore : tout était silence dans cette vaste plaine, où mon cheval, écumant sous ce double fardeau, passait comme un messager de mort. Son trot rapide faisait résonner les pierres du chemin; parfois, de son sabot fumant jaillissait une étincelle.

Je le fis approcher du fossé où gisaient mes malheureux compagnons; je déliai le corps d'Albéric, défigurai son visage avec mon couteau, et le plaçai au fond du fossé, au-dessous des cadavres amoncelés.

— Le compte y sera! murmurais-je pendant cette horrible opération.

Je remontai sur le cheval et le dirigeai de nouveau vers Sainte-Euphémie. Vers trois heures du matin, au moment où le ciel commençait à blanchir aux premiers lueurs de l'aube, je rentrai dans la cabane de Luisella.

Je retrouvai la jeune fille à la place où je l'avais laissée : seulement sa pâleur était plus livide; son immobilité plus effrayante; de temps à autre, un soupir, de plus en plus en faible, soulevait sa poitrine.

Pour la première fois, depuis la veille, je me sentis ému de pitié : Luisella! lui dis-je, viens! sortons d'ici! allons vivre ou mourir bien loin de ce lieu de désespoir!

Elle ne m'entendait pas; ce gémissement nerveux continuait en s'affaiblissant. J'essayai encore de la soulever : elle retomba de tout son poids sur l'escabeau.

— Luisella! réponds-moi! repris-je; parle-moi et je te pardonne tout.

Elle parut faire un effort pour promener autour d'elle son regard terne et vitré, comme si elle eût cherché quelqu'un.

— Luisella ! parle-moi ! répétai-je avec angoisse.

— Henriette ! murmura-t-elle.

Ce nom fut son dernier soupir ; en vain je voulus la ranimer en la pressant sur mon cœur : elle était morte.

Je fis violence à ma douleur ; je contins mes sanglots. Me précipitant hors de ce seuil maudit, je remontai à cheval, sortis de la forêt, et, tournant à droite, je pris la route opposée à Martorano.

Mon cheval, mon uniforme de petite tenue, me protégeaient contre tout soupçon ; je traversai sans encombre une partie des Calabres, et j'arrivai, trois jours après, à Casalnovo. J'avais mon plan.

Depuis le commencement de cette horrible guerre, depuis que le général Manhès avait été revêtu par Murat de ce commandement dont il faisait un usage si terrible, presque toutes les voix qui s'élevaient pour maudire ce bourreau des Calabres, s'élevaient en même temps pour proclamer la bonté du général Paul de la Vauguyon. Aussi généreux que brave, aussi humain pour les vaincus qu'intrépide dans la mêlée, celui-ci réalisait un idéal d'héroïsme chevaleresque, où se confondaient les traditions de l'antique noblesse avec l'enthousiasme de l'épopée impériale.

Arrivé à Casalnovo, je demandai où je trouverais le général de la Vauguyon. J'appris qu'il résidait, avec son corps d'armée, entre Nocera et Naples.

J'allai à Nocera ; le général habitait en ce moment le village de San-Severino.

Je lui fis demander une audience, me disant envoyé du général Manhès. Il me reçut, et une fois en sa présence, sans subterfuge, sans détour, je lui racontai tout.

Pendant mon récit, sa martiale figure prit une expression de tristesse.

— C'est la loi du talion! s'écria-t-il : c'est la condition de ces horribles guerres!

Puis, me tendant la main avec une ineffable bonté : Paolo! me dit-il, votre vengeance a été cruelle; mais on peut vous pardonner. L'épisode sanglant que vous venez de me raconter doit être un abîme entre votre passé et votre avenir. Paolo Garba, le Calabrais, le pâtre, l'homme qui se venge d'une trahison par un coup de couteau, celui-là ne doit plus exister; il est mort; il a été fusillé dans le fossé de Martorano. Vous serez vous, Paul Garbas, un enfant de troupe d'abord, un soldat ensuite, régénéré par l'uniforme, purifié par la poudre à canon. Le voulez-vous?

Je me jetai à ses genoux, et baisai sa noble main avec des larmes de reconnaissance. Il me sembla que le général faisait de moi un autre homme; que chacune de ses paroles me transfigurait en me pardonnant.

La bonté du général la Vauguyon ne se démentit pas un seul instant : il me fit entrer comme enfant de troupe dans le onzième de ligne; trois mois après j'étais soldat; un an après, je savais lire et écrire; au commencement de 1812, j'avais les galons de sergent; à la fin de 1813, j'étais sous-lieutenant.

Vous comprenez sans peine, Lionel, que je ne veux pas vous faire l'histoire de mes campagnes : les souvenirs de ma vie militaire sont étrangers à ce récit. J'aime mieux vous dire ce qui se passa dans mon âme pendant cette nouvelle phase de mon existence.

Ainsi que me l'avait dit le général de la Vauguyon, je sen-

tais peu à peu s'opérer en moi une métamorphose complète. Il y a dans la vie des camps quelque chose de salubre qui élève l'âme, ennoblit le cœur, éteint ou amoindrit les sentiments coupables. En outre, la discipline s'emparait de moi, repétrissant de ses lois inflexibles mon caractère de sauvage. Je n'avais d'abord appris la lecture que comme un moyen d'arriver au grade de sous-officier. Bientôt j'y pris goût. Quelques-uns de mes camarades ou de mes chefs me prêtèrent de bons livres, qui ouvrirent à ma pensée des horizons que je n'avais jamais entrevus. Ces lectures, en civilisant mon esprit, corrigeaient ces instincts primitifs qui me livraient, comme une bête fauve, aux emportements de la passion ou de la colère, de l'amour ou de la haine. Je m'accoutumai à comprendre les sentiments délicats, ce que la civilisation, l'élégance des mœurs, l'éducation du cœur et de l'intelligence, peuvent mêler de finesse et de charme aux affections tendres. Après deux ou trois années, mon origine, mon pays, mon enfance, la ferme d'Antonio, la forêt de Sainte-Euphémie, la cabane de Luisella, n'apparaissaient plus à ma mémoire qu'à travers une sorte de vague, comme des rêves qui eussent appartenu à une autre existence que la mienne, et où mon cœur ne trouvait plus matière ni à haïr, ni à aimer. Deux souvenirs seulement survivaient encore au milieu de cette transformation de tout mon être : le souvenir d'Albéric, dont la mort n'avait pas étouffé mon ressentiment, et l'image d'Henriette de Montmeillan, dont le portrait avait été pour moi la révélation d'un monde inconnu.

Au milieu des hasards de ma vie militaire, ce portrait ne me quittait pas. Je conservais aussi les lettres d'Henriette, et lorsque je crus mon éducation assez avancée, je les ouvris et je

les lus... Ah ! je l'ai bien compris depuis, ce furent ces lettres qui entretinrent ma jalousie, ma haine contre cet Albéric, à qui elles étaient adressées, cet Albéric que j'avais bien immolé à ma vengeance, mais à qui je n'avais pu ravir ni l'amour de Luisella, ni le cœur d'Henriette.

Comment vous donner une idée de ces lettres? A l'époque où je les lus pour la première fois, j'étais bien jeune encore; mon éducation intellectuelle et mondaine ne datait pas d'assez longtemps pour que je pusse trouver, dans mon expérience ou dans mes lectures, quelque chose de pareil à cette chaste et poétique expression d'une tendresse de jeune fille. Ma vie nouvelle me dégageait peu à peu des éléments grossiers de ma nature primitive; mais je n'en restais pas moins l'enfant des collines et des bois, accessible à toutes les émotions vives, assez purifié pour comprendre toutes les impressions délicates, assez naïf encore pour les ressentir dans toute leur fraîcheur et tout leur charme. Aussi ces lettres furent pour moi comme ce premier roman qu'on lit au seuil de la jeunesse, et qui décide souvent de toute une destinée.

En voici quelques passages; je les ai relues si souvent, elles sont si intimement liées à tous mes souvenirs, que je ne pourrais plus m'en détacher.

... Grenoble, février 1809.

... Vous êtes parti, Albéric, parti pour ces grandes guerres qui ne rendent pas, hélas! aux filles, aux sœurs et aux mères tout ce qu'elles leur prennent... Hier, après votre départ, j'ai tant pleuré, que mon père, qui nous avait défendu de vous écrire, s'est laissé fléchir, et me permet de babiller avec vous.. Oh! que j'ai sauté à son cou! que de baisers! que de ca-

resses ! Comme je me suis faite petite fille, pour embrasser cet adorable père avec plus de sans-façon et d'entrain.

Vous voyez que j'use vite de la permission ; et maintenant je ne comprends pas comment j'aurais pu faire s'il m'avait fallu passer, sans vous écrire, tout le temps de votre absence. Au fait, j'ai beau réfléchir, quoique vous m'appeliez votre jolie dévote (est-ce bien vrai, Albéric ? suis-je jolie à vos yeux ?) ma conscience ne me reproche rien, et trouve tout simple que je vous écrive... D'abord mon père me le permet ; c'est donc bien, car il ne peut avoir tort ; ensuite, ne sommes-nous pas promis l'un à l'autre depuis six ans ? Ma pauvre mère, en mourant, n'a-t-elle pas dit à la vôtre qu'elle lui demandait pour moi son Albéric ? Fernand, mon cousin, n'est-il pas votre frère d'armes ? Marcelin, mon frère, n'est-il pas votre ami ? Tout nous lie, le passé et l'avenir, notre enfance et notre jeunesse, nos espérances et nos craintes, votre cœur et mon âme ; car je vous ai donné de cette âme tout ce qui n'appartient pas à Dieu et à mon père... Ou plutôt, Albéric, je ne sépare pas ces trois affections qui se fortifient et se consacrent l'une par l'autre. Dieu, dans son infinie bonté, me permet de vous chérir ; mon père a mis bien souvent votre main dans la mienne, en souriant avec sa céleste indulgence. Chrétienne, fille et fiancée, c'est là toute la vie de mon cœur... Prier Dieu, n'est-ce pas le prier pour vous ? Obéir à mon père, n'est-ce pas vous aimer ?...

Grenoble, avril 1809.

... O mon ami ! comme j'ai tressailli en lisant le récit de cette bataille où vous avez été légèrement blessé ! Mon Dieu, que je vous remercie d'avoir permis que cette balle qui a em-

porté l'épaulette et qui a effleuré le bras, n'ait pas frappé la poitrine ! Albéric, quand je songe qu'il ne s'en est fallu que de quelques lignes ! Voilà donc notre destinée, à nous, pauvres femmes, dans ces temps cruels ! Mourir chaque jour un peu, jusqu'à ce que deux mots d'un bulletin nous disent si nous devons mourir tout à fait ou si nous pouvons revivre !

Nous sommes bien tristes, et mon père a beau faire, c'est à grand'peine qu'il retient les larmes qui lui viennent aux yeux... Mon frère Marcelin est parti hier pour l'armée d'Espagne... il n'a pu passer avec nous que trois jours, et c'est pendant ces trois jours que nous avons appris votre bataille et votre blessure... Fernand écrit que vous vous êtes battu comme un lion. C'est bien, mon ami ; si je croyais qu'un mot de ma lettre pût vous détourner de votre devoir, je n'écrirais pas ce mot ; nous aussi, nous avons notre courage et nos dangers ; ces dangers et ce courage, ce sont les vôtres ; nous ne devons pas plus trembler que vous devant les coups qui nous menacent ; autrement, nous ne mériterions pas l'honneur d'être vos fiancées ou vos sœurs, vos filles ou vos compagnes.

Que dis-je, hélas ? je fais la brave ; j'essaie de me tromper moi-même sur les frémissements de mon cœur : ne me croyez pas, Albéric ! je n'ai pas de ces vertus stoïques. Je suis fière de votre conduite, de votre bravoure ; je souffrirais mortellement si vous n'étiez pas ainsi ; mais je n'en suis pas plus calme ; depuis trois jours, si je n'avais pas ma chère paroisse et mon bon vieil abbé Morin, à qui vous n'avez voulu, Monsieur, rien dire avant de partir (oh ! que c'est mal, tant de respect humain quand on a tant de courage !) ; si je n'avais cet appui toujours prêt, ce consolateur toujours écouté, je ne sais vraiment ce que je deviendrais !... O Albéric ! c'est que je vous

aime tant! c'est mal peut-être de vous l'écrire ainsi... En temps de paix, je ne vous l'écrirais pas... Folle que je suis!... Voilà que je pense que la guerre est donc bonne à quelque chose...

... Grenoble, juillet 1809.

... Comment vous remercier, Albéric? au milieu de vos fatigues et de vos dangers, vous vous êtes souvenu que c'était hier ma fête, et, malgré la distance qui nous sépare, vous avez trouvé le moyen de m'envoyer un bouquet de fleurs cueillies pour moi à Ischia! Votre commission a été très-exactement faite. Les fleurs m'ont été remises hier soir, 14 juillet, par votre fidèle Jean, qui m'a paru assez exténué et balafré pour mériter les trois mois de congé qui le ramènent ici. Le brave garçon avait mis le bouquet dans son havresac, et, pendant toute la route, il avait eu soin de l'envelopper dans un linge mouillé, ce qui ne l'empêchait pas d'être un peu fané en arrivant; mais il ne m'en était que plus précieux et plus doux. Ces tiges inclinées, ces pétales à demi flétries, ne prouvaient-elles pas combien ces fleurs venaient de loin, et combien était profonde l'affection qui les faisait ainsi voyager à travers l'espace? Avec quel transport je les ai pressées sur mon cœur, ces aimables messagères de souvenir et de tendresse! Il me semblait qu'elles allaient me parler; mes lèvres, en les effleurant, les interrogeaient sur vous... oh! soyez tranquille, Albéric! je ne leur demandais pas: m'aime-t-il?

A force de les regarder, il m'est venu des idées charmantes. J'ai remarqué qu'elles avaient perdu de leur éclat, mais conservé tout leur parfum. N'est-ce pas l'emblème des amours sincères et purs, dans les moments de séparation et d'épreuve? Plus d'éclat, plus de sourire, plus de couleurs brillantes épa-

nouies au soleil; mais le parfum subsiste, il se maintient et se transmet à travers l'absence : l'amour, fleur céleste, a communiqué son mystérieux arôme aux deux cœurs qu'il a unis, et cet arôme divin ils le respirent encore ensemble, même quand la Providence les a séparés. Je vous vois d'ici haussant les épaules, et me traitant de tête romanesque... Oh! ne vous plaignez pas. car mon roman, c'est vous; je n'en connais et n'en connaîtrai jamais d'autre!... C'est en vous aimant, en vous suivant sans cesse du regard de ma pensée, que j'ai eu, comme cela, une foule d'idées dont je suis moi-même toute surprise : pardonnez-moi, Albéric; chacune d'elles est une manière de vous aimer...

... *P. S.* En échange de vos fleurs, voulez-vous accepter ce portrait? Mon père a profité, pour le faire faire, du passage d'Isabey à Grenoble, et il me permet de vous l'envoyer...

Grenoble, 25 mars 1810.

... Je devrais être heureuse; à la suite d'une action d'éclat Marcelin, mon frère, vient d'être nommé lieutenant. Fernand, mon cousin, m'écrit que vous vous portez bien, que vous supportez bravement cette horrible guerre... Et cependant je suis inquiète, je suis triste... Pour la première fois, une lettre de Fernand arrive, sans quelques lignes de vous... Ce silence m'étonne : Albéric, votre écriture me fait tant de bien! Votre dernière lettre est du 4 janvier; presque une lettre du jour de l'an, à moi pour qui tous les jours se ressemblent, quand je songe à vous! C'est mal, mon ami, c'est très-mal; vous savez que je ne vous demande pas de longues épîtres, ni un grand luxe de style. Non, un mot, un simple mot qui me dise : Je me

porte bien, et j'aime toujours un peu ma jolie dévote. Il me semble que ce n'est pas bien difficile, et que même, dans un pays de loups, on peut toujours trouver assez de temps, de papier et d'encre pour écrire cela : Fernand le trouve bien, lui qui n'est que cousin, et qui n'est pas amoureux ! Ah ! comme je vous gronderais si j'osais, et s'il n'y avait, hélas ! dans les reproches de l'amour, un premier aveu qu'on est moins aimé ? Comme je vous redirais mes tristes calculs... dans le premier semestre, dix lettres ; dans les quatre mois qui ont suivi, trois ; dans les deux derniers mois, pas une ! Quel cruel indice, Albéric ! Mais non, je me trompe, n'est-ce pas ? Votre cœur n'est pas complice de ce silence... le hasard a fait que vous n'étiez point là, quand Fernand a écrit... ou bien il aura laissé tomber par mégarde la page que vous lui aviez donnée... Je suis une folle de m'inquiéter ainsi... vous m'aimez toujours, je vous crois ; mais enfin, pour vous croire, il faut bien, monsieur, que vous me le disiez... Dis-le moi, Albéric, je t'en prie à genoux ; Dieu me pardonnera de t'écrire ainsi, et tu auras pitié de ma tendresse, comme il aura pitié de mes larmes !...

... Grenoble, 25 avril 1810.

Encore un grand mois et pas un mot de vous !... Qu'est-il donc arrivé ? Vous n'êtes pas blessé, vous n'êtes pas mort... Fernand l'écrirait, et il écrit, au contraire, que vous n'êtes ni mort ni blessé... Oui, mais il écrit cela d'un ton... J'ai lu, relu, dévoré, commenté chaque syllabe de sa lettre... Il n'y a rien... pourquoi donc me fait-elle frissonner ? Albéric, vous vivez, mais votre cœur est mort. Vous ne m'aimez plus ; vous n'osez pas me l'écrire · mais vous êtes trop loyal pour m'écrire

que vous m'aimez encore... O mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! Vous me punissez d'avoir trop mis de mon cœur dans un sentiment terrestre... je mérite ce châtiment... mais était-ce à Lui de me punir? Oui, je suis bien coupable, coupable envers vous-même, Albéric; car, l'an dernier, lorsque vous fûtes blessé, lorsque chaque bulletin pouvait m'apporter la nouvelle de votre mort, et qu'il me semblait voir dirigées contre ma poitrine les balles et les épées qui menaçaient la vôtre... eh bien! je ne souffrais pas ce que je souffre aujourd'hui! Je suis coupable, et cependant vous devriez me pardonner... car c'est encore de l'amour!... Voyez-vous, Albéric? si vous aviez succombé sur le champ de bataille, mon cœur eût été brisé du même coup; il fût descendu avec vous dans le tombeau... j'étais votre fiancée... je serais devenue votre veuve... je vous aurais gardé ma foi jusqu'à mon dernier soupir; j'aurais vécu avec votre noble image; la pureté du sacrifice en eût adouci la rigueur, et j'aurais goûté la joie douloureuse, le céleste enivrement de l'immolation chrétienne!... Eh! maintenant... oh! maintenant, je n'ose plus penser à toi... ton souvenir éveille en moi des idées que je ne comprends pas, dont j'ai peur et honte!... Ah! oui! j'étais folle; j'avais cru à la durée de ce qui est fragile, j'avais mis ma confiance dans ce qui trahit! J'étais folle! Parce que vous m'aviez dit que vous m'aimiez, j'avais cru que cet amour était votre existence comme il était la mienne; qu'aimer c'était ne pas pouvoir ne plus aimer, qu'il vous était aussi impossible de vous détacher de cet amour que de cesser de respirer... Mon Dieu! secourez-moi! Je vous ai offensé! J'ai oublié que c'était en vous seul qu'une âme chrétienne devait chercher la sincérité des affections éternelles! J'ai oublié que le monde est la douleur, et que vous êtes la

joie ; que la créature est le mensonge, et que vous êtes la vérité ! Secourez-moi, mon Dieu ! et si vous avez pitié de ma faiblesse, ne punissez pas Albéric !...

Cette lettre, datée du 25 avril, était la dernière. Albéric avait dû la recevoir quinze jours ou trois semaines avant le tragique épisode de Martorano et de la forêt de Sainte-Euphémie.

Permettez-moi maintenant, Lionel, d'imiter vos drames et vos romans à la mode, en franchissant en une seconde un espace de cinq années. Le 18 juin 1815, j'étais capitaine comme aujourd'hui, et je pris part à la dernière bataille où s'engloutit la fortune de Napoléon.

Cette bataille a été racontée trop souvent pour que je sois tenté d'en recommencer le récit : je vous dirai seulement que je fus chargé par mon colonel d'enlever à la baïonnette une position que l'ennemi occupait depuis le matin, et d'où il tirait sur nous presque à coup sûr. J'étais soutenu par un détachement du 3e dragons.

L'attaque fut rude et chaudement disputée ; au moment où nous arrivions, sous le feu nourri des Anglais, jusqu'au point culminant de la hauteur d'où il s'agissait de les déloger, l'officier qui commandait nos dragons et qui s'était élancé, le sabre nu, à la tête de ses hommes, tomba à trois pas de moi, atteint d'une balle à l'épaule. Je me précipitai vers lui, avec une vingtaine de mes voltigeurs ; nous formâmes une colonne serrée ; et, pendant que nous achevions de bousculer les habits rouges, un brancard fut improvisé, une capote de soldat jetée par dessus, et nous y plaçâmes notre officier qui cria : *Laissez-moi!* et : *en avant !* jusqu'au moment où il s'évanouit, épuisé par la douleur et le sang qui s'échappait de sa blessure.

Je donnai des ordres pour qu'on le transportât à l'ambulance avant que nous eussions de nouveau l'ennemi sur les bras; mais voici que ces damnés habits rouges que nous avions vus s'enfuir en déroute, revinrent tout à coup sur leurs pas : il y eut encore un moment d'horrible mêlée, pendant laquelle un grand diable de sous-lieutenant aux yeux bleus et aux cheveux blonds m'asséna un coup de sabre qui eût fait honneur au Front de Bœuf de son compatriote Walter Scott. Je tombai sans connaissance. Quand je revins à moi, j'étais à l'ambulance, le lit le plus voisin du mien était occupé par un officier, blessé grièvement comme moi, et dont j'entendais par intervalle la respiration haletante et entrecoupée. Il faisait nuit, et j'étais si affaibli que les sensations ne m'arrivaient qu'à travers une sorte de voile, pareilles à un rêve douloureux.

Bientôt, le jour parut, éclairant d'un splendide rayon d'été cet intérieur lugubre, ces scènes funèbres, ces visages livides. Mon voisin se tourna vers moi : malgré sa pâleur, je reconnus l'officier de dragons tombé la veille à mes côtés; il me reconnut aussi, essayant de sourire :

— C'est donc décidément, murmura-t-il, un jour de malheur pour les braves et nobles cœurs, puisque vous êtes blessé?

—Capitaine, répondis-je avec effort, c'est ce que je me suis dit hier, en vous voyant tomber.

— Et pourquoi me secourir? ajouta-t-il d'un ton d'affectueux reproche; si vous n'aviez pas perdu près de moi cinq précieuses minutes, vous acheviez de balayer la hauteur, les habits rouges ne revenaient pas, et vous ne seriez pas ici...

— C'est possible, mais je ne regrette rien si j'ai contribué à vous sauver.

— Merci, mon ami... permettez-moi ce nom quoique je

sois pour vous un inconnu... Mais on se lie vite, n'est-ce pas? quand on fait connaissance comme nous avons fait hier, et quand on se retrouve comme nous nous retrouvons aujourd'hui?

— Oui, capitaine, oui, votre ami... balbutiai-je d'une voix que ma douleur et ma faiblesse rendaient de plus en plus inintelligible.

— Et, si nous nous tirons d'affaire, continua mon voisin, je veux que ce premier souvenir soit entre nous un lien indissoluble, que nous devenions compagnons et frères d'armes... Le voulez-vous?

J'essayai de répondre : oui.

— Et d'abord, il faut que je vous dise mon nom, reprit-il en étendant le bras de mon côté et en me présentant sa main blanche; je m'appelle Marcelin de Montmeillan...

Ma main, que j'essayais de lui tendre, ne put aller jusqu'à la sienne; je retombai sur mon grabat, brisé d'émotion et de souffrance. . . . .
. . . .

Je vais franchir encore un intervalle de quelques mois, rempli par les catastrophes de cette terrible année 1815, et arriver d'un saut au commencement de l'hiver suivant.

La blessure de M. de Montmeillan avait été moins grave que la mienne; il avait supporté l'extraction de la balle avec un courage héroïque; après quoi, sa convalescence fit des progrès rapides. Mais il ne voulut pas me quitter un instant. D'ailleurs, après le désastre de Waterloo, nous fûmes faits prisonniers tous deux, ensuite compris dans un échange.

Vers le mois de septembre, Marcelin pouvait partir pour le Dauphiné, son pays, et aller s'y reposer de ses fatigues et de

sa blessure; il était libre, il était guéri. Mais, comme je ne l'étais pas encore et que je n'aurais pu supporter la route, il resta auprès de moi, me soignant avec le zèle d'une sœur de charité, avec la gaîté d'un camarade, avec l'affection d'un frère.

Pendant les longues heures de ma lente convalescence, nous resserrâmes encore les liens d'une amitié commencée sur le champ de bataille. Il y a dans la convalescence, celle surtout qui succède à une blessure grave, je ne sais quelle langueur attendrie, amollissante, une fatigue mêlée de bien-être, qui dispose aux émotions douces. Il semble que l'on renaît à l'existence, que l'on entre dans une vie nouvelle avec des organes plus jeunes, des sensations plus fraîches, et que, dans ce rajeunissement de l'âme et du corps, le besoin d'aimer accompagne celui de vivre. Je devais être plus accessible encore à ces impressions affectueuses, moi qui, alors âgé de vingt-deux ans, n'avais pas eu et n'avais pu avoir d'amis. Pendant les cinq ans qui venaient de s'écouler depuis le tragique épisode de Martorano où s'était retrempée et transformée mon existence, j'avais gardé de ce funeste souvenir et des habitudes de mon adolescence une taciturnité presque farouche, que pouvaient bien modifier les progrès de mon éducation intellectuelle et morale, mais dont il me restait encore des traces assez profondes pour m'isoler au milieu de mes camarades. Dans mon régiment, j'étais estimé à cause de mon exactitude scrupuleuse sur tous les points de la discipline, à cause de mon ardeur à m'instruire, et même de cette réserve qui arrêtait l'expansion, la familiarité et la confiance; mais je n'étais pas aimé.

Aussi ce fut avec délices que je m'abandonnai à l'amitié de Marcelin de Montmeillan. Cette amitié charmante fut pour

mon esprit, peu accoutumé au contact du monde et au commerce des hommes, quelque chose d'analogue à ce qu'avaient été pour mon cœur le portrait et les lettres d'Henriette : une initiation à un monde nouveau, à un ensemble d'idées et d'émotions délicates, exquises, où l'influence de l'éducation et de la naissance ennoblissait chaque façon de dire, de sentir et de penser. Bientôt M. de Montmeillan n'eut plus de secret pour moi. Lorsqu'il vit que ma guérison prochaine et le charme de son affection dissipaient peu à peu ma tristesse et ramenaient le sourire sur mes lèvres, il renonça au rôle de gaîté factice qu'il s'était imposé pour m'égayer et me distraire de mes souffrances. Un nuage de mélancolie se répandit sur son front, et, quand je lui en demandai la cause, l'explication qu'il m'en donna fut pour moi la source d'émotions nouvelles.

Marcelin me raconta (ce que je savais, hélas!) qu'il avait une sœur; que cette sœur, cette bien-aimée Henriette, la joie de son vieux père et la sienne, avait été, quelques années auparavant, fiancée à un jeune officier appelé Albéric d'Offanges, qu'elle aimait et de qui elle était aimée; qu'Albéric avait péri misérablement dans la guerre des Calabres, victime sans doute de quelque horrible guet-apens; que son corps n'avait jamais été retrouvé; qu'un doute douloureux, fortifié par des circonstances étranges, planait encore sur l'événement terrible qui avait probablement coûté la vie à Albéric; qu'on avait parlé d'un rendez-vous donné dans une cabane, d'une jeune fille trouvée morte sur le seuil, et que le seul homme qui eût pu jeter quelque jour sur cette catastrophe, Fernand de Drancey, parent des Montmeillan et compagnon d'armes d'Albéric, avait été, pour surcroît de malheur, tué un mois après, avant d'avoir pu rentrer en France ou même écrire quelque chose de positif.

Vous comprenez tout ce que ce récit avait d'émouvant pour moi qui aurais pu le compléter par des révélations si nettes et si cruelles. Le croiriez-vous? je commençais à éprouver une amitié si vive pour M. de Montmeillan, un sentiment si exalté pour sa sœur, qu'oubliant les torts d'Albéric, la trahison épouvantable de Tiodoro, et ce fossé funèbre d'où je n'étais sorti vivant que par miracle, je me reprochais parfois, comme un crime, la mort de M. d'Offanges. Pourtant je ne cessais pas d'attacher à sa mémoire un sentiment de jalousie; et, par une illusion bizarre qui transportait dans le passé mes affections présentes, il me semblait que c'était l'image d'Henriette qui m'avait armé contre Albéric.

Il est vrai que la conversation de M. de Montmeillan rendait sans cesse cette image plus puissante pour mon cœur régénéré. Marcelin me parlait presque constamment de sa chère Henriette; il me vantait ses vertus, sa piété, sa beauté, sa grâce, ne se doutant pas que, pendant qu'il me parlait d'elle avec cette vivacité d'expressions qu'autorise la familiarité fraternelle, je pressais silencieusement contre ma poitrine le portrait de celle qu'il essayait de me peindre. — Paul, me disait-il souvent, ce qui me désole, c'est que ma pauvre Henriette, qui eût été la plus adorable des femmes, la plus admirable des mères, va se consumer dans une sorte d'éternel veuvage : elle prétend qu'Albéric n'est peut-être pas mort, qu'on n'en a pas la preuve, et que c'est pour elle un motif de plus de river son cœur à ce souvenir, de se condamner, à vingt-un ans, au deuil et à la solitude! Hélas! je connais trop ce cœur si noble pour espérer que le temps affaiblisse sa résolution! C'est une âme, vois-tu? à renchérir les sacrifices, à s'immoler avec joie, comme si chaque immolation la rapprochait un peu

plus du ciel! Pourtant j'avais fait d'autres rêves, j'avais conçu d'autres espérances; je suis un soldat, moi, pas autre chose; j'ai plus peur du mariage que du pain de munition. J'avais toujours pensé que je resterais garçon, que je marierais ma sœur, que je lui abandonnerais toute notre fortune, ce qui la ferait assez riche pour pouvoir choisir, et que, quand je me serais bien battu avec les Autrichiens, bien sabré avec les Russes, que j'aurais même laissé, par-ci par-là, un bras ou une jambe, je retournerais à Montmeillan où je trouverais Henriette entourée de trois ou quatre petits marmots qui égayeraient les rhumatismes de leur grand-père et de leur oncle!... Hélas! Waterloo d'un côté, et de l'autre la mort d'Albéric, ont démoli tous ces beaux rêves : aussi, veux-tu que je te le dise? pour moi qui suis un peu moins innocent qu'Henriette, il est clair qu'Albéric a été très-probablement tué dans un rendez-vous amoureux, ce qui, selon moi, amoindrirait fort ce que sa fiancée doit à sa mémoire : et je t'avoue que je donnerais beaucoup pour qu'un brave garçon bien tourné, comme il y en a encore dans l'armée française, parvînt à prouver à Henriette qu'il n'est pas raisonnable de se vouer à un deuil sans fin, et de s'ensevelir vivante dans un tombeau qui n'est pas même celui d'un amant fidèle!

Puis Marcelin ajoutait négligemment : Sais-tu bien, Paul, qu'avec tes yeux noirs, agrandis par la convalescence, et ta pâleur, qui t'a blanchi le teint, tu as un petit air intéressant qui te sied à merveille?

Et chacune de ses paroles me faisait tressaillir.

Au commencement de l'hiver 1816, j'étais tout à fait rétabli; il ne me restait plus qu'un peu de langueur et de faiblesse. M. de Montmeillan, sans m'avertir, avait profité des moyens de

crédit que lui donnait sa naissance auprès du gouvernement de la Restauration, pour obtenir que je fusse maintenu dans mon grade, et qu'il me fût préalablement accordé, sans nuire à mes droits à l'avancement, un an de congé de convalescence. Comme il avait obtenu pour lui la même faveur, il m'annonça que nous passerions ensemble ce temps de repos à Montmeillan, auprès de son père et de sa sœur.

Ce fut pour moi une journée mémorable que celle où nous arrivâmes dans ce vieux château, situé dans les environs de Voreppe, et respecté par la révolution. Le paysage qui l'encadre et dont rien n'égale la pittoresque grandeur, empruntait à l'hiver quelques-unes de ses harmonies sauvages qui s'accordaient assez bien avec nos pensées mélancoliques. La route qui conduisait à Montmeillan, découpée en arête sur le talus des montagnes et des collines, s'ouvrait, à une demi-lieue avant l'arrivée, sur une belle vallée où un air tiède fondait la neige, et où quelques brins d'orge et de seigle commençaient à poindre çà et là sur le sol gris et humide. Le château était entouré d'un bois de mélèzes et de pins du nord dont la verdure un peu sombre se détachait sur l'uniforme blancheur des seconds plans, comme une espérance lointaine, mêlée à des images de tristesse.

Nous descendîmes devant le perron. J'étais aussi ému que Marcellin ; il prit mon bras : nous traversâmes une galerie où tout respirait l'antique noblesse de sa race, et nous allions atteindre la porte d'une antichambre qui conduisait au salon, lorsque cette porte s'ouvrit; un vieillard et une jeune fille vêtue de noir, parurent sur le seuil.

Le comte de Montmeillan, qui portait le cordon rouge et le titre de vice-amiral, était un de ces héroïques officiers de l'an-

cienne marine française, qui, trente ans auparavant, avaient porté si haut dans les mers des Indes la gloire de notre pavillon; il avait alors près de soixante-dix ans, mais sa verte vieillesse ne pliait pas sous le poids des années; sa taille était droite, ses yeux vifs, son sourire plein de séduction et de grâce.

Henriette dépassa, dès ce premier instant, tous les pressentiments de mon cœur, tout ce que son portrait m'avait révélé. Dans ce portrait délicieux je n'avais vu que l'enfant heureuse et calme, la jeune fille qu'une émotion de douleur avait à peine effleurée. Dans ce front pur, dans cet œil limpide, à travers les boucles de ces cheveux blonds, l'adolescence souriait encore. Quelle différence avec ce sourire du passé et ce que j'avais en ce moment sous les yeux!

Henriette venait d'atteindre sa vingt-unième année. Développée par l'âge, ennoblie par la douleur, sa beauté s'était revêtue de ce voile idéal, de cette poésie mystérieuse qui marque au front les élus de la souffrance, de la prière et de l'amour, son âme vivait tout entière dans ses traits délicats et charmants. Ses yeux n'avaient gardé de leurs larmes qu'une espèce de brume transparente qui en adoucissait l'éclat, pareille à ce brouillard du matin, où se baignent et s'alanguissent les premiers rayons du soleil. A demi inclinée sur le bras de son père, elle tendait son autre bras à Marcellin, pour que leur première étreinte les confondit tous les trois.

— Mon père! et toi, ma chère Henriette! dit Marcellin après cette première embrassade, permettez que je vous présente le capitaine Paul Garbas, de qui je vous ai tant parlé dans mes lettres... Mon père, aimez-le comme un fils! Henriette, reçois-le comme un frère; car, sans lui, vous n'auriez plus ni frère, ni fils!

Et recommençant en quelques mots le récit qu'il avait déjà fait dans ses lettres, enchérissant même sur la vérité, Marcelin de Montmeillan leur rappela comme quoi je lui avais sauvé la vie.

— Paul, soyez le bien venu, me dit le vieux comte avec une gravité affectueuse.

— Monsieur, nous vous aimerons ici comme on aime quand on est triste, me dit Henriette d'une voix dont je crois encore entendre le timbre doux et pénétrant.

A dater de ce moment, je fus installé à Montmeillan comme le troisième enfant de la maison. Le temps que j'ai passé là, avec ces trois êtres d'élite, entouré de témoignages incessants de bienveillance et d'amitié, est resté dans mon souvenir comme un doux rêve entre deux insomnies terribles. Depuis que les lettres de Fernand n'avaient plus permis de douter de la mort d'Albéric, le comte de Montmeillan et sa fille avaient quitté Grenoble et étaient venus s'établir dans ce château, dont la beauté solitaire et mélancolique convenait mieux au deuil d'Henriette. Les âmes nobles et aimantes n'ont pas, dans leurs afflictions, de meilleur refuge que la campagne : elle développe chez ces âmes un besoin de faire le bien, d'adoucir leur tristesse en consolant d'autres malheureux, de se plonger avec une sorte de douloureuse ivresse dans ces sources mystérieuses que la religion et la charité réservent aux affligés. Henriette et son père, depuis qu'ils habitaient Montmeillan, avaient constamment puisé à ces sources divines, et, si le regret et le deuil vivaient encore dans leurs cœurs, le bien-être, l'aisance et la joie s'étaient répandus autour d'eux; de toutes parts, on les bénissait, et par une réciprocité précieuse, les travaux qu'ils payaient avec munificence, embellissaient leur demeure, en

même temps que leurs aumônes faisaient peu à peu pénétrer dans leurs âmes un peu de consolation et de douceur.

Henriette me mit au courant de ses travaux et de ses projets avec une simplicité charmante ; sa tristesse était sans faste : quelquefois en regardant son frère ou moi-même, en nous entendant parler de nos guerres, des larmes venaient aux bords de sa paupière, ou bien ses joues habituellement pâles, se coloraient d'une légère rougeur; mais elle se remettait vite; quelques pages de Bossuet qu'elle avait constamment sur sa table, quelques minutes passées à son prie-Dieu, une tendre caresse de son père ou de Marcelin, un tour de jardin avec ses ouvriers ou ses pauvres, ramenaient le calme sur son visage, et il ne lui restait alors qu'une mélancolie douce, qui la rendait plus séduisante encore. Lorsque le temps nous permettait de sortir, quand un rayon d'hiver, perçant les brouillards et les nuages, venait sécher les sentiers et les allées, Marcelin offrait un bras à Henriette et l'autre à moi; nous faisions ainsi des promenades proportionnées à mes forces, et comme le froid et la fatigue de nos dernières journées m'avaient causé, après mon arrivée à Montmeillan, une légère rechute, Marcelin disait, en pressant à la fois mon bras et celui d'Henriette : « Je suis entre deux convalescents. »

Bien que le temps nous presse, je ne résiste pas, Lionel, au charme indéfinissable que je trouve à vous parler de ces douces journées qui n'ont eu pour moi ni veille, ni lendemain. Je ne pouvais pas encore voir assez clair dans mon propre cœur pour démêler la nature du sentiment que m'inspirait Henriette. Ce sentiment était si pur, si profond, il s'y mêlait une idée si vive de l'immense distance qui nous séparait, que je ne m'en effrayais même pas; je n'en prévoyais ni les déchirements, ni

les troubles, ni les orages; il ne se révélait à moi que par une sorte d'apaisement délicieux, de mystérieuse aspiration vers le bien. Chaque matin, dès que ma santé me le permit, nous faisions avec Marcelin une promenade à cheval dans les environs de Montmeillan, si riches en beautés pittoresques et sauvages. En rentrant, nous trouvions le comte et Henriette qui nous faisaient les honneurs d'un bon déjeûner, auquel assistaient parfois le curé ou quelque gentilhomme du voisinage. Puis, Henriette s'emparait de nous, et nous étions requis, Marcelin et moi, de lui communiquer nos plans pour le dessin d'un jardin anglais, destiné à lier, par des pentes naturelles et des plantations élégantes, le château et les bâtiments avec le parc et les futaies. Dans ces causeries, mêlées de discussions charmantes, Henriette montrait un irrésistible mélange d'esprit, de grâce, de poésie originale et innée, relevé tantôt par une gravité triste, qui semblait l'horizon de sa pensée, tantôt par un doux enjouement dont Marcelin suivait avec joie les gradations délicates. Vers deux heures, elle partait avec son frère ou avec le vieux comte, pour des excursions dont je connaissais le but par les indiscrétions de Marcelin, mais que je n'étais pas encore admis à partager. Elle allait dans le village, dans les fermes ou hameaux environnants, s'assurer par elle-même des misères à soulager, et pourvoir aussi par elle-même aux moyens de soulagement. Au retour de ces excursions journalières, le visage d'Henriette exprimait une sérénité céleste, et Marcelin, malgré ses dix campagnes et ses habitudes martiales, roulait parfois dans ses yeux de grosses larmes qu'il avait peine à me cacher.

La soirée appartenait au travail et à la lecture, car le piano d'Henriette était muet et fermé depuis six ans. Ce fut là seu-

lement, vous le comprendrez sans peine, que j'appris vraiment à lire, à me pénétrer des hautes pensées, des sentiments nobles, de cette sainte et vivifiante atmosphère qu'on respire auprès des écrivains d'élite. Saint Augustin, les *Pensées* de Pascal, Bossuet, Joseph de Maistre, quelquefois des livres un peu moins austères, tels que les *Lettres* de madame de Sévigné, *Corinne*, *Atala*, *René*, *Eugène de Rothelin*, *Valérie*, les *Martyrs*, le *Lépreux de la cité d'Aoste*, telles étaient nos lectures habituelles pendant qu'Henriette continuait quelque ouvrage de tapisserie ou d'aiguille, et que le comte se débattait dans une inoffensive partie de piquet avec le curé ou quelque voisin. Marcelin avait d'abord été chargé des fonctions de lecteur; plus tard, à mesure que je me familiarisais avec ces belles proses, que je me sentais enhardi par le désir de parler devant Henriette cet admirable langage, Marcelin me cédait souvent le volume, et je lisais à mon tour. Oh! avec quelles délices, avec quel sentiment bizarre d'émulation envers la vertu et le génie, je me faisais l'interprète de ces merveilles d'âme, d'imagination et d'intelligence, me figurant de temps à autre, dans une illusion enchanteresse, que ma voix, en transmettant à Henriette ces grandes idées et ce grand style, lui transmettait aussi quelque chose de moi-même, et qu'en écoutant ces maîtres dans l'art de penser, de sentir et de dire, c'était encore moi qu'elle écoutait!

L'hiver s'écoula ainsi, et, un beau matin, en ouvrant ma fenêtre, je fus tout surpris de voir un vif rayon glisser tout à coup à travers mes rideaux, de sentir un souffle attiédi se jouer sur mon front avec le parfum des églantiers, des lilas et des aubépines. Les Alpes lointaines gardaient encore sur leurs cîmes dentelées leur manteau de neige; mais les montagnes

et les collines qui entouraient Montmeillan, sortaient lumineuses et verdoyantes de leur brumeuse enveloppe, dont les lambeaux flottaient çà et là, dans la vallée, absorbés peu à peu dans l'azur et le soleil. La verdure tendre, pâle, un peu grisâtre des saules, des peupliers et des trembles, contrastait avec le ton vigoureux des arbres verts qui commençaient presque à attrister le paysage, parce qu'ils n'étaient plus seuls à l'égayer. Le rossignol chantait dans les massifs de chèvrefeuille; les moineaux jaseurs se poursuivaient à travers les touffes de houblon et de clématite : mille senteurs vagues, mille bruits confus s'éveillaient dans la nature ranimée; c'était le printemps qui commençait, c'était le monde qui se préparait à revivre.

Cette vie nouvelle, je la sentis aussi passer dans tout mon être avec un frisson délicieux et terrible. En voyant renaître autour de moi tout ce qui semblait mort, se revêtir de jeunesse, de beauté et de lumière tout ce qui paraissait naguère endormi dans une tombe glacée, je me demandais pour la première fois pourquoi le cœur de l'homme resterait étranger à ce rajeunissement universel, pourquoi l'amour et l'espérance, ces fleurs de l'âme, ne croîtraient pas sur les affections éteintes et les souvenirs effacés, comme ces végétations immortelles sur les débris des hivers. Ce fut de ce moment que recommencèrent mes souffrances.

Les trois mois que je venais de passer à Montmeillan, les nobles habitudes de mes hôtes, la société de Marcelin et d'Henriette, les causeries du matin, les lectures du soir, les excursions charitables dont je devinais les attendrissants détails, cet ensemble de vie patriarcale, chevaleresque et mondaine, qui réunissait à l'élégance exquise de la bonne compagnie la simplicité salubre de la campagne et les grandioses harmonies de

la solitude, tout cela avait puissamment agi sur mon âme et sur mon esprit. Une seconde transformation s'était opérée en moi; ce n'était plus seulement l'enfant sauvage, le jeune homme aux rudes instincts et aux passions brutales qui s'assouplissait au premier contact de la civilisation et de la discipline; c'était mieux que cela : l'homme civilisé, mais encore vulgaire, achevant de se purifier et de s'ennoblir, commençant à comprendre toutes les nuances, toutes les délicatesses des âmes généreuses, se passionnant pour un idéal dont il trouvait le type dans la personne d'Henriette. Contradiction étrange et douloureuse! chaque progrès que je faisais dans cette science de l'esprit et du cœur, rendait plus profonde mon affection pour mademoiselle de Montmeillan, et me révélait en même temps combien j'étais peu digne d'elle; cette éducation intérieure qui me rapprochait d'Henriette, me semblait élever entre elle et moi une barrière de plus, et un triste pressentiment me disait que le jour où mon âme serait au niveau de la sienne, serait celui qui nous séparerait. Aussi, le premier moment où je me demandai pourquoi je n'espérais pas, pourquoi les cœurs brisés dans une première tendresse, ne pourraient pas se réveiller et revivre sous le souffle d'un autre amour, fut aussi le moment où je commençai à me débattre contre ces espérances et contre moi-même.

Henriette me devina-t-elle? les brises du printemps firent-elles aussi passer sur son front et dans sa poitrine quelque chose de ce frisson qui m'agitait? lui sembla-t-il, à elle aussi, trop rigoureux et trop cruel de s'ensevelir dans un premier amour comme dans un suaire? s'abandonna-t-elle sans réflexion, et par le seul instinct de la jeunesse, à un sentiment un peu plus tendre que celui qu'elle m'avait accordé d'abord? Voilà

ce qu'il me fut difficile de déterminer d'une façon positive. Si elle avait été romanesque, si elle avait obéi à cette sorte de programme sentimental dont on peut d'avance prévoir les phases, Henriette se serait trahie par des symptômes d'émotion et de trouble, ou peut-être en évitant ma présence, en affectant auprès de moi un redoublement de tristesse ou un commencement de froideur : il n'en fut rien. Henriette était, avant tout, pieuse et vraie ; chaque jour elle me témoignait un peu plus d'amitié et de confiance, et ces indices d'affection croissante avaient pour moi un charme si enivrant, qu'ils me faisaient oublier en un instant mes insomnies, mes agitations et mes angoisses.

Deux souvenirs sont attachés pour moi à cette époque mêlée de tourments et de délices : deux perles divines, deux gouttes de rosée qui ont brillé un moment sous le rayon de l'amour, et qui aujourd'hui ne sont plus que des larmes !

Le 28 juin, la veille de ma fête, Marcelin demanda en riant à sa sœur ce qu'elle me donnerait. Une adorable rougeur se répandit sur ses joues ; mais elle se remit bientôt, et répondant au sourire de son frère avec une expression charmante :

— A lui, rien, dit-elle ; mais à toi quelque chose : cela ne revient-il pas au même ? n'êtes-vous pas frères ?

— Oh ! tant que tu voudras, petite sœur, répliqua gaîment Marcelin, en insistant avec intention sur ce dernier mot.

Quant à moi, j'étais si ému, que je fus forcé de m'appuyer sur le bras de Marcelin.

Le lendemain matin, je me promenais avec lui dans une allée de tilleuls qui conduisait jusque sous la fenêtre de la chambre d'Henriette. Le temps était magnifique ; pas un

nuage au ciel : une de ces matinées tièdes qui promettent une chaude journée.

L'allée n'était pas très-longue ; le berceau formé par les arbres avait assez d'élévation pour qu'on pût voir la fenêtre de mademoiselle de Montmeillan ; nous allions et venions, Marcelin et moi, nous consumant en inutiles efforts pour animer la conversation, et ne songeant tous deux qu'à ceci : comment Henriette s'y prendrait-elle pour donner quelque chose à son frère, à propos du jour de ma fête?

Tout à coup, au moment où nous venions, pour la centième fois peut-être, de retourner sur nos pas dans cette bienheureuse allée en nous dirigeant vers le château, la fenêtre d'Henriette s'ouvrit, et mademoiselle de Montmeillan parut, en nous saluant de la main, du sourire et du regard : je ne pus retenir un cri de surprise et de bonheur : pour la première fois depuis six ans, elle n'était plus en deuil !

Une femme que l'on aime, que l'on n'a connue que vêtue de noir, et qui nous apparaît un matin dans une fraîche robe de mousseline blanche ou rose, c'est le délicieux emblème, la réalisation vivante d'un nouveau printemps de l'âme, qui secoue ses voiles funèbres pour refleurir et renaître sous l'haleine embaumée d'une tendresse nouvelle. Je devins si pâle, ma voix qui essayait de bégayer quelques mots fut si entrecoupée, que Marcelin eut pitié de moi : — Vite ! vite ! petite sœur, s'écria-t-il, descends, que je t'embrasse !

En moins d'une minute, Henriette fut devant nous... Oh ! Lionel, qu'elle était belle, dans cette sorte de transfiguration ravissante où elle redevenait jeune fille, avec toutes les splendeurs de la jeunesse ! Elle portait un petit chapeau de paille blanche tressée par les pâtres du Dauphiné, et dont le ruban

en velours noir se mêlait aux boucles de ses cheveux blonds. Son cou d'une onduleuse souplesse, ses épaules d'une incomparable élégance se baignaient dans une pèlerine de dentelle, négligemment jetée sur un peignoir de mousseline des Indes, à raies roses, qui faisait admirablement valoir l'exquise finesse de sa taille. J'aurais donné vingt ans de ma vie pour avoir le droit de tomber à ses pieds.

Marcelin et le comte de Montmeillan exprimèrent la joie la plus vive en voyant ainsi leur chère Henriette renoncer aux voiles funèbres d'un idéal veuvage et arborer de nouveau les couleurs de l'espérance et de la vie. Le vieux comte eut le bon goût de ne pas paraître remarquer que sa fille avait choisi le jour de ma fête pour cesser de porter le deuil d'Albéric. Quant à Marcelin, il m'avait déjà laissé entendre combien il désirait qu'un amour nouveau dissipât pour sa sœur les sombres fantômes du passé, et que cet amour fût inspiré par moi, qu'il appelait son sauveur et son frère d'armes.

Peut-être, malgré les progrès que nous avons faits depuis trente ans dans la voie du nivellement social, vous étonnez-vous que Marcelin de Montmeillan, descendant d'une famille illustre, alliée aux plus grands noms du Dauphiné, ne fût pas effrayé d'un mariage entre sa sœur et un pauvre officier de fortune à qui il ne connaissait d'autre antécédent que celui d'enfant de troupe. C'est que l'épopée guerrière de l'Empire qui venait à peine de clore ses dernières pages, avait créé, sur ce point, des idées singulières parmi les officiers nobles. Bonaparte les avait fait entrer, pour ainsi dire, dans le cercle magique où rayonnait son génie ; et, grâce à l'irrésistible fascination de ce maître incomparable dans l'art de subjuguer les âmes, ils s'étaient peu à peu accoutumés à ne dater leur no-

blesse que du jour où ils avaient commencé à le servir, à ne tenir compte que des parchemins qu'ils avaient cueillis eux-mêmes à Austerlitz ou à Eylau, à Iéna ou à Champaubert. J'en avais déjà vu un exemple dans la personne du brave et chevaleresque la Vauguyon, qui ne voulait pas qu'on lui parlât de ses aïeux, et repoussait tout autre titre que celui de général et de baron de l'Empire. Marcelin de Montmeillan était aussi de ceux que la gloire impériale avait touchés de son aile et qui ne comprenaient plus d'autre illustration. Chez lui, les instincts de race ou les traditions nobiliaires ne se révélaient que par une ardente passion pour la vie militaire, jointe à une franchise, à une honnêteté martiale qui respiraient dans sa bonne et énergique figure. Si vous avez rencontré, dans vos villes de province, quelques-uns de ces anciens officiers de l'Empire simples au milieu de tant d'héroïques souvenirs, grands dans leur simplicité patriarcale, il vous sera facile de comprendre ce que devait être Marcelin de Montmeillan ; d'ailleurs vous l'avez connu, et je suis sûr que vous ne me démentez pas.

Pour lui, je n'étais donc qu'un ami, un camarade, un frère, ennobli par les mêmes périls, ayant retrempé mon nom comme le sien dans le même baptême de feu et de sang. Le souvenir de Waterloo formait entre nous un lien plus puissant encore. Enfin, malheureux de voir Henriette ensevelir ses jeunes années dans un deuil indéfini, désirant ardemment qu'elle reprît une affection nouvelle, ressentant pour moi une sincère estime, me croyant appelé à un bel avenir militaire en raison même des difficultés que j'avais vaincues pour arriver, à vingt-deux ans, au grade de capitaine, il n'était pas étonnant que Marcelin de Montmeillan sourît à l'idée de m'avoir pour beau-frère, et fît partager cette idée au vieux comte

qui ne voyait, ne sentait et ne pensait que par les yeux, l'esprit et le cœur de ses deux enfants.

A dater du 29 juin, les manières d'Henriette envers moi furent plus cordiales encore que par le passé : non pas qu'elle ne parût, de temps à autre, évoquer un douloureux souvenir et revenir avec tristesse vers une affection brisée ; non pas que l'image d'Albéric d'Offanges fût effacée de sa mémoire, mais il était clair que cette image voilée de deuil et d'ombre n'exerçait plus sur Henriette une puissance aussi despotique ; et que, sans cesser de prier ou de pleurer sur cette tombe, elle commençait à en retirer peu à peu son cœur et sa vie.

Ce fut à mon tour de m'agiter et de me débattre dans une lutte terrible entre ma conscience et mon amour : m'était-il permis, sans manquer à l'honneur, sans blesser cette délicatesse d'âme et de sentiment que j'avais apprise d'Henriette elle-même, de profiter du penchant, confus encore, mais déjà si doux, qui l'attirait vers moi ? M'était-il permis de lui laisser ignorer la part que j'avais eue dans l'horrible catastrophe de Martorano, de lui cacher ces preuves de la mort d'Albéric, que, seul au monde, je pouvais mettre sous ses yeux ? Tantôt les intérêts de mon amour combattaient la voix de ma conscience, tantôt elle les prenait pour auxiliaires : car enfin, si j'avais bien compris Marcelin, si j'avais bien pénétré les secrètes pensées d'Henriette, elle s'obstinait parfois à douter encore de la mort de M. d'Offanges ; c'était ce doute qui fermait son cœur à toute autre affection, autant qu'une fidélité posthume à l'homme qu'elle avait aimé. Ce doute, il dépendait de moi de le dissiper ; mais, en le dissipant, il fallait dire que c'était moi qui avais tué Albéric ; il fallait faire passer un nuage de sang sur ma tendresse et mes espérances ; ou bien

il fallait mentir ! Perplexité cruelle, que je n'eusse pas connue, quelque temps auparavant ! Alors, obéissant à ma nature vindicative et passionnée, j'eusse trouvé tout simple d'achever de me venger d'Albéric, de m'indemniser de l'infidélité de Luisella, en remplaçant auprès de la première femme qu'il avait aimée, celui qui avait brisé mon premier amour. Mais le sens moral, en se révélant à moi dans toute sa netteté sous de saintes et salutaires influences, ne me permettait plus ni les entraînements aveugles, ni les complaisants sophismes de la passion : étrange condition de ce sentiment nouveau dont les enseignements m'apprenaient tout ce qui devait le combattre, tout ce qui devait lui imposer le renoncement et le sacrifice !

Telles furent les émotions qui m'agitèrent pendant quelques mois, avec mille alternatives, mille nuances qui en redoublaient le tourment ou les délices. Le 20 septembre (toutes ces dates sont restées obstinément gravées dans ma mémoire), Marcelin avait été forcé d'aller à Grenoble pour des affaires ; le comte de Montmeillan était retenu sur sa chaise par un accès de goutte. Après le déjeuner, Henriette s'avança vers moi, et me demanda si je voulais l'accompagner au village, dans une de ses excursions habituelles.

Ici, laissez-moi m'arrêter encore ; laissez-moi me pencher sur mes souvenirs comme sur ces vases vides où l'on respire les parfums qu'ils ont renfermés ; laissez-moi reprendre, une à une, les impressions de cette journée.

J'étais si ému qu'il me fut impossible de prononcer une seule parole pour exprimer à Henriette ma reconnaissance et ma joie : je lui offris mon bras. Comme si la nature avait voulu s'associer à mes enchantements, l'air et le ciel étaient ce jour-là d'une admirable pureté. Ce n'étaient plus les ardeurs des

séchantes et torrides de l'été; ce n'étaient pas encore les languissantes tristesses de l'automne. Une sorte de chaleur balsamique, vivifiante, assainie par la fraîche brise des montagnes, semblait s'exhaler des bois et des collines, des prairies et des sarrazins en fleurs; la neige des Alpes se teignait en rose sous ce radieux soleil qui donnait même aux aspects tristes quelque chose de sa flamme et de sa vie. Au-dessous de ces cîmes neigeuses, découpées sur l'azur du ciel, les montagnes s'échelonnaient en descendant jusqu'à nous par des pentes pittoresques, où des ravins formidables, des éboulements gigantesques cotoyaient de verdoyants talus, des bouquets de pins et de chênes qui encadraient les prés et les vignes. Le chemin que nous parcourions serpentait à travers ce beau paysage auquel il empruntait tour à tour ses perspectives riantes ou mélancoliques, comme le cœur mobile de l'homme, à mesure qu'il avance dans la vie, s'empreint successivement de ses joies et de ses douleurs. C'est à peine si, pendant cette promenade qui dura près d'une heure, Henriette et moi échangeâmes quelques mots... Qu'aurions-nous pu dire qui valût ce poëme de la terre et du ciel, de la lumière et de l'azur, répondant en notes sublimes à l'hymne de bonheur et de tendresse qui débordait de mon âme?

Lorsque nous eûmes atteint le village de Montmeillan, Henriette qui avait paru partager mon trouble, se remit tout à coup, et ne fut plus occupée que de la tâche pieuse et charitable qu'elle allait accomplir. Je ne vous en dirai pas les détails : qu'il vous suffise de savoir que, vingt fois, dans ces maisons pauvres et gémissantes où le bien-être et la joie entraient avec elle, je sentis des larmes d'admiration et d'amour s'échapper de mes paupières; que vingt fois, je fus tenté de

m'agenouiller devant elle. La bienfaisance d'Henriette auprès de ces pauvres paysans n'était pas seulement une série d'actions généreuses, de dons utiles, de soulagements immédiats; c'était pour ainsi dire, une émanation d'elle-même, quelque chose d'inné, comme le charme de son regard ou le doux timbre de sa voix; elle faisait le bien, comme l'oiseau chante, comme la fleur s'épanouit. Quelle bonté simple et sans faste! quel dévouement intrépide et vaillant! Lionel, nous allons nous battre, dans quelques heures, contre des hommes égarés par des doctrines funestes ou d'horribles misères, et qui ont pris pour mot d'ordre: *Guerre aux riches!* Ah! que n'ont-ils rencontré une de ces divines créatures, symboles vivants de paix, de pardon réciproque et réparateur entre ceux qui possèdent et ceux qui souffrent! que n'ont-ils vu comme moi cette adorable Henriette faire de sa richesse, non pas une barrière, mais un trait d'union, un lien permanent entre les pauvres et elle!.. Oui, exercée par mademoiselle de Montmeillan, la charité m'apparaissait comme une solution suprême et féconde du plus douloureux des problèmes qui agitent l'humanité!

La dernière de ces maisons où Henriette apportait des consolations si efficaces, était celle d'un vigneron ruiné récemment par un orage, et dont la femme venait d'accoucher d'un petit garçon. Cet enfant qui, en tout autre temps, eût été un sujet de joie, avait été accueilli par des pleurs et des angoisses; car le jour même de sa naissance, son père avait été forcé de vendre un quartier de vigne, le seul qu'il possédât. Heureusement pour lui, on avait appris, au château, à quelle nécessité cruelle il était réduit. Henriette, qui le savait trop fier pour accepter une aumône, lui avait fait demander s'il voulait qu'elle fût marraine de son enfant; puis elle s'était entendue

avec un notaire des environs; un acheteur fictif avait été trouvé pour acquérir le quartier de vigne avec l'argent des Montmeillan; bref, en revenant de l'église, Henriette avait mis dans le berceau le contrat de vente, en bonne forme, passé sous le nom du nouveau-né, et il avait bien fallu accepter de la marraine ce qu'on aurait peut-être refusé de la bienfaitrice. Mademoiselle de Montmeillan entra un instant chez ces braves gens pour savoir des nouvelles de son filleul; non, je n'oublierai jamais l'expression de reconnaissance et d'adoration avec laquelle ils nous accueillirent. Le père passait à tous moments sa grosse main noire sur ses yeux en balbutiant quelques mots sans suite; la mère, à demi soulevée sur son lit, tendait vers nous ses mains jointes, en priant le bon Dieu et la sainte Vierge de donner le bonheur à celle qui la sauvait de la misère et du désespoir. On apporta l'enfant, qui était fort laid, comme tous les enfants de cinq à six jours, mais que tout le monde trouva magnifique. — Oh! mon gros Paul! s'écria la mère en le serrant avec amour sur sa poitrine amaigrie. A ce nom, je sentis s'accroître encore mon attendrissement et ma joie. Paul!... Henriette, marraine de cet enfant, l'avait appelé Paul! Je jetai sur elle un regard pour la remercier; elle rougit; puis sa rougeur disparut peu à peu dans un céleste sourire, et me tendant la main avec une grâce affectueuse :

— Votre patron est un si grand saint, me dit-elle, que j'ai voulu donner son nom à mon pauvre protégé.

Nous sortîmes; lorsque nous fûmes hors du village, je m'arrêtai, et je dis à Henriette :

— Je vous aime!

— Si je ne vous aimais pas, serions-nous ici? me répondit-elle.

Je repris son bras; de ma main, restée libre, j'osai effleurer la sienne; nous fîmes ainsi une centaine de pas; bien des gens qui meurent octogénaires, n'ont pas vécu ce que j'a vécu pendant ces rapides moments.

Tout près du chemin qui nous ramenait au château, j'avais aperçu une jolie maisonnette, fraîchement bâtie, précédée d'un petit jardin dont les noisetiers servaient de bordure à la route; une treille élevait au-dessus de la porte son auvent naturel, entremêlé de grappes mûrissantes; un bosquet d'amandiers et de pruniers sauvages abritait le toit contre le vent du nord. Tout ce rustique ensemble était simple et charmant.

La première fois que nous avions passé devant cette maisonnette, en montant vers le village, il m'avait semblé qu'Henriette hâtait le pas, et qu'un nuage de tristesse ou d'inquiétude se répandait sur son front. En revenant, je crus sentir son bras trembler sous le mien, au moment où nous approchions de nouveau de cette petite habitation qui n'avait cependant rien de sinistre. J'allais lui demander la cause de ce trouble, lorsque, du milieu des noisetiers, sortit un homme, vêtu en paysan, mais dont la mise et l'attitude trahissaient des antécédents militaires : il porta la main à son front, et souleva son bonnet, en nous contemplant, Henriette et moi, avec une attention presque offensante. Mademoiselle de Montmeillan tressaillit.

— Bonsoir, Jean, lui dit-elle d'une voix étouffée.

— Salut, Mademoiselle et la compagnie! répliqua-t-il avec une sorte de solennité mêlée de brusquerie.

Elle s'arrêta, comme si elle avait voulu lui parler : pendant ce temps, le regard de cet homme plongeait sur moi avec une fixité telle, que j'en éprouvais un vif malaise; ses sourcils étaient froncés; son visage était sombre, presque menaçant.

Ensuite, son regard, se détournant de moi, s'arrêta de nouveau sur Henriette avec une singulière expression d'amour, de respect, de douleur et de reproche.

Nous restâmes ainsi quelques instants; Henriette paraissait chercher un mot à dire à l'homme de la maisonnette : sans doute elle n'en trouvait pas, car le saluant à demi avec un sourire amical qui déguisait mal son embarras :

— Adieu, Jean ! lui dit-elle.

— Mademoiselle et la compagnie, je vous salue ! répliqua-t-il en pirouettant sur ses talons avec une précision soldatesque, et en rentrant dans son jardin.

Un souvenir, un nom, un éclair, me sillonnèrent l'esprit. Je me souvins que dans les lettres d'Henriette, adressées à Albéric d'Offanges et que j'avais en ma possession, il était question d'un soldat nommé Jean, qui avait servi Albéric, et qu'il avait chargé de porter des fleurs à mademoiselle de Montmeillan.

Henriette était silencieuse; mon bras n'osait plus presser le sien; la vue de cet homme venait de rouvrir un abîme entre elle et moi; je me sentis saisi d'une douleur d'autant plus poignante, que j'avais eu plus d'enivrement et de joie, et, pareil à ces blessés qui déchirent de leurs mains fiévreuses l'appareil de leur plaie :

— Cet homme que nous venons de voir et que vous avez appelé Jean, n'a-t-il pas servi, m'écriai-je, sous les ordres du lieutenant Albéric d'Offanges?

C'était la première fois que ce nom sortait de mes lèvres en présence d'Henriette ; par un mouvement irrésistible, elle s'éloigna de môi, et me dit d'un air de douloureuse stupeur :

— Qui vous l'a dit? comment le savez-vous ? Vous avez donc connu Albéric ?

Cet instant m'avait suffi pour faire rentrer dans mon âme mon secret prêt à m'échapper, et il ne me fut pas difficile de persuader à Henriette que j'avais entendu parler de ce Jean, dans mes longues conversations avec Marcelin.

— Je m'étais fait illusion, dit-elle ; ce souvenir nous sépare encore, et cet homme s'est dressé aujourd'hui devant moi pour me le rappeler... Ce Jean Sorel est en effet le soldat qui avait suivi M. d'Offanges dans toutes ses campagnes, et qui était encore à Grenoble, en congé, à l'époque fatale où son maître a disparu. Mais, plus fidèle que moi, Jean soutient que M. d'Offanges n'est pas mort, qu'il reviendra... Nous lui avons donné cette maisonnette, avec le jardin et quelques terres qui suffisent à le faire vivre. Pauvre Jean ! voilà bien longtemps que je ne l'avais vu !... Autrefois, je venais le visiter toutes les semaines ; j'aimais à lui entendre répéter : Non, Mademoiselle, M. Albéric n'est pas mort ; nous le reverrons ; il vous aime toujours ; il arrivera pour nous consoler de toutes nos douleurs, et je danserai bien haut le jour de vos noces... Voilà ce que Jean me disait, et parfois, il réussissait à me persuader, à me faire croire à l'invraisemblable... à l'impossible... Et maintenant... oh ! maintenant, je n'aurais plus voulu qu'il me persuadât... Malheureuse ! mon cœur est moins fidèle que celui d'un soldat... d'un domestique... Ah ! je suis une méprisable créature !

— Henriette ! Henriette ! répétai-je éperdu, après m'avoir fait entrevoir le ciel, voulez-vous donc me condamner aux tortures de l'enfer ?

— Écoutez, Paul ! reprit-elle avec une gravité triste · je ne veux mentir ni à vous, ni à moi-même. J'avais cru que mon cœur était mort, qu'après avoir aimé M. d'Offanges, il ne

pouvait plus aimer. J'avais cru que je resterais fidèle comme le tombeau, parce que je resterais froide comme lui... Je m'étais trompée... Vous êtes venu... vous aviez sauvé la vie à Marcelin ; il vous présentait à moi comme un second frère ; je ne me suis pas méfiée ; il m'a semblé que cette affection qui m'attirait vers vous n'était qu'une part de celle que m'inspirait Marcelin... Puis cette affection est devenue plus vive... je l'ai sentie peu à peu envahir mon cœur et effacer une image que j'avais regardée comme ineffaçable... Vous le voyez, Paul, je vous dis tout... mais, je le sens aussi, je ne puis me livrer sans remords à cette affection nouvelle, tant que ce doute terrible subsiste en moi, tant que je ne suis pas certaine de la mort d'Albéric... C'est Dieu qui a permis que nous rencontrassions ce Jean Sorel, dans ce moment où j'allais enchaîner ma destinée à la vôtre. Jean, c'est encore l'image et le souvenir d'Albéric ; c'est le fantôme du passé qui vient me dire que je ne suis pas déliée de mes promesses, et qu'avant de m'abandonner à ce nouvel amour, il faudrait être sûre que jamais ne s'élèvera une voix pour me rappeler le premier !

— Ainsi, murmurai-je avec une sombre amertume, si M. d'Offanges était vivant, s'il revenait auprès de vous, vous seriez à lui ?...

— Non, répondit-elle ; je ne serais ni à lui, ni à vous ; je serais à Dieu.

— Et si vous étiez sûre qu'il est mort ? si on vous le prouvait ?

— Alors, Paul, vous ne pouvez plus en douter, je vous redirais que je vous aime, et je serais votre femme...

— Eh bien ! cette certitude, je puis vous la donner ; cette preuve, je l'ai entre mes mains.

— Grand Dieu ! que dites-vous ?... Oh ! parlez, Paul ! ayez pitié de moi !

J'entr'ouvris mon habit, et je pris sur ma poitrine un petit paquet plié ; je le défis, et le présentai à Henriette : elle reconnut son portrait et ses lettres : un cri d'effroi s'échappa de son sein :

— Qui donc êtes-vous ? comment ces lettres et ce portrait sont-ils en votre possession ? Est-ce lui qui vous les a donnés ? Les lui avez-vous pris ? était-il vivant ? était-il mort ? Est-ce donc vous, et non pas Jean Sorel, qui êtes le spectre vengeur et le fantôme du passé ?... Parlez, ou je meurs... ; dites tout, ou je deviens folle...

Entraîné par la situation, par mon émotion indicible, par mon amour pour Henriette, qui me rendait odieuse l'idée d'un mensonge et d'une réticence, je lui racontai tout.

Une pâleur de mort couvrit son visage, pendant ce lugubre récit ; elle ne m'interrompit pas une seule fois ; pas un cri, pas un murmure de ressentiment ou de reproche contre M. d'Offanges ou contre moi.

— Pauvre Luisella ! dit-elle seulement quand j'eus cessé de parler.

Il y eut encore entre nous quelques minutes de silence : après quoi, Henriette me fit signe que la nuit approchait, et qu'il fallait retourner au château. Je lui offris de nouveau mon bras ; elle refusa d'un geste, et nous nous acheminâmes côte à côte...

— Je suis donc bien criminel à vos yeux ? lui dis-je avec désespoir.

— Non, me répondit-elle doucement ; non, vous n'êtes pas coupable.

— Je puis donc encore espérer?

Pour toute réponse, elle mit un doigt sur ses lèvres. Je baissai la tête, et, jusqu'à notre arrivée au château, nous n'ajoutâmes plus une parole.

Avant de nous séparer, elle me dit : Vous passerez la soirée avec mon père et moi, comme d'habitude; en rentrant dans votre chambre, vous trouverez une lettre sur votre table; promettez-moi de m'obéir!

Je le lui promis.

Deux heures après, nous nous retrouvions au salon, Henriette, le vieux comte et moi. Vous pouvez aisément comprendre ce que dut être cette soirée, si calme en apparence, et où des anxiétés si terribles se cachaient pour moi sous cette tranquille surface.

Le comte de Montmeillan ne savait rien encore; et, pendant que sa fille travaillait à un ouvrage de couture, il me proposa une partie de tric-trac; je fus heureux de cette diversion qui me permettait de lui cacher mon émotion et mon trouble.

Vous parlerai-je d'un détail familier, puéril même, qui se rattache à ces douloureux souvenirs? Si vous connaissez le tric-trac, vous savez qu'à ce jeu, une des formules qui reviennent le plus fréquemment est celle-ci : *Je m'en vais* : chaque fois que je prononçais ces mots, mes yeux se fixaient sur Henriette, comme pour lui demander si elle donnerait à cette phrase la signification cruelle qui se présentait à ma pensée. Henriette soutenait ce regard avec un air de résolution et de tristesse qui me déchirait le cœur. Hélas! ces heures singulières où l'arrêt redoutable qui menaçait deux destinées prenait pour interprète un passe-temps frivole, n'est-ce pas l'image

abrégée de la vie, où le rire cotoye les larmes, où tant de futilités se mêlent à tant de douleurs?

A dix heures, la partie finit; Henriette me fit signe de sortir du salon avant elle; puis elle dit au vieux comte : Mon père, avant que nous nous retirions, j'aurais à vous parler.

Je m'inclinai et pris congé comme d'habitude, comme s'il s'agissait de nous revoir le lendemain; M. de Montmeillan me serra la main. Lorsque je me trouvai devant Henriette, je balbutiai quelques mots d'adieu; elle me salua avec calme, et ne me répondit pas.

En deux bonds, je fus dans ma chambre. La lettre était sur ma table; je l'ouvris, et voici ce que j'y lus :

« Vous n'êtes pas coupable et je vous aime toujours : mais vous avez tué Albéric, je ne puis pas être votre femme, et nous ne devons plus nous revoir.

» Ne me demandez pas pourquoi je prononce ce rigoureux arrêt sur notre amour et sur nous-mêmes. Un sentiment plus puissant que des motifs réels, une voix plus impérieuse que des raisons positives, me dit que nous ne pouvons pas être l'un à l'autre ; Paul, votre cœur et votre conscience ne vous l'ont-ils pas dit avant moi?

» Une ombre sanglante serait sans cesse entre nous : vivant, Albéric nous eût séparés ; mort, il nous sépare encore ; le fossé funèbre de Martorano est un abîme que l'amour divin peut combler, mais que l'amour terrestre ne doit pas franchir.

» Aussi bien, Paul, voilà des fautes, voilà des victimes pour lesquelles il faut songer à implorer la miséricorde de Dieu : Luisella, pauvre fille oubliée, Albéric, pauvre âme égarée, sont morts tous deux sans consolations et sans prières. C'est à moi

de prier pour eux ; c'est à moi d'offrir, en expiation et en holocauste, un cœur qui ne doit pas s'enrichir de leurs dépouilles et faire son bonheur de leurs misères !

» Vous avez vingt-deux ans ; votre vie commence ; vous poursuivrez noblement votre carrière de soldat ; vous y trouverez peut-être l'oubli de vos premiers chagrins. Martorano et Montmeillan n'existeront plus dans votre souvenir que comme des visions de votre jeunesse... Moi, Paul, à dater de ce moment, je cesse d'appartenir au monde ; Marcelin se mariera ; sa femme, ses enfants me remplaceront auprès de notre vieux père ; moi, je vais me donner à Dieu, pour le salut de ceux qui ne sont plus, pour le bonheur de ceux qui vivent.

» Si vous m'aimez, Paul, vous me laisserez tout mon courage ; vous partirez demain au point du jour ; vous ne chercherez à revoir ni moi, ni mon père ; l'absence de Marcelin vous rendra plus facile l'accomplissement de ma volonté ; je me charge de tout expliquer... Oh ! soyez tranquille ! aucun de ceux qui porte le nom de Montmeillan ne sera jamais tenté de vous accuser, ni de vous maudire.

» Adieu, Paul ; avant de briser les derniers liens qui m'attachent au monde, avant de me réfugier en Dieu comme en un sanctuaire où rien ne m'atteindra plus, laissez-moi vous dire, une fois encore, que je vous aime : Dieu me pardonnera, je l'espère, cette dernière faiblesse, purifiée d'avance par l'immolation et le sacrifice... Peut-être aussi ces dernières lignes que vous garderez, adouciront-elles ce que ces moments ont de douloureux... car vous m'aimez, je le sais, je le sens, j'en suis sûre... ou plutôt, hélas ! je dois l'oublier.

» Adieu, Paul ; ne vous livrez pas, je vous en conjure, à ces désespoirs qui égarent, qui sont indignes d'un homme, d'un

soldat et d'un chrétien ; restez soldat, je ne connais pas d'existence où l'âme éprouvée puisse mieux ennoblir ses épreuves par l'immolation constante de l'égoïsme, par la pratique continuelle du devoir, du sacrifice et du dévouement... Ne cherchez pas en étourdi les dangers, les brillants faits d'armes, l'avancement et la gloire... Non, mais si parfois, sur le champ de bataille, il vous est possible de sauver la vie à un ennemi, Paul, épargnez-le en souvenir de Luisella et d'Albério... Moi, je prierai pour eux et pour vous.

» Adieu, adieu ; je suis une pauvre fille sans courage ; il faut que je vous quitte, et je n'ai pas la force de vous quitter ; je tiens à cette feuille de papier, à ces derniers mots que je trace, comme au dernier fil qui m'unit encore à vous... Mon Dieu, pardonnez-moi ! soutenez-moi ! Arrachez de mon cœur ces sentiments humains qui me font si petite et si misérable ! Et, s'il faut une expiation de plus, si se n'est pas assez de cette faible créature qui vous offre son âme et sa vie... eh bien ! que Paul cesse de m'aimer ! qu'il m'oublie ! qu'il aime une autre femme !... Je me prosterne, mon Dieu ! je prie pour lui, et je vous adore ! »

Après avoir lu cette lettre, je restai quelque temps comme anéanti ; ensuite, je pris une plume, et, sur le papier même où était écrite la lettre d'Henriette, j'ajoutai les lignes suivantes :

« Hier, je vous ai rendu les lettres et le portrait que vous aviez adressés à M. d'Offanges ; aujourd'hui je vous rends la seule lettre que vous m'ayez écrite ; il ne faut pas que l'écriture, l'image ou le nom de mademoiselle de Montmeillan puissent être trouvés dans la poche d'un officier, s'il tombait mort sur un champ de bataille.

» Demain matin, à cinq heures, je serai p lon et en ho-
chrétien, je ne dois pas me tuer, surtout après a urs dépouil-
par une sainte; mais, à dater de ce moment, je t ce; vous
Avenir, gloire, espérance, j'enferme tout dans u y trou-
tombe, avec cet amour que vous brisez. Je suis capit torano
jourd'hui; dans trente ans, si je vis, je serai encore cap nme
je ne veux plus de la vie que l'obscur accomplissement mo-
devoir. Tout ce qui me remettrait au nombre des vivants s;
serait odieux et impossible. Une seconde fois, je rentre da r
cette destinée bizarre commencée à Martorano, et qui n'est i
la mort, ni la vie.

» Je ne vous accuse pas; je ne me plains pas; celui qui pourrait accuser ou se plaindre, n'existe plus aujourd'hui, comme celle qui m'aimait encore hier, n'existera plus demain: à leur place, il y aura une religieuse et un soldat; deux âmes sans nom.

» Adieu, vous êtes Henriette de Montmeillan; je vous ai vue, je vous ai connue, je vous ai aimée, j'ai été aimé de vous, et je vous perds: l'homme qui, après avoir écrit ces deux lignes, essaierait de vous parler de son désespoir et de sa douleur, prouverait qu'il est bien peu digne de votre amour et de vous; un suicide chrétien, voilà le seul hommage qui puisse égaler l'espérance qui finit et la douleur qui commence; voilà le seul souffle du monde qui puisse monter vers la cellule d'Henriette. Adieu. »

Je passai le reste de la nuit sur ma chaise; un peu avant le jour, je rassemblai mon léger bagage. Aux premières lueurs de l'aube, j'ouvris ma porte à petit bruit: pour atteindre l'escalier, il me fallait passer devant la chambre du vieux comte; arrivé là, je crus entendre quelques gémissements,

paroles de consolation, de douleur ou de tendresse, à voix basse... Était-ce Henriette qui avait passé t auprès de son père? avait-elle eu besoin de lui de- du courage ou de lui en donner? je ne l'ai jamais su. bas du grand escalier, et comme j'allais ouvrir la porte estibule qui conduisait au perron, je trouvai un domestique M. de Montmeillan, qui me pria, de la part de son maître, accepter comme souvenir du château et de ses hôtes, le che- val que je montais d'habitude: je ne songeai pas un instant à refuser. Le cheval, sellé, bridé, et tenu en main par un valet d'écurie, m'attendait au bas du perron; j'attachai dessus mon porte-manteau, et, quelques minutes après, j'avais quitté Montmeillan; le soleil se levait à peine. J'allai rejoindre, à petites journées, mon régiment, qui était à Nantes.

J'ai tenu parole; trente-deux ans se sont écoulés depuis, et, pendant trente-deux ans, par un accord tacite avec mes chefs, j'ai trouvé moyen de faire toujours mon service sans jamais sortir de mon obscurité. Capitaine en 1815, je suis encore capitaine en 1848. Je n'ai vécu que par l'accomplissement régulier, presque machinal, de mes devoirs. Seulement, en Afrique, j'ai eu, à trois reprises différentes, le bonheur de sauver la vie à des gens qu'on allait égorger. Ces jours-là, je me suis souvenu d'Henriette, et un pressentiment ineffable m'a averti qu'elle priait pour moi.

Le capitaine Garbas finit là son récit. Il était trois heures du matin. Déjà un rayon de soleil commençait à teindre le haut des murs et des toits.

Dans la journée, je le perdis de vue; vers quatre heures de l'après-midi, nous fûmes commandés pour aller attaquer la barricade du faubourg Poissonnière : la compagnie du capitaine Garbas marchait devant nous.

On sait combien fut rapide et meurtrière l'attaque de cette barricade; au moment où je l'atteignais, je sentis une main vigoureuse qui se posait sur mon épaule et me forçait de me baisser presque jusqu'à terre; au même instant, une grêle de balles siffla au-dessus de ma tête. Je me retournai; cette main qui venait de me sauver la vie, c'était celle du capitaine Garbas : moins prudent pour lui que pour moi-même, il était resté debout, et une balle l'avait frappé à la tête.

Son front était tout en sang; mais il y avait encore dans son regard, de la force et de la vie.

— Votre promesse! un prêtre! me dit-il.

Je pris son bras : Aurez-vous, lui dis-je, la force de marcher trois minutes, en vous appuyant sur moi? — Je l'aurai, me répondit-il.

La fusillade avait cessé : les insurgés s'étaient repliés sur la barricade extérieure. Je conduisis le capitaine Garbas, par des rues de traverse et des portes latérales, jusque chez M. Pauwells, où s'était établie l'ambulance : là, nous trouvâmes, avec les chirurgiens, un prêtre qui avait bravé mille dangers pour consoler les blessés et les mourants.

— Merci, Lionel! me dit le capitaine; maintenant, retournez à la barricade : adieu, mon ami!

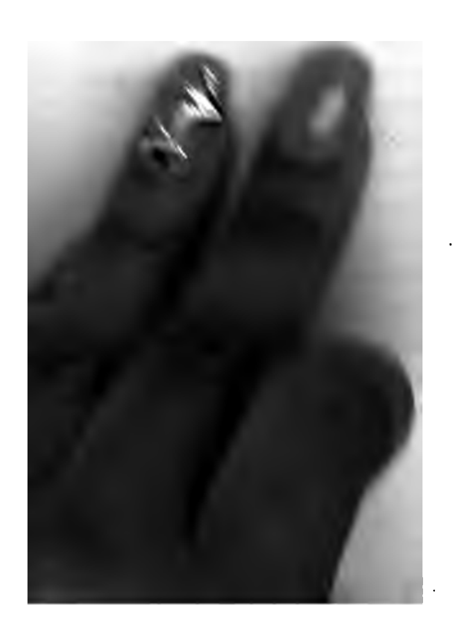
Je le quittai; à onze heures du soir, quand nous fû[illegible] levés de poste, je revins sur mes pas et rentrai c[illegible] wells.

L'agonie du capitaine Garbas avait [illegible]

gien me dit qu'il ne comprenait pas comment, avec une pareille blessure, il avait pu marcher pendant quelques minutes, et vivre pendant quelques heures. Le prêtre était auprès du moribond; un crucifix sur sa poitrine; sur ses lèvres, un sourire d'une sérénité céleste. Je me penchai sur lui, et je l'entendis murmurer d'une voix faible, mais distincte encore :

— Lionel, dans le ciel comme dans sa cellule, Henriette de Montmeillan a prié pour moi!...

Une heure après, le capitaine Garbas avait cessé de vivre.



LA
MARQUISE D'AUREBONNE

I

Dans la plaine d'Hyères, au bord d'une mer aussi bleue et aussi belle que le golfe de Baïa, on trouve des ruines que les habitants du pays appellent indifféremment *la Manare* ou *Almanare*, et que les savants font remonter jusqu'aux Romains. Ces ruines, fort mal conservées, se réduisent à quelques pans de mur, à quelques arceaux mutilés, et à une enceinte dont les lignes principales peuvent encore se reconnaître à travers les buissons, les plantes grimpantes et les accidents de terrain.

Comme si la nature avait voulu à la fois humilier et dédommager les hommes par le contraste de son immortelle jeunesse avec la fragilité de leurs œuvres, elle a jeté sur ces décombres informes une parure que chaque printemps renouvelle, et dont rien n'égale la magnificence. Du milieu des pierres éparses s'élancent des cityses, des ronces, des pistachiers, des grenadiers, des figuiers sauvages, animant de leurs touffes

vivaces ces mornes débris. Aux arcades démolies se suspendent et s'enlacent des pariétaires, des glycinées, des clématites, toute une végétation exubérante, festonnant de ses réseaux innombrables les restes d'une architecture oubliée. La baie de l'arbousier, la rose des bois, l'élégante clochette du liseron, le chèvrefeuille, le jasmin, étoilent chaque crevasse de ces voûtes qui s'effrondrent, de ces murailles qui chancèlent.

Entre les ruines et la mer s'élève un groupe de pins gigantesques, qu'on aperçoit de tous les points du paysage, et qui ne laissent ni pénétrer un rayon de soleil, ni croître un brin d'herbe à leur pied. Quand souffle la brise du soir, ces pins séculaires répondent par d'harmonieux murmures aux murmures du rivage, et mêlent leur odeur pénétrante à l'âcre senteur des vagues.

A droite de ce massif, au versant d'une colline boisée dont les dernières ondulations viennent mourir sur la plage, on a bâti quelques maisons blanches et coquettes, qui se détachent vivement sur le fond sombre des arbres verts. Elles sont en général à deux étages, précédées d'un perron en saillie, bordées d'une terrasse à balustrade, et ornées, aux deux extrémités, de deux sveltes colonnes qui soutiennent une galerie extérieure, assez pareille à celles des châlets suisses, et sur laquelle s'abaisse en auvent un toit de tuiles rouges. Les propriétaires de ces maisons n'en occupent d'ordinaire que le second étage, et louent leur bel appartement à des étrangers, qui, par raison de santé ou par goût de solitude, aiment mieux se loger à cette distance de la ville, ou qui, séduits par cette position admirable, espèrent y trouver la douce chaleur du Midi tempérée par l'air frais de la mer et des collines. Il est bien rare qu'une aimable familiarité ne s'établisse pas, au bout de quel-

ques jours, entre les propriétaires et les locataires, tant on aurait de la peine à rester maussade sous un si beau ciel, et à conserver le *cant* britannique ou la froideur parisienne dans ce pays charmant où tout est fleurs, verdure, parfums, azur et soleil!

Il y a quinze ans, la plus jolie de ces maisons appartenait au docteur Assandri, médecin d'origine milanaise, depuis longtemps naturalisé en France, où il s'était marié. Resté veuf avec une fille unique, le docteur Assandri partageait sa vie entre sa fille et ses malades. Il jouissait, à vingt lieues à la ronde, d'une grande et légitime réputation. Ce qu'il possédait surtout de plus remarquable, c'était le coup d'œil médical, fruit d'une longue expérience, et qui le servait à merveille dans l'étude de ces maladies de poitrine pour lesquelles les médecins du Nord n'ont pas inventé un meilleur remède qu'un voyage dans les pays chauds. Chaque année, en automne, il voyait arriver, comme des bandes d'oiseaux frileux, chassés par l'approche de l'hiver, de pâles et frêles jeunes filles, fugitives *étoiles* d'Almack ou de West-End, se dérobant aux miasmes glacés de leurs brouillards et aux ardeurs fébriles de leurs salons; des hommes d'État, fatigués d'une campagne parlementaire ou malades d'une disgrâce ministérielle; des jeunes gens épuisés par ces excès qui font nos vieillards de trente ans; puis, les plus malheureux, les plus désespérés de tous, ceux qui, portant un germe héréditaire de consomption et de mort, errent de rivage en rivage, demandant aux contrées où les citronniers fleurissent une santé qui ne leur reviendra jamais, et sentant la vie se retirer d'eux au moment même où ils respirent ces vivifiantes atmosphères; à peu près comme ces fils de criminels, qui sentent peser sur leur front l'anathème et l'irréparable, au milieu même de leurs efforts

pour se retremper aux sources de l'honneur et du bien.

Pour tous, le docteur Assandri avait des paroles consolatrices, des conseils bienfaisants, des soins infatigables; parfois même son habileté obtenait d'éclatants triomphes, et déjouait les prévisions sinistres de ses célèbres confrères de Londres ou de Paris. Et pourtant, malgré ses travaux et ses succès, sa fortune était fort médiocre, et la maison d'Almanare, avec le jardin, quelques arpents de vigne et quelques pieds d'olivier, formait le plus clair de son bien. C'est qu'il donnait aux pauvres, d'une main, ce qu'il recevait de l'autre, des étrangers et des riches. Pendant la *morte saison*, qui dure, à Hyères, de mai à octobre, il parcourait la campagne, soignant et guérissant les fièvres, assez communes dans le pays à cause du voisinage des étangs. Toutes ses économies de l'hiver s'en allaient alors en linge, en bouillon, en vin de Bordeaux, en provisions de toutes sortes, savamment préparées par sa fille, et portées de chaumière en chaumière par ce singulier médecin, qui prenait ainsi l'habitude de payer ses visites à ses malades. Après tout, il n'en était pas plus triste, et s'il trouvait, chaque soir, sa bourse un peu légère, il se consolait en répétant que la joie du cœur et la paix de la conscience valent bien le plaisir de thésauriser. Un seul sujet de préoccupation amenait de temps en temps quelque nuage sur la figure intelligente et douce du docteur Assandri : c'était sa fille, sa fille Suzanne qu'il adorait, et qui touchait à sa dix-huitième année. Il avait peine à réprimer un soupir, quand il songeait qu'il ne pourrait donner qu'une très-petite dot à Suzanne; et il se fût volontiers écrié avec notre sublime Joseph de Maistre : «Ah ! si quelque homme romanesque voulait se contenter du bonheur!»

Au reste, nulle jeune fille, mieux que Suzanne Assandri,

n'eût justifié cette exclamation de l'amour paternel. Dire qu'elle était belle ne serait pas donner une idée suffisante de cette beauté, où se confondaient les deux types les plus parfaits de la nature méridionale. Elle tenait de sa mère, Arlésienne du sang le plus pur, ces cheveux blonds à reflets d'or, ces lignes admirables, ce profil de camée, cette taille à la fois riche et fine, ravissement éternel des artistes et des poëtes. En même temps, l'origine italienne de son père se trahissait dans ses yeux bruns bordés de longs cils noirs, dans la pâleur mate et saine de son visage, dans l'expression de sa physionomie, qui eût paru peut-être trop séduisante et trop vive, si une langueur délicieuse, un voile charmant de chasteté et de douceur, n'en eussent tempéré la flamme. Malgré cette beauté incomparable, Suzanne était si modeste et si bonne, qu'elle désarmait l'envie. Charitable comme son père, mais en y mêlant cette grâce féminine qui est le parfum de la charité, les pauvres la saluaient comme leur bienfaitrice, les riches comme l'honneur et la parure de la contrée; les malades fixaient sur elle un regard souriant et ranimé. Elle ne comptait que des amies parmi ses compagnes. Si, dans un accès de galanterie madrigalesque, on disait à une jeune fille de son âge qu'elle était la plus jolie du pays, elle répondait aussitôt : — « Oh! après Suzanne Assandri! » — Et cela sans dépit, sans amertume : on l'eût honorée comme un ange plutôt que de l'envier comme une rivale.

Un matin, à la fin d'octobre 1838, le docteur Assandri avertit sa fille, et Jeannette sa servante, qu'elles eussent à préparer, nettoyer et mettre en bon état le bel appartement, parce qu'il attendait pour le soir même des locataires. Malgré toutes ses perfections, Suzanne était fille d'Ève. Elle questionna son

père au sujet de ses nouveaux hôtes. — Ma foi! répondit-il, je n'en sais pas beaucoup plus que toi : voici la lettre que m'a écrite le duc de Givry, mon malade de l'hiver dernier :

« Genève, 25 octobre...

» Cher docteur,

» J'ai gardé un si bon souvenir de vos soins et j'ai en vos talents une telle confiance, que je parle de vous à tous mes parents et à tous mes amis. A force de m'entendre exalter vos mérites et vanter le climat de votre beau pays, ma cousine, la marquise d'Aurebonne, s'est laissé persuader. Elle part demain, pour vous demander l'hospitalité, avec Raoul, son fils unique. Je vous les recommande tous les deux. Il est peu de situations plus intéressantes et plus tristes que celle de ces deux êtres, à qui le ciel semble avoir tout prodigué : naissance, fortune, distinction d'esprit, avantages extérieurs! Il y aura là, pour vous, une belle occasion d'exercer ce talent d'observation, cette sûreté de coup-d'œil dont vous avez donné tant de preuves. Rendez le calme à cette pauvre mère, et vous mériterez, une fois de plus, d'être béni par ceux qui souffrent.

» Agréez, cher docteur, etc...., etc..... »

— D'après cette dernière phrase, reprit M. Assandri, il paraît que c'est Raoul, le fils de la marquise, qui est malade et qui a besoin de moi; mais dans quelles conditions? Voilà ce que le duc de Givry ne me dit pas, et ce que nous ne tarderons pas à apprendre.....

— Pauvre jeune homme! murmura Suzanne, émue déjà sans savoir pourquoi.

La journée se passa en préparatifs. Le soir approchait, et

l'on commençait à croire qu'il faudrait attendre au lendemain, lorsque le docteur aperçut sur la rade un canot venant de Toulon, et conduit par douze matelots de la marine royale. Bientôt, à l'aide de sa longue-vue, il put distinguer sur devant du du canot, se détachant sur les vestes bleues des rameurs, une femme et un jeune homme assis. Il se souvint alors que le duc de Givry était contre-amiral; il comprit qu'il avait probablement donné des ordres pour que sa cousine, en arrivant à Toulon, pût faire par mer cette courte traversée, et il conclut que ces deux passagers étaient la marquise d'Aurebonne et son fils.

Rien n'était moins lugubre et ne portait moins aux idées tristes que cette scène, éclairée par les rayons du soleil couchant. On sait avec quelle précision harmonieuse les matelots de notre marine relèvent et laissent retomber leurs rames. Le canot s'avançait vers le rivage, d'un mouvement régulier et rapide, glissant sur ces vagues d'azur que caressait une brise attiédie. Lorsqu'il ne fut plus qu'à une petite distance de la plage, le docteur Assandri accourut avec sa fille pour recevoir les nouveaux arrivants, et il put faire dès cet instant ses premières remarques.

La marquise d'Aurebonne (car c'était elle) paraissait avoir environ quarante ans. Elle était encore très-belle, d'une beauté robuste et saine, qui réjouissait le regard et excluait toute pensée sinistre. Toutefois, en la considérant avec plus d'attention, on découvrait dans ses yeux une expression d'inquiétude qui troublait la sérénité de son visage, et qui devenait plus vive lorsqu'elle se tournait vers son fils. Mais cette anxiété qui semblait habituelle, n'avait pu altérer ni les fermes contours de sa figure, ni les vigoureuses proportions de sa taille, ni cet air de force et de santé, qui, chez certaines natures, ré-

siste même aux douleurs morales; comme ces chênes, qui, battus par l'orage, ne lui livrent que leurs feuilles, et conservent toute l'invincible vigueur de leur tronc et de leur ramure.

Son fils Raoul lui ressemblait d'une façon si étonnante, qu'on eût dit un jeune frère placé sous la protection de sa sœur aînée. C'était la même abondance de cheveux noirs, la même carrure d'épaules, la même apparence de force répandue sur toute sa personne. Seulement son regard, au lieu de trahir, comme celui de sa mère, une sorte d'angoisse presque fiévreuse, avait une expression languissante et découragée.

Tous ces détails furent observés par le docteur Assendri en bien moins de temps que nous n'en avons mis à les esquisser. L'embarcation abordait, et bientôt les paroles d'usage se croisèrent entre le canot et la rive.

— Monsieur le docteur Assendri?

— Madame la marquise d'Aurebonne?

Sur un signe de son père, Suzanne offrit son bras à la marquise, qui lui adressa quelques mots pleins d'une gracieuse cordialité. De son côté, le docteur s'empara de Raoul, et, sous prétexte de bannir dès le premier instant toute froideur cérémonieuse, il lui prit les mains d'un geste amical et empressé. Ces mains étaient tièdes et souples; le pouls n'avait que cette vivacité régulière qui résulte du mouvement et de l'exercice. Raoul d'Aurebonne venait d'être bercé par la vague pendant plus de deux heures; et pourtant sa respiration était aussi libre que s'il fût sorti de sa chambre; sa poitrine ne trahissait pas un indice d'essoufflement et de fatigue. Tous ces symptômes rassurants donnaient à réfléchir au docteur, qui se souvenait de la lettre de M. de Givry. Lorsqu'on arriva au seuil de la jolie maison d'Almanare, le crépuscule, si rapide dans cette

saison et dans ce climat, envahissait déjà la mer et le paysage. Le docteur conduisit madame d'Aurebonne dans son appartement, où l'attendait un bon feu, et où Jeannette apporta un souper simple mais substantiel auquel ses hôtes firent grand honneur. Puis il prit congé d'eux jusqu'au lendemain, et leur dit qu'une bonne nuit était la première ordonnance à laquelle il soumettait tous ses malades. Au bas de l'escalier, il trouva Suzanne.

— Que penses-tu de la marquise d'Aurebonne? lui demanda-t-il.

— Elle est charmante : elle m'a parlé avec une grâce exquise, avec une bonté affectueuse, comme si nous étions déjà d'anciennes connaissances. — Et monsieur Raoul? ajouta-elle d'une voix moins assurée.

— Aimable et beau garçon! répondit le docteur avec une certaine brusquerie : seulement, je n'y comprends rien; depuis trente ans que j'exerce la médecine, je n'ai jamais rencontré de malade aussi bien portant!

II

Le lendemain, un peu après le lever du soleil, Raoul d'Aurebonne entr'ouvrit sa fenêtre, et, debout derrière le rideau, se prit à contempler le paysage que lui avaient à demi caché, la veille, les premières ombres de la nuit.

Un tableau plein de grandeur et de grâce s'offrit à ses regards. Le ciel n'avait pas un nuage, et la légère vapeur qui flottait à l'horizon entre ce ciel si pur et cette mer si calme, ajoutait encore à la sérénité de cette heure matinale, et réu-

nissant dans une seule teinte d'opale et d'or ce double infini et ce double azur. Un vent frais faisait courir sur la rade, comme de fugitifs frissons, de petites vagues qui venaient doucement expirer sur la plage, et dont chaque pointe se diamantait aux rayons du soleil levant. Çà et là, quelques barques de pêcheurs découpaient sur ce fond bleu leur voile blanche, pareille à une aile de goëland. Au dernier plan, à demi baigné dans la brume, se balançait avec une majesté indicible un vaisseau de la marine royale, le *Valmy*, celui-là même dont le canot avait été mis aux ordres de madame d'Aurebonne. En regardant plus près de soi, Raoul n'était pas moins charmé. A quelques pas de la rive, il apercevait les beaux pins d'Almanare, dont le groupe vigoureux et sombre faisait mieux ressortir tout ce qu'avaient de transparence et de fraîcheur l'horizon, les îles lointaines, le ciel et les flots. A côté de ce massif, les ruines, agrandies et embellies par la distance, prodiguaient à la brise et à la rosée du matin leurs arcades, leurs colonnettes, leurs chapiteaux de verdure et de fleurs. Pourtant, après avoir erré complaisamment sur cet harmonieux ensemble, les yeux de Raoul d'Aurebonne prirent une autre direction, et bientôt il s'y absorba tout entier.

Dans le jardin du docteur, qui eût fait les délices d'un botaniste, et où se trouvaient rassemblées, avec autant de goût que de science, des plantes tropicales et indigènes, une jeune fille jouait avec une gazelle, gracieuse enfant du désert, qu'un Anglais spleenique, à peu près guéri par M. Assandri, lui avait laissée, en partant, comme souvenir de gratitude. Il y avait, entre ces deux charmantes créatures, un tel accord, une telle familiarité de mouvements et d'attitudes, qu'un peintre eût voulu fixer à l'instant sur la toile cette jolie scène si déli-

cieusement encadrée. L'agile bête, lutinée par Suzanne, lui échappait brusquement, avec de petits cris effarouchés, puis revenait à elle d'un air caressant, et collait contre sa robe sa tête fine, à l'œil triste et doux. Suzanne alors tirait de sa poche un morceau de gâteau, qu'elle montrait à la gazelle : celle-ci s'avançait pour le saisir; mais sa maîtresse, le relevant ou l'abaissant d'un geste rapide, ne lui livrait l'objet de sa convoitise qu'après mille évolutions où toutes deux faisaient assaut de grâce, d'élégance et de souplesse.

Raoul, en regardant le magnifique panorama de la mer et des îles, avait murmuré tout bas : Que c'est beau ! — Ensuite, lorsque ses yeux s'étaient fixés sur Suzanne, une rougeur subite avait coloré ses joues, et il avait dit à demi-voix : Qu'elle est belle!

Mais tout à coup, comme si une pensée terrible, désolante, mortelle, lui eût traversé le cœur, il referma sa fenêtre, tira son rideau, et se rejetant violemment en arrière, se laissa tomber sur un fauteuil : puis couvrant son visage de ses deux mains, il s'écria avec une poignante expression de douleur et de désespoir : — « A quoi bon? à quoi bon tout cela? qu'importent la nature et ses merveilles, le paysage et ses splendeurs, la femme et ses grâces, quand on n'a plus que deux ans à vivre ! »

Pendant ce temps, une conversation longue et douloureuse avait lieu, dans une allée écartée, entre la marquise d'Aurebonne et le docteur Assandri. Elle lui raconta son histoire. Le marquis d'Aurebonne, son mari, avait succombé, à vingt-quatre ans, à une maladie de poitrine. Le père du marquis était mort, au même âge, de la même maladie ; et, depuis longues années, il y avait eu, presque à chaque génération, dans la

ligne masculine des ancêtres de Raoul, un retour presque régulier du même mal, se développant au même âge et amenant le même dénouement. Comme la plupart des jeunes filles, qui se laissent marier sans rien savoir ni du passé ni de l'avenir renfermés pour elles dans le nom de leur mari, madame d'Aurebonne, lorsqu'elle fut recherchée par le marquis, ignorait tous ces détails. Il était de naissance illustre et immensément riche ; elle était de famille ancienne, mais nombreuse et pauvre. Éblouis par les avantages de cette alliance, ses parents ne firent rien pour lui cacher, mais rien non plus pour lui apprendre ce triste secret, cet héritage de deuil et de mort planant sur la tête jeune et déjà pâlie de M. d'Aurebonne. Lorsqu'elle le sut, il était trop tard : quelques heures à peine la séparaient du moment fixé pour son mariage. Elle craignit, en retirant tout à coup son consentement et en repoussant son fiancé, de ne pouvoir lui donner le change sur le motif de ce brusque refus et de lui rappeler d'une façon trop cruelle le germe mortel qu'il portait en lui. Elle aima mieux marcher résolument à l'autel et unir sa beauté, sa jeunesse et sa force à cette frêle vie, condamnée d'avance.

Ainsi avait commencé pour madame d'Aurebonne une existence d'immolation et de sacrifice, qui s'était continuée du cercueil de son mari au berceau de son fils. Raoul cependant ne ressemblait pas à son père. Autant celui-ci avait toujours été faible et maladif, autant Raoul, dès son enfance, parut vigoureux et robuste. La marquise épuisa tous les stratagèmes de la plus ingénieuse tendresse pour qu'il ignorât en grandissant sous quels sinistres auspices il était né. Mais s'il existe dans l'intérieur d'une famille un secret que l'on cherche à cacher aux enfants, on peut être sûr que c'est justement celui-là que

leur révèlent des bouches indiscrètes : Raoul apprit tout, au moment où il entrait dans l'adolescence. Sa santé n'en fut pas altérée, mais son imagination se frappa. Il réussit à se faire raconter par un domestique vieux et imbécile toutes les circonstances, tous les détails de la mort de son père et de son grand-père ; et bientôt il se persuada qu'il ne dépasserait pas l'âge où ils avaient succombé tous deux. Cette idée, en s'emparant de lui avec une force toujours croissante, réagit sur son intelligence qui était vive et prompte, paralysa ses études auxquelles il avait apporté jusque-là une facilité merveilleuse, et finit par mêler à toutes ses pensées un fond de découragement et de tristesse, maladie morale, qui semblait le prélude de l'autre. Il aimait passionnément sa mère, elle l'idolâtrait, et ce sentiment, si doux, si consolant d'ordinaire entre les fils uniques et les mères restées veuves de bonne heure, devint pour la marquise et Raoul une source de douleurs nouvelles. Elle n'avait rien épargné pour le rassurer et le distraire ; mais elle était trop préoccupée de la même crainte pour ne pas se trahir de temps à autre ; et l'on sait avec quelle sagacité terrible ceux qui se croient atteints d'une maladie incurable ont l'art de deviner et de surprendre, chez les personnes qui les entourent, l'indice de prévisions funèbres qui répondent à leurs propres pressentiments. Aussi tous les efforts de madame d'Aurebonne venaient-ils échouer contre la conviction secrète et obstinée de Raoul. Elle avait parcouru avec lui les plus beaux pays du monde, séjourné dans toutes les capitales de l'Europe, bu aux sources minérales les plus bienfaisantes et les plus célèbres, essayé de tous les moyens pour charmer son imagination et occuper son esprit ; vaines tentatives ! Elle n'était parvenue ni à retrouver le calme ni à le lui rendre.

Le docteur Assandri écouta ce récit avec une attention profonde. Il réfléchit longtemps; puis il demanda à madame d'Aurebonne quel âge avait son fils.

— Vingt-deux ans et quelques mois, répondit-elle.

— Et, pendant ces dernières années, vous n'avez jamais remarqué en lui aucun des symptômes qui précédèrent sans doute la maladie et la mort de son aïeul et de son père ?

— Aucun. Tout, chez lui, depuis son bas âge, indique la force, la santé, la vie. Dans ces derniers temps, craignant d'ajouter encore à ses idées noires par des soins exagérés, je lui ai laissé commettre quelques imprudences; il en est sorti aussi sain, aussi dispos que le jeune homme le plus robuste. Dans les rares moments où il réussit à s'étourdir et à oublier, je le vois faire des prodiges d'agilité et de vigueur. Quelquefois, en Suisse ou dans les Pyrénées, il lui est arrivé de défier tout à coup ses compagnons de voyage, de gravir d'un pas leste et ferme, pendant de longues heures, les sentiers les plus rudes, les montées les plus rapides. Parvenu au sommet, son front était humide de sueur, mais son cœur ne battait pas plus vite; ses jambes ne fléchissaient pas; sa poitrine, large et calme, aspirait à pleins ponmons l'air vif et salubre des montagnes. Alors, pendant un instant plus fugitif que l'éclair, il me regardait d'un air de triomphe : mais s'il voyait la joie et l'espérance briller dans mes yeux, le cruel enfant semblait se ressouvenir subitement que cette joie était trompeuse, que cette espérance était vaine. D'un mot, d'un geste, d'un regard, il me remettait en face de cette pensée implacable, qui forme entre nous deux un lien de plus : lien fatal, pareil à cette chaine horrible qui rive deux galériens dans un même effort et une même douleur !

— Malheureuse mère ! murmura le docteur vivement ému.

— Oui, malheureuse mère! reprit madame d'Aurebonne avec une sombre énergie : malheureuse entre toutes les mères, car ce qui fait leur félicité, fait mon supplice. Chaque fois que mes yeux rencontrent ceux de mon fils, je sens une intime souffrance qui va de son cœur au mien, et qui dément les paroles indifférentes ou frivoles que nous échangeons. Il n'est pas une fibre de son âme qui me soit inconnue, pas un repli de la mienne qui lui soit caché : ce qui le torture me déchire ; ce qui me consume, le tue. Souvent nous essayons de nous tromper tous deux ; il affecte une gaîté juvénile ; je m'efforce d'être gaie comme lui. Mais chacun de nous deux sait ce qui se dérobe sous ces sourires, et parfois nos lèvres sourient encore, que déjà une larme a demi-voilée mouille mes paupières et les siennes... Oh ! oui, malheureuse mère, et celui qui me consolerait, celui qui me rendrait mon fils, serait pour moi le représentant visible du Dieu de clémence et de bonté !

Il y eut encore un silence : le docteur parvint à vaincre son émotion, et dit à madame d'Aurebonne :

— Est-ce vous, madame la Marquise, qui avez allaité votre fils ?

— Assurément ! répondit-elle avec un éclair d'orgueil maternel.

— Eh bien !... je ne voudrais pas vous rassurer trop absolument, et vous exposer à retomber plus tard du haut de vos espérances dans une affreuse réalité... mais, autant qu'on peut se fier à la plus conjecturale des sciences, je crois, je crois sincèrement que votre fils n'est pas et ne sera jamais poitrinaire...

— Oh ! monsieur ! interrompit la Marquise avec une telle explosion de joie, qu'il en fut épouvanté.

— Ne vous hâtez pas trop de vous réjouir, poursuivit-il précipitamment. Tous les symptômes sont rassurants : ce que vous me faites l'honneur de me dire, ce que j'ai pu observer moi-même hier soir au moment de votre arrivée, tout confirme mon espoir. Vous avez reçu du ciel, madame la Marquise, une santé admirable, et ce Dieu que vous invoquez, le Dieu des orphelins et des mères, aura voulu que cette santé se transmît sans altération à ce fils chéri qui vous appartient deux fois, par la maternité et par l'allaitement. Il existe, je le sais, des exemples de familles vouées pendant plusieurs générations à une maladie héréditaire, et qui sont tout à coup retrempées, régénérées, ravivées par le mélange d'un sang vigoureux et pur. Votre entrée dans la famille d'Aurebonne aura produit ce miracle. Mais à côté du danger qui vous occupe, et qui est, je crois, imaginaire, il y en a un autre très-réel : c'est cet esprit sans cesse absorbé par la même pensée ; c'est cette crainte permanente, résistant dans l'âme de votre fils à tout ce qui devrait la dissiper, et lui créant, au lieu d'un mal qu'il redoute et qu'il n'a pas, un autre mal qui pourrait, hélas ! altérer sa raison, menacer ses jours, lui préparer une lente et douloureuse agonie...

— L'idée fixe ! la folie ! la mort ! ah ! je m'en doutais ! s'écria madame d'Aurebonne d'une voix suffoquée par les larmes.

— L'important serait donc de guérir cette imagination malade ; l'essentiel serait surtout qu'il pût atteindre et dépasser cet âge de vingt-quatre ans qu'il regarde comme le terme fixé d'avance à sa vie, sans que son état physique et moral reçût d'ici-là une atteinte trop grave, trop irréparable. Une fois ce terme dépassé, chaque jour qui suivrait lui semblerait un heureux démenti donné à ses pressentiments et à ses craintes ; chaque semaine, chaque mois qu'il gagnerait sur cet ennemi

invisible, lui rendrait peu à peu cette sécurité qui me paraît son seul moyen de salut : vous verriez, madame, son beau front se relever, l'espérance et la vie briller dans ses yeux, le sourire se ranimer sur ses lèvres; et, un matin, votre fils se réveillerait, calmé, apaisé, rassuré, guéri....

— Mais, pour cela, que faut-il faire? reprit madame d'Aurebonne, les mains jointes, le regard suppliant, comme si elle parlait à un être doué d'une puissance surhumaine.

— Hélas! madame la Marquise, répondit le docteur, si j'étais un charlatan, je vous offrirais à l'instant dix moyens, tous plus infaillibles l'un que l'autre; mais je ne suis qu'un médecin, ce qui, en dépit des mauvaises langues, n'est pas tout à fait la même chose, et je ne puis vous indiquer que les recettes les plus vulgaires... Il faudrait trouver des distractions qui amusassent M. Raoul, ou bien un travail qui l'occupât; ou, mieux encore, éveiller en lui un goût, un sentiment qui fît diversion, qui l'aidât à traverser, sans trop s'en apercevoir, ce redoutable intervalle, ces dix-huit mois pendant lesquels on peut tout craindre, après lesquels on peut tout espérer.

— Eh! ne vous l'ai-je pas dit? il n'y a rien que je n'aie tenté pour parvenir à ce but. Raoul paraissait aimer les voyages; je l'ai conduit en Italie, en Suisse, en Grèce, en Espagne, en Écosse, partout où les souvenirs et les paysages pouvaient s'emparer de son imagination et l'arracher à elle-même. Quelquefois je croyais avoir réussi. Il se livrait avec ardeur aux émotions qu'excitait en lui la vue d'un monument, d'un site ou d'une ruine. Mais bientôt je voyais cette flamme factice pâlir et s'éteindre. Aux transports, aux admirations du premier moment, succédait une sorte d'impatience nerveuse, de sourde irritation, comme si le malheureux en eût voulu à la nature

d'être si belle, aux hommes d'avoir laissé sur la terre des traces si profondes de leur force et de leur vie : cette irritation tombait à son tour ; il ne tardait pas à s'affaisser sur lui-même, et son regard terne et languissant me disait : Quand partons-nous ?

— Et les sciences ? les arts ? les plaisirs du monde ?

— Mêmes tentatives, mêmes mécomptes. Dans le monde, où sa grande fortune, son grand nom et ses avantages extérieurs l'ont fait accueillir avec empressement, il a eu des heures, moins que cela, des minutes d'étourdissement et d'oubli ; pendant ces courts moments, il était animé, charmant, irrésistible ; il luttait de verve avec les causeurs les plus brillants, d'entrain avec les danseurs les plus intrépides : il prenait un plaisir bizarre à essouffler les valseuses les plus infatigables. Un instant après, il allait s'asseoir dans le recoin le plus obscur de l'appartement. Je l'y retrouvais, sombre et seul, la tête dans ses mains, le front chargé de nuages. — « J'étouffe, allons-nous en ! » me disait-il. Admirablement doué pour les sciences, il s'arrêtait découragé au moment où elles allaient lui ouvrir leurs mystérieux trésors ; il murmurait avec amertume : « Je n'ai pas le temps d'en apprendre assez : j'aime mieux ignorer tout ! » — Les arts mêmes, ces aimables consolateurs, devenaient pour lui les complices de ses douleurs, les instruments de son supplice. Le voyant passionné pour la musique, j'avais obtenu, par grande faveur, que Chopin lui donnât des leçons. Je fus d'abord émerveillée de ses progrès, de l'intérêt qu'il paraissait prendre à cette nouvelle étude, et je m'applaudissais d'avoir enfin trouvé une distraction puissante. Je me trompais : au lieu de le distraire de son idée fatale, la musique l'y ramenait. Chopin et lui s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par

cette espèce de douloureux magnétisme, qui unit entre elles les organisations maladives, les âmes douées d'une sensibilité dangereuse, vouées à une prédestination mélancolique, ou placées dans une situation exceptionnelle. Le maître et le disciple se faisaient mutuellement un mal affreux, et il suffisait pour s'en convaincre de les entendre jouer ensemble cette musique qui semblait le rêve ardent ou désolé d'un malade, et qu'ils forçaient d'interpréter leurs angoisses et leurs tourments. Je prétextai un voyage, et les leçons furent interrompues. La poésie ne m'a pas mieux réussi. Lord Byron, Goëthe, Lamartine, Victor Hugo, ont été tour à tour lus, dévorés, savourés par Raoul. Mais dans les œuvres de ces grands poëtes, il n'a jamais cessé de chercher, d'interroger, de relire les passages qui répondent à sa pensée constante, et fournissent au fantôme qui l'obsède un mélodieux langage. Un jour, il prit un de ces volumes, l'emporta comme une proie dans sa chambre, l'y garda longtemps ; lorsque je pus le ressaisir, j'y trouvai une page presque effacée à force d'avoir été lue : c'était *le Jeune Malade*, d'André Chénier.....

— Mais dans cette pièce ravissante, interrompit le docteur en souriant à travers sa tristesse, il me semble que le jeune malade ne meurt pas, et qu'on trouve un moyen de le guérir !...

Comme il disait ces mots, et avant que madame d'Aurebonne eût le temps de lui répondre, ils virent accourir à eux Suzanne, qui après avoir donné à déjeûner à la gazelle venait embrasser son père. Elle était si jolie dans son frais costume du matin, au milieu de ses fleurs qui semblaient ses compagnes et ses sujettes, qu'une même idée fit tressaillir en même temps M. Assandri et la Marquise. Seulement, cette idée, bien vague,

bien lointaine encore, fut pour celui-ci une crainte, pour celle-là une espérance.

III

Raoul d'Aurebonne et sa mère avaient passé une partie de l'automne aux bords du lac de Genève. Avant de rentrer en France, la Marquise avait écrit à ses gens de venir la retrouver à Hyères ; mais soit négligence, soit erreur de date; ils n'étaient pas encore arrivés. Ce serait mentir que d'affirmer qu'elle fut fâchée de ce contre-temps qui lui permettait de vivre pendant quelques jours plus en commun avec ses hôtes. Elle s'appuya donc avec une familiarité tout amicale sur le bras de Suzanne, et signifia presque gaîment à M. Assandri qu'il ne lui suffisait pas d'être logée sous son toît, qu'elle lui demandait une place à son foyer et à sa table. Suzanne se hâta de répondre avec un joyeux empressement; mais, à la grande surprise de madame d'Aurebonne, le front du docteur se rembrunit : il fixa sur elle un regard si profond, si pénétrant, que, malgré elle et sans trop savoir pourquoi, elle se sentit rougir. Cette hésitation du reste ne fut que d'un moment; et comme s'il regrettait de s'être laissé prévenir par sa fille, il répondit à sa noble locataire, dans les termes les plus convenables, que tout était à ses ordres dans la petite maison d'Almanare.

La Marquise avait-elle vraiment espéré, en voyant apparaître Suzanne comme le commentaire vivant de la consultation du docteur, que Raoul l'aimerait, et trouverait là cette distraction puissante, infaillible, qu'elle poursuivait en vain depuis des

années ? Le docteur avait-il deviné cette inspiration d'égoïsme maternel, et son cœur de père avait-il frémi d'avance, en songeant que ce qui sauverait peut-être Raoul, ferait probablement le malheur de Suzanne ? Cette double pensée, née au même instant dans deux âmes également droites et pures, fut plutôt instinctive que réfléchie, et rien d'ailleurs ne la justifia pendant les premiers jours qui suivirent. Tout se passa de la façon la plus naturelle et la plus simple : madame d'Aurebonne comblait Suzanne de marques d'amitié : qu'y avait-il là d'étonnant ? Pouvait-on résister au charme que cette aimable fille exerçait autour d'elle ? N'eût-il pas été, au contraire, inexplicable que la Marquise, bonne et prévenante pour tous, ne traitât pas avec une distinction particulière cette enfant dont la beauté et le sourire semblaient dissiper tout sombre présage, et dont le père lui avait fait entendre, au sujet de Raoul, des paroles de consolation et d'espérance ? — Suzanne témoignait à Raoul un affectueux intérêt : mais quel être souffrant ou malheureux l'avait jamais trouvée insensible ? A quelle affliction avait-elle jamais refusé sa douce et sympathique pitié ? Dès le premier jour, elle avait pu comprendre que la vie de ce jeune homme était menacée, qu'il y avait dans sa destinée un secret de mélancolie et de deuil : n'était-ce pas assez pour qu'il lui inspirât ce mystérieux attrait qui, chez les femmes d'élite, se mesure aux douleurs qu'elles ont à calmer, aux plaies qu'elles ont à guérir ? Le principal intéressé, celui qui servait de centre à toutes ses préoccupations, se montrait, dans ses rapports avec M. Assandri et sa fille, d'une réserve qui touchait presque à la froideur ou à la contrainte : on eût dit qu'il évitait ce qui l'eût mis en contact trop direct avec Suzanne. Le docteur, après avoir tout observé avec sa sagacité habituelle,

sentit peu à peu s'amoindrir ses appréhensions et ses méfiances : bientôt, appelé par d'autres malades, forcé de reprendre sa vie de travail et ses courses dans la ville ou les environs, il ne vit plus d'inconvénient à laisser Suzanne faire les honneurs de son beau pays à Raoul et à sa mère. Il y eut là quelques journées charmantes pour tous les trois. Un peu gênée désormais vis-à-vis de son hôte, soit qu'elle eût compris qu'il l'avait devinée, soit que sa conscience lui fit réellement quelque reproche, madame d'Aurebonne, en l'absence de M. Assandri, goûtait un plaisir sans mélange à voir Raoul et Suzanne ensemble, à rapprocher, sous un même regard, ces deux visages portant tous deux la même couronne de jeunesse et de beauté. Il y avait en elle de tels trésors, une telle richesse d'amour maternel, qu'elle en épanchait, sans s'appauvrir, une partie sur cette jeune fille, invoquée tout bas, dans le plus secret de ses rêves, comme l'ange visible de son fils, et que, par une illusion complaisante, elle s'imaginait parfois ressentir pour Suzanne un peu de ce qu'elle éprouvait pour Raoul.

Ce fut donc sous de gracieux auspices que commencèrent leurs promenades sur ces rives enchantées à qui il ne manque que d'être à cinq cents lieues de Paris et séparées de nous par des Océans pour égaler en renommée les sites les plus célèbres. Les pays du Nord n'ont qu'un printemps, et encore ! Les pays du Midi en ont deux ; le second printemps d'Hyères commence au mois d'octobre, lorsque les premières pluies d'automne ont rafraîchi l'atmosphère, ravivé les herbes et les plantes, et renouvelé, au bord des sentiers, sur le penchant des ravins, au flanc des collines, mille floraisons qui n'attendaient pour renaître qu'une goutte d'eau et un souffle d'air. Il y avait des moments où Raoul, malgré lui, en dépit de ses prévisions

sinistres, se laissait pénétrer par ce sentiment de bien-être universel, qui semble la température naturelle de cette douce saison. Tous les objets qui s'offraient à ses regards le rattachaient à la vie en la lui présentant sous ses aspects les plus riants et les plus aimables. Il voyait à ses côtés sa mère et Suzanne, unies toutes deux dans la même tâche, s'efforçant toutes deux de le distraire, et presque également heureuses lorsqu'elles parvenaient à amener sur son front un reflet de cette sérénité délicieuse qui rayonnait au dehors. Raoul alors s'étonnait d'éprouver des sensations inconnues; il se demandait si ces bois et ces vallons, la verdure de ces collines et l'azur de cette mer, possédaient une magie, un talisman mystérieux, vainement cherchés jusque-là à travers des paysages aussi beaux, en face de spectacles aussi magnifiques. La Marquise, pour qui le cœur de son fils était un livre sans cesse ouvert et qui y lisait mieux que lui-même, démêlait ses impressions confuses, inexpliquées; ce sentiment nouveau qui s'infiltrait goutte à goutte dans cette âme malade; et elle reportait sur Suzanne, avec une reconnaissance passionnée, ces premières lueurs d'espoir, encore assombries de bien des angoisses.

Au bout de dix jours, les gens de madame d'Aurebonne arrivèrent, avec les chevaux, les voitures, et tout l'attirail des grandes fortunes. Cette arrivée causa un certain trouble dans l'humble et calme maison d'Almanare. Il fallut chercher dans le voisinage des écuries et des logements supplémentaires, se plier aux exigences du cuisinier et du cocher, subir les airs importants que ne manquent pas de prendre, en pareille circonstance, les domestiques des grands seigneurs, comme pour corriger l'effet de la simplicité et de la bonhomie de leurs maîtres. Mais quel que fût ce trouble extérieur, il fut bien moindre

encore que celui qui agita le cœur de Suzanne. Cet incident si naturel et si prévu lui rappelait l'immense distance qui la séparait, elle, pauvre fille d'un médecin de province, de l'héritier d'un des plus beaux noms et d'une des plus belles fortunes de France. Ce ne fut pas sa vanité qui en souffrit, car ce sentiment lui était inconnu; encore moins sa sympathie pour Raoul, car elle fût morte de honte et de douleur avant de se douter que cette affection compatissante pût être appelée d'un autre nom. Son âme naïve n'alla pas chercher si loin les motifs de sa tristesse. Ce qui l'affligea, ce fut de se sentir si inférieure à l'homme qu'elle eût voulu protéger, rasséréner, distraire; ce fut de voir disparaître cette égalité apparente, douce illusion qu'avait fait naître la familiarité des premiers jours, et que madame d'Aurebonne rendait plus complète par la façon presque maternelle dont elle traitait Suzanne.

Il y eut, dès lors, plus de respect et de réserve dans les manières de la jeune fille vis-à-vis de ses hôtes. Ils remarquèrent ce changement sans en deviner la cause : on le sait, et nos romanciers modernes l'ont trop souvent oublié, les parvenus, les nouveaux riches, sont les seuls qui attachent de l'importance aux signes extérieurs de la richesse et du luxe, qui aiment à s'en parer comme d'un moyen de rehausser leur propre valeur, de s'assurer une supériorité factice à l'égard des autres hommes. Pour Raoul et sa mère, vivre dans cette atmosphère privilégiée, être entourés de toutes les recherches de l'élégance, secondée par l'argent, avoir un cuisinier excellent, de beaux chevaux, des voitures irréprochables, était chose si parfaitement naturelle qu'ils n'y songeaient point, et ne se souvenaient pas d'y avoir jamais songé. Tous deux d'ailleurs étaient dominés par une préoccupation trop doulou-

reuse, trop puissante, pour ne pas absorber et anéantir ces détails de la vie réelle. Qu'importaient à madame d'Aurebonne ces biens que l'on envie ? En serait-elle moins désespérée si elle perdait son fils, et plus heureuse si elle le sauvait ? Ne les eût-elle pas sacrifiés tous, n'eût-elle pas accepté avec transport les privations de la pauvreté pour un jour de calme, pour un rayon d'espérance donnés à Raoul? Combien de fois, en rencontrant sur sa route quelque pauvre paysanne tenant par la main un enfant joyeux et joufflu, n'avait-elle pas murmuré tout bas que son bonheur suprême serait d'échanger sa destinée brillante contre cette humble destinée !

La Marquise et son fils ne pouvaient donc comprendre ce qui se passait dans le cœur de Suzanne, et ils attribuèrent à une autre cause sa réserve et sa froideur : Raoul surtout, plus ardent, plus prompt à retomber dans ses idées sinistres, s'imagina que Suzanne s'était lassée de se montrer prévenante et attentive pour un être malheureux, exceptionnel, importun aux autres et à soi-même, tourmenté de pressentiments funèbres, et que sa beauté et sa jeunesse avaient craint la contagion de cette tristesse et de ce deuil. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il s'opérât chez Raoul une de ces réactions fréquentes qui faisaient le désespoir de sa mère, et qui, après quelques jours sereins, après quelques efforts pour se rattacher à la vie, le rejetaient violemment en arrière, plus sombre et plus découragé. Cette fois, la douleur de madame d'Aurebonne fut d'autant plus profonde que son espérance avait été plus vive, qu'elle avait plus compté sur l'influence de Suzanne. Injuste comme le sont les cœurs dominés par une seule affection, elle accusa mentalement la jeune fille de s'être trop tôt lassée de sa tâche réparatrice, et mit dans ses relations avec

elle moins d'expansion et de tendresse. Suzanne s'en aperçut : elle était fière ; elle crut que la Marquise se repentait de lui avoir montré d'abord trop de familiarité et d'abandon ; sa réserve s'en accrut ; mais tous ces changements ne s'accomplissaient pas sans froisser et meurtrir, dans leurs fibres les plus intimes, ces âmes en qui une pensée mauvaise n'avait jamais germé, qui s'étaient senties un moment attirées l'une vers l'autre, et que séparaient déjà de funestes malentendus. Certes quiconque, du bord de cette mer limpide, eût aperçu, sur cette blanche terrasse, aux rayons d'un gai soleil d'hiver, parmi des touffes de géraniums et de citronniers, ce beau jeune homme ayant auprès de lui ces deux femmes, l'une dans tout l'éclat de sa beauté maternelle, l'autre dans toute la fraîcheur de sa virginale beauté, celui-là eût dit : « Voilà des heureux ! » — Il se serait trompé : tout était joie et lumière autour de ces fronts : tout était nuit et deuil au fond de ces cœurs.

Pourtant c'est le privilége de l'amour maternel d'être toujours le premier à craindre et le dernier à désespérer. Un irrésistible instinct ramenait la marquise d'Aurebonne à Suzanne, et elle trouva bientôt un nouveau prétexte de rapprochement : parmi les chevaux que Raoul avait fait venir, il y en avait deux, de sang arabe, d'une suprême élégance, d'une douceur parfaite, et que les femmes les plus timides pouvaient monter sans danger. M. Assandri ayant conseillé l'exercice du cheval à Raoül, et celui-ci s'obstinant à ne monter que ses chevaux les plus difficiles, il fut convenu entre le docteur et madame d'Aurebonne qu'elle accompagnerait son fils ; sans quoi elle serait morte d'inquiétude à chacune de ses absences. Seulement, comme ils ne connaissaient pas encore très-bien le pays, la Marquise obtint, non sans peine, que Suzanne, montée

sur l'autre cheval arabe, viendrait quelquefois avec eux.

Cet arrangement leur permit de pousser plus loin leurs excursions à travers champs, et ces nouvelles promenades ne furent pas sans charme. Lorsque Raoul était à cheval, il se transfigurait, pour ainsi dire : ce n'était plus le sombre et mélancolique jeune homme, au regard baissé, au front morne, que tourmentait le démon de ses pensées. Sa belle taille se redressait; son œil noir se ranimait. Il prenait un plaisir étrange à dompter cette ardente bête qu'il sentait frémir sous sa main, à en maîtriser à son gré la fougue et les caprices, et finalement à se lancer avec elle à travers l'espace, à fendre cet air vif qui courait dans ses cheveux et essuyait la sueur de ses tempes. Dans ces moments il était si beau que sa mère le contemplait avec complaisance, et parfois même, entraînée par une sorte de douloureux orgueil, le montrait du regard à Suzanne qui se détournait en rougissant. Ils parcoururent ainsi les ravissantes vallées de Sauvebelle et de la Roquette, les bords charmants du Gapeaux, ruisseau virgilien, digne d'abreuver les chèvres de Mélibée ou d'offrir ses échos rustiques aux mélodieuses luttes de Ménalque et de Damœtas.

Un matin, séduits par une de ces belles journées de mars, fugitifs préludes des magnificences printanières, ils franchirent le cercle habituel de leurs promenades, et se dirigèrent, à quelques lieues de là, vers la Chartreuse de Monrieux. Raoul était plus triste encore que de coutume, soit que la présence de Suzanne le troublât, soit que le pressentiment d'une mort prochaine lui parût plus cruel et plus navrant en face de ces coteaux et de ces plaines d'où s'échappaient déjà mille germes de renouvellement et de vie. A mesure qu'ils avançaient, cette impression de tristesse se reflétait dans les objets extérieurs.

Ils quittèrent la route pour s'enfoncer dans une gorge étroite, que surplombaient de grands rochers grisâtres, mouchetés çà et là de genêts et de bruyères. Le chemin tracé entre ces rochers se tordait en d'innombrables méandres, tantôt dominant des ravins profonds, tantôt serpentant le long d'un torrent, ou le traversant sur un pont fragile fait d'un tronc de chêne et de quelques branches de sapin. Peu à peu la solitude et le silence augmentaient autour de nos trois promeneurs qui n'entendaient que le trot régulier de leurs chevaux serrés l'un contre l'autre, ou le bruit des pierres se détachant sous leurs pieds et roulant dans le précipice. La Marquise et Suzanne se laissaient gagner malgré elles, par un vague sentiment d'anxiété qui redoublait lorsqu'elles jetaient les yeux sur le pâle visage de Raoul, dont l'expression passait, à chaque instant, d'un abattement douloureux à une exaltation fébrile. Enfin, une croix de bois, placée à l'entrée d'un épais massif d'érables, et le son lointain d'une cloche, leur annoncèrent le terme de leur course. Le passage s'élargit devant eux, les rochers s'ouvrirent; ils se trouvèrent dans un petit vallon planté d'arbres à fruits et l'humble monastère leur apparut, adossé à ces montagnes qui le séparaient du reste du monde. Ce monastère n'était presque qu'une ruine, à laquelle les révolutions n'avaient laissé qu'une chapelle, un fragment de cloître et quelques cellules. Pourtant six chartreux l'habitaient et fertilisaient autour d'eux un terrain que leur mesurait d'une main avare la municipalité voisine. La religion est une fleur qui languit dans les palais et prospère sur les débris.

Madame d'Aurebonne, Suzanne et Raoul sonnèrent à la porte extérieure et s'assirent sur un banc de pierre, en dehors de l'enceinte consacrée; ils furent aussitôt accueillis par une

hospitalité attentive bien qu'invisible. Un serviteur du couvent leur apporta un repas frugal, prit soin de leurs chevaux, et dit à Raoul que, s'il voulait visiter l'intérieur de la Chartreuse, le supérieur serait heureux de lui en montrer tous les détails. Le jeune homme accepta, et les deux femmes restèrent seules.

Le moment eût été favorable pour une de ces causeries intimes qui guérissent toutes les blessures et dissipent tous les nuages. Pourtant elles n'échangèrent que des paroles insignifiantes; un embarras indéfinissable, une sorte de pudeur instinctive, arrêtait sur leurs lèvres les épanchements et les confidences qu'appelaient en secret leurs âmes. L'entretien se traînait péniblement en observations banales sur la beauté du ciel, les promesses du printemps, l'effet mélancolique de ce site sauvage, et la règle austère des Chartreux qui leur défend de se laisser voir aux femmes. Ce douloureux contraste entre l'intérêt profond de ce qu'elles eussent voulu dire, et l'oiseuse futilité de ce qu'elles disaient, leur rendait plus lourde et plus lente la marche du temps. Cependant les heures s'écoulaient et Raoul ne revenait pas; on sait ce que l'attente, en de pareils moments, a de fatiguant et de pénible. Madame d'Aurebonne se plaignit de cette longue absence, d'abord avec une impatience nerveuse, ensuite avec un effroi bizarre. Suzanne s'efforçait en vain de la rassurer en lui montrant cette porte hospitalière, ces frêles clôtures, et en lui répétant mille fois que les cloîtres ne retiennent que ceux qui veulent y rester. Ces derniers mots, au lieu de détruire l'inquiétude de la Marquise, la redoublaient. « Malheureux et cruel enfant! » murmurait-elle avec une agitation croissante qui se communiquait à Suzanne.

A la fin, au moment où le soleil commençait à pencher à



l'horizon, et où de grandes ombres s'abaissaient sur le toit de la Chartreuse, Raoul reparut; un feu sombre brillait dans ses regards, il était pâle mais résolu.

— Ma mère! dit-il d'une voix ferme, je viens vous faire mes adieux; je reste ici.

— Que dites-vous? s'écria la Marquise en pâlissant.

— Je dis que je suis las de disputer ma vie au germe fatal qui me consume et me tue; las de courir le monde pour y chercher des palliatifs impuissants et n'y rencontrer que d'implacables fantômes! Lorsqu'on est condamné comme moi, il n'y a pas de meilleur asile qu'un cloître comme celui-ci; la mort, du moins, vous y trouve tout prêt: on n'a qu'à passer du repos et du silence d'un jour à l'éternel silence et à l'éternel repos!...

— Mais moi! moi, ta malheureuse mère! tu me comptes donc pour rien? que deviendrai-je?

— Et que deviendrez-vous, le jour où il vous faudra recueillir mon dernier soupir, jeter le dernier drap sur ma tête, entendre la dernière pelletée de terre tomber lentement sur mon cercueil? Ce n'est pas d'un fils vivant que je vous sépare, c'est d'un moribond dont chaque heure rapproche l'inévitable agonie! Ce n'est pas un bonheur dont je vous prive, c'est une angoisse dont je vous délivre!... Ici du moins, l'ombre de ce cloître, ce mur qui me séparera du monde et de vous, vous déroberont les progrès de ce mal terrible qui m'a été légué avec le sang! vous ne verrez pas s'appesantir sur moi, de semaine en semaine, ce funeste héritage, et, le jour où tout sera fini, vous ne le saurez pas!... vous pourrez croire que je suis encore agenouillé sur ces dalles, lorsque déjà je serai couché sous ces pierres!

Malgré toute son énergie, madame d'Aurebonne était écrasée; elle murmurait d'une voix éteinte :

— Raoul! Raoul! tu ne ferais pas cela si tu savais tout ce que j'ai souffert pour toi, par toi, en toi! Depuis ta naissance, ton âme est mon âme, je vis de ta vie, je respire avec ton souffle, et il n'est pas un déchirement de ton cœur qui n'ait déchiré le mien! Va! j'ai bien souffert, et je mérite qu'on m'épargne! Ce que tu me dis là, vois-tu, ce n'est pas possible! il n'est pas possible que tu te sépares ainsi de moi tout à coup, sans préparation, sans motif, de moi qui ne t'ai jamais quitté et qui suis ta mère!... Tiens, dis-moi bien vite que c'était un jeu, un jeu cruel; saute-moi au cou, et partons!

— Moi, je ne sais pas ce que vous avez souffert? reprit Raoul avec une indicible amertume : ah! je n'ai eu besoin, pour le savoir, que de consulter mes propres souffrances. Croyez-vous m'avoir une seule fois trompé? croyez-vous que je me sois mépris un seul moment sur vos airs de sécurité et d'espérance? Et moi-même, vous ai-je jamais donné le change? m'avez-vous jamais cru, quand j'affectais devant vous la gaîté et l'insouciance, quand je paraissais triompher de mes pressentiments? Tout cela c'était le rôle, c'était le masque, c'était le mensonge. Au fond, chacun de nous deux savait ce qui se passait dans l'âme de l'autre : eh bien! il est temps d'en finir, ce rôle me fatigue, ce masque me pèse, ce mensonge m'irrite; j'aime mieux m'ensevelir vivant dans ce monastère où je ne serai plus contraint de tromper personne, et où l'on me dira chaque matin : Frère, il faut mourir!

— Oh! Raoul, tu n'as pas pitié de ceux qui t'aiment!

— Ceux qui m'aiment! poursuivit le jeune homme en s'exaltant; ceux-là, s'il en existe, je veux les fuir, les fuir à jamais!

Que suis-je pour eux, ma mère? une victime et un bourreau; ils m'attristent de leur pitié, je les désole de mes tristesses; je les rends, malgré moi, complices de cette comédie lugubre qui se joue à mes côtés; aussi se lassent-ils vite, et ils ont raison: je ne puis ni les accuser, ni les plaindre!

En prononçant ces derniers mots Raoul fit quelques pas vers la porte de la Chartreuse; la Marquise, folle de désespoir, se tourna vers Suzanne qui pendant toute cette scène, avait gardé le silence. La fille du docteur s'efforçait vainement de retenir des larmes qui sillonnaient son pâle visage; il y avait dans son attitude et dans son regard tant de douleur et d'angoisse, que ce fut pour madame d'Aurebonne une révélation soudaine. Sans lui dire une parole, elle lui montra son fils d'un air suppliant.

Suzanne alors s'avança timidement vers Raoul, et lui dit d'une voix tremblante :

— Monsieur Raoul, que vous avons-nous fait pour nous causer un si grand chagrin?

Il eût fallu être de marbre pour résister à cet accent si doux, à cette physionomie enchanteresse à laquelle une émotion chaste et contenue prêtait encore de nouveaux charmes. Raoul s'arrêta brusquement, et demeura un instant immobile, l'œil ardemment fixé sur Suzanne, comme pour se rendre compte du sentiment qu'elle venait de trahir par ces paroles; puis il revint sur ses pas, et dit d'un ton presque farouche :

— Eh bien! puisque vous le voulez toutes deux, j'obéis... Mais ne me laissez pas un moment de plus... je n'aurais plus la force d'en partir!

Les chevaux furent amenés; pendant que Raoul montait sur le sien, la Marquise s'approcha de Suzanne, et murmura à son oreille en lui pressant la main :

— Merci, ma fille !

Madame d'Aurebonne n'était pas au bout de ses alarmes. Comme s'il eût regretté d'avoir cédé à la prière de Suzanne, Raoul, à peine sur son cheval, le lança à fond de train sur ce chemin étroit qui côtoyait le torrent et le précipice. Les deux femmes poussèrent un cri d'épouvante en le voyant, suspendu sur l'abîme, suivre dans sa course furieuse cette mince ligne blanche qui se dessinait au loin sur la saillie des rochers. Incapable de maîtriser son inquiétude, la Marquise donna un violent coup de cravache au cheval qu'elle montait, et la docile bête partit d'un galop si rapide, qu'en dix minutes madame d'Aurebonne rejoignit presque Raoul ; mais quel ne fut pas son attendrissement et sa surprise, lorsqu'au sortir de ce défilé dangereux, et désormais rassurée sur son fils qui était arrivé à la grande route, elle vit Suzanne qui l'avait suivie de si près, qu'elle galopait à ses côtés !

IV

En rentrant à la maison d'Almanare, nos promeneurs y trouvèrent le docteur Assandri. La sueur ruisselait de leurs fronts ; leurs traits bouleversés, leurs cheveux en désordre, l'émotion qui vibrait encore sur leur visage et dans leurs paroles, tout prouva au doteur qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, quelque drame mystérieux où Raoul et Suzanne avaient leur rôle. Ses premiers soupçons le reprirent avec plus de force ; il pénétra d'un regard le cœur de madame d'Aurebonne, il se dit, avec un secrète amertume, qu'elle ne reculerait devant rien pour sauver son fils ; mais il se promit en

même temps de faire bonne garde, et d'être désormais aussi vigilant dans son amour pour sa fille que la Marquise était intrépide dans sa tendresse pour Raoul.

Il n'eut pas besoin d'une sagacité bien grande pour apercevoir les ravages qu'avait fait, dans l'âme pure et aimante de Suzanne, un sentiment d'autant plus dangereux qu'elle en ignorait la portée, la nature et le péril. A son insu la pauvre enfant avait été attirée par ce qu'il y avait d'étrange dans la position de Raoul, à la fois beau comme un héros de roman et intéressant comme un malade, réunissant en sa personne les prestiges de la vie et les priviléges de la mort, fait en un mot pour être aimé au moment où l'on ne croyait encore que le plaindre. Aussi, adieu la gaîté de Suzanne! adieu la sérénité charmante qui se peignait dans ses yeux comme le rayon de ce ciel, comme le reflet de cette mer! Ses joues se creusaient, ses yeux s'efforçaient en vain de cacher la trace de ses larmes: pourquoi pleurait-elle? elle ne le savait pas, mais son père le savait, et il en éprouvait une souffrance horrible, mêlée de ressentiment et de colère. Pour la première fois, cet homme si simple et si bon sentit entrer dans son cœur quelque chose qui ressemblait à de la haine. Suzanne, nous l'avons dit, était son seul bien et sa seule joie; veuf et père presqu'en même temps, il avait aimé doublement sa fille pour le bonheur qu'elle lui rappelait, et pour celui qu'elle lui donnait. Il l'avait vue grandir à ses côtés, se parer chaque jour d'une nouvelle grâce, croître en beauté et en jeunesse, comme ces plantes qui récompensaient ses soins par tant de magnificences et de parfums. Toucher au repos de Suzanne, c'était l'atteindre, lui, dans le plus intime de son être, dans cette fibre toujours vive et prête à saigner que chacun porte en soi, et que l'on ne saurait

froisser sans tout déchirer et meurtrir. Quelquefois l'irritation et la douleur de M. Assandri se tournaient contre lui-même; il s'accusait d'aveuglement et de négligence; il se demandait comment il n'avait pas prévu que recommander à la Marquise de distraire *à tout prix* son fils jusqu'à ce qu'il eût dépassé les années fatales, c'était lui désigner d'avance cette jeune fille qui se trouvait là tout exprès sous sa main, assez gracieuse et assez belle pour qu'on ne voulût plus mourir après l'avoir vue !

Cependant, lorsque le docteur dirigeait ses regards sur Raoul et sur sa mère, il était presque désarmé, tant ils paraissaient malheureux. L'épisode de la Chartreuse, qui semblait devoir amener une explication et rapprocher ces cœurs souffrants, avait au contraire achevé de les attrister, de les désunir. Raoul avait mieux compris que Suzanne la nature du sentiment qui les entraînait l'un vers l'autre : il s'en était effrayé, comme d'un nouveau malheur, venant mettre le comble à son infortune. Il ne connaissait pas encore l'amour, mais il s'était dit bien souvent que, s'il lui arrivait d'aimer pendant le peu de temps qu'il croyait avoir à vivre, il scellerait son cœur et ses lèvres plutôt que de trahir son secret et d'associer à un avenir jeune et riant sa courte et triste destinée. Aussi, après la scène de Monrieux, où il avait laissé deviner à ses deux compagnes l'empire que Suzanne exerçait sur lui, ne négligea-t-il rien pour leur faire croire qu'elles s'étaient trompées, qu'il n'avait obéi qu'à un fugitif caprice, à une de ces bizarreries sans conséquence auxquelles sont sujets les malades. Recherchant plus que jamais la solitude, il sortait à cheval, de grand matin, sans dire où il allait, sans vouloir être accompagné de sa mère ou même d'un domestique, et ne rentrait que bien avant dans

la soirée, morne, défait, taciturne, indifférent à la fatigue de son cheval qu'il ramenait haletant et blanc d'écume. Madame d'Aurebonne était au désespoir, et la douleur de Suzanne, plus silencieuse et plus contenue, se réfléchissait jour par jour, comme en un miroir trop fidèle, dans l'âme et sur les traits de son père.

Un soir, l'absence de Raoul s'était prolongée encore plus tard que de coutume; un de ces orages violents qui signalent, dans le midi, l'inégale température d'avril, avait éclaté au coucher du soleil. Depuis longtemps les barques de pêcheurs chassées de la pleine mer par le vent et la pluie, s'étaient réfugiées le long de la plage en reployant leurs voiles déchirées. Quelques paysans du voisinage d'Almanare, qui travaillaient dans la plaine, étaient revenus précipitamment et fort effrayés, en criant que le Gapeaux débordait et que le passage en serait fort dangereux dès l'entrée de la nuit. L'inquiétude de madame d'Aurebonne, toujours trè-vive quand Raoul sortait seul, était cette fois à son comble, car elle savait que les promenades de son fils dépassaient ordinairement le cours du Gapeaux, et s'étendaient jusqu'à l'extrémité des vallées de Sauvebelle; sa consternation était si profonde que le docteur lui-même l'aurait prise en pitié, s'il n'eût concentré son attention sur Suzanne, aussi agitée que la Marquise. A la fin, quand on entendit dans le lointain le galop d'un cheval, les deux femmes se levèrent à la fois; un même éclair brilla dans leurs yeux, et peu s'en fallut qu'elles ne se jetassent dans les bras l'une de l'autre, lorsque Raoul parut sur le seuil. — Ah! te voilà enfin! s'écria la Marquise, d'un air de reproche où se mêlait une joie fiévreuse. Suzanne ne dit rien; elle retómba sur son siége, et la rougeur subite qui avait un moment ranimé ses joues, disparut pour faire

place à cette pâleur mate qui lui était devenue habituelle.

En cet instant, le docteur Assandri se plaça entre sa fille et madame d'Aurebonne, et, d'un ton d'autorité que celle-ci ne lui connaissait pas, il lui dit à demi-voix :

— Madame la Marquise, voulez-vous m'accorder, demain matin, un quart d'heure d'entretien?

Madame d'Aurebonne le regarda fixement, puis reporta ses yeux sur Suzanne. Elle comprit tout, et dit au docteur avec une dignité affectueuse et triste :

— J'allais vous le demander.

Le lendemain, de bonne heure, le docteur frappait à la porte de madame d'Aurebonne qui était prête, et qui l'attendait.

— Madame la Marquise, lui dit-il, je vous félicite : six mois se sont écoulés depuis votre arrivée à Hyères, et la santé de votre fils n'a pas été un moment ébranlée. Ce que j'eus l'honneur de vous dire dès le premier jour, je crois pouvoir vous le répéter aujourd'hui avec plus de certitude ; la maladie qu'il redoute et que vous redoutez pour lui, ne l'atteindra pas.

En tout autre moment, une déclaration aussi nette, aussi positive, aurait enivré de joie madame d'Aurebonne; pourtant il y avait dans l'attitude et le ton de M. Assandri quelque chose qui prouvait qu'il n'était pas venu seulement pour la rassurer. Elle garda le silence ; il continua :

— Mais à côté de ce jeune homme qui se croit condamné et qui ne mourra pas, il y a une autre personne qui ne se doute pas du danger qu'elle court, du malheur qui la menace, une personne que je vois dépérir sous mes yeux, sous les vôtres, madame la Marquise!... Savez-vous de qui je veux parler ?

— Suzanne ! murmura madame d'Aurebonne.

— Oui, Suzanne, ma fille unique comme Raoul est votre

unique fils; Suzanne, mon seul bien et mon seul amour, comme M. Raoul est votre seul amour et votre seul bien. Il y a six mois, quand vous êtes arrivée, Suzanne était heureuse et tranquille. Il suffisait de la regarder pour lire sur son front la paix de l'innocence de son âme. Penché sur cette âme charmante comme sur une eau limpide, je n'y voyais d'autre image que celle de son ange gardien qui lui souriait comme à sa sœur. Aujourd'hui ce bonheur est détruit, ce repos est troublé pour jamais: cette âme pure se débat contre le mal inconnu qui la consume et la dévore... Savez-vous pourquoi, madame la Marquise?

— Parce qu'elle aime Raoul, répondit madame d'Aurébonne sans hésitation.

— Ah! vous saviez cela, Madame! reprit le docteur en s'animant! vous l'aviez prévu, désiré, espéré peut-être! Niais et insensé que je suis de ne pas l'avoir deviné!.. Oui, chez moi le médecin a un moment absorbé le père; je n'ai vu qu'une femme désolée qui me montrait son fils en me priant de le sauver; je lui ai dit, ce qui était vrai, que l'imagination de ce fils était plus malade que son corps, qu'il fallait faire diversion à ses idées sinistres, et que si l'on parvenait, à l'aide d'une distraction puissante, à lui faire dépasser cette vingt-quatrième année qu'il croyait ne pas pouvoir franchir, ce jeune homme était sauvé... Une distraction avais-je dit? En était-il une plus puissante et plus douce qu'une amourette avec la fille de ce médecin, logeant sous le même toit et forcée d'être en contact perpétuel avec ses hôtes? Qu'importaient dès lors le repos, l'honneur, la vie de cette enfant? Ce qui pouvait être la perte de ma fille, pouvait être le salut de votre fils; vous n'aviez pas besoin d'autre prétexte et d'autre excuse... Oh! madame

la Marquise! je ne suis qu'un pauvre docteur de village, mais, pour tout l'éclat de votre rang, pour toute l'immensité de votre fortune, je ne voudrais pas avoir fait cela!

— Eh! qui vous dit, répliqua madame d'Aurebonne, que cette fortune et ce rang soient un obstacle entre Raoul et Suzanne?

Elle prononça ces paroles d'un air si simple et si noble, que le docteur, à son tour, se sentit dominé: il se tut; elle poursuivit:

— Vous me méprisez donc bien? Vous, le meilleur, le plus loyal des hommes, vous m'avez crue capable d'une pareille infamie! Ah! vous étiez pourtant digne de me comprendre tout à fait! Ne vous l'ai-je pas dit dès le premier jour? Depuis vingt-trois ans, depuis que Raoul existe, je suis sans cesse en proie à la même pensée, à la même crainte; sans cesse je vois passer entre Raoul et moi, comme une ombre de deuil, le souvenir de son père, de son grand-père, de toute cette lignée funèbre qui semble l'appeler du fond de la tombe... C'est là le supplice de mes jours, le spectre de mes nuits, et cette perpétuelle terreur s'est si bien mêlée à ma tendresse maternelle, que je ne puis plus les séparer. — Et vous croyez qu'au milieu de ces angoisses, qui sont toute mon âme et toute ma vie, il peut y avoir place pour les préoccupations ordinaires de naissance et de fortune? Vous croyez que cette mère qui se demande chaque matin et chaque soir si elle sauvera ou perdra son fils, s'inquiète beaucoup de savoir si elle le mariera à une noble et riche héritière, ou à la fille d'un médecin, riche de ses bonnes œuvres et noble de ses vertus? Et, quand vous lui avez dit, à cette mère, qu'une distraction puissante, un sentiment passionné, pourrait sauver son fils en

l'aidant à triompher des fantômes qui l'obsèdent, à dépasser le moment au delà duquel il n'aperçoit plus qu'un cercueil; lorsque, appuyée sur votre conseil, elle a jeté les yeux sur une jeune fille qui, par sa beauté et sa grâce, lui paraissait prédestinée à cette œuvre de salut, vous avez supposé que cette mère, qui est une honnête femme, qui n'a jamais fait de mal à personne, que vous logez sous votre toit, et qui s'est assise à votre table, avait espéré, combiné, calculé... quoi ? une séduction vulgaire, une amourette de quelques mois pour distraire et occuper son fils, *en attendant !...* Oh ! Monsieur ! c'est mal, c'est bien mal : je vous croyais plus juste et plus clairvoyant !

— J'ai eu tort, Madame... pardonnez-moi, balbutiait le docteur éperdu.

— Ce rang ! cette fortune ! reprit madame d'Aurebonne avec une sorte de violence ; mais je les hais ! je les déteste ! Cet héritage d'argent et de parchemins est aussi un héritage de mort ; ce sang qui fait Raoul riche et noble, est aussi un sang qui tue !... D'ailleurs, que suis-je, moi ? une mère, pas autre chose ; conserver mon fils, c'est tout, le reste n'est rien ! Que Raoul soit heureux et calme, qu'un amour partagé l'aide à espérer et à vivre, je ne demande rien de plus... Votre fille, docteur ? vous n'avez pas cru qu'elle me parût digne d'épouser mon fils ?... Ah ! la dernière fille du peuple, pourvu qu'elle fût honnête, si Raoul l'aimait, s'il me la demandait, s'il retrouvait en l'épousant la sécurité et le repos, je l'aimerais, je la bénirais, je la servirais à genoux.

A ce langage si expressif, si irrésistible, une idée bien naturelle se fit jour dans l'esprit troublé du docteur, et il dit à madame d'Aurebonne :

— Je vous crois, madame la Marquise, mais alors ?...

— Ah ! oui, reprit-elle en l'interrompant avec une précipitation douloureuse : je sais ce que vous avez le droit de me dire, puisqu'il en est ainsi, puisque je ne vois aucun obstacle entre Raoul et Suzanne, pourquoi ne pas aller droit au but ? Pourquoi ne pas vous demander pour mon fils la main de votre fille, que vous ne me refuseriez pas ?... C'est là ce que vous alliez me dire ?

— Oui, Madame, répondit timidement M. Assandri.

— Vous avez raison, et j'aurais dû vous confier plus tôt la nouvelle douleur qui me déchire...

— C'est que Raoul n'aime pas Suzanne ?

— Il l'aime de toute son âme ; il l'aime avec une ardeur qui m'effraie : il l'aime d'un amour passionné, profond, infini, tel que devait le ressentir une nature jeune et forte, longtemps comprimée et assombrie : ses efforts même pour lutter contre cet amour, le font entrer plus profondément dans son âme, comme ces traits que le lion blessé sent pénétrer plus avant à mesure qu'il les secoue. Mais l'idée de se faire aimer de Suzanne, d'obtenir d'elle un aveu, de l'épouser peut-être, épouvante Raoul comme un malheur et comme un crime. Vingt fois, pendant ces derniers temps, j'ai tenté de le faire parler, de provoquer une confidence, de l'amener à me demander un consentement qui éclate déjà dans mes regards, dans ma conduite, dans mon langage : vingt fois j'ai été repoussée par ce sentiment funeste, par cette inflexible pensée que Raoul oppose à l'amour, à l'espérance, au bonheur, et qui résiste à tout, même à mes prières, même au vœu de son cœur, même à la beauté de Suzanne !...

— Et cette pensée, quelle est-elle ? interrompit avec effroi le docteur, qui ne comprenait déjà que trop bien.

— Oh ! Monsieur, ne le devinez vous pas ? Raoul se croit destiné à mourir dans un an ; d'ici là il s'apprête à traîner sa vie comme le condamné traîne sa chaîne, en comptant les minutes et les heures ; et il s'accuserait d'égoïsme et de lâcheté, s'il essayait de lier à son cœur flétri ce cœur tout rayonnant d'espoir et jeunesse, de jeter d'avance les ombres de son agonie sur cette vie qui commence, fraîche et belle comme le printemps !...

— Vous ne me trompez pas ? dit M. Assandri en fixant sur la Marquise son regard pénétrant.

— Je n'ai jamais trompé, répondit-elle.

— Eh bien ! Madame, reprit-il avec un accent de navrante pitié, moi qui venais pour vous accuser, je ne puis plus que vous plaindre : vous êtes plus malheureuse que moi, et nous pouvons nous tendre la main.

— Pourquoi cela ? dit madame d'Aurebonne.

— Oui, poursuivit-il, si votre fils, encore moins préoccupé que vous des idées de naissance et de fortune, passionnément épris de Suzanne, à peu près sûr de s'en faire aimer et de ne rencontrer d'obstacle ni auprès d'elle, ni auprès de vous, ni auprès de moi, se débat contre cet amour et repousse ce bonheur ; s'il est assez dominé par son imagination, assez persuadé de sa fin prochaine pour imposer silence à son cœur, et mieux aimer souffrir que se laisser être heureux, c'est que le mal est plus grand que je ne l'avais cru; c'est que le mal est irréparable...

— Et il en mourra, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle avec toute l'énergie du désespoir.

— Oui, il mourra... non pas de la maladie dont il croit porter le germe, mais de ce mal étrange, mystérieux, destructeur, qu'enfantent à la longue les imaginations frappées. Marasme

ou folie, langueur ou idée fixe, quel que soit le nom que nous donnions à cette disposition fatale, ni sa raison, ni sa vie ne sauraient y résister...

— Ah! c'est là, c'est bien là ce que vous m'aviez dit, le premier jour où je vous parlai de Raoul! murmura la Marquise dont les yeux secs et ardents révélaient une effrayante angoisse.

— Oui, Madame, j'espérais alors; maintenant je n'espère plus : contre ce mal, je ne connais pas de remède.

— Mais j'en connais un, moi! s'écria madame d'Aurebonne dont le visage s'illumina d'une clarté soudaine, à la fois radieuse et terrible.

— Vous! Madame! fit le docteur au comble de la surprise.

— Oui, moi, reprit-elle avec une exaltation croissante; mais, pour cela, il faut que Suzanne et vous me laissiez seule... seule avec Raoul; il faut que vous ne puissiez ni nous voir, ni nous entendre, pendant que je lui parlerai : ces murs eux-mêmes, cette maison, ces objets inanimés qui m'entourent, il faut qu'ils étouffent et qu'ils oublient ce que je vais dire; et moi, moi qui vais parler, je voudrais pouvoir éteindre, en les prononçant, chacune de mes poroles, ou mourir après les avoir prononcées!... Sortez, docteur, sortez vite : allez avec Suzanne nous attendre dans le jardin. Ne laissez pas à ma résolution le temps de chanceler et de faiblir : il n'y a pas un moment à perdre, si vous ne voulez pas que mon courage se brise avant que mon œuvre soit consommée!...

M. Assandri la contempla un instant d'un air de doute et d'inquiétude, comme s'il craignait que cette série d'épreuves n'eût altéré sa raison. Puis il sortit lentement et l'on entendit le bruit de ses pas dans l'escalier.

Alors la Marquise tomba à genoux :

— Mon Dieu! dit-elle les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, mon Dieu! il n'y a plus que ce moyen! Vous qui punissez le mensonge, ayez pitié de moi! ou, s'il doit y avoir un châtiment, ne frappez que moi seule! Prenez ma vie, et que Raoul soit sauvé!

Ensuite, courant à la porte, et se penchant en dehors : Raoul! Raoul! cria-t-elle d'une voix vibrante qui retentit dans toute la maison.

Raoul était encore dans sa chambre; il accourut, et le fils et la mère se trouvèrent face à face.

— Raoul! dit madame d'Aurebonne avec un calme que démentait le tremblement de ses lèvres, permettez-moi de me réjouir avec vous de l'heureux résultat de notre séjour à Hyères. A moins de vouloir vous tourmenter à plaisir, il est impossible de nier que rien, dans votre état, ne justifie nos inquiétudes d'autrefois. Plus vous approchez du terme que vous regardiez comme devant vous être fatal, plus votre santé s'affermit; plus il est sûr que la bonté de Dieu, touchée de mes ardentes prières, vous aura protégé et sauvé...

— Vous croyez? répliqua Raoul avec une sombre ironie.

— C'est l'opinion du docteur et la mienne; maintenant, Raoul, pour vivre, vous n'avez plus qu'à vouloir; et pourquoi ne le voudriez-vous pas? Que vous manque-t-il pour être heureux? un peu plus de foi dans l'avenir, un peu plus de confiance en votre mère... Tenez! depuis quelques mois, j'ai deviné qu'un sentiment nouveau s'était emparé de votre âme... Pourquoi ne pas me le dire? Pourquoi ne pas m'en parler comme à un ami, à un camarade? Vous avez craint peut-être, de ma part, des objections, des résistances, fondées

sur je ne sais quelles inégalités de position et de fortune... Détrompez-vous : tout aurait pu s'arranger; tout pourrait s'arranger encore...

— Je ne vous comprends pas, dit Raoul.

— Oh ! pardon, vous comprenez très-bien, reprit la Marquise, que son calme factice abandonnait peu à peu. Vous comprenez très-bien que je veux parler de Suzanne Assandri. Vous l'aimez et elle vous aime... Essaierez-vous de le nier ?

— Non, ma mère.

— Eh bien ! poursuivit-elle en s'efforçant de sourire; d'ordinaire, lorsqu'un jeune homme noble et riche aime une jeune fille placée dans une condition inférieure, c'est lui qui vient supplier ses parents de ne pas s'opposer à cette union inégale. Aujourd'hui, je déplace les rôles; c'est moi qui viens vous conjurer de ne pas vous opposer à votre bonheur, et de consentir à épouser Suzanne.

Un éclair de joie et de reconnaissance brilla dans les yeux de Raoul; mais il reprit aussitôt son air sombre et résolu, et répondit à sa mère :

— C'est impossible.

— Impossible ! s'écria madame d'Aurebonne déguisant à peine le sourd frémissement qui l'agitait. Et pourquoi ? Est ce que je me suis trompée ? Est-ce que vous n'aimez pas Suzanne ?

— Oh ! puisque vous me devinez si bien, répliqua-t-il avec un effrayant sourire, vous savez avec quelle passion, avec quelle ardeur je l'aime ! Vous savez que me faire aimer d'elle et lui donner mon nom serait le vœu le plus brûlant de mon cœur, le plus grand bonheur de ma vie !

— Et ce vœu si cher, pourquoi le taire? Ce bonheur si grand, pourquoi le repousser?

— Ah! vous le savez aussi, vous qui me devinez si bien! répéta-t-il avec plus de force et d'amertume.

— C'est parce que vous vous croyez certain de mourir à vingt-quatre ans, et de languir d'ici là?

— Oui, ma mère.

— Mais si vous vous trompiez, insista la Marquise, dont la pâleur et les regards annonçaient une résolution suprême; s'il vous était prouvé que vos inquiétudes ne s'appuient sur rien, que vous êtes à l'abri de ce funeste héritage, que le sang qui coule dans vos veines n'a pas ces germes mortels auxquels vous croyez, épouseriez-vous Suzanne?

— Si je l'épouserais! s'écria Raoul avec une déchirante expression d'amour et de désespoir. Ah! demandez au damné s'il suivrait l'ange qui lui ouvrirait tout à coup le chemin du ciel. Si je l'épouserais! mais depuis le premier jour où je l'ai vue, je n'ai pas trop de toutes mes forces pour combattre l'invincible attrait qui me pousse vers cette divine créature. Tel que je suis, avec l'horrible certitude dont rien ne saurait m'affranchir, voyant sans cesse la date fatale, le terme inexorable se dresser devant moi comme mon arrêt de mort, j'ai été cent fois sur le point de tomber aux pieds de Suzanne, et de lui dire avec des larmes qui m'auraient peut-être soulagé: « Veux-tu de moi? Veux-tu de ma vie? Elle sera courte; mais après, tu seras riche; tu porteras un grand nom. Veuve de Raoul d'Aurebonne, tu seras saluée et fêtée dans le monde des heureux; et je ne te demanderai dans ton souvenir que tout juste assez de place pour ne troubler ni tes plaisirs ni ton repos. » J'aurais dit et fait cela, peut-être, si je l'aimais moins, si Suzanne était une autre femme.... Mais

elle ! Je la connais, ma mère..... Je l'emporterais avec moi dans ma destinée meurtrière ; cette âme aimante et dévouée serait brisée du coup qui me brisera, et la même pierre nous scellerait tous les deux dans la même tombe.

Au lieu de répondre, madame d'Aurebonne s'agenouilla devant son fils.

— Grand Dieu ! que faites-vous ? s'écria-t-il.

— Raoul, répondit-elle en accentuant chaque mot avec une énergie qu'elle semblait puiser dans sa douleur même, je me mets à genoux pour vous révéler un secret qui va changer à l'instant toutes vos déterminations ; j'aurais dû vous le dire plus tôt ; je vous aurais épargné des tourments bien cruels..... Je n'en ai pas eu le courage..... Raoul, s'il n'y a pas entre Suzanne et vous d'autre obstacle que ce mal héréditaire auquel vous vous croyez condamné d'avance, vous pouvez l'épouser sans crainte : vous n'êtes pas fils du marquis d'Aurebonne.

— Que dites-vous ? murmura Raoul, si troublé qu'il ne comprit pas tout d'abord la portée de cette révélation.

— O mon fils ! par grâce, ne m'en demandez pas davantage ! Ayez pitié de moi, pitié de cette rougeur que la honte fait monter à mon front !.. Pas un détail, pas un mot de plus..: Vous en savez assez maintenant..... Pardonnez-moi deux fois : d'avoir commis cette faute, et de ne vous l'avoir pas révélée dès que j'ai vu s'emparer de vous l'idée fixe qui vous consumait.... Pardon, Raoul ! pardon !

Mais Raoul ne l'écoutait plus ; à mesure que les conséquences de l'aveu de sa mère se présentaient plus clairement à son esprit, une joie délirante éclatait sur son visage ; d'un geste, il arrêta madame d'Aurebonne ; d'un bond, il se précipita vers la fenêtre, qu'il ouvrit violemment.

— Oh ! s'écria-t-il, pour la première fois depuis que je suis au monde, je vois, je sens, je respire, j'existe. Cette vie, que je croyais prête à se retirer de moi, j'en reprends possession avec délices ; cet air qui m'étouffait apporte à ma poitrine le balsamique parfum de cette plage et de ces fleurs !.... Ce ciel, ces arbres, ces collines, ces îles, cette mer, je ne les connaissais pas ! Tout cela ne m'apparaissait qu'à travers un voile noir ; le voile est tombé : salut, nature enchanteresse que j'admirais avec amertume, et dont les beautés m'irritaient comme une insulte à mon malheur ! Je retrouve mon rang parmi les êtres créés pour te comprendre et t'aimer ; je ne suis plus une créature maudite, jetée hors de la loi commune, et faisant de chacune de ses journées une portion de son agonie..... Je suis jeune, je suis fort, je suis heureux..... Je vous remercie, ma mère !

Madame d'Aurebonne s'était relevée, et, d'un pas chancelant, s'était traînée vers la fenêtre. D'un de ses bras elle enlaça Raoul comme pour savourer de plus près son ivresse et ses transports ; de l'autre, elle lui montra, à demi cachés derrière un massif, au fond du jardin, le docteur et sa fille, qui tournaient du côté de la maison des regards inquiets.

— N'est-ce pas à vous de les appeler, ma mère ? demanda Raoul, de cet air caressant qui va si bien aux gens heureux.

Elle fit un signe ; M. Assandri et Suzanne accoururent ; quelques secondes après, ils étaient dans la chambre.

— Docteur, dit la Marquise avec une dignité incomparable, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Suzanne Assandri, votre fille, pour mon fils, le marquis Raoul d'Aurebonne.

Et elle tomba évanouie.

V

« Les existences heureuses ne se racontent pas, » a dit notre plus aimable conteur en terminant un de ses plus charmants récits. Nous n'aurions donc plus rien à ajouter, et notre tâche finirait ici, s'il ne s'agissait que de raconter et de peindre le bonheur de Raoul et de Suzanne.

Après la scène terrible qui sauva Raoul, la marquise d'Aurebonne se sentit prise d'une de ces lassitudes qui suivent d'ordinaire les grandes crises de la vie. Elle ne voulut plus quitter ce modeste coin de terre où elle avait épuisé, en quelques minutes, tout ce qu'un cœur maternel peut renfermer d'angoisses, de douleurs, d'humiliations et de joies.

Elle fit bâtir, à mi-côte, à quelques pas des ruines d'Almanare, une jolie maison, à peu près pareille à celle du docteur Assandri, et assez spacieuse pour loger convenablement son fils et sa belle-fille. Elle s'établit là, et résista aux instances de Suzanne et de Raoul, qui voulaient l'emmener avec eux, soit dans leurs voyages, soit à Paris, où ils passaient, chaque année, la fin de l'hiver et le commencement du printemps. C'était au grand regret de Suzanne que les choses avaient été arrangées ainsi. Elle aussi n'aurait jamais voulu perdre de vue cette riante colline où elle laissait son père, où elle avait grandi, aimé, souffert, et passé en un moment de la plus profonde tristesse aux plus enivrantes félicités. Elle était fille des champs et de la solitude ; les plaisirs du monde l'attiraient peu, et elle eût volontiers donné tout le bruit et tout l'éclat de ses fêtes pour

une promenade sur la plage d'Hyères, avec son père, son mari et madame d'Aurebonne.

Mais cet arrangement avait paru plaire à Raoul, et c'était assez pour qu'elle s'empressât d'y souscrire. En se rattachant à la vie, il avait eu hâte de réparer le temps perdu, de secouer l'inaction où l'avaient si longtemps retenu ses pressentiments, de chercher l'emploi de ses facultés brillantes, et de reprendre dans le monde le rang que lui assignaient sa naissance, sa fortune, la distinction de sa personne et de son esprit. Comme ces convalescents qui, au sortir d'une longue maladie, sont avides de tout ce qui leur prouve qu'ils sont guéris et vivants, Raoul, dans ces premiers temps, eût voulu embrasser d'une étreinte tout ce qui pouvait être vu, pensé, dit, parcouru, admiré. Poésie, beaux-arts, livres, causeries, joies mondaines, spectacles de la nature, il eût voulu prodiguer à tout les richesses enfouies de son imagination et de son cœur, l'arriéré de son enthousiasme et de sa jeunesse.

Ces premières années furent douces à madame d'Aurebonne. Après leurs voyages d'été, vers le mois d'octobre, et comme pour fêter un précieux anniversaire, Raoul et Suzanne revenaient auprès d'elle et restaient à Hyères jusqu'à la fin de février. Ils retrouvaient avec charme ces deux toits hospitaliers, presque fraternels, qui les attendaient avec une égale impatience, et où les accueillait, au seuil, le plus indulgent sourire, le plus tendre embrassement. Madame d'Aurebonne jouissait des récits de son fils, de ses succès dans le monde, de ses projets de travail, de son air de santé et de force, de tout ce qu'il lui racontait de bon et de charmant sur les triomphes involontaires de Suzanne dont on saluait partout la chaste et angélique beauté. Le voile de mélancolie et de tristesse trop

souvent répandu sur le front de la Marquise depuis son entretien décisif avec son fils se dissipait alors sous ces bienfaisantes influences.

Cinq ans s'écoulèrent : le terme fatal que Raoul et sa mère avaient autrefois si affreusement redouté, était dépassé depuis longtemps, et ces années avaient glissé sur lui sans autre effet que de le rendre plus vigoureux et plus robuste. Deux beaux enfants étaient venus accroître et consacrer son amour pour Suzanne, et donner à madame d'Aurebonne ces jouissances de la *grand'mère,* qui sont aux joies maternelles ce qu'une belle soirée d'automne est aux ardeurs de l'été. Il semblait donc, qu'après tant d'épreuves, rien ne dût manquer à son bonheur, qu'elle n'eût plus qu'à se reposer sur son œuvre bénie ; et cependant, vers cette époque, le docteur Assandri, qui lui avait voué une admiration passionnée et qui la voyait presque tous les jours, s'aperçut avec un douloureux étonnement qu'elle dépérissait.

Il crut d'abord qu'elle souffrait des longues absences de Raoul, et que cette souffrance s'aggravait par ses efforts pour n'en rien laisser paraître. Mais il remarqua bientôt avec une surprise croissante que c'était justement aux approches du retour de Raoul et pendant son séjour à Hyères, que ce dépérissement devenait plus visible. Alors il s'imagina qu'elle se débattait contre ce sentiment, hélas ! trop commun chez les mères, qui les rend jalouses de leurs belles-filles, et malheureuses de ne plus occuper dans le cœur de leurs fils que la seconde place. Mais quelques jours d'observation attentive lui suffirent pour reconnaître que cette âme d'élite était restée inaccessible à ce sentiment vulgaire, et que pas un nuage n'avait passé sur l'affection de madame d'Aurebonne pour Suzanne. Ce fut alors

sur Raoul qu'il reporta toute son attention, et son étonnement n'eut plus de bornes, lorsque des indices légers, mais irrécusables, lui démontrèrent que Raoul n'était plus aussi tendre ni aussi respectueux pour sa mère.

Dans les premiers temps qui avaient suivi la révélation de madame d'Aurebonne, le bonheur d'échapper à un funeste héritage avait effacé chez son fils toutes les autres impressions. Vivre, être heureux, épouser Suzanne, jeter au loin l'écrasant fardeau sous lequel il pliait depuis tant d'années, il n'avait rien vu au delà. Mais, à mesure que le souvenir de ses angoisses devint peu à peu plus lointain dans sa mémoire, et que, sorti du monde des morts, il s'acclimata au monde des vivants, un changement bizarre, imperceptible, réèl pourtant, s'opéra en lui; il se laissa gagner, à son insu, par les sentiments et les idées de sa nouvelle existence. Au lieu du malade, du condamné saluant d'un cri de reconnaissance la voix qui le délivrait et le sauvait, il redevint ce qu'il eût toujours été sans son idée fixe, le gentilhomme de pure et vieille race, comprenant toutes les susceptibilités de l'honneur, et prêt à laver dans le sang la moindre tache faite à son antique écusson. Dès lors il ressentit moins profondément ce que l'aveu de sa mère avait eu pour lui de bienfaisant et de sauveur, et il en remarqua davantage le côté humiliant et coupable. La première fois que sa pensée s'égara sur cette pente, il tressaillit comme un homme qui, se réveillant tout à coup au milieu d'un accès de somnambulisme, se trouverait au bord d'un toit ou d'un précipice. Ensuite il se répéta mille fois que ce n'était pas possible, et, pour se le prouver à lui-même, il redoubla d'empressements pour sa mère. Cependant ce sentiment, si vague d'abord, puis repoussé avec tant de force, lui revenait sans cesse à l'esprit et s'y implantait

avec d'autant plus de persistance qu'il ne pouvait le confier à personne. En vain s'accusait-il d'ingratitude et avait-il honte de lui-même ! Insensiblement il s'y accoutuma, et bientôt ce ne fut plus de lui seul qu'il eut honte. Il se promit du moins que jamais madame d'Aurebonne ne pourrait soupçonner ce qui se passait dans son cœur ; il oubliait qu'on ne cache rien aux mères, et qu'il est plus facile de les tuer que de les tromper !

La Marquise, nous l'avons dit, lisait dans l'âme de Raoul comme dans un livre ouvert: elle assista, jour par jour, heure par heure, à ce travail intérieur, à cette transformation graduelle qu'il essayait vainement de déguiser ou de combattre. Ce qu'elle en souffrit, nous renonçons à le peindre : cette douleur fut plus aiguë que toutes celles qui l'avaient déchirée lorsqu'elle tremblait pour la vie de son fils. Le premier mouvement de cette énergique nature fut de se révolter, de rompre violemment avec ce rôle d'immolation qui lui dérobait même son dernier bien, de détromper Raoul, et de reconquérir d'un mot son amour. Mais Raoul la croirait-il ? s'il ne la croyait pas, quelle humiliation ! et, s'il la croyait, ne serait-ce pas assez pour lui rendre ces inquiétudes et ces terreurs qui avaient failli le tuer ? madame d'Aurebonne attendit ; elle rentra en elle-même ; elle comprit qu'elle en mourrait, et dès lors se résigna. Une fois résignée, une clarté merveilleuse se fit dans son cœur ; et, de même qu'en un moment suprême la mère avait vaincu la chrétienne, la chrétienne domina la mère. Elle se dit que tout mensonge, quel qu'en fût le motif et l'excuse, était une faute ; que le sien méritait un châtiment ; et s'inclinant sous la volonté divine, remerciant Dieu de l'avoir choisie pour l'expiation, elle le pria, comme une dernière grâce, de ne châtier qu'elle seule.

Il fallut du temps pour briser cette organisation forte et saine. Plusieurs années s'écoulèrent, pendant lesquelles ni Raoul ni Suzanne, absorbés qu'ils étaient par leur bonheur, ne s'aperçurent pas du dépérissement de madame d'Aurebonne. Admirable supériorité de l'amour maternel sur toutes les autres tendresses! Raoul n'avait pas réussi à cacher à sa mère une pensée qu'il s'avouait à peine à lui-même, et elle parvenait à lui cacher une souffrance qui la conduisait au tombeau. Le docteur seul aurait pu la trahir, car il ne s'abusait pas ; mais, au premier mot qu'il lui en dit, elle le rejeta si loin, elle lui prouva si bien qu'elle se portait à merveille et le supplia si ardemment de se taire, de ne pas inquiéter ses enfants, que M. Assandri dominé par cet invincible ascendant que la Marquise avait pris sur lui, comprenant d'ailleurs qu'il y avait là un douloureux mystère contre lequel les soins ordinaires ne pouvaient rien, se décida à garder le silence.

Enfin, au bout de trois ou quatre ans, en automne, au moment où Raoul et Suzanne, suivant leur habitude, débarquaient devant les deux blanches maisons d'Almanare ils trouvèrent le docteur qui les attendait seul sur la plage ; il était sombre, et fixait sur Raoul des regards presque courroucés.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda avec effroi M. d'Aurebonne.

— Il y a... que votre mère est malade, répondit le docteur d'un ton brusque..

Dès ce moment, tout ce qui, dans le cœur de Raoul, n'était pas amour et vénération pour sa mère, s'effaça et disparut ; quelques instants après, lorsque agenouillé près du lit de madame d'Aurebonne, qui n'avait pas eu la force de se lever, il vit les ravages de la maladie sur ce noble visage, le cri de son désespoir fut si irrésistible et si vrai, que la Marquise comprit

qu'elle retrouvait son fils tout entier : elle se sentit pardonnée et consolée. Peut-être même, si l'on avait pu descendre dans son âme, aurait-on reconnu que ce moment et ceux qui suivirent, furent les plus doux de cette vie si douloureusement éprouvée. Il semblait à madame d'Aurebonne que ses souffrances et sa fin prochaine la purifiaient entièrement aux yeux de Raoul, qu'elles achevaient de désarmer en lui ce sentiment de susceptibilité chevaleresque dont elle avait tant souffert et dont elle était fière désormais, car cette inflexible appréciation de l'honneur révélait une grande âme. En même temps, par une sorte de superstition consolante, la Marquise se persuadait que sa vie rachetait définitivement celle de Raoul, et que Dieu, en acceptant cette substitution et ce sacrifice, lui annonçait qu'il avait eu pitié de ses prières et de ses larmes.

Aussi, pendant ces dernières semaines, les yeux de madame d'Aurebonne se fixaient-ils sur Raoul avec une expression ineffable, où l'amour maternel paraissait déjà éclairé et sanctifié par l'amour céleste. Elle l'encourageait et le consolait, lui répétant sans cesse que jamais elle n'avait été plus heureuse. Une ou deux fois, Raoul, dans l'entraînement de sa douleur, fut sur le point de lui tout dire, de lui avouer, comme un crime, le sentiment cruel dont il n'avait pu se défendre : elle le prévint ; elle réussit à arrêter son aveu sur ses lèvres, et rien ne troubla la tranquillité mélancolique de ces jours de réparation et de deuil.

Le dernier jour d'octobre, par une belle et douce soirée, madame d'Aurebonne, sans se plaindre de souffrances plus vives, demanda à être portée près de sa fenêtre. Le ciel était pur ; le soleil couchant répandait des teintes enflammées sur la mer et les lointains ; une brise tiède et embaumée arrivait jusqu'à

la chambre; les traits de la malade s'illuminaient d'une sérénité divine.

Le docteur avait averti d'un regard Raoul et Suzanne que les derniers instants approchaient. Le prêtre venait de sortir, après avoir passé avec madame d'Aurcbonne une partie de la journée. Les deux enfants, joignant leurs petites mains, récitaient les prières que leur mère leur avait apprises, et pleuraient de voir pleurer autour d'eux.

En ce moment, la Marquise, recueillant ses forces, fit signe à son fils et à sa belle-fille de se retirer au fond de la chambre, et au docteur de s'approcher.

— Madame, mumura-t-il à son oreille, n'avez-vous rien à faire dire..... plus tard..... à Raoul?

— Docteur, demanda-t-elle bien bas, y a-t-il un âge où le fils d'un homme mort de la poitrine peut se croire irrévocablement préservé de la maladie de son père? Y a-t-il certitude?

M. Assandri réfléchit un instant, puis répondit:

— Probabilité, oui; certitude, jamais.

— Eh bien! alors, vous n'aurez jamais rien à dire de ma part à Raoul, reprit la mourante en se laissant retomber.

C'était le dernier sacrifice, et ce furent aussi les dernières paroles qu'elle prononça. Pendant quelques minutes, on vit ses lèvres se remuer comme pour une prière; puis elle fixa son regard, déjà voilé des ombres de la mort, sur Raoul qui sanglotait, soutenu par Suzanne, — et elle expira.

Dans le cimetière d'Hyères, modeste enceinte que désignent à l'œil du passant de sombres pyramides de cyprès, on voit un tombeau très-simple avec cette inscription:

» Ici repose la marquise d'Aurebonne, morte à Hyères, dans
» un âge peu avancé, le 31 octobre 1846.

» Priez pour elle ! »

Un peu plus bas, une autre main a gravé, en caractères irréguliers, mais très-lisibles :

« *Martyre et Sainte* ! »

Raoul ne sait pas, il ne saura jamais que ces trois mots ont été écrits par le docteur Assandri, — qui a tout deviné.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

OU

UN BIEN AVERTI EN VAUT DEUX.

I

A une époque qui nous semble aujourd'hui perdue dans la brume des fictions mythologiques, au mois de mai 1847, deux jeunes gens sortaient, fort échauffés, du club de la rue Grange-Batelière. Il n'était guère que deux heures du matin, et il avait fallu sans doute des raisons bien puissantes pour qu'ils abrégeassent à ce point la soirée.

— Christian, disait l'un deux, t'imagines-tu un malheur pareil? Cinquante-sept rubbers perdus de suite en une semaine! quatre cent dix-huit fiches! un louis la fiche, dix louis de pari, les proportions, les honneurs... fais l'addition.

— A qui te plains-tu, Émilien? Toi, du moins, tu as eu le plaisir de t'amuser pendant huit jours! Mais moi, en cinq minutes... regarde quel guignon!... Cet imbécile de du Breuil avait passé sept fois... très-bien! Maxime prend la main; je fais banquo, c'était indiqué; il gagne; — rebanquo; il regagna

encore ; total cinq cent quarante louis. Je m'entête ; troisième banquo... il amène pour lui un valet, pour moi un dix ; je respire ; je croyais tous les valets sortis... ah ! bien oui ! un diable de valet de trèfle, le dernier qui fût au talon, est venu couronner mon infortune... et maintenant, me voilà débiteur de mille quatre-vingts louis, si l'arithmétique est une science certaine !

— Christian, comment allons-nous faire?

— Je puis payer, mais tout juste ; il ne me restera pas cinquante centimes.

— Moi aussi ; mais jusqu'en septembre, plus rien ; pas de quoi passer le pont des Arts.

— Ainsi donc, adieu nos courses de printemps! Adieu, Chantilly ! adieu, Florette ! adieu, Rosalinde !

Ici Émilien prit un air tragique : — Christian, dit-il, du courage! Nous n'avons qu'une ressource ; elle est désespérée, mais il faut faire de nécessité vertu ; nous sommes condamnés à aller dans le monde !

— Dans le monde? Tu me fais frémir... Qu'entends-tu par là, mon ami ?

— J'entends ces contrées majestueuses et austères, ces salons de bonne compagnie où l'on s'ennuie noblement, et où nous n'avons, hélas ! la chance de rencontrer, en fait de femmes, que nos tantes, nos cousines, nos sœurs, et avec elles leurs amies, et les amies de leurs amies ! C'est triste, j'en conviens, mais là, du moins, nous pouvons faire une figure passable sans argent. On a toujours, dans quelque vieux coffre, un fond de cravates et de gants ; on ne saurait manquer de trouver quelque bonne parente, heureuse de vous conduire, dans sa voiture, rue de Bourbon ou rue de Varennes, et de vous arracher aux griffes du démon. On ne joue pas ; on est

bien vêtu; on ne dit pas grand'chose; on répond convenablement aux jeunes personnes à marier qui essaient de vous convertir, et on arrive ainsi, avec autant de décence que d'économie, au moment où l'on peut quitter Paris sans manquer à ce qu'on se doit à soi-même...

— Au diable! je voudrais bien ne me devoir qu'à moi-même; j'aurais soin de ne pas me payer, et je ne serais pas forcé de recourir à ta médecine!... Au fait, tu as raison! Après un Waterloo comme celui de ce soir, une retraite honorable bien gantée et bien cravatée, est le meilleur parti qui nous reste.

— Et à ce propos, Christian, j'ai envie de profiter de l'occasion pour te rappeler une promesse.

— Laquelle?

— Voilà bien longtemps que tu m'as promis de me présenter à la marquise de Mervyn.

— Tiens! c'est vrai, cette chère Marquise! il y a un siècle que je ne l'ai vue!..... Avec notre déplorable existence, enfermée dans cet horizon de jeu, de soupers, de cigares, et autres, les semaines et les mois s'écoulent, et on finit par devenir oublieux de tout ce dont on devrait se souvenir, indifférent à tout ce qu'on devrait aimer!

— Très-bien, Christian! je vois que le remède opère déjà; tu as perdu tout ton argent, tu deviens sentimental; c'est bon signe : à quand notre première visite chez madame de Mervyn?

— Quand tu voudras; mais à une condition, c'est que tu ne lui feras pas la cour...

— Bah! est-ce que tu es amoureux d'elle?

— Non, mais je suis l'ami intime de son mari.

— Eh bien! raison de plus.

— Oh ! Émilien, je t'en conjure ! pas de paradoxe de commis-voyageur ; ce serait pire que tes fiches et que mon valet de trèfle.

— Soit, je ne plaisante plus ; seulement, toi qui es un peu poëte, parle-moi donc de cette adorable Marquise, pour qu'avant de lui être présenté, je sache d'avance à quoi m'en tenir sur ses perfections et ses mérites...

— Madame de Mervyn a vingt-deux ans ; il y a trois ans qu'elle est mariée ; il y en a vingt que je la connais ; nous sommes nés, nous avons grandi ensemble : au fond de notre Bretagne, il y a encore de ces vieilles familles, bien patriarcales, bien pures, nobles de traditions, d'habitudes et de cœur tout autant que de blason, et que le souffle de nos mœurs modernes n'a pas encore effleurées ! La famille de Preilles est de celles-là !... Le comte de Preilles, ancien compagnon d'armes de Cathelineau et de Lescure, était l'ami de mon père ; deux hommes du même temps et de même trempe, Émilien, liés par les mêmes souvenirs, ayant fait les mêmes guerres, taillés tous deux dans un même bloc de notre granit !... Mon père se maria le premier ; je naquis l'année suivante ; puis vint le tour du comte de Preilles, qui eut une fille dix-huit mois après ; cette fille, c'est madame de Mervyn.

— Mais comment, avec tous ces liens d'amitié entre vos parents et vos familles, n'a-t-on pas songé à te la faire épouser ?

— Le sais-je ? c'est peut-être cette intimité même qui m'a empêché de voir en Sidonie de Preilles autre chose qu'une sœur, un camarade... Lorsque nous jouions ensemble, tout enfants, dans la grande cour de l'hôtel de Preilles ou sous les marronniers de notre jardin, je ne songeais jamais que cette petite fille, barbouillée de confitures, à laquelle je donnais des

coups de poing et qui ripostait en me pinçant de ses doigts noircis d'encre, serait un jour une jeune personne à marier!... Je l'aimais tout uniment, de bonne amitié, sans arrière-pensée sentimentale; et, plus tard, lorsque partant pour le couvent, ou me voyant partir pour le collége après les vacances, elle me tendait ses joues fraîches et roses, les deux gros baisers que nous échangions ne m'ont jamais fait battre le cœur.

— Pourtant, elle était déjà jolie?

— Oh! charmante!... mais j'étais encore en rhétorique, lorsque j'eus le malheur de perdre, à six mois de distance, mon père et ma mère! Je n'avais pas encore dix-huit ans! Ah! c'est la cause de mes folies et de mes fautes. Malheur à celui qui perd avant le temps ces guides bien-aimés! Malheur au jeune homme qui, prêt à entrer dans le monde, cherche en vain auprès de lui cette main attentive et fidèle, prompte à lui montrer la vraie route, à le soutenir quand il hésite, à le relever quand il chancèle! Ainsi qu'à toi, ce bonheur m'a manqué... Je me suis trouvé à dix-huit ans libre, riche, émancipé; et, par une triste condition de notre époque, l'inaction même et l'oisiveté se présentaient à moi comme des mérites, puisque mes sentiments et mes convictions politiques me fermaient toute carrière officielle... Mon parti fut bientôt pris; je laissai là ma maison de Saint-Brieuc, mon château de Kermeël, mes terres, mon tuteur qui se désolait, mes fermiers qui payaient tant bien que mal; je louai mon petit entresol de la rue de la Ville-l'Évêque; je me fis recevoir du Jockey-Club..: et voilà comment j'ai négligé, depuis six ans, Sidonie de Preilles, comment j'ai eu l'infirmité de devenir, en style de journal, *un lion parisien*, comment j'ai mangé un petit quart

de ma fortune, et comment un valet de trèfle m'a coûté, cette nuit, mille louis !...

— Et pendant ce temps-là, mademoiselle de Preilles épousait le marquis de Mervyn?

— Oui, ce bon et aimable Edmond, un autre ami à moi... Mais celui-ci n'a pas échappé à un péril d'un autre genre... Vif, bien tourné, spirituel, aimant la liberté, les arts, le plaisir, il a eu des parents de la vieille école qui l'ont tenu fort à l'étroit jusqu'à son mariage. Il s'est marié comme on s'émancipe... En outre, Sidonie était ravissante... Il l'a aimée passionnément... pendant dix-huit mois... Après quoi, le souvenir de sa servitude lui a fait commettre la même sottise qu'à moi ma complète indépendance : il a été atteint de cette contagion de *Parisianisme*, qui fera bientôt ressembler nos pauvres villes de province à des cloîtres abandonnés... Sidonie était trop jeune, elle avait trop peu d'expérience pour comprendre ou pressentir les dangers qui menaceraient son bonheur dans ce diable de Paris... Quelle est la femme de vingt ans qui s'effraie de l'idée de commander elle-même ses chapeaux à Barenne, ses robes à Victorine, et d'aller entendre Mario et Lablache? M. et madame de Mervyn se sont installés ici d'une façon charmante; ils ont acheté un joli petit hôtel, avenue de Marbeuf... serre-chaude, jardin, rien n'y manque... Pendant les premiers mois tout a marché à merveille... Mais bah ! Edmond a mis le pied dans notre monde; j'ai été son parrain au club; il est allé à l'Opéra, avec sa femme d'abord, seul ensuite... sa vertu est un peu fragile; elle a succombé aux agaceries de ces damnées créatures, dont le règne, Émilien, est notre honte, en attendant qu'il soit notre perte... Clorinde, Esther, Rosemonde, Adina, Florine, filles du démon à qui nous livrons en pâture

les plus belles années de notre jeunesse, les plus fraîches émotions de nos cœurs, les plus riches lambeaux de nos patrimoines! celles-là, vois-tu, sont pour le moment les vraies reines de France, et elles étoufferont de leurs griffes veloutées toutes les autres royautés! A elles l'élégance suprême, les prodigalités princières, le luxe des sens et de la matière élevée jusqu'à la poésie; aux honnêtes femmes, la ruine en perspective et l'abandon en réalité; c'est ainsi que la marquise de Mervyn, à vingt-deux ans, mille fois plus belle que ses indignes rivales, languit, seule et triste, au fond de son hôtel désert, pendant que son mari fait des folies ruineuses!

— Bravo, Christian! tes malheurs au lansquenet ne t'ont pas rendu seulement élégiaque, mais dithyrambique! Parlez-moi, pour prêcher avec éloquence, d'un joueur mis à sec par un valet de trèfle... Le héros de Regnard, en pareille circonstance, ne revient qu'à Angélique... Toi, tu reviens à la vertu; c'est encore mieux...

— Moque-toi de moi tant que tu voudras, Émilien! tu en as le droit; je suis bien inconséquent, mais au moins je suis sincère... Tu le sais, il y a dans mon imagination mobile, dans ma nature enthousiaste, susceptible d'impressions si diverses et même si contraires, de quoi faire, tour à tour ou tout ensemble, un homme de plaisir et un homme de bien, un étourdi et un rêveur! Il y a quelques minutes, quand nous étions là-bas, au milieu de ces bons sujets qui nous gagnaient notre argent, de cette atmosphère de fumée, de quolibets et d'histoires court-vêtues, je persiflais gaiement la mauvaise fortune, je tendais une main froide et calme à cette idéale statue du Commandeur qui nous apparaît à tous, plus ou moins pendant ces fiévreuses veillées... Mais ici, seul avec toi, après cette

promenade à travers les boulevards qui m'a rafraîchi le sang, sous ce beau ciel étoilé dont la sérénité contraste avec le trouble de nos cœurs, laisse-moi te le dire, Émilien, nous menons une triste vie. Les hommes plus sérieux que nous prétendent que la France est à la veille de catastrophes douloureuses, que la société actuelle marche aux abîmes, qu'avant peu se rallumera une guerre terrible entre les classes pauvres et les classes riches, les déshérités et les heureux... Eh bien! serons-nous purs de tout reproche dans les préliminaires de cette guerre impie? Que répondrons-nous si l'on nous demande compte de ce que nous aurons fait pour la prévenir, des leçons et des exemples par lesquels nous aurons fermé la bouche à l'anathème, arrêté le bras à la révolte? Suffira-t-il de prendre nos fusils quand le moment sera venu, de descendre dans la rue sans pâlir, et de tenir bravement notre rang parmi les défenseurs de la société menacée? Je te le répète, Émilien, nous sommes coupables, et ce ne sont pas là les exemples que nous ont légués nos pères.

— Il est possible que tu aies raison, mais je t'avoue que je tombe de sommeil. Nous voici arrivé à ma porte; va te coucher, Christian, et puissent de doux rêves te rendre ton argent et tes vertus! Quand me conduis-tu chez la marquise de Mervyn?

— Demain, elle va, je crois, finir sa soirée chez sa tante de Séverolles, qui est aussi quelque peu ma parente; mais il lui sera très-facile de nous recevoir en *prima sera*, vers huit heures. Veux-tu que je vienne te prendre?

— C'est convenu. Adieu, Christian!

Et la porte d'une des plus jolies maisons de la rue de l'Arcade se referma sur Émilien de Tréville. Trois minutes après,

Christian de Kermoël rentrait chez lui. Nous les laisserons dormir de ce profond sommeil qui suit, dit-on, les grands désastres, et qui, pour nos héros maltraités par le whist et le lansquenet, ressembla sans doute au sommeil du repentir plutôt qu'à celui de l'innocence.

II

Le lendemain, vers six heures du soir, la marquise de Mervyn, plongée dans une vaste causeuse, au fond d'un petit salon où elle se tenait d'habitude, tournait un regard distrait du côté de sa fenêtre, dont les abat-jours à demi baissés laissaient apercevoir une échappée de ciel et de jardin. La Marquise était seule, et il y avait dans le mélancolique affaissement de sa pose, dans la tristesse peinte sur son charmant visage, dans quelques traces bleuâtres qui cernaient ses grands yeux noirs, quelques-uns de ces irrécusables indices où se révèle une femme négligée par l'homme qu'elle aime, et trop aimante encore pour s'armer contre lui de coquetterie ou d'indifférence. Sa toilette même, quoiqu'il fût facile d'y reconnaître une élégance native, et, pour ainsi dire, involontaire, prouvait que madame de Mervyn n'en était plus, vis-à-vis de son mari, à cette phase délicieuse où la femme croit devoir varier sans cesse ses moyens de plaire, pour se montrer toujours nouvelle en restant toujours la même, et que, ne s'habillant plus pour lui, elle ne s'habillait encore pour personne. Ainsi, le petit bonnet qui encadrait à merveille l'ovale un peu pâle de sa figure, et d'où s'échappaient quelques boucles de cheveux châtains, datait évidemment de quelques heures, c'était évidemment le matin

qu'elle avait serré autour de sa taille souple et fine ce joli peignoir de mousseline blanche, et chaussé son pied mince et cambré de ce brodequin verni; depuis, elle n'y avait plus rien changé; à quoi bon?

De temps à autre les regards de madame de Mervyn se détournaient de la fenêtre, et se fixaient sur la pendule; six heures venaient de sonner.

En ce moment, un domestique souleva la portière, et dit avec la gravité officielle d'un serviteur de bonne maison :

— M. le Marquis fait dire à madame la Marquise qu'il ne rentrera pas pour dîner.

Ces paroles attristèrent madame de Mervyn plus qu'elles ne la surprirent. — Je m'y attendais, dit-elle, en secouant mélancoliquement sa jolie tête: c'est la troisième fois depuis lundi!

Quelques minutes après, une caméristе, jeune et bien tournée, entra sur la pointe du pied, jeta sur sa maîtresse un regard de compassion profonde, fit du bruit pour attirer son attention, et, voyant qu'elle n'y réussissait pas, finit par lui dire :

— Madame la Marquise ira-t-elle ce soir chez madame de Séverolles?

— Je n'en sais rien.

— Préparerai-je pour madame la Marquise la robe de crêpe rose ou celle de poult de soie blanc?

— Comme vous voudrez.

— Faudra-t-il faire avertir Mariton?

— Si vous voulez.

— Dirai-je au cocher de tenir la voiture prête pour dix heures?

— Cela m'est égal.

— Madame n'aurait-elle pas envie d'essayer ce soir la garniture d'opales qui lui a été apportée de chez Jeannisset?

— Ni oui, ni non.

— Peut-être, à cause de la saison, vaudrait-il mieux simplement des fleurs?

— Peut-être.

— Le jardinier vient d'apporter de belles roses mousseuses qui feraient très-bien au corsage et dans les cheveux de Madame !...

— C'est possible.

Si Juliette, la fidèle caméristе, eût été plus familière avec Molière et le *Mariage forcé,* elle eût pensé que les réponses de madame de Mervyn ressemblaient fort à celles du sceptique Marfurius. Et, en effet, est-il un septicisme plus cruel que celui d'un cœur qui doute de tout en doutant de ce qu'il aime? Mais, peu versée dans le répertoire de la comédie, elle se contenta de dire entre ses dents :

— Pauvre femme! voilà donc où on en vient avec ces monstres d'hommes ! Oh ! les maris! les maris ! dès que j'en aurai trouvé un, je demanderai qu'on étrangle tous les autres.

Ici, le domestique, dont la première apparition avait ajouté à la tristesse de madame de Mervyn en lui annonçant qu'elle dînerait seule, rentra dans le salon, apportant une lettre sur un plateau de vermeil :

— De la part de M. le vicomte Christian de Kermoël, dit-il en la présentant à la Marquise.

— Christian ! ce cher ami ! s'écria avec un mouvement de joie madame de Mervyn, qui s'empara lestement du papier. Il ne m'oublie donc pas tout à fait! Voyons ce qu'il peut avoir à me dire !

Et elle ouvrit la lettre, qu'elle lut à demi-voix, en s'interrompant de temps en temps.

« Madame la Marquise...»

— Ah ! ça, quelle mouche le pique? sommes-nous brouillés? depuis quand ne m'appelle-t-il plus, comme toujours, sa chère Sidonie?

« Madame la Marquise, un de mes amis, M. Émilien de Tréville, m'a exprimé le désir d'avoir l'honneur de vous être présenté. »

— Le désir! avoir l'honneur! comme c'est solennel! que lui ai-je donc fait à ce bon Christian, pour me traiter avec tant de cérémonie?...

« ... l'honneur de vous être présenté. Vous savez que les Tréville figurent parmi les plus grandes familles d'Alençon. »

— Qu'est-ce que cela me fait, du moment que Christian le présente? Encore une fois je m'y perds...

« ... d'Alençon. M. Émilien de Tréville est un de nos jeunes gens les plus élégants; je suis sûr que vous le trouverez très-aimable; il a une charmante voix de tenor et pourra chanter avec vous vos duos de la *Sonnambula* et du *Comte Ory*. On prétend que c'est là un des avantages naturels ou acquis auxquels les femmes sont le plus sensibles; ce qu'elles aiment aussi, dit-on, ce sont les nouvelles figures, et de vieux amis qu'elles savent par cœur, ne peuvent, j'en suis sûr, que leur paraître très-fades, auprès d'une nouvelle connaissance parée de toutes les séductions de l'imprévu. Je crois donc, madame

la Marquise, que vous me remercierez de vous avoir amené M. Émilien de Tréville, et je suis, en attendant votre réponse, votre bien humble et bien dévoué serviteur,

» Le vicomte CHRISTIAN DE KERMOEL. »

— Voilà une étrange lettre! reprit à la fin la Marquise en laissant tomber le papier sur ses genoux. Je ne comprends rien à cet étalage des séductions et des agréments de M. de Tréville. Qu'il soit beau comme Don Juan et mette sa cravate comme Brummel, que m'importe! Qu'il chante bien, et que nous puissions dire ensemble quelques duos de Rossini, j'en suis ravie... mais pourquoi Christian m'en parle-t-il de ce ton? Pourquoi a-t-il l'air fâché que son ami soit aimable, et, s'il en est fâché, pourquoi me le présente-t-il? Le plus ou le moins de perfection de M. de Tréville compte-t-il pour quelque chose, lorsqu'il s'agit de le recevoir, amené par un bon camarade d'enfance, tel que l'est et le sera toujours pour moi Christian? Est-ce là ce qu'on apprend dans la belle vie que mènent ces messieurs?... Hélas! j'aimais mieux notre bonhomie de Saint-Brieuc. Il faut pourtant que je lui réponde... Juliette, donnez-moi mon écritoire!

Madame de Mervyn se mit à écrire très-vite : « Mon cher Christian, pourquoi ne pas m'écrire tout simplement : Ma chère Sidonie, je vais vous amener dans quelques heures un mien ami, Émilien de Tréville; recevez-le avec les honneurs dus au rang que lui donne auprès de vous mon amitié!...

— Oui, dit-elle en s'arrêtant et en élevant sa plume à la hauteur de ses jolies lèvres; voilà comment je lui aurais écrit, à Saint-Brieuc, dans notre bon temps; mais qui sait si à Paris les

choses se passent de même? Qui sait si cette lettre ne paraîtrait pas trop familière?... Essayons autre chose...

Elle déchira la première lettre, et en commença une seconde:

— « Mon cher monsieur, » non, c'est stupide... « Mon cher Vicomte, je recevrai avec un grand plaisir quiconque se présentera chez moi sous vos auspices... »

— Oh! *quiconque! sous vos auspices!* c'est encore pire! Je tombe dans le style d'expéditionnaire... Vraiment, entre ce sot formalisme et le trop de familiarité, je ne sais qu'écrire! Méchant Christian! Il m'a gâté un plaisir, à moi qui en ai si peu, le plaisir de lire son écriture, et de lui montrer, en accueillant son ami, combien je suis fidèle à son amitié... Il faut pourtant en finir... décidément je n'écrirai pas... Juliette, qui a porté la lettre de M. de Kermoël?

— C'est son valet de chambre; il attend la réponse...

— Le vieux Baptiste! dites-lui d'entrer..... Fort bien... Baptiste, vous direz de ma part à M. de Kermoël que je serai très-heureuse de le recevoir, ainsi que M. de Tréville; que je les attendrai jusqu'à dix heures; que s'ils veulent même subir deux ennuis au lieu d'un, je pourrai les conduire chez madame de Séverolles...

Baptiste s'inclina et sortit. Madame de Mervyn, restée seule, fut tout étonnée de reconnaître qu'elle s'était impatientée contre Christian et contre elle-même; qu'elle avait commencé et déchiré deux lettres, gâté deux feuilles de papier, mais qu'en somme elle s'était sentie vivre, pendant cette demi-heure, plus que dans toutes les journées précédentes, et qu'elle se trouvait moins abattue, moins découragée qu'auparavant. Juliette allait et venait dans l'appartement. La Marquise l'appela;

— Juliette!

— Madame !

— Décidément j'irai chez madame de Séverolles; il faudra dire au cocher de préparer la calèche, parce que j'aurai peut-être deux personnes à conduire...

— Oui, Madame.

— Et puis, écoutez-moi : au lieu de m'habiller à neuf heures, je m'habillerai à sept ; nous n'avons pas besoin de Mariton ; vous me coifferez en cheveux, avec une garniture de fleurs naturelles et le corsage pareil. Je mettrai ma robe de crêpe rose ; apprêtez tout, pour qu'à huit heures je sois habillée !

Et après avoir donné ces ordres souverains, madame de Mervyn alla dîner comme dînent les femmes lorsqu'elles ont quelque chose en tête, c'est-à-dire fort peu et fort vite.

A huit heures, la Marquise, transformée par la plus fraîche et la plus élégante toilette qui se puisse imaginer, était rentrée dans son petit salon, où tout semblait, comme par enchantement, s'être disposé pour donner un cadre plus gracieux et plus coquet à sa beauté et à sa grâce. La nuit n'était pas encore tout à fait tombée ; la pâle lueur du crépuscule glissait à travers les jalousies, les fenêtres ouvertes et les rideaux entr'ouverts. Un souffle attiédi par le soleil du jour, embaumé par les acacias du jardin, montait par bouffées inégales, jouant à travers les tentures, et mêlant toutes les vagues senteurs d'une soirée de printemps à l'odeur plus vive des roses blanches que madame de Mervyn portait dans ses cheveux, et de celles qu'elle avait placées elle-même dans deux charmantes coupes de vieux Sèvres. Une lampe au globe d'albâtre, noyée dans des touffes de géraniums et suspendue au plafond, confondait sa clarté mystérieuse avec celle qui venait du dehors, si bien qu'on eût dit entre l'appartement et le jardin un doux

échange de lumière et de parfum. Les bruits de Paris, le roulement des voitures parcourant la grande avenue des Champs-Élysées n'arrivaient à l'oreille qu'amoindris par la distance, et comme une sorte de basse continue sur laquelle s'élevait, pareil aux points d'orgue de la prima donna dans un morceau d'ensemble, le chant d'un rossignol caché dans un massif voisin, et jetant à la nuit ses mélodieux préludes.

La Marquise rêvait, une inquiétude bizarre s'était emparée de son esprit, et son cœur, qu'elle avait condamné depuis quelque temps à une résignation triste et morne, retrouvait quelques-uns de ses battements d'autrefois. Elle songeait à ces deux jeunes gens qui allaient animer pour quelques instants sa solitude, à la nécessité de ne pas leur paraître trop provinciale et trop maussade ; elle songeait aussi à la singulière lettre de Christian de Kermoël, et se demandait vingt fois en une minute pourquoi il lui avait écrit d'une manière si cérémonieuse, lui qui l'avait toujours traitée avec le sans-façon d'une vieille et franche amitié. Enfin, elle pensait à son mari, à son mari absent, qu'elle ne voyait presque plus, qui sortait tous les jours vers deux ou trois heures, et ne rentrait d'ordinaire que bien avant dans la nuit.

— Si Edmond était ici, murmurait-elle en faisant involontairement auprès d'elle, sur la causeuse, une place vide où l'ingrat ne s'asseyait plus ; si Edmond était ici, que cette heure serait douce ! qu'il y aurait de charme à regarder ensemble ces clartés mourantes, à respirer ensemble ces vagues parfums ! Ce charme si doux et si pur, il le goûtait jadis avec ivresse : qu'ai-je donc fait pour le détourner ainsi de moi ? Il me disait que j'étais belle... ne le suis-je plus ? A-t-il pu me reprocher un caprice, une marque d'indifférence ou de froi-

deur? Dans mes yeux comme sur mes lèvres, a-t-il jamais pu surprendre autre chose que la tendresse la plus vraie, la plus soumise, la plus égale, la plus dévouée? Oh! Edmond! Edmond! vous me disiez alors que votre amour était immortel comme nos âmes, qu'il y avait en lui de quoi défrayer toute une vie de bonheur, et que vous pouviez en prodiguer les trésors, parce que ces trésors étaient infinis! Pourquoi donc ce qui devait être éternel s'est-il effacé si vite? Trois ans, et plus un mot, plus un regard, plus une étreinte... Deux étrangers qu'unit un lien légal, et qui vivent, par convenance, dans la même maison... voilà ce que nous sommes aujourd'hui!... Et je ne sais rien de ce qu'il fait!... Peut-être a-t-il des chagrins, des peines, et je les ignore!... Quels sont donc ces peines et ces chagrins qu'on ne peut pas confier à la compagne qu'on s'est choisie devant les hommes et devant Dieu? Ah! je sens que mon bonheur m'échappe, que le cœur d'Edmond ne m'appartient plus... Je l'ai perdu, et je ne sais, hélas! ni pourquoi je le perds, ni comment je pourrais y rentrer!... Je ne sais que l'aimer, et ce n'est sans doute pas assez!...

La Marquise en était là de ces réflexions mélancoliques, lorsque la portière se souleva, et la voix du domestique annonça :

— Monsieur le vicomte de Kermoël! monsieur le comte de Tréville!

III

Entre eux et dans le genre particulier d'existence et d'habitudes qu'ils ont adopté, les uns par goût, les autres par ton,

tous nos jeunes gens élégants se ressemblent : on pourrait dire que c'est la même coupe d'esprit comme c'est la même coupe d'habit et la même forme de chapeau. Il serait difficile qu'il en fût autrement. Le rôle qu'ils jouent les condamne à cacher tout ce côté sincère, passionné, qui tient aux sentiments les plus vrais de l'âme, et qui forme l'originalité native, la diversité infinie des passions, des physionomies et des caractères. Sur ces originalités diverses ils appliquent une surface brillante, froide et uniforme ; et, comme leur élégance devient une sorte de franc-maçonnerie à l'usage de quelques adeptes, comme leur esprit s'enferme volontairement dans un ordre d'idées très-restreint, comme le répertoire des petits théâtres, des acteurs en vogue et de quelques femmes entretenues qui se font faire leurs bons mots par des académiciens et des vaudevillistes, défraie tout leur vocabulaire, il devient presque impossible de les distinguer.

Mais une fois rendus à eux-mêmes, au libre exercice de leurs facultés intellectuelles, les nuances reparaissent, et on aurait pu en indiquer de nombreuses entre Christian de Kermoël et Emilien de Tréville.

Christian était un de ces hommes tels qu'en créent les civilisations mauvaises, qui n'ayant pas d'occasion d'exercer leurs qualités, et en ayant beaucoup de pratiquer leurs défauts, finissent par ne montrer que ce qu'ils ont de mauvais, et ne dissimuler que ce qu'ils auraient de bon. A la fois léger et enthousiaste, il ne voulait paraître que léger. Il avait parcouru en artiste et en poëte l'Espagne, l'Italie et la Suisse, mais il affectait de ne rien dire, justement parce qu'il eût été naturel d'en parler, et qu'il était par conséquent plus élégant de s'en taire. Une scène de Shakspeare, une symphonie de Beethoven, un

air de *Freyschutz* ou de *Don Juan* le faisaient tressaillir et pleurer ; mais il se fût jugé lui-même souverainement ridicule, 'il eût laissé deviner son émotion, et il affirmait avec un grand sérieux ne rien connaître de comparable, en musique, à l'air du *tra la la*, et, en poésie, au récit de Bilboquet dans les *Saltimbanques*.

Émilien de Tréville avait l'âme moins poétique, l'imagination moins vive que Christian ; comme il était fort joli garçon, et chantait aussi bien la mélodie sentimentale que la joyeuse chansonnette, il avait été fort gâté par les femmes, au moins par certaines femmes, les seules qu'avoue aujourd'hui un homme officiellement élégant. Ses succès faciles et nombreux lui avaient persuadé qu'en fait de conquêtes, il pouvait répéter, après Fouquet : *Quò non ascendam*? et qu'en transportant l'arsenal de ses séductions de la place Bréda ou de la rue Notre-Dame-de-Lorette dans les faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, il ne rencontrerait de différence que dans la qualité : seulement, le temps ou le goût lui avait manqué jusque-là pour en faire l'expérience, et il eût dit volontiers, à propos de ses chances auprès des duchesses, comme ce monsieur à qui l'on demandait s'il savait jouer du violon : « C'est possible, je n'ai jamais essayé. »

Rendons pourtant cette justice à Emilien : bien que son ami Christian lui reprochât de commettre, entre deux et trois heures du matin, des paradoxes de commis-voyageur, il était trop bien élevé pour tomber dans cette grossière erreur, qui consiste à croire qu'on plaît aux femmes du monde par les mêmes procédés qu'aux actrices et aux servantes d'auberge.

Ceci posé, nous imiterons madame de Mervyn ; nous ferons

signe à nos deux héros de s'asseoir, et nous laisserons se dérouler au hasard la conversation.

Pour une Bretonne arrivée à Paris depuis dix-huit mois à peine, madame de Mervyn se tira fort bien du premier moment ; elle posa à côté d'elle un livre qu'elle ne lisait pas, se souleva à demi, tendit la main à Christian, et salua Emilien d'un bienveillant sourire, tout cela, avec une sobriété de gestes, une perfection de nuances qui faisaient honneur à sa distinction naturelle.

— Monsieur, dit-elle à Emilien, j'avais fort à me plaindre de l'abandon de M. de Kermoël; il a voulu tout se faire pardonner en une fois... c'est donc à lui que je pardonne, et c'est vous que je remercie.

Tout en parlant, la Marquise remarqua, sans se l'expliquer, une nouvelle singularité de Christian ; autant elle avait été frappée du ton cérémonieux de la lettre dans laquelle il lui demandait la permission de lui présenter son ami, autant elle fut surprise du soin qu'il semblait prendre en ce moment pour constater entre elle et lui une parfaite intimité.

— Chère Madame, lui dit-il, vous voyez devant vous deux joueurs convertis, deux pécheurs pénitents...

— Ah ! c'est moi qui suis la pénitence ! répliqua en souriant la Marquise : savez-vous, Christian, qu'il n'y a que de vieux amis pour faire de pareils compliments !

— Alors, madame la Marquise, fit Emilien, se redressant dans sa cravate et pressé de profiter de son premier avantage, j'implorerai de votre bonté la plus précieuse des faveurs...

— Et laquelle ?

— Le titre de nouvel ami, autorisé à réparer les gaucheries des anciens, en vous disant que ce n'est pas notre pénitence

que nous venons chercher ici, mais le moyen le plus infaillible et le plus aimable de persister dans notre conversion.

— Attrape ! ajouta *in petto* Emilien en regardant Christian qui se mordit les lèvres.

— Compliment de coiffeur ! pensa celui-ci pour se consoler.

La conversation marcha ainsi, chatoyante, capricieuse, inégale, pareille à ces écheveaux de fil ou de soie que dévide une main légère, et qui, tour à tour, s'enchevêtrent ou se débrouillent ; elle effleura une foule de sujets, passant d'une apologie du cigare à un joli mot de madame de Girardin, de la liste des chevaux *favoris* au mérite relatif des musiques italienne et française, de Carlotta Grisi au personnel de l'Opéra, de la chronique des eaux de Vichy au père Lacordaire, et de la *Mare au diable* à *l'Histoire des Girondins* ; mais dans ses nombreuses évolutions, cette causerie eût sans cesse offert à l'observateur les mêmes caractères : constamment gracieuse et bienveillante chez madame de Mervyn ; brillante et empreinte d'une trace de présomption élégante et de fatuité satisfaite, chez Emilien de Tréville ; entremêlée de gaucheries, de dissonnances, d'indices bizarres de mécontentement, d'inquiétude, de préoccupation ombrageuse et jalouse, chez Christian de Kermoël.

— Dix heures sonnèrent : la Marquise regarda la pendule. « Déjà ! » fit Emilien en se levant comme à regret. « Il faut laisser sortir madame de Mervyn ! » dit sèchement M. de Kermoël.

— Messieurs, dit la Marquise, puisque vous êtes venus chercher auprès de moi votre pénitence, voulez-vous la prolonger de quelques heures? Je vais chez madame de Séverolles, ma tante... Elle est aussi votre cousine par alliance, Christian, et je suis sûr que vous l'avez bien négligée depuis quelque temps ;

voulez-vous que je vous conduise tous les deux chez elle ? peut-être sautera-t-on au piano ; peut-être fera-t-on un peu de musique... Vous risquez-vous ?

— De grand cœur ! s'écria joyeusement Emilien. Christian ne dit rien ! mais on lui eût offert, en ce moment, de changer en un dix de pique qui lui eût fait gagner mille louis le valet de trèfle qui les lui avait fait perdre, qu'il n'eût certainement pas consenti à laisser Emilien, seul, pendant cinq minutes, avec madame de Mervyn.

Un instant après, la calèche de la Marquise la conduisait, accompagnée de nos deux héros, rue de Varennes, chez madame de Séverolles. En dessous des propos gracieux et frivoles qui continuaient dans la voiture, on eût pu aisément saisir dans l'esprit de chacun des interlocuteurs une pensée dominante, comme ces accompagnements d'orchestre qui se détachent de la mélodie.

— Quel motif a donc Christian pour se montrer si bizarre, si peu naturel, si différent de ce qu'il a toujours été pour moi ? se demandait tout bas madame de Mervyn.

— Ah ! elles sont toutes les mêmes... un visage nouveau, une jolie figure, une cravate bien mise, l'air fat et des compliments, voilà ce qu'il faut pour plaire ! songeait Christian.

— Avant huit jours, cette pauvre Marquise est folle de moi ! pensait Emilien.

IV

Le salon de la baronne de Séverolles avait conservé la plupart des traditions de ces temps heureux où une femme âgée,

spirituelle, indulgente, consommée dans l'art difficile de faire causer chez elle, pouvait trouver, au déclin de la vie, une souveraineté aussi brillante et plus paisible que celle de la beauté ou de la jeunesse, en s'entourant d'un cercle choisi, élégant, civilisé, dont elle devenait le centre, et qui recevait d'elle, non pas ses idées et ses sentiments tout faits, mais le désir naturel de se grouper autour de ses sentiments et de ses idées. Les artistes célèbres, les écrivains en vogue, les hommes politiques, les étrangers de distinction, les femmes à la mode et les nouvelles mariées acceptaient de bonne grâce l'autorité du salon de madame de Séverolles, et venaient y préluder à leurs succès avant de se lancer dans un monde plus bruyant et plus vaste.

Le talent ou le mérite de la bonne et gracieuse dame était de tirer le meilleur parti possible des éléments divers, souvent même contraires, qui se réunissaient sous ses yeux, et de faire tourner, au profit de tous, les agréments et même les défauts de chacun. Ainsi elle excellait à arrêter une discussion au moment où elle eût cessé d'être piquante pour devenir aigre-douce, à engager la conversation sur un sujet qu'elle savait devoir plaire à la personne qu'elle désirait fair briller, à ne laisser à l'intimité que ce qu'elle a de précieux, en lui ôtant ce qu'elle eût offert d'exclusif, et surtout à prendre ses mesures pour qu'en sortant de chez elle chacun fût content des autres et enchanté de soi. Pour obtenir tous ces résultats, pour conserver intacts tous ses priviléges, elle n'avait eu qu'une étude à faire, celle de la vanité masculine et féminine, sous tous ses aspects, dans toutes ses variétés innombrables. Cette science que l'on n'enseigne, ni dans les colléges ni dans les chancelleries, est pourtant nécessaire à tous ceux qui ont un intérêt quelconque à faire penser, dire ou vouloir aux gens autre chose que ce

qu'ils diraient, penseraient ou voudraient, si l'on n'avait recours au ressort caché qui les dirige à leur insu. C'est en cela, dit-on, que consiste la diplomatie, et certes il n'en faut pas plus pour prévenir un *casus belli* ou réconcilier deux puissances rivales que pour maintenir un équilibre de bonne humeur entre deux femmes élégantes, deux poëtes célèbres, deux ministres ou deux cantatrices, se rencontrant dans le même salon.

Il y a des esprits chagrins qui appellent coteries les réunions telles que celle qui se formait, tous les soirs, chez la baronne de Séverolles. Le nom n'y fait rien, et la puissance de ces *coteries*, si l'on s'obstine à les appeler ainsi, pourrait être particulièrement constatée, par ceux qui ont essayé de s'en passer.

Il y a d'autres censeurs moroses qui nomment égoïsme la bonté indulgente, spirituelle et polie, du genre de celle de la baronne. D'illustres exemples prouveraient au besoin que cet égoïsme-là, si c'en est un, est le plus sage calcul que puisse faire une femme d'esprit qui n'est plus jeune, pour être longtemps agréable aux autres et à elle-même.

Quoi qu'il en soit, madame de Séverolles avait beaucoup d'amitié pour la marquise de Mervyn, qui était sa nièce et qu'elle trouvait charmante. Moins innocente que la Marquise, elle connaissait le détail des dissipations coupables de M. de Mervyn, et gémissait tout bas de l'aveuglement de son neveu, assez fou pour préférer à la beauté jeune et pure, fraîche et angélique de sa femme, ces beautés artificielles dont les cheveux, les cils, le visage et les épaules attestent le progrès des inventions cosmétiques. Mais la Baronne était femme de trop bon goût pour avoir l'air de s'apercevoir des chagrins de madame de Mervyn et des irrégularités de son mari : elle affectait

de les croire toujours épris et heureux, afin d'échapper à l'obligation de plaindre l'une et de gronder l'autre, ce qui eût été le meilleur moyen de rendre l'une plus malheureuse, et l'autre plus incorrigible.

Aussi, en voyant entrer la Marquise, accompagnée de deux jeunes gens qui allaient assez rarement dans le monde pour y être fort recherchés, et dont la réputation d'élégance était carrément établie, madame de Séverolles éprouva-t-elle un vague sentiment de joie. Ce sentiment devint plus vif encore lorsque, à l'aide de sa sagacité habituelle, elle apprécia les situations réciproques, et devina la rivalité qui commençait à poindre, sans qu'ils se l'avouassent à eux-mêmes, entre Christian et Émilien, l'ancien ami et le nouvel attentif. Bientôt, madame de Mervyn, qui, depuis quelques heures, marchait comme le maréchal Sébastiani, de surprise en surprise, remarqua, avec un nouvel étonnement, que sa tante, traitant un peu comme sans conséquence M. de Kermoël, son parent éloigné, s'occupait de M. de Tréville avec une distinction toute particulière, et qu'elle ne négligeait rien pour mettre en relief tous les avantages du jeune élégant, qui se laissait faire avec une fatuité charmante. La baronne de Séverolles semblait même oublier cette fois sa théorie de l'équilibre mondain, aux dépens de Christian, qui, malgré son esprit et son savoir-vivre, devenait à chaque instant plus maussade, et dont la mine piteuse, le sourcil froncé et le silence affecté paraissaient amuser beaucoup sa vieille et spirituelle cousine.

La réunion était peu nombreuse; mais il y avait deux ou trois très-jolies femmes, et une jeune cantatrice d'un talent exquis, d'une distinction ravissante, qui a débuté depuis au Théâtre-Italien. L'entrée de madame de Mervyn avec Émilien et Chris-

ti.n fit sensation. Jusqu'alors, ce qui avait manqué à la Marquise pour obtenir dans le monde tout le succès qu'elle méritait, c'était de sortir un peu plus résolument de la demi-teinte où elle s'était volontairement maintenue, d'abord, par amour pour son mari, ensuite à cause de ses premiers chagrins qui l'avaient abattue plutôt qu'agitée, et dont son innocence ne démêlait encore bien clairement, ni la source, ni le remède. Ce soir-là, l'heure de causerie qu'elle avait passée avec ses deux brillants partners, les frais d'esprit et de grâce auxquels elle avait été naturellement amenée pour leur tenir tête, les divers motifs de surprise qu'elle avait trouvés dans la lettre, le langage et les allures de Christian, tout, jusqu'à sa toilette, chef-d'œuvre de la compatissante Juliette, donnait à madame de Mervyn plus d'animation que de coutume, et faisait merveilleusement valoir la suprême élégance de toute sa personne. Madame de Séverolles triomphait; elle proposa à sa nièce de chanter avec mademoiselle V... le duo de *Matilde di Shabran*; il y eut, dans la manière délicieuse dont l'artiste et la femme du monde se firent à l'instant égales, une de ces petites merveilles de civilisation et de bon goût, qui sont aux sociétés heureuses et polies ce que le parfum est aux fleurs. Les deux virtuoses se mirent ensemble au piano, et commencèrent le beau duo : *No, Matilde, no morrai!* Ce fut Émilien de Tréville qui les accompagna.

La voix de madame de Mervyn était un soprano doux et pénétrant, dont le timbre, plein de délicatesse et de fraîcheur, allait à l'âme, sans recourir à de laborieux effets; depuis son mariage, elle avait rarement chanté, et Christian ne se souvenait pas de l'avoir entendue, depuis le temps où elle jetait, avec une insouciance d'enfant, ses joyeuses roulades aux échos

de Saint-Brieuc. Assis dans un coin du salon, il se sentait vivement ému de cette voix tendre et caressante, dont chaque note lui semblait un appel à cette bienheureuse époque de leur adolescence où il lui eût suffi d'y songer et de vouloir, pour s'assurer la main de Sidonie. Sa mauvaise humeur se changea en une mélancolie sentimentale qui le rendit moins maussade, mais lui fit trouver la Marquise encore plus aimable. Il s'attristait de ne pas savoir la musique, lui qui la sentait d'une façon si vive; il enviait surtout Emilien, qui, brillamment superficiel, accompagnait avec aplomb, chantait avec talent, et pouvait, au premier aperçu, paraître beaucoup mieux doué que lui de ces facultés d'imagination ou de sentiment qui font les poëtes, les amants et les artistes. Toutes ces perplexités qui passaient et repassaient dans son esprit, à mesure que ces deux voix juvéniles et pures lui envoyaient les fraîches mélodies de Rossini, lui faisaient trouver tout à coup chez madame de Mervyn des séductions inconnues; elle redevenait femme pour lui, dans l'acception la plus attrayante et aussi la plus dangereuse de ce mot charmant, et il se sentait près de l'aimer parce que d'autres semblaient s'apercevoir à quel point elle était aimable.

Aussi, que devint-il, lorsque après le duo de *Matilde*, la baronne de Séverolles, avec une insistance mêlée d'un grain de malice, supplia sa nièce de chanter avec Emilien de Tréville le joli duo du *Comte Ory* : *Ah! quel respect, Madame!...* La Marquise et Emilien se firent un peu prier, mais, à la fin, ils consentirent, et le duo fut chanté. Emilien fut ravissant de fatuité dans tous les passages où le Comte exprime ses présomptueuses espérances à l'égard de la châtelaine, et Sidonie, animée par la musique, encouragée par le succès, déploya une coquetterie,

une finesse de grande dame et de femme d'esprit, tout à fait à la hauteur de cette étincelante page. Les applaudissements furent unanimes, et ils continuaient encore, lorsque le marquis de Mervyn entra dans le salon.

Comme tous les maris qui se dérangent, M. de Mervyn croyait pallier ses torts en restant fidèle à certaines habitudes qui l'assujettissaient fort peu et le mettaient en règle vis-à-vis de madame de Séverolles, dont il redoutait la perspicacité. Ainsi, il était bien rare qu'il ne vînt pas vers minuit faire une apparition chez sa tante, sauf à s'excuser auprès de sa femme de ne pas la reconduire, en alléguant une partie de whist commencée, un pari à juger, une course à arranger, ou tout autre prétexte à l'aide duquel les époux, novices dans le mal, s'imaginent couvrir leurs énormités. Justement, ce soir-là, M. de Mervyn avait un souper chez du Breuil, un de ses partners du Club; il comptait ne passer que cinq minutes chez sa tante, et se creusait la tête dans l'escalier pour trouver une raison qui *colorât* suffisamment la brièveté de sa visite.

Lorsqu'il entra, le salon était encore sous le charme des deux jolis morceaux que l'on venait de chanter, et de la délicieuse voix de madame de Mervyn, dont le regard brillait d'un éclat inaccoutumé. Madame de Séverolles, enchantée de l'arrivée de son neveu en un pareil moment, affectait dans ses félicitations et ses remercîments, plus d'enthousiasme encore qu'elle n'en éprouvait. Elle pressait tendrement la main de Sidonie, pendant que le bel Emilien, légèrement incliné devant elle, et s'efforçant de prolonger le duo *en un dialogue vif et animé*, complimentait la Marquise avec un mélange très-significatif d'admiration pour elle et de confiance en lui. Christian s'efforçait de faire bonne contenance, et appelant à son aide tout son stoï-

cisme d'homme du monde, cherchait à prendre sa revanche au moyen d'un compliment spirituel qu'il ne trouvait pas. Les femmes qui n'avaient pas eu encore le temps d'être jalouses, s'extasiaient sur le talent et la grâce de madame de Mervyn, et quelques *lions* quinquagénaires (triomphe décisif) imploraient de madame de Séverolles la faveur d'être présentés à sa nièce.

M. de Mervyn jeta les yeux sur sa femme, et fut frappé de cette métamorphose ; il entendit les louanges que chacun prodiguait autour d'elle; il vit à ses côtés Émilien de Tréville, qu'il croyait à cent lieues de là, dans les zônes torrides de la civilisation parisienne. Il fut un peu étonné de le voir tout à coup converti à la bonne compagnie, et il demanda d'où venait cette conversion.

Ses réflexions furent, à ce qu'il paraît, un peu longues; car, lui qui n'était venu que pour cinq minutes, comme on vient à une corvée, et en ne songeant qu'à s'en débarrasser le plus vite et le moins gauchement possible, était encore chez madame de Séverolles à deux heures du matin, regardant danser sa femme. Celle-ci avait eu encore un très-vif sujet de stupéfaction. Au moment où son mari était entré, elle avait fait un mouvement pour aller à lui; mais nous ne savons comment il se fit qu'elle rencontra le bras de sa tante, qui s'empara d'elle, l'emmena à l'autre bout du salon, et trouva moyen de l'y retenir cinq ou six minutes. Pendant ce temps, on organisa une contredanse; Émilien de Tréville se remit au piano; Christian, de qui la Baronne eut pitié, et à qui elle fit un signe, vint engager madame de Mervyn; puis ce fut une valse, une mazurka. Christian, Émilien et quelques autres élégants qui se trouvaient là se disputèrent chaque seconde et chaque sourire de la Mar-

quise; bref M. de Mervyn, dont la mauvaise humeur allait croissant, et qui avait remplacé Christian dans ses fonctions d'homme maussade, resta immobile sur sa chaise, répondant par monosyllabes, suivant sa femme des yeux, et ne pensant plus au souper de du Breuil.

La soirée finit, mais la mauvaise humeur et le mutisme de M. de Mervyn persistèrent encore pendant qu'il accompagnait sa femme dans l'antichambre, et que le valet de pied leur remettait leurs manteaux. Il descendit l'escalier sans mot dire, monta après elle en voiture, et, pendant tout le trajet de la rue de Varennes à l'avenue Marbeuf, il ne desserra pas les dents. La pauvre Sidonie, blottie dans le fond de la calèche, eût bien voulu rompre ce silence qui lui serrait le cœur. Mais elle venait de retrouver auprès de son mari cette timidité, cette méfiance d'elle-même, qu'inspirent à une femme aimante ses premiers chagrins. Elle pensa qu'elle avait, à son insu, dit ou fait quelque chose qui avait déplu à Edmond, ou bien qu'il avait quelque peine qu'il croyait devoir lui cacher : elle ne songea plus à ses succès de la soirée, et se sentit reprise de ce découragement mélancolique qu'elle avait oublié pendant quelques heures.

— Christian maussade et mécontent! Mon mari mécontent et maussade! Ma tante qui m'empêche de parler à Edmond! Que signifie donc tout cela? se disait-elle.

Pendant ce temps, Christian de Kermoël avait trouvé moyen de sortir de chez madame de Séverolles sans M. de Tréville; il sentait qu'en ce moment la société d'Émilien lui serait insupportable. Il alluma un cigare, et s'achemina solitairement vers la rue de la Ville-l'Évêque en faisant des réflexions pénibles sur la légèreté des femmes, dont il comparait les caprices d'ima-

gination ou de cœur aux spirales de fumée bleuâtre qui s'exhalaient de ses lèvres.

Quant à Émilien, enchanté de sa soirée, il rentra chez lui en fredonnant le duo du *Comte Ory* :

Beauté sévère,
Prude trop fière,
Cède au vainqueur ! (ter.)

V

En dansant avec madame de Mervyn, Christian de Kermoël avait eu soin de se ménager un prétexte pour retourner chez elle dans la journée du lendemain. Comme toutes les femmes d'un esprit fin et d'une sensibilité exquise, la Marquise aimait avec passion les romans de Jules Sandeau ; Christian lui avait parlé de *Madeleine*, qui venait de paraître ; elle avait exprimé l'envie de lire ce charmant récit, et il avait été convenu que M. de Kermoël le lui porterait le lendemain vers trois heures.

Il arriva avec la plus édifiante ponctualité, et il présenta le livre à madame Mervyn.

— Merci, mon ami, de votre exactitude, lui dit-elle, en lui tendant la main ; je ne sais pourquoi je craignais que vous ne fussiez un peu fâché contre moi, et j'espère que nous ferons la paix aujourd'hui.

— Madame, répondit Christian avec un trouble qu'il essaya de cacher sous un air de dignité, c'est moi seul qui dois vous remercier d'avoir bien voulu remarquer ce qui méritait si peu votre attention ; on sait que les vieux et fidèles amis sont faits

pour tout souffrir en silence, que toutes les préférences et toutes les grâces reviennent de droit aux nouvelles connaissances: c'est justice, j'ai été un sot de m'en affliger, et je serais un fou de m'en plaindre...

— Ah ! ça ! Christian, est-ce que nous allons recommencer ? Je ne connais M. de Tréville que depuis quelques heures, et c'est vous qui m'avez solennellement demandé *la faveur* de me le présenter. Fallait-il, pour vous plaire, que je *prisse un bâton ?*

— Non, Madame, *ce n'était pas un bâton qu'il fallait prendre,* répliqua tristement Christian; encore une fois, je suis un niais, un fou, et je vous demande pardon; les charmes de *Madeleine* obtiendront ma grâce auprès de vous...

— Voyons, cher ami, pour vous rasséréner un peu, dites-moi quel est le sujet de ce nouvel ouvrage de mon auteur favori.

— Madame, c'est l'histoire d'un insensé comme j'en connais, comme il y en a dans le monde, qui cherche le bonheur là où il ne saurait être, et le méconnaît là où il est. Maurice, le héros du livre, a, auprès de lui, sous sa main, une jeune fille d'une grâce adorable, d'une candeur céleste, dont le regard et le sourire seraient la joie d'une maison; mais Madeleine est sa parente; elle sortait à peine de l'enfance lorsqu'il l'a rencontrée pour la première fois; ils grandissent ensemble; il s'accoutume à voir en elle, non pas la jeune fille avec ses séductions poétiques, avec les promesses d'amour et de tendresse qui commencent à s'épanouir sur son front rêveur, mais l'enfant que l'on tolère au foyer comme le grillon domestique, et à laquelle on ne donne de place ni dans son cœur ni dans sa vie. Tel est, madame, l'aveuglement de Maurice, et il se lance dans le monde sans plus songer à Madeleine que je ne songeais, en venant à

Paris, à... ce que je laissais à Saint-Brieuc. Il s'abandonne à ces plaisirs bruyants et stériles qui étourdissent, sans les assouvir, les imaginations égarées. Fortune, considération, il prodigue tout dans ces dissipations coupables; il arrive ainsi, poussé par son mauvais ange, jusqu'au bord de l'abîme. Heureux du moins Maurice, Madame; car au moment où il se sent entraîné par le pâle vertige du suicide, celle qu'il n'avait pas songé à aimer, le relève et le sauve... Ah ! je connais des gens qui ont été aussi aveugles que lui, et qui n'ont plus, hélas ! le même bonheur à espérer !

En prononçant ces paroles, Christian de Kermoël était sincèrement ému ; car les hommes d'imagination sont presque toujours sincères, même lorsqu'ils prennent pour une blessure profonde et éternelle ce qui n'est qu'une atteinte passagère. Madame de Mervyn le regarda d'un air d'étonnement et de vague inquiétude ; mais elle se remit aussitôt, et lui dit avec douceur, en rougissant un peu, et en s'efforçant de sourire :

— Christian, l'auteur de *Madeleine* serait content de vous; vous vous êtes si bien pénétré de son livre, que j'ai cru le lire en vous écoutant.

— Non, Madame, non, ce n'est pas son livre, c'est mon cœur, c'est mon angoisse, ce sont mes souvenirs et mes regrets qui vous parlent en ce moment, reprit Christian emporté par un entraînement irrésistible. En vain je me débattrais contre le sentiment douloureux et terrible qui m'envahit tout entier ; en vain je chercherais à me donner le change, à faire taire mes regards et mes lèvres; je sens se déchirer, en me déchirant moi-même, le voile qui couvrait les plus intimes replis de mon âme ; je sens que je ne puis plus vivre si je ne vous dis ce qui me torture et me consume... Je suis fou, et je vous offense...

Ah! pardonnez du moins à l'offense en faveur de la folie... Sidonie, je vous aime !

Madame de Mervyn avait écouté Christian comme si elle eût été en proie à un rêve pénible et bizarre. Aux derniers mots qu'il prononça, elle se leva, sans colère, sans faste, sans étalage de dignité blessée, en s'appuyant sur le dos du fauteuil qu'elle venait de quitter.

— Mon ami, murmura-t-elle, je vous ai donc, à mon insu, causé bien de la peine, pour que vous vous croyiez en droit de gâter, en un moment, vingt ans de fraternelle amitié?

En même temps, deux larmes perlèrent au bord de ses paupières, et descendirent lentement sur ses joues.

Il y avait dans l'attitude de madame de Mervyn, dans l'expression de son visage, dans cette douleur si calme et si noble, un ensemble de dignité et d'innocence, de triste et affectueux reproche, auquel M. de Kermoël ne pouvait être insensible. Nous l'avons dit, il était léger, enthousiaste : mais cet enthousiasme, qui pouvait l'entraîner vers le mal, pouvait aussi le ramener au bien.

Un remords profond et vrai, prêt à tous les dévouements et à tous les sacrifices, même aux sacrifices d'amour-propre, s'empara de Christian.

A son tour il se leva, et, se courbant devant la Marquise d'un air de douloureux respect sur lequel elle ne pouvait se méprendre :

— Sidonie, lui dit-il, pardonnez-moi!

Geste, accent, pose, expression, regard, tout était si sincère que madame de Mervyn n'hésita pas une seconde ; elle tendit la main à Christian, et lui dit avec un sourire céleste :

— Merci, mon ami, c'est oublié !

— Non, reprit M. de Kermoël, je ne veux pas que ce soit oublié ; je veux au contraire m'en souvenir, afin que mon affection pour vous soit plus précieuse et plus sacrée, afin que vous m'apparaissiez désormais comme ces saintes images qui écartent les périls, adoucissent les fautes et consolent les douleurs !

— Eh bien ! moi, répliqua la Marquise dont le sourire devint plus vif, je veux aussi m'en souvenir un moment, mais dans une pensée moins poétique et plus égoïste : je mets à mon pardon une condition que vous allez trouver bien dure...

— Ah ! je l'accepte d'avance...

— C'est que vous me disiez tout de suite, bien clairement, bien franchement, pour l'instruction d'une pauvre ignorante qui a conservé jusqu'ici toute sa naïveté bretonne, pourquoi vous avez passé tout le temps de notre adolescence et de notre jeunesse sans avoir un moment l'idée de devenir amoureux de votre amie d'enfance ; et pourquoi, depuis vingt-quatre heures, vous avez tout à coup découvert dans votre cœur une passion tellement profonde pour cette même personne, que vous n'avez pas cru pouvoir faire moins qu'une déclaration à brûle-pourpoint, au risque de me causer un grand chagrin, de compromettre mon repos et de perdre mon amitié. Voyons, Christian, exécutez-vous de bonne grâce ; je demande à m'instruire ; je veux une réponse catégorique.

M. de Kermoël hésita un moment ; c'était à son tour de rougir et d'essayer de sourire.

— Chère Madame, dit-il enfin, avez-vous remarqué qu'en vous demandant la permission de vous présenter Émilien de Tréville, chose parfaitement simple et que je pouvais traiter avec vous de vive voix ou en deux lignes, j'ai cru devoir vous

écrire une lettre solennellement alambiquée et majestueusement ridicule ?

— Si bien remarqué, répondit la Marquise, que j'ai eu là, de votre fait, ma première contrariété et ma première surprise.

— Et ensuite, reprit M. de Kermoël, qui semblait décidé à réparer ses torts à force de franchise, avez-vous remarqué que, quand je suis arrivé chez vous hier soir avec Émilien, j'ai au contraire affecté envers vous une familiarité que vous auriez eu le droit de trouver blessante, si votre âme était moins pure et moins noble ?...

— C'est vrai ; ç'a été ma seconde surprise, et j'attribuais ce contraste aux contradictions naturelles à l'espèce humaine.

— Non, chère Madame, cette contradiction apparente partait du même principe. Dès le premier instant, Émilien de Tréville m'a fait ombrage ; sans m'être jamais arrêté (oh ! jamais ! je vous le jure !) à l'idée de pouvoir vous aimer autrement que comme une sœur, je savais que cette sœur était charmante ; je connaissais les moyens de plaire qu'Émilien apporte dans le monde... Encore une fois, pardon !... je me suis imaginé que M. de Tréville ne pourrait vous voir sans être frappé de tout ce qu'il y a en vous de séduction et de charme... qu'il vous aimerait... qu'il le croirait du moins... qu'il vous le dirait peut-être... Cette pensée a commencé à mêler à mes sentiments pour vous une agitation, un trouble que je n'avais jamais ressentis... C'est sous cette influence que je vous ai écrit, et c'est ce qui m'a inspiré un si bizarre langage... Ensuite, ma vanité jalouse, mon affection ombrageuse ont pris une autre direction... J'ai voulu éblouir, humilier M. de Tréville du spectacle de notre intimité, lui faire sentir que c'était moi qui le protégeais au-

près de vous, que votre bienveillance pour lui n'était et ne pouvait jamais être qu'un reflet de votre amitié pour moi.. C'est ce qui vous explique mes airs de maître en entrant dans votre salon... Puis est venue cette cruelle soirée chez madame de Séverolles : votre triomphe s'associant, pour ainsi dire, aux succès d'Emilien ; le duo que vous avez chanté ensemble, ses allures de conquérant, l'évidente protection que lui accordait votre tante, un salon tout entier vous proclamant reine par la beauté, le talent et la grâce... tout, jusqu'à la mauvaise humeur de votre mari qui justifiait la mienne... Oh! pendant ces cruelles heures, il a passé dans mon âme assez de nuages et d'angoisses pour vous expliquer comment j'ai été fou, comment cette jalousie étrange, qui n'avait d'abord été qu'un pressentiment, est devenue une torture; comment j'ai pris pour une passion ardente, invincible, ce qui n'était que le tressailiement douloureux de ma vanité meurtrie, et comment de ce mélange d'anxiété, de crainte, de jalousie, d'amour-propre, est sortie cette explosion coupable, cette criminelle parole qui aurait pu, si vous n'étiez un ange de pardon, nous séparer pour jamais !...

Pendant que Christian parlait, la Marquise avait paru très-attentive ; sa figure avait pris une expression pénétrante, un peu malicieuse, qui lui donnait un charme de plus : on eût dit qu'un vif trait de lumière venait de l'éclairer tout à coup.

— Ainsi donc, dit-elle, et pour résumer la question comme un président de cour d'assises, s'il y a eu dans vos sentiments pour moi une recrudescence si subite, si passionnée, c'est tout simplement parce que vous avez pensé que je plairais à M. de Tréville, qu'il me rendrait des soins, et me paraîtrait aimable ?

— Oui, chère Madame, balbutia Christian en s'inclinant de nouveau comme un coupable devant son juge.

— Eh bien! mon ami, non-seulement je vous pardonne, mais il très-possible que, d'ici à quelques jours, je vous remercie... Seulement, je vous avertis que vous n'êtes pas encore tout à fait quitte...

— Parlez, je suis prêt à obéir.

— Hier, dans une malheureuse métaphore qui a commencé la série de vos disgrâces, vous m'avez dit que vous veniez ici apprendre à vous repentir.

— Oh! vous êtes sans pitié!...

— Non : j'abuse de mes avantages, voilà tout. Je vous dirai donc, mon ami, pour continuer votre style, qu'il y a eu faute, qu'il vient d'y avoir confession, et qu'il faut maintenant qu'il y ait pénitence...

— Et quelle est celle que vous m'imposez?

— Elle vous semblera peut-être singulière... Ayez assez de confiance en moi pour vous y résigner... J'exige, Christian, que vous agissiez envers moi comme si vous ne m'aviez pas trouvée ce matin, comme s'il n'y avait pas eu d'explication entre nous, comme si les orages de votre cœur ne s'étaient pas apaisés, et comme si vous obéissiez encore aux bizarres mobiles que vous venez de me développer avec une si honorable franchise... Comprenez-vous?

— Pas encore.

— Eh bien! vous comprendrez plus tard; et je vous promets d'abréger le plus possible l'épreuve à laquelle je vous soumets... Ainsi donc, je compte sur vous?

— Vous le savez, chère Sidonie, rien ne peut plus me coûter pour mériter mon pardon.

— Vous serez jaloux? vous serez amoureux? vous ferez et direz tout ce que vous auriez fait et dit si notre petit roman ne s'était pas terminé si vite?

— Je m'y engage, et je crains, hélas! que ce ne me soit trop facile...

— Ce soir donc, mon ami, chez madame de Séverolles; je présume que mon brillant vainqueur ne manquera pas de s'y trouver?...

— Emilien!... je suis sûr qu'il y sera! murmura Christian en fronçant le sourcil.

— Tenez, voilà que vous rentrez déjà dans votre rôle; c'est à merveille...

— Mais à moi aussi, chère Sidonie, vous expliquerez un jour?...

—Oh! soyez tranquille... vous m'avez donné une excellente leçon; je veux vous montrer que j'en profite, et que votre élève peut vous faire honneur, en vous instruisant à son tour; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'Enseignenemt mutuel... A ce soir, Christian!

— A ce soir.

Et Christian sortit, fort perplexe, bien que réconcilié de cœur avec la Marquise et avec lui-même.

VI

Deux des hommes les plus spirituels de temps-ci, MM. de Stendhal et de Balzac, ont appelé *cristallisation* cette espèce de travail intérieur qui s'opère dans l'esprit d'une femme lorsque, vivement préoccupée d'un sujet, elle y arrête long-

temps sa pensée. C'est ce que fit la marquise de Mervyn, dès que M. de Kermoël l'eut quittée. Mais sa rêverie, au lieu d'être vague et mélancolique comme celle de la veille, se fixa sur un point lumineux qui, peu à peu, éclaira bien des choses qu'elle n'avait pas comprises d'abord. Elle se plut à compulser, dans son souvenir, chaque incident de ces dernières vingt-quatre heures qui lui avaient apporté tant de motifs de réflexion et de surprise. Le résultat de sa méditation fut d'amener à un état suffisant de solidité et de clarté ce *cristal* d'idées qui n'était, la veille, qu'une onde fugitive et stérile.

Elle sonna Juliette, et il fut décidé qu'elle s'habillerait immédiatement, pour aller demander à dîner à sa tante de Séverolles. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette nouvelle toilette ; qu'il nous suffise de dire qu'elle était aux précédentes ce qu'une œuvre de génie, mûrie par le travail et l'expérience, est à une inspiration heureuse et fortuite. Aussi Juliette ne put-elle s'empêcher de s'écrier d'un air de triomphe, en voyant sortir de ses mains attentives cette merveille d'élégance :

— Vraiment, Madame n'a jamais été aussi bien que ce soir !

— Juliette, dit la Marquise d'un petit air résolu qui lui allait à merveille, si, par, hasard M. de Mervyn rentrait avant six heures, vous lui direz que je suis allée dîner chez madame de Séverolles.

— Oui, Madame, répondit la camériste d'un ton approbatif.

— Bravo, Sidonie ! disait quelques moments plus tard, la baronne de Séverolles en voyant entrer sa nièce. Outre le plaisir que j'ai toujours à vous voir, je veux aujourd'hui que vous m'en donniez un auquel je tiens infiniment....

— Lequel, chère tante ?

— Celui de conspirer...

— Avec qui? pour qui? contre qui?

— Avec vous, pour vous, contre Edmond.

— Hélas! murmura madame de Mervyn avec une expression d'affectueux reproche; Edmond et moi, sommes donc bien désunis, bien brouillés, puisqu'il semble à ma bonne tante que ce soit conspirer contre lui?

— Non, ma chère enfant, heureusement non!... Vous savez bien, n'est-ce pas, que s'il en était ainsi, ce n'est pas ma vieille main qui se placerait entre lui et vous pour vous séparer davantage?... Mais une petite leçon n'est pas un grand malheur; votre mari en mérite une, et je veux que vous m'aidiez à la lui donner.

— Comment cela?

— En étant, ce soir, encore plus jolie et beaucoup plus coquette que vous ne l'avez été hier...

— Je devrais peut-être avoir l'air de ne pas comprendre... mais je comprends, reprit madame de Mervyn avec un fin sourire.

— Très-bien! avec des yeux comme les vôtres, on a de l'esprit dès qu'on le veut; et on doit le vouloir lorsqu'il s'agit de ramener un mari... n'est-ce pas, mon enfant?

— Oui, ma tante.

— A merveille! je vois que vous avez fait bien des progrès en vingt-quatre heures; et si je vous interroge encore, ce n'est que pour la forme... Voyons... Edmond est venu hier soir, par hasard, à minuit... A quelle heure croyez-vous qu'il vienne aujourd'hui, volontairement?

— A neuf heures, répondit Sidonie sans hésiter.

— Parfait: et croyez-vous que nous ayons Christian de Kermoël?

— J'en suis sûre.

— Excellent... Et vous paraît-il probable que le bel Émilien de Tréville soit aussi des nôtres?

— Très-probable.

— De mieux en mieux, mon enfant : je n'ai décidément plus rien à vous apprendre... Et vous, que comptez-vous faire?

— C'est pour vous le demander que je suis venue, dit la Marquise en prenant tendrement la main de sa tante.

— Merci... vous avez eu confiance en moi, et vous avez bien fait... car ce terrain-là est glissant... Il est toujours bon d'en sortir le plus tôt possible, et d'y avoir un bras pour s'appuyer. L'essentiel, c'est qu'Edmond soit assez tourmenté pendant quelques heures pour amener une explication entre vous. Mais comment, avec votre bonté naïve et charmante, saurez-vous jusqu'où vous pouvez aller?... Je crains qu'au premier nuage que vous apercevrez sur le front de votre mari, votre tendresse ne se réveille, et que vous n'abondonniez la partie pour passer à *l'ennemi*... Écoutez-moi : convenons d'un signe... Vous voyez bien ces lunettes? — Et la bonne dame tira de sa poche un petit étui vert. — Tant que je les porterai, cela voudra dire que la leçon doit continuer, que vous devrez être sans pitié pour mon neveu, et déployer vos plus coquettes séductions à l'égard de Christian ou de M. de Tréville.... Si je les ôte, cela signifiera que la leçon peut finir, que vous aurez fait le strict nécessaire, et que vous n'avez plus qu'à vous expliquer avec Edmond... Une fois arrivée là, j'abdique ; je m'en remets à votre beauté et à votre grâce du soin d'achever l'œuvre commencée...

— Oh! chère tante! que vous êtes bonne! répliqua gaiement

la Marquise ; je suis ravie de l'invention, et vos lunettes deviennent mes armes parlantes.

Madame de Séverolles et sa nièce passèrent dans la salle à manger ; et pendant tout le temps qu'elles restèrent tête-à-tête, la Baronne, douée au plus haut degré de l'esprit d'observation, fut frappée du changement qui s'était accompli, en un jour, chez madame de Mervyn. Ce n'était plus la jeune femme timide, volontairement renfermée dans un horizon de tendresse et de résignation conjugale, au delà duquel finissait le monde ; c'était un esprit féminin, plein de délicatesse et de grâce, réveillé tout à coup par une sorte de crise, et se servant pour pénétrer bien des rouages mondains et des faiblesses humaines, de cette clé qui venait de lui ouvrir un des secrets de la vanité et du cœur. Cette rapide initiation de madame de Mervyn n'a rien qui puisse étonner. Il y a presque toujours dans la vie des femmes, de celles surtout qui, après des années heureuses et paisibles, se trouvent placées en face de difficultés et d'orages, un moment décisif où leur intelligence s'illumine, non pas, comme chez les hommes, par des expériences successives, par une série de tâtonnements, d'échecs et de leçons, mais d'un seul jet, et comme par un rapide éclair qui, leur découvrant le côté mystérieux de ce qui les intéresse, leur fait tout voir en même temps. La conversation et les aveux de Christian de Kermoël avaient été un de ces éclairs-là pour madame de Mervyn.

Aussi madame de Séverolles était rayonnante, et ne doutait pas un instant du succès de la bonne cause dans la personne de sa nièce. A neuf heures moins quelques minutes, on annonça le marquis de Mervyn.

La Baronne mit immédiatement ses lunettes.

Edmond entra d'un air qui voulait être dégagé, mais où perçaient la perplexité et l'embarras; sa femme lui adressa le plus coquet de ses sourires; sa tante poussa de grandes exclamations de joie et d'étonnement:

— Quoi! vous, Edmond! avant neuf heures chez votre vieille tante, en trio avec votre femme! Bonté divine! qu'est-il donc arrivé? Le feu a-t-il pris au Club? Vos amis se sont-ils faits ermites? Où avez-vous dîné, pour être libre d'aussi bonne heure?

— J'ai dîné chez moi, tout seul, répliqua sèchement M. de Mervyn.

Ici la Marquise fit un mouvement qui parut inquiéter madame de Séverolles; celle-ci porta aussitôt la main à ses lunettes. Sidonie se remit, et dit avec une surprise parfaitement jouée :

— O mon ami! combien je suis désolée! Je me reproche maintenant le plaisir que j'ai eu chez ma tante! Mais, convenez-en, il m'était impossible de prévoir que vous rentreriez aujourd'hui pour dîner... Je croyais même, entre nous, que c'était là désormais une chose arrangée, qu'à l'avenir vous dîneriez dehors; j'ai cherché comment je pourrais m'en dédommager, et vous avouerez, n'est-ce pas, ajouta-t-elle en regardant sa tante, que je n'ai pas mal choisi?

Tout cela fut dit d'un ton parfaitement naturel, avec une légèreté de bon goût qui n'admettait ni l'idée d'une plainte, ni celle d'un reproche; les lunettes s'inclinèrent en signe d'approbation. Edmond sentit le coup de pointe, et, maladroit comme nous le sommes tous en pareilles circonstances, il s'enferra :

— Quoi! Madame, vous preniez votre parti avec cette tran-

quillité? s'écria-t-il ; vous trouviez tout simple que je dîne, tous les jours, hors de chez moi, loin de vous?

— *Dînasse*, dit la puriste Baronne en raffermissant ses lunettes.

— Ah! çà, Edmond! que fallait-il faire? répliqua en souriant Sidonie; vouliez-vous que je misse des pleureuses, parce que vous trouviez les cuisiniers du Club ou du Café de Paris meilleurs que le mien? vous attendiez-vous à me voir furieuse ou désespérée, parce que vous me condamniez à dîner seule? Devais-je pour vous plaire, vous tourmenter de mon courroux ou vous ennuyer de ma tristesse? C'eût été bon dans notre rude et primitive Bretagne, où l'on ne sait rien des finesses de la vie civilisée, et où on a le temps de se mettre en colère; mais ici l'on a mieux à faire qu'à se poser en victime ou en furie conjugale; on commence par se résigner, et on finit par se distraire... n'est-ce pas, ma tante?

— Vous parlez comme un livre, ma chère petite, fit la baronne de Séverolles.

— En effet, Madame, je vous crois très-civilisée! répliqua le Marquis avec une amertume qu'il essayait vainement de cacher.

En ce moment on vit paraître Christian de Kermoël.

— Voyez, chère nièce, tout ce que vous me valez! dit madame de Séverolles en tendant la main à Christian; à peine sait-on que vous m'avez demandé l'hospitalité pour quelques heures, que les hommes les plus recherchés de Paris accourent, votre mari en tête, pour fêter votre bienvenue, et qu'il ne tiendrait qu'à moi d'attribuer à mes séductions personnelles ce merveilleux empressement!

— Christian, venez ici, j'ai à vous parler, reprit à demi-voix madame de Mervyn, en emmenant M. de Kermoël à un autre

bout du salon. Tout en accomplissant ce trait d'audace, Sidonie regarda sa tante ; les lunettes ne bougèrent pas.

Le marquis de Mervyn commença à faire une singulière figure ; d'autant plus singulière qu'un député qui venait d'entrer l'avais pris à partie, et se lançait avec lui dans des considérations approfondies sur la politique du moment. La Baronne tisonnait son feu, abandonnant impitoyablement son neveu à ce supplice d'un nouveau genre.

— Monsieur, disait le député à Edmond qui enrageait, je vous affirme que la situation est grave, très-grave ; je le disais hier soir à Guizot, qui s'abuse en vrai doctrinaire, habitué à renfermer toutes les vérités politiques dans un petit nombre de formules métaphysiques dont il dispose, et qu'il colore de son éloquence. L'horizon s'assombrit, et je crois que nous touchons à des événements formidables.

— Je le crois aussi, dit M. de Mervyn en se mordant les lèvres et en pensant à autre chose.

— Voyez-vous ? Monsieur, reprit le député avec une gravité imperturbable ; tout le mal est dans ceci : le roi vieillit... pardon, celui que nous appelons le roi... je sais que vous en reconnaissez un autre. En vieillissant, son intelligence ne s'affaiblit pas ; au contraire ; mais elle s'isole de tout ce qui n'est pas sa volonté personnelle, son intérêt de famille ou de dynastie ; l'homme politique s'efface derrière l'homme... Ai-je l'honneur de me faire comprendre ?

- Parfaitement, murmura Edmond, qui lui eût volontiers tordu le cou.

— Eh bien ! suivez mon raisonnement. Louis-Philippe s'absorbe trop dans le gouvernement personnel. De leur côté, nos deux ministres influents et éloquents, enivrés par le long exer-

cice du pouvoir, trompés par une majorité factice, s'imaginent qu'ils seront toujours maîtres de la situation au moyen d'un bon discours... Erreur, Monsieur, erreur! La France, en ce moment, est comme une femme qu'on néglige, qui s'ennuie, qui ne sait trop ce qu'elle veut... Le mari, qui se croit sûr d'être aimé, persiste dans son illusion, et ne fait rien pour conjurer l'orage... Et voyez, Monsieur, comme ma comparaison est juste! Les gens qui veulent égarer ce pays, ne lui parlent pas de révolution, mais de réforme et de banquets, de même que les gens qui veulent séduire cette femme ne lui parlent pas d'amour, mais de distractions et de dévouement; puis arrive le jour fatal où tout éclate à la fois, l'amour sous le passeport de l'amitié, la révolution sous le pseudonyme de réforme... Mais qu'avez-vous, Monsieur? vous paraissez indisposé.

— Non, ce n'est rien, un tic nerveux qui me prend toutes les fois que je parle politique, bégaya M. de Mervyn en bondissant sur sa chaise.

Pendant ce temps, la conversation de Sidonie avec M. de Kermoël semblait redoubler d'animation et d'intérêt. Edmond eût profité de son intimité avec Christian pour aller se mettre en tiers dans cette causerie, si madame de Séverolles, qui le guettait du coin de l'œil, ne fût venue, à son tour, entamer avec lui un très-sérieux entretien sur ses affaires, sur un procès embrouillé qu'elle l'avait chargé de suivre pour elle et qui exigeait, disait-elle, de nouvelles explications.

Quelques minutes après, on annonça Émilien de Tréville.

L'élégant était sous les armes, ses avantages extérieurs, son grand nom, son élégance, ses succès dans un monde dont les honnêtes femmes parlent avec une sorte de curiosité frémissante, cette situation bizarre, et cependant assez commune de

nos jours, d'un homme très-séduisant n'ayant pas encore essayé ses séductions auprès des femmes de son rang, tout concourait à faire d'Émilien un de ces êtres privilégiés, auxquels rêvent involontairement les imaginations féminines, et dont le choix, en se fixant tout à coup sur une personne du monde, devait nécessairement la mettre fort à la mode. Aussi, deux ou trois jeunes *merveilleuses*, qui étaient arrivées avant M. de Tréville ou en même temps que lui, se permirent de chuchoter quelque peu lorsqu'elles virent la petite révolution qui se fit dans le salon après l'entrée d'Émilien.

La physionomie de Christian s'assombrit subitement; il jeta sur le nouveau venu un regard triste, qu'il ramena sur madame de Mervyn. Celle-ci n'eut pas l'air de le remarquer; mais, avec cet art particulier aux femmes qui réussissent à voir ce qu'elles veulent sans que leurs yeux changent de direction, aperçut le mouvement stratégique au moyen duquel Émilien, sans affectation apparente, se rapprochait peu à peu de son fauteuil. En même temps, elle vit que son mari faisait un effort désespéré pour échapper à sa tante qui le retenait, tant bien que mal, en réitérant ses instructions sur son procès. Elle regarda Christian, et sans doute son regard exprima une demande ou un ordre, qu'elle lui adressait en souvenir du singulier pacte qu'ils avaient conclu dans la journée : car M. de Kermoël se leva d'un air passionnément désespéré, et, un instant après, Émilien de Tréville était assis auprès d'elle.

Les lunettes de la Baronne n'avaient pas bougé de place; Edmond était sur le gril. Christian se rapprocha d'eux, et madame de Séverolles lui dit avec un léger accent de persiflage :

— Comment, beau ténébreux! vous cédez la place?

— Au plus digne, répondit mélancoliquement M. de Kermoël.

— Au plus heureux, du moins en ce moment, reprit la Baronne. Convenez, Edmond, que j'ai droit d'être fière de ma nièce, et que Sidonie est ravissante !

Le mari balbutia quelques mots qui ressemblaient à une affirmation.

— Non, insista madame de Séverolles, c'est qu'il me semble que, depuis quelque temps, votre femme est plus délicieuse encore !... Je le lui disais bien, moi, avec ma vieille expérience : Mon enfant, un peu moins de timidité ! un peu moins de réserve ! Vous aimez votre mari, c'est très-bien..... mais on est dans le monde pour vivre comme le monde... Vous avez tout ce qu'il faut pour plaire ; que dis-je ? pour régner ! une figure... que je vois ; un esprit... que je devine. Décidez-vous donc à être tout à fait jolie et tout à fait spirituelle... Le tableau est charmant... donnez-lui un cadre... Ah ! par exemple, mes conseils ont fructifié ; Galatée s'est animée comme par enchantement ; le cadre est trouvé, et il est digne du tableau... Tenez, Christian, ne vous semble-t-il pas que, dans ce moment-ci, ma nièce est admirablement... encadrée ?

Et la Baronne, rencontrant un regard de Sidonie, raffermit encore ses lunettes.

Le marquis de Mervyn était à la torture, et il faut convenir que le spectacle que désignait en ce moment à Edmond et à Christian madame de Séverolles, n'était pas de nature à rasséréner beaucoup un mari ou un attentif. Madame de Mervyn paraissait absorbée par sa conversation avec M. de Tréville. Le bel Émilien prenait auprès d'elle des airs penchés du plus merveilleux effet, et, malgré sa présomption, il s'étonnait lui-même de la rapidité de ses progrès auprès de la Marquise. Il avait

nonchalamment passé un bras derrière le fauteuil de Sidonie; l'autre était tendu vers le piano, et, de temps à autre, ses doigts distraits erraient sur les touches, d'où s'exhalaient quelques notes plaintives, sentimental accompagnement de ses sentimentales digressions. Pendant ce temps, la plupart des habitués du salon arrivèrent successivement; mais on respecta, comme par accord tacite, le tête-à-tête d'Émilien et de Sidonie. Ils furent cependant obligés de le rompre lorsque quelques voix juvéniles proposèrent de danser.

On était tout juste assez nombreux pour les exigences du *cotillon*, figure complaisante et élastique qui permet toutes les variétés de récréation mondaine, depuis la conversation assise jusqu'au tourbillon de la valse. Une danseuse émérite se mit au piano, et les groupes de valseurs s'organisèrent avec un joyeux désordre:

La marquise de Mervyn eut plus que jamais les yeux fixés sur les lunettes de sa tante; voyant qu'elles étaient toujours à leur poste, elle accepta l'invitation d'Émilien, et le *cotillon* commença.

On sait que, dans cette figure où les évolutions varient sans cesse, et peuvent se multiplier à l'infini, une femme a mille moyens de faire deviner ses préférences. A chaque instant il dépend d'elle de choisir un autre valseur, ou de revenir au même, selon qu'elle laisse tomber dans sa main ou dans une autre, le boa, le mouchoir, l'éventail ou le bouquet, interprètes de son choix. Ce fut l'instant où les lunettes de la Baronne jouèrent le plus grand rôle, et il ne fallait pas moins que la confiance inspirée à Sidonie par la vieille dame pour lui faire prolonger une situation qu'elle commençait à trouver fort délicate. De temps à autre, elle choisissait Christian; mais après

un tour ou deux, elle revenait à Émilien; et il y avait alors dans tout le salon un murmure d'admiration peut-être un peu maligne, en contemplant ce couple charmant qui valsait à merveille, et que tous les autres couples de valseurs reconnaissaient pour guide.

Qui ne connaît l'enivrement du bal, cette surexcitation bizarre de l'imagination et de l'esprit que causent la musique, la danse, le bruit, les ardents regards, et cette chaude atmosphère, toute de parfums, de fleurs et de femmes, où l'on respire l'étourdissement et l'oubli? Qui ne sait tout ce qu'il peut y avoir, en ces instants, de vertige chez les plus sages, de flamme chez les plus froids, de hardiesse chez les plus timides? Émilien n'était ni timide, ni froid, ni sage; il se croyait irrésistible; il n'avait sur les femmes du monde que des idées erronées, paradoxales; il perdit le sentiment de la distance immense qui séparait Sidonie des objets habituels de ses séductions et de ses conquêtes, et, dans un moment où ils s'arrêtaient après un long tour de valse, il eut l'audace de lui demander de le recevoir le lendemain.

A peine lui eut-il adressé cette demande, qu'il eut honte lui-même de l'avoir osé. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise, en entendant madame de Mervyn lui répondre rapidement et tout bas : « Je serai chez moi, demain, à trois heures. »

En cet instant, une autre valseuse, soit par jalousie, soit par hasard, s'avança en riant, avec un chapeau qu'elle balançait sur toutes les têtes, et qu'elle laissa tomber sur Émilien; ce qui le força à valser avec elle. Restée seule, Sidonie se retourna; elle vit Christian, morne et abattu, qui se tenait derrière elle, et qui lui dit d'une voix tremblante : O Sidonie! Sidonie! n'aurez-vous pas de pitié?

— A demain, chez moi, à trois heures et demie, répondit-elle.

Ensuite, elle jeta les yeux sur sa tante et sur son mari. La Baronne n'avait plus ses lunettes. Edmond était horriblement pâle.

Quelques secondes après, madame de Mervyn, redevenue guide du *cotillon*, et armée d'un mouchoir qui allait désigner son choix, traversa lestement le salon, et jeta le mouchoir à son mari, en lui disant avec une expression enchanteresse de coquetterie et de tendresse boudeuse :

— Il faut donc que ce soit moi qui vous engage?

M. de Mervyn tressaillit, se leva, et passa son bras autour de sa taille. Au moment oùils se lancèrent, Sidonie lui dit en appuyant à demi sa jolie tête sur l'épaule du malheureux jaloux :

— Edmond, emmène-moi, je suis fatiguée!

Le tour fini, M. de Mervyn et sa femme sortirent; Sidonie était silencieuse; le Marquis paraissait en proie à une agitation indicible; plusieurs fois, pendant le trajet de la rue de Varennes à l'avenue Marbeuf, M. de Mervyn essaya de parler; mais la Marquise lui ferma la bouche de sa petite main gantée, avec tant de résolution et d'autorité, qu'ils arrivèrent, comme la veille, jusqu'à leur hôtel, sans échanger un seul mot.

Lorsqu'ils furent montés dans leur appartement, M. de Mervyn fit encore un mouvement comme pour suivre sa femme; mais elle l'arrêta d'un geste, et lui dit avec une gravité affectueuse :

— Edmond, vos affaires ou vos plaisirs vous permettent-ils d'accepter un rendez-vous de votre femme?

— Un rendez-vous? que voulez-vous dire?

— Que demain je vous attendrai chez moi, à quatre heures, répondit-elle avec une gracieuse révérence.

VII

Quoique très-prévenu en sa faveur, Émilien de Tréville ne laissait pas que de s'étonner un peu de la facilité et de la promptitude avec laquelle madame de Mervyn lui avait accordé un rendez-vous. — Ou cette femme, disait-il, est un prodige de naïveté bretonne et d'innocence armoricaine, ne se doutant pas du précipice que j'ai caché sous des fleurs, ou je dois convenir que mes moyens de séduction sont encore plus irrésistibles que je ne me l'imaginais ! — Émilien finit par s'arrêter à cette dernière supposition, comme plus flatteuse pour son amour-propre ; elle venait d'ailleurs à l'appui de ses théories sur la fragilité des *grandes dames*, comme on dit rue de Bréda ; théories qui ne lui étaient pas personnelles, qu'il se permettait même quelquefois de trouver un peu hasardées, mais qu'il avait recueillies toutes faites dans les vaudevilles, les romans, les mélodrames, et surtout dans la société de ses héroïnes habituelles, lesquelles, on le sait, après le plaisir de ruiner les hommes du monde, n'en connaissent pas de plus vif que de calomnier les honnêtes femmes.

On conçoit dès lors qu'après avoir pesé et discuté avec lui-même cette question *brûlante* pendant toute la matinée, M. de Tréville eût fini par conclure que, depuis Richelieu, Lauzun e Lovelace, personne n'avait eu autant de droits que lui au titre de séducteur, et qu'il allait avant peu inscrire le nom de l'infortunée Sidonie en tête du second volume de ses victoires et

conquêtes. En effet, dans son présomptueux soliloque, Émilien divisait déjà en deux parties le catalogue de ses bonnes fortunes : il reléguait dans une sorte de préface ses succès faciles, et faisait à madame de Mervyn l'honneur d'inaugurer la période de ses succès difficiles tout en se disant avec complaisance que ceux-là n'avaient pour lui ni plus de difficultés ni plus de lenteurs que les premiers.

Après avoir déjeûné, pris quelques tasses de thé et fumé, pour abréger le temps, une quantité indéterminée de cigares, M. de Tréville, tout en fredonnant le : *Madamina, è catalogo questo*, de *Don Juan*, sonna son valet de chambre, se fit habiller minutieusement; après quoi, voyant que sa pendule marquait deux heures et demie, il s'achemina vers l'avenue Marbeuf, la tête haute, le nez au vent, agitant gracieusement son *stick* à pomme d'or, et faisant craquer sous ses bottes vernies le sable de la contre-allée des Champs-Elysées.

En arrivant au perron de l'hôtel qu'habitait madame de Mervyn, il trouva deux grands valets de pied qui se tenaient debout derrière la porte vitrée du vestibule, et qui lui dirent avec une gravité respectueuse que madame la Marquise y était pour M. le comte. Ils ouvrirent la porte de la salle d'attente; un valet de chambre, en grande tenue, habit noir, cravate blanche, culottes courtes et bas de soie, se leva solennellement, et répéta, d'un ton presque lugubre à force d'être cérémonieux, que madame la Marquise y était pour M. le comte; puis il se mit en devoir de précéder Émilien, à qui il fit traverser une galerie et un grand salon de réception; il entr'ouvrit la portière du petit salon, et annonça d'une voix de Stentor : M. le comte Émilien de Tréville!

Depuis quelques instants, Émilien remarquait bien que tout

cet appareil était un peu grandiose pour une visite à laquelle sa fatuité conquérante avait attaché un sens plus mystérieux; mais il n'eut pas le temps de formuler ses remarques. Le salon était fort obscur, les rideaux et les stores baissés. A peine Émilien eut-il fait deux pas qu'il se heurta bruyamment contre un volumineux objet qui faillit le faire tomber; c'était un caisson de voyage. En même temps, un petit chien qu'il ne voyait pas, mais dont la voix partait du côté de la cheminée, se mit à aboyer d'une façon si furieuse et si retentissante, que M. de Tréville, malgré tout son aplomb, sentit se brouiller dans sa mémoire toutes les jolies choses qu'il avait mentalement préparées comme préliminaires obligés d'une déclaration amoureuse.

Émilien maudit tout bas les *king's Charles*, et n'en continua pas moins à avancer vers une femme qu'il venait d'apercevoir à travers l'obscurité, et qui, dans une attitude pensive, appuyait sa tête sur le velours de la cheminée. En l'apercevant, la confiance de M. de Tréville en son étoile se ranima tout entière; marchant sur la pointe du pied, il saisit une main qui ne se retirait pas, y posa galamment ses lèvres, et murmura à demi-voix, d'un air tendre et presque familier :

— Chère Marquise !...

— Ah ! mon cher monsieur de Tréville, vous me flattez, je ne suis que baronne ! répliqua d'une voix incisive et railleuse madame de Séverolles; car c'était elle.

Au même instant, Juliette, la camériste, entra par une autre porte, qui donnait sur l'appartement de madame de Mervyn; elle écarta les rideaux, releva les stores. Le salon se remplit tout à coup de la vive clarté d'une journée de mai, et Juliette dit à M. de Tréville avec un ton goguenard d'une soubrette de comédie :

— Madame la Marquise prie monsieur le Comte de vouloir bien l'attendre un moment; elle n'a pas encore tout à fait fini ses préparatifs...

— Ses préparatifs! murmura Émilien, qui commença à penser qu'il pourrait bien être mystifié.

Un coup d'œil qu'il jeta autour de lui, le mit sur la voie; le tapis était parsemé de paquets. Outre le caisson ouvert qui avait failli le faire tomber, il y avait des cartons de chapeaux, des boîtes, des nécessaires, des livres, des manchons, et des fourrures, à moitié recouvertes de leurs enveloppes, en un mot, tout ce qui constitue des apprêts de voyage.

M. de Tréville reporta ses regards sur madame de Séverolles, et lut sur sa figure une expression de malice qui ne lui laissait plus le moindre doute sur la situation. Il cherchait un mot fin pour se tirer d'embarras, lorsque la Marquise parut; elle était en négligé du matin, mais radieuse et plus jolie que jamais.

— Oh! pardon, chère tante! dit-elle en s'adressant d'abord à la Baronne, pardon de vous avoir dérangée d'aussi bonne heure!... j'ai pensé que vous m'excuseriez quand vous sauriez que ce sont des adieux que je veux vous faire...

— Quoi! Sidonie! vous partez! s'écria madame de Séverolles en affectant une profonde surprise.

— Oui, ma tante, pour Saint-Brieuc, dans deux heures, et c'est moi seule qui ai arrangé tout cela, reprit gaîment madame de Mervyn. Voici comment les choses se sont passées. Cette nuit, quand nous sommes sortis de chez vous, Edmond et moi, le temps était si beau, le ciel si pur, l'air si tiède, la lune répandait une clarté si douce, que nous avons fait ouvrir la calèche, et dit au cocher d'aller au pas. Rien, chère tante, ne saurait vous décrire le charme de cette heure; en regardant

les arbres des Champs-Élysées revêtus de leur jeune feuillage, en respirant les vagues parfums du printemps, en s'abandonnant à ces fraîches impressions qui succédaient au bruit du monde, Edmond s'est écrié tout à coup : « Mon Dieu ! que le printemps doit être beau à la campagne dans notre paisible vallée ! » Ce retour subit à la pastorale m'a un peu étonnée : je l'ai questionné le moins gauchement que j'ai pu, et j'ai fini par découvrir qu'Edmond se sentait un peu souffrant, un peu triste ; que, pour me rendre le séjour de Paris plus agréable, et m'entourer ici de toutes ces charmantes inutilités parisiennes, il avait dépassé son budget, entamé son revenu de l'an prochain, et qu'un séjour de six mois à la campagne, pendant cette belle saison, serait d'un excellent effet hygiénique et économique. Seulement je voyais qu'Edmond se faisait scrupule de m'arracher aux délices de Capoue, à la valse, à la polka, aux charmes de votre salon, chère tante, et qu'à cause de moi il aurait le courage de dissimuler ses velléités campagnardes. Aussitôt j'ai fait mon plan ; j'ai trouvé moyen, ce matin, de faire sortir mon mari de très-bonne heure ; pendant son absence, j'ai ordonné de tout préparer pour notre départ ; j'ai envoyé à la poste demander des chevaux pour quatre heures... Edmond, en rentrant, n'aura qu'à mettre sa casquette de voyage et à enlever sa femme ; car c'est le mot, chère tante : je prétends aujourd'hui me faire enlever par mon mari !... M. de Tréville, je me félicite de la bonne pensée que vous avez eue de venir me voir ; après les moments que vous avez bien voulu dérober, depuis deux jours, à vos succès et à vos plaisirs, en faveur d'une pauvre provinciale, je me serais regardée comme coupable d'ingratitude, si j'étais partie sans vous faire mes adieux...

Madame de Séverolles, malgré sa grande habitude du monde,

fut obligée d'avoir recours à sa tabatière, et d'embrasser tendrement sa nièce pour cacher l'émotion que lui causait le langage de madame de Mervyn. Émilien se livrait à des efforts surhumains pour faire bonne contenance; peu s'en fallut qu'il n'avalât le pommeau de sa canne.

— Ah ! mon Dieu ! bientôt trois heures et demie ! s'écria la Marquise en regardant la pendule, et en faisant à sa tante un signe imperceptible, je n'ai pas une minute à perdre si je veux être prête à quatre heures : chère tante, et vous aussi, monsieur de Tréville ! mille fois pardon d'abuser de votre complaisance; mais je ne puis me résoudre à vous voir partir si tôt... Songez que je vais être condamnée à un long jeûne, en fait d'élégance et d'esprit... Voudriez-vous avoir l'extrême bonté de m'aider à finir ces derniers paquets?

— De grand cœur, exclama madame de Séverolles.

M. de Tréville n'osa pas dire non; et voilà ce roi des *exquisits* et des *dandies*, cette fleur des pois, ce modèle de distinction et d'élégance, ce Don Juan égaré dans notre prosaïque siècle, se courbant, se baissant à genoux sur le tapis, endommageant la fraîcheur immaculée de ses gants et de ses manchettes, pliant sous le faix des partitions, des albums, des cahiers des livres, des écrins, de mille objets que la cruelle Baronne lui mettait sur les bras, pendant que madame de Mervyn lui en indiquait la place :

— Oh ! vraiment, monsieur le comte ! je suis confuse, et je vais vous laisser un bien déplorable souvenir... Mais vous êtes si complaisant, qu'on se sent porté à abuser... Tenez, là, dans ce petit coin du caisson, vous pouvez encore empiler ces quatre volumes... très-bien... ici, dans cette boîte, il y a encore, de la place... Serrez un peu... parfaitement... logez-y cette parti-

tion... l'*Elisir d'amore*, rien que cela... A merveille !... Prenez garde à cet album, je vous en conjure; posez-le avec beaucoup de précaution... Ah ! voilà ma petite coupe en verre mousseline... Enveloppons-la de papier brouillard... Bon... mais pas si fort, pas si fort ! Allons, voilà que vous l'avez cassée... c'est un petit malheur... Vous n'êtes pas habitué à respecter la fragilité... Qu'est ceci ? ma partition du *Comte Ory*, mon opéra de prédilection... Mettons-la à part, dans ce coin. Savez-vous, monsieur de Tréville, que vous chantez à merveille la partie du Comte ? Mais aussi quel ravissant duo !

Et Sidonie se mit à fredonner à demi-voix la délicieuse reprise : *Le téméraire... il croit me plaire !* Le malheureux Émilien était sur les épines; il eût donné tout l'argent qu'il n'avait pas pour avoir le droit de se mettre en colère, mais comment faire ? Il se trouvait en face de deux femmes, et il pensa, avec raison, qu'il serait encore beaucoup plus ridicule s'il se fâchait.

A trois heures et demie précises, on annonça Christian de Kermoël : alors la scène changea.

Madame de Mervyn sonna Juliette qui emporta en un tour de main, caissons, cartons et paquets. La baronne de Séverolles s'approcha de Sidonie, et la baisant tendrement au front :

— Chère enfant ! lui dit-elle, je vous laisse ; embrassez Edmond de ma part, et recevez tout les deux les adieux de votre vieille tante... Je vous souhaite du fond de l'âme, à lui et à vous, tout le bonheur que l'on mérite, Sidonie, quand on vous ressemble, et dont serait bien indigne celui qui vous méconnaîtrait !

Madame de Séverolles salua les deux jeunes gens, et sortit. Madame de Mervyn resta seule avec Émilien et Christian. Elle prit à l'instant un air de dignité qui les subjugua tous les deux.

— Monsieur le Comte, dit-elle en s'adressant à M. de Tréville, c'est à vous que je dois la première explication ; je ne sais rien du monde et vous en savez tout : dites-moi donc ce que vous penseriez d'un homme qui, ayant une raison d'abandonner pour quelque temps sa vie de dissipation et de plaisir, s'imaginerait, pour occuper l'intérim, s'indemniser de ses privations et amuser son amour-propre, de chercher à séduire une pauvre femme, bien jeune, bien naïve, bien inexpérimentée, à laquelle il se fait présenter par un ami que cette femme regarde comme un frère !.... Ce n'est pas tout, Monsieur : que penseriez-vous, si cet homme, de très-bonne compagnie pourtant, d'une naissance et d'une éducation qui lui ôtent le droit de se méprendre sur certaines nuances, n'ayant jamais recueilli dans sa famille que de nobles traditions et de nobles exemples, se mettait tout à coup à rendre à cette femme des soins compromettants, non pas par amour, non pas par entraînement de cœur ou même d'imagination, mais par vanité, par ton, pour essayer d'un nouveau genre d'émotion et de succès ? pour se désennuyer jusqu'au moment où un élégant peut quitter Paris ? Que penseriez-vous enfin, si cet homme bien né et bien élevé dont je parle, présenté à cette femme, jeudi, 15 mai, à huit heures, osait, vingt-quatre heures après, le vendredi soir, lui faire une déclaration d'amour et lui demander un rendez-vous ?

Émilien de Tréville sentit se remuer jusqu'au fond de son cœur tout ce qui n'était pas encore gâté, chez lui, par la fatuité et le monde ; il se leva et dit à la Marquise avec un irrécusable accent d'humiliation et de repentir :

— Je dirais, Madame, que cet homme est un misérable, et qu'il mérite tous les châtiments ; je dirais que vous êtes la plus

pure, la plus angélique des femmes, et que je me prosterne devant vous !

— Oh ! n'allons pas si vite et ne soyons pas si sévère ! reprit la Marquise en l'arrêtant. Je connais toute l'indulgence de la législation mondaine, et je suis loin de demander la mort du pécheur... D'ailleurs, monsieur le Comte, si j'ai à me plaindre de vous, j'ai aussi deux remerciements à vous faire, et je vous tiens quitte...

— Lesquels, madame la Marquise ?

— D'abord, pour m'avoir si gracieusement aidée à terminer tous ces ennuyeux paquets que, sans vous, je n'aurais jamais réussi à finir avant trois heures et demie...

— Oh ! Madame ! un peu de pitié ! balbutia Émilien.

— Ensuite, pour un service bien plus grand, reprit Sidonie en regardant Christian qui rougit et baissa la tête ; pour m'avoir aidée à apprendre, soit par vous, soit par un autre, les effets bizarres et variés de l'amour-propre ; pour m'avoir enseigné, à votre insu, que si la vanité masculine a ses inconvénients, elle peut avoir aussi ses avantages, et que l'important, pour une femme, est de la faire tourner à son profit au lieu de la laisser tourner à ses dépens.

— Que voulez-vous dire, madame la Marquise ?

— Vous allez me comprendre, et je suis sûre que Christian me comprend déjà tout à fait... n'est-ce pas, Christian ?

Comme pour servir de commentaires aux paroles de Sidonie, on entendit, dans la cour, les grelots traditionnels des chevaux de poste, et, presqu'en même temps, l'on vit entrer M. de Mervyn. Quatre heures sonnaient.

Edmond fronça d'abord le sourcil en apercevant Émilien et Christian ; mais ils avaient l'air si abattu, que son front s'é-

claircit aussitôt. D'ailleurs, il venait de rencontrer dans la cou les chevaux de poste, et il était fort intrigué.

— Ma chère amie, dit-il, m'expliquerez-vous ce que signifi tout ceci ?

— Cela signifie que je vous enlève, et que nous parto quelques minutes pour Saint-Brieuc.

— Pour Saint-Brieuc ! s'écria M. de Mervyn qui parut à fois très-surpris et un peu soulagé ; mais pourquoi cet promptu ? rien n'est prévu, rien n'est préparé...

— Tout est prévu, tout est prêt, interrompit la Marqı pendant les quelques heures que vous venez de passer hon chez vous, Juliette, Antoine et moi, nous avons fait tous quets... il n'y a plus qu'à les placer sur la voiture... Et, ajouta-t-elle en se rapprochant de la fenêtre, je vois qu' occupe déjà...

— Mais ma tante de Séverolles ?

— Elle sort d'ici ; elle m'approuve, m'a donné sa tion, et m'a chargée de vous transmettre ses adieux...

— Saint-Brieuc ! murmura Edmond qui ne pouvait s'habituer à l'idée d'un départ si prompt...

— Oui, Saint-Brieuc ! Il me semble, mon cher, que je vous parle pas de la Chine ou de la Sibérie... Après cela, vo vous ? vous auriez tort de vous gêner... J'ai dit à ma tante mes adieux n'étaient que conditionnels, que je renoncerais bien vite à ce voyage s'il vous contrariait le moins du m et que, dans ce cas-là, je lui demandais une tasse de thé et polka pour ce soir... J'en disais autant à ces messieurs q vous êtes entré, et M. de Tréville, qui refuse obstinement croire à notre départ, m'engageait même d'avance pour la première valse...

— Non, non! ce voyage m'enchante! dit vivement M. de Mervyn; c'est un moment délicieux pour aller à la campagne, et je vous sais gré d'avoir deviné qu'il ne pouvait exister pour de plus vif plaisir que de m'y trouver avec vous!...

Émilien et Christian se levèrent pour prendre congé de M. et madame de Mervyn: tous deux étaient graves, et même un ı tristes. Pendant qu'Edmond donnait, par la fenêtre, quels ordres aux domestiques et aux postillons, Christian eut le de s'approcher de la Marquise, et lui dit tout bas :

— aussi, je partirais pour Saint-Brieuc si c'était convenable en ce moment..... Mais du moins, Sidonie, cette leçon aura décisive... Je prends en horreur la vie que je menais ici... Je voyager pendant deux ans... Pendant ce temps, cherchez-i une femme qui soit digne de vous appeler son amie... Je reviens, je l'épouse, et je ne quitte plus notre vieille et e Bretagne.

— Bien! mon ami, très-bien! je vous le promets, lui dit ıme de Mervyn en lui serrant la main avec une affectueuse émotion.

Émilien s'approcha à son tour :

— Madame, murmura-t-il, j'ai été bien coupable; mais soyez certaine, du moins, que la leçon ne sera pas perdue.

— Dieu le veuille! répliqua la Marquise avec un gracieux sourire.

— Les chevaux sont mis! s'écria M. de Mervyn en retirant tête de la fenêtre, et en saluant d'un geste, cette fois très-l, Émilien et Christian. Ils s'inclinèrent et sortirent.

dame de Mervyn se retourna vers son mari; tout ce me tendresse profonde, dévouée, inaltérable, peut mettre de pudique ardeur, de séduction irrésistible dans le regard

d'une femme, se peignit dans les yeux de Sidonie, qui dit à M. de Mervyn :

— Edmond, m'en veux-tu encore ?

— O Sidonie ! je t'aime, et je te demande pardon ! J'ai bien souffert, va, pendant cette affreuse soirée d'hier ; mais cette soirée m'a appris combien je t'aimais, et je trouve aujourd'hui que ce fat d'Émilien m'a rendu service !

La Marquise se haussa sur la pointe des pieds, approcha ses lèvres de l'oreille de son mari, et lui dit, bien bas, en riant et en rougissant :

— M. de Tréville n'était pas le seul.

— Quoi ! Christian aussi !...un camarade, un ami d'enfance ! C'est mal ! C'est très-mal ! je ne lui pardonnerai jamais ! s'écria Edmond, dont le visage se rembrunit.

— Mon ami, tu as tort de lui en vouloir, interrompit Sidonie toujours souriante ; si nous retrouvons le repos et le bonheur, si nous échappons, toi à des périls, moi à des chagrins, c'est à Christian que je le dois.

— Comment cela ?

— Je te le dirai à Saint-Brieuc, répliqua la Marquise, tendrement suspendue au bras de son mari... Entends-tu ? Les chevaux et les postillons s'impatientent : Juliette et Antoine sont sur le siége : partons !

— Partons, chère bien-aimée !

— Mais au moins, reprit Sidonie en menaçant du doigt M. de Mervyn, plus de ces airs froids et ennuyés, plus de ces absences du logis, plus de ces retours à la vie de garçon, qui m'ont rendue si malheureuse ?

— Oh ! rassure-toi, Sidonie ! *Un bien averti en vaut deux.*

— Je te crois et je t'aime, mon bon Edmond.

— Mais, à mon tour, dit celui-ci avec un air d'inquiétude qui ne paraissait pas bien profonde, je devrais peut-être te demander : ton pauvre mari te paraîtra-t-il encore aimable, après les deux beaux jeunes gens qui viennent de nous quitter ? N'ai-je pas à redouter la comparaison avec Christian, si spirituel et si romanesque, avec Émilien, si bien tourné et si élégant ?

— Non, mon ami, sois tranquille ; je suis sûre qu'en fait de moyens de plaire, tu n'auras plus rien à envier à mes deux brillants adorateurs... Ne l'as-tu pas dit ? — UN BIEN AVERTI EN VAUT DEUX.

FIN.

TABLE.

Pages.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.